N.° 655

# COURS
DE
# TACTIQUE.
*TOME SECOND.*

FA
2112
161081

# COURS
## DE
# TACTIQUE.
## TOME SECOND.

# LA CLIOPE

DE

# COURS
# *DE TACTIQUE*
## THÉORIQUE,
## *PRATIQUE, ET HISTORIQUE,*

QUI applique les exemples aux préceptes, développe les maximes des plus habiles Généraux, & rapporte les faits les plus intéreſſans & les plus utiles ; avec les deſcriptions de pluſieurs batailles anciennes.

*Per varios uſus artem experientia fecit,*
*Exemplo monſtrante viam. . . . .*

Par M. JOLY DE MAIZEROY, Lieutenant Colonel d'Infanterie.

---

TOME SECOND.

---

*A PARIS, RUE DAUPHINE,*

Chez CLAUDE-ANTOINE JOMBERT, Fils aîné, Libraire, près le Pont-Neuf.

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# DE L'ENCLOUE'

## PREMIER

## SECOND

## TROISIEME

## DE L'ENCLOUE'

## COURS

# COURS
# DE TACTIQUE
## *THÉORIQUE ET PRATIQUE.*

## TROISIEME PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*De l'ordre en croissant, auquel on oppose l'ordre sur trois corps separés.*

#### ARTICLE I.

CES deux ordres, dont je vais parler, pourroient être mis dans la classe du quatrieme & cinquieme de Végece ; cependant quoiqu'ils y aient beaucoup de rapport, ils ne paroissent pas établis sur les mêmes principes, on en sentira aisément la différence. Je prends mon texte d'Onosander,

qui exprime très-clairement la disposition & l'objet de chacun d'eux.

*Une disposition assez ordinaire à une nombreuse armée, c'est de s'avancer avec les aîles plus qu'avec le centre, & de former de cette maniere un rentrant, dans l'éspérance que l'ennemi, venant attaquer ce centre, formera en allant à la charge un saillant, & qu'alors le surpassant en nombre, elle pourra l'envelopper de ses aîles. Le moyen de l'éviter c'est de diviser son armée en trois corps, dont deux chargent les aîles, tandis que celui du centre reste immobile. Alors les troupes du rentrant opposé deviennent inutiles, si elles demeurent dans leur ordre; & si elles le changent, en marchant en avant pour former une ligne droite, elles s'exposent à crever, les aîles engagées au combat ne pouvant s'ouvrir pour leur faire place : le corps, qui n'est point engagé, peut alors attaquer avec avantage. Supposé qu'on ne change pas la premiere position, il faut envoyer des troupes légeres pour occuper & harceler le centre.*

L'ordre de bataille, dans lequel on refuse le centre pour avancer les deux aîles, est appellé par Frontin *lunata acies.* Il rapporte pour exemple celui de P. Scipion l'Africain contre Asdrubal, que j'ai cité ci-devant. Il parle encore d'un autre de Métellus contre Herculeius. *Métellus s'étant*

*apperçu que ſon ennemi avoit mis au milieu ſes meilleures troupes, il retira ſa bataille fort en-dedans, afin de ne combattre en cet endroit que lorſque ſes deux aîles auroient donné & enveloppé l'ennemi.*

On voit que le but de cette diſpoſition eſt d'éviter de combattre au centre, ſoit parce qu'on le dégarnit pour fortifier les aîles, ou parce qu'on y met ſes plus mauvaiſes troupes, ou enfin parce qu'on s'apperçoit que le deſſein de l'ennemi eſt d'y engager le combat. Ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe avec le croiſſant : les Turcs qui s'en ſervent ſe propoſent bien d'envelopper l'ennemi avec leurs aîles; mais ils veulent auſſi l'attirer ſur leur centre qu'ils garniſſent de leurs troupes de confiance.

La Tactique des Turcs a preſque toujours été la même depuis qu'ils ſe ſont fait connoître. Leur diſpoſition ordinaire eſt le croiſſant dont ils ſe ſervent pour camper comme pour combattre; & je ne ſai pourquoi l'on a dit qu'ils s'étoient formés en coin dans les premiers tems (*a*). Il ſe peut

(*a*) C'eſt le traducteur d'Elien qui, dans ſon diſcours ſur la milice des Grecs, a prétendu que les Turcs s'étoient formés en coin avant de ſe ſervir du croiſſant. Sa prévention en faveur de cette évolution pourroit fort bien l'avoir trompé.

faire que dans quelque occaſion, s'étant trouvé ſerrés & environnés, ils aient pris une forme à-peu-près ſemblable pour ſe dégager; ce qui eſt aſſez convenable à une réſolution déſeſpérée, & à la fureur qui les anime, lorſqu'ils ſe ſentent preſſés ſans eſpoir de retraite. Je me rappelle en effet un événement de cette eſpéce, mais bien poſtérieur à l'uſage du croiſſant, méthode qu'ils ne changent que lorſque le terrein ou des cas extraordinaires l'exigent. L'hiſtoire de cette nation guerriere & conquérante eſt pleine de faits qui mériteroient d'être connus : le lecteur curieux me ſaura peut-être gré d'en mettre ſous ſes yeux quelques-uns des plus remarquables : c'eſt ce que je ferai, après avoir dit un mot de ſa diſcipline & de ſa conſtitution militaire.

Chalcondile. La milice la plus redoutable des Turcs eſt le corps des Janiſſaires, inſtitué par Orcan, ſecond Empereur, l'an 776 de l'égire (*a*).

---

(*a*) Démétrius Cantémir place l'établiſſement des Janiſſaires ſous Amurat I, ſucceſſeur d'Orcan : ſelon lui, ils furent formés de captifs faits ſur les Chrétiens, & ſe ſont recrutés depuis d'eſclaves & des enfans de tribut élevés au ſérail. Ils furent bénis, à leur inſtitution, par un certain religieux fondateur d'un ordre de Dervis, qui mit gravement ſur la tête de l'un d'eux la manche de

Il ne fut d'abord que de douze mille, & paroiſſoit deſtiné particulierement à la garde de ſa perſonne ; il augmenta ſous ſes ſucceſſeurs juſqu'à cinquante mille. Sélim, fils de Bajazet, y fit quelque réforme ; mais leur nombre s'eſt accru depuis, & compoſe à préſent la principale force de l'armée. Ils ſont diviſés par régimens, qu'ils nomment *Bulluck*, & le Commandant *Bulluck-Aga ;* ces corps ſont auſſi diviſes par chambrées ou *Odas* dont les ſoldats vivent enſemble, lorſqu'ils ſont à Conſtantinople & dans les provinces. A l'armée ils campent par dixaines ; chaque dixaine a un cheval pour porter ſon menu bagage & ſes manteaux, avec un valet qui leur fait à manger. On leur fournit auſſi, de vingt en vingt, un chameau qui porte deux tentes, deux gros tapis pour ſe coucher, deux marmites & des outres pour mettre de l'eau : au défaut

Hiſtoire Ottomane de Démétrius-Cantemir, Soliman II.

---

ſa robe, dont leur bonnet a retenu la forme. Il eſt aſſez ſingulier que les meilleurs corps de milice de cette puiſſante nation ſoient tirés d'eſclaves ou d'étrangers, & que les Turcs naturels ſoient ceux qu'ils eſtiment le moins : il en étoit de même chez les Mammelucs. On ne laiſſe pas de recevoir à préſent, dans les Janiſſaires, des Turcs naturels ; & comme il y en a dans les provinces de même qu'à Conſtantinople, leur nombre n'eſt pas aiſé à fixer.

de chameaux, ce ſont des chariots fournis par le pays.

Monté-cuculi, c. III. En général les Turcs ſont ſobres, & ne font qu'un repas par jour après le ſoleil couché. On leur donne du pain, du mouton, du ris & du beurre; ils ne boivent que de l'eau, ce qui les rend moins propres à faire la guerre pendant l'hiver, & à réſiſter au froid; ils ſouffrent impatiemment la diſette, & veulent avoir leur ration régulierement. Leur Tactique eſt ſemblable à celle qu'ont toujours eu les Aſiatiques, c'eſt-à-dire qu'elle reſſemble à l'ordre de la phalange. Ils font leurs bataillons fort épais, & leurs eſcadrons très-gros : ils ſont exercés à manier leurs armes, à garder leurs rangs & leurs files, quoiqu'avec bien moins d'ordre & de juſteſſe que les Chrétiens. Ils n'ont jamais eu de piques; leur arme favorite a toujours été le cimeterre. Ils ſe ſervoient autrefois de dards, de fléches & de haches d'armes; ils en avoient encore dans le ſiécle paſſé, mais toute leur infanterie eſt actuellement en fuſils.

*V.* le ſiége de Vienne en 1683.

Malgré tout ce qu'on a débité de M. de Bonneval, il ne paroît pas qu'il leur ait fait faire de grands progrès dans la Tactique; ils ne ſavent point encore ſe ſervir de la bayonnette : ce Général y avoit ſtylé un petit corps qui s'eſt diſſipé après ſa mort.

Leur façon de combattre la plus ordinaire, c'eſt de faire leur décharge, & de fondre enſuite le ſabre à la main tumultueuſement & avec de grands cris. Quoiqu'ils aient peu d'ordre, leur nombre, l'impétuoſité & la peſanteur de leurs charges les rendent très-redoutables : le premier choc eſt ſurtout terrible ; il faut avoir grand ſoin de s'en garantir. Cette fureur ſe ralentit s'ils ſont repouſſés une ou deux fois, & ils ne ſe ramenent pas aiſement à la charge : c'eſt auſſi pourquoi l'on prétend qu'il faut éviter d'en venir aux mains avec eux dans le commencement d'une campagne, afin de laiſſer calmer l'ardeur véhémente dont ils ſont ſaiſis.

Les *Spahis* ou *Spaoglans* ſont l'élite de la cavalerie, & font partie de la garde du Grand-Seigneur ; ils ſont composés de ſujets tirés des Janiſſaires, de jeunes gens élevés au ſérail, & de ſoldats qui ſe ſont diſtingués : ce corps eſt communément de douze mille. Les *Timari-Spahis*, bien plus nombreux, ſervent au moyen d'un timars ou fief qu'ils poſſédent, ſous condition de mener à la guerre un certain nombre d'hommes, proportionné à la force du timars : ces fiefs paſſent à leurs enfans ou héritiers, s'il ſont en état de ſervir, ſinon le Prince les donne à d'autres, & en récompenſe de vieux ſoldats. Cette milice, Ricault.

dont l'inſtitution & la police reſſemblent aſſez à celle de notre ancienne gendarmerie, forme la meilleure cavalerie des Turcs. Le reſte, qu'ils regardent comme cavalerie légere, ſont les *Béchils* & *Acangis*, fournis par les provinces; les *Volontaires*, les *Agalats*, qui ſervent de garde aux Bachas, & combattent à pied & à cheval comme nos Dragons. Les provinces fourniſſent de l'infanterie connue ſous le nom d'*Azapes*: ce ſont des Turcs naturels dont on fait peu de cas; ils les ſacrifient très-légerement, & les font ſervir de pionniers (*a*). Ils ſe ſervent encore d'auxiliaires, comme les Albanois, les Boſniens, les Raſciens, les Valaques & autres peuples Chrétiens qui ſont ſous leur domination. Le Kan des Tartares marche auſſi avec une nombreuſe cavalerie, qui porte par-tout le ravage & la déſolation: ſa maniere de combattre, la même que celle des Numides du tems des Romains, la rend peu redoutable à des troupes bien diſciplinées.

Les Turcs n'ont jamais été armés peſam-

---

(*a*) Lorſque la milice Turque eſt convoquée, les *Sanniaques* ou Gouverneurs particuliers aſſemblent celle de leur département. Chaque diſtrict marche ſous ſa banniere, infanterie & cavalerie; quand tout eſt réuni, on en forme des bandes ou régimens.

ment pour la défenſive, quoiqu'ils aient eu affaire à des peuples dont la gendarmerie étoit armée de pied en cap, comme les Allemands, les Hongrois & les Perſes. Du tems de M. de Montécuculi, leur cavalerie n'étoit couverte que de cottes de mailles, ou de jupons piqués, & d'un petit bouclier *. Ce Général dit que les Turcs ſont très-obéiſſans, capables de bonne diſcipline; que les châtimens y ſont atroces, & les recompenſes très-grandes. Cela eſt bon lorſqu'ils ſont d'humeur à obéir : on ſait toutes les cataſtrophes cauſées par la mutinerie & l'indocilité des Janiſſaires, dont on peut comparer l'inſolence à celle des gardes Prétoriennes, qui faiſoient & défaiſoient les Empereurs à leur gré. Combien de fois n'ont-ils pas fait trembler le Sultan ſur ſon trône, & l'ont obligé de leur livrer le Viſir ou d'autres miniſtres qui leur déplaiſoient? Au combat de la Teiſſe, en 1697, où une partie de l'armée Turque fut attaquée par le prince Eugene avant d'avoir pu paſſer la riviere, ils entrerent en fureur contre le Viſir, le maſſacrerent avec une partie des Bachas, ſe battirent enſuite en déſeſpérés, & périrent tous. Ils ont forcé ſouvent les Sultans de faire la guerre malgré eux; d'autres fois, par leur mécontentement, ils les ont obligés de

* Elle porte encore le caſque, la cotte de maille & la lance avec le cimeterre.

quitter la campagne ou de faire la paix. leur bravoure eſt moins l'effet d'une diſpoſition naturelle & d'une bonne diſcipline, que des graces qu'ils attendent de la Porte, à laquelle leur vie eſt entierement dévouée, ne connoiſſant ni patrie, ni parens, ni aucune reſſource. L'opinion d'une fatalité inévitable contribue auſſi beaucoup à leur faire affronter les périls: nonobſtant cela, lorſqu'ils vont au combat, ils ne laiſſent pas de s'enivrer d'une ſorte de boiſſon mêlée d'opium, qui les étourdit & les tranſporte quelquefois juſqu'à la fureur. Comme les Turcs ſont fort religieux, on s'eſt ſervi aſſez ſouvent du motif de l'autre vie pour appaiſer leur mutinerie & les réduire à ce que l'on vouloit. Si on deſire de les faire marcher, le Mufti donne un *Fetfa* *, par lequel il déclare que ceux qui mourront dans le combat, jouiront des délices de l'autre vie : au contraire, pour arrêter leur ardeur inconſidérée, qui forceroit le Général à combattre malgré lui, le *Fetfa* les menace d'une damnation éternelle.

* Eſpece de bulle.

## ARTICLE II.

### *BATAILLE DE ZALDERANE.*

L'ORDRE en croiſſant ne convient qu'à une nation puiſſante, dont les armées ſont toujours fortes & nombreuſes. L'objet de cette diſpoſition eſt de faire combattre un plus grand nombre de troupes, d'envelopper l'ennemi, & de l'accabler par la ſupériorité de ſes forces. Sélim I étoit un des plus grands Princes qui aient occupé le trône des Ottomans. Son régne, quoique très-court, a été rempli d'éveneimens fameux, & marqué par pluſieurs grandes victoires, fruit de ſa prudence & de ſa valeur. C'eſt de ſon hiſtoire que je tire les premiers exemples que je vais rapporter (*a*).

Sélim monta ſur le trône par l'expulſion de ſon pere Bajazet II, Prince foible & indolent, qui déplaiſoit aux Janiſſaires & aux Grands de l'empire. Après avoir affermi ſa domination par la défaite & la mort

(*a*) Ce Prince n'a régné que neuf ans & huit mois. Il fut proclamé l'an de l'égire 918, & de notre ère 1512.

de ſes deux freres, il penſa à tourner ſes armes contre les potentats voiſins. L'objet principal de ſon ambition étoit la conquête de l'Egypte, ſoumiſe depuis près de trois cens ans aux Circaſſes, plus connus depuis ſous le nom de Mammelucs. Mais pour ne pas avoir deux ennemis puiſſans à la fois ſur les bras, il réſolut d'attaquer d'abord Iſmaël, Sophi de Perſe, qui lui avoit donné des marques de ſa mauvaiſe diſpoſition. Les deux nations étoient d'ailleurs aigries par des diſputes de religion qui s'étoient élevées peu de tems auparavant : les Perſes avoient adopté les changemens faits dans l'Alcoran, & venoient d'embraſſer la nouvelle doctrine, qui depuis a occaſionné tant d'animoſité entr'eux & les Turcs.

Dem. Cant. L. III. Bajazet II. n. 55

Sélim marcha en Aſie à la tête d'une puiſſante armée ; il rencontra celle des Perſes dans une vaſte plaine, près d'une petite ville, nommée Chaldiran (*a*). Les deux armées étoient à-peu-près d'égale force ; celle des Perſes, plus nombreuſe en

---

(*a*) Le continuateur de Chalcondile la nomme Zalderane ; la bataille en a retenu le nom.

Démétrius dit que c'eſt une plaine dans le voiſinage de la ville de Tauris. Selon cet Auteur, l'armée Perſanne étoit au moins de 80000 hommes.

cavalerie pesamment armée, comme les anciens gendarmes. Les Turcs avoient plus d'infanterie, & leur cavalerie étoit armée à la légere, selon leur usage. Sélim mit à la droite les troupes d'Europe ; à la gauche celles d'Asie, rangées par gros bataillons & escadrons. Il forma le corps de bataille de tous les Janissaires, avec l'élite de sa cavalerie, qui étoit sans doute les Spahis de la garde ; ceux-ci étoient remparés sur les flancs & une partie de leur front par une enceinte de chameaux bâtés & attachés ensemble avec des chaînes, espece de retranchement assez bisarre, cependant fort sensé ; parce qu'il étoit mobile, n'empêchoit point de marcher en avant, & aussi parce que les chevaux ont beaucoup d'aversion pour ces animaux. Si l'on veut charger, il ne faut que détacher les chaînes, le retranchement est rompu dans le moment. Sélim avoit pris cette précaution pour son corps de bataille, afin de le couvrir contre la nombreuse gendarmerie des Perses, si une de ses aîles venoit à être défaite ; & pour avoir le tems de rétablir le combat par son corps de réserve (*b*).

(*b*) Les Turcs ont conservé l'usage de ces sortes de retranchemens portatifs ; il y a toujours des chameaux ou des chariots chargés de chaînes

La coutume des Turcs de ce tems-là, qui a peu changé depuis, étoit de mettre les Janiſſaires & l'élite de leurs troupes au centre; la cavalerie & l'infanterie d'Europe à l'aîle droite, lorſque la guerre étoit en Aſie, celle d'Aſie à l'aîle gauche, & *vice verſâ*, lorſque la guerre étoit en Europe. La raiſon de cela, eſt que la gauche étant chez eux le côté plus honorable, on le donne aux troupes tirées de la partie où ſe fait la guerre. Cette méthode a manqué ſouvent de les faire battre : comme on ſait que les Aſiatiques ne valent pas les Européens, on a toujours cherché d'engager le combat contre les premiers ; de ſorte que, dans les échecs qu'ils ont reçus, c'eſt ordinairement par eux que la déroute a commencé.

Les Perſes uſoient alors peu de mouſqueterie, & n'avoient point encore d'artillerie, ce qui ne contribua pas peu à les faire battre dans cette journée. Les Turcs avoient placé la leur devant le centre des Janiſſaires. Elle étoit couverte par une ligne d'Azapes, qui avoient ordre de s'ouvrir pour la démaſquer à l'approche des Perſes. Devant

---

& de paliſſades qui ſervent à couvrir le corps de bataille, & retrancher le quartier des Janiſſaires, lorſqu'ils campent.

les deux aîles on avoit mis les Acangis, les volontaires & autres chevaux légers. Cette premiere ligne, ſur laquelle ils ne comptoient point, étoit deſtinée à laſſer les ennemis, les porter à rompre leurs ordres & leurs rangs, pour les charger enſuite avec plus d'avantage. Lorſqu'on fut à portée, les Azapes s'ouvrirent ſelon l'ordre qu'ils en avoient, & l'artillerie joua avec tant de ſuccès, qu'elle fit des rues dans pluſieurs endroits à travers les corps de la cavalerie Perſanne. La droite des Turcs attaqua en même tems leur gauche & la mit en déſordre. Iſmaël accourut au ſecours avec ſes meilleures troupes; les fuyards ſe rallierent, & commençoient à repouſſer les Turcs, lorſque Sélim fit avancer un corps de réſerve de treize mille Janiſſaires ſur le flanc de ſon aîle droite. Il leur ordonna de faire un feu continuel, pour arrêter les premiers efforts de la gendarmerie, enſuite il commanda à ſa cavalerie de charger le ſabre à la main. Les Perſes céderent peu-à-peu du terrein, rompirent leurs rangs & ſe débanderent. Leur aîle droite n'avoit point encore été entamée, & le combat y étoit aſſez égal : mais la déroute de la gauche entraîna bientôt celle de toute l'armée.

M. de Montécuculi dit, *que le Turc attaque, puis ſe retire ou s'enfuit; il va & vient* Liv. 2. chap. 6.

*pour exciter l'ennemi à le ſuivre, & le conduire par-là dans des embuſcades où il y a beaucoup de monde; & quand il le voit ouvert & débandé, il prend ſon tems, fait volte-face, revient à la charge avec de grands cris & l'enveloppe (a).*

C'eſt par ces artifices qu'il attira au combat la gendarmerie Françoiſe à Nicopolis: emportée par ſon ardeur & la témérité du Comte de Nevers, elle s'y engagea imprudemment ſans être ſoutenue par les Hongrois, qui, par haine, ou par crainte de ſe compromettre, les abandonnerent. Les Chrétiens faiſoient le ſiége de Nicopolis; Bajazet arrive au ſecours de la place, & ne préſente d'abord qu'une ligne de quelques mille chevaux qui avoient ordre de reculer à meſure qu'ils ſeroient pouſſés. Derrière, il avoit placé ſes deux aîles pliées en forme d'un arc, dont cette premiere cavalerie faiſoit la corde. Le terrein ſur lequel elle étoit, s'élevoit du côté des Francois, qui ne voyoient d'abord que cette cavalerie paroître ſur la hauteur; l'impétuo-

ſité

(a) Cette maniere de combattre reſſemble beaucoup à celle des Parthes, qui faiſoient auſſi uſage de l'ordre en croiſſant. Ils avoient pris cette diſpoſition, lorſqu'ils ſe préſenterent pour faire lever à Antoine le ſiége de Phaarte. *V.* Appien.

sité avec laquelle ils la suivirent, les entraîna dans le piége dont ils ne s'apperçurent que lorsqu'ils furent enfermés. Nos historiens, habitués à grossir les armées des Turcs, ont exagéré celle de Bajazet. Démétrius ne lui donne que soixante mille hommes; ce qui est plus vraisemblable, puisqu'il arriva avant que Sigismond fût instruit de sa marche : cela eut été bien difficile avec une armée plus forte, & ne laisse pas d'être surprenant avec celle-ci. Il s'y passa de très-beaux faits d'armes ; mais à quoi sert la valeur, quand elle est mal dirigée?

A la bataille de Varne, Ladislas n'avoit L'an 1444. que seize mille hommes contre soixante mille. Huniade, qui commandoit sous lui, avoit partagé sa petite armée en trois corps. Il se garda bien de s'enfoncer dans la nasse comme les François : il pria Ladislas, qui étoit au centre, de ne bouger & de rester sur la défensive. Ce corps avoit été laissé, à dessein, très-éloigné, parce qu'il vouloit engager le combat avec les deux aîles. Il commença par attaquer la droite des Turcs, où étoient les Asiatiques : leur cavalerie, mal secondée de l'infanterie, plia & fut renversée. Après ce premier succès, craignant l'ardeur inconsidérée du Roi, il le conjura de ne point quitter son poste, & Chalcond. Annal. II

courut à ſon aîle gauche compoſée des Polonois & des Valaques, qu'il mena lui-même à la charge. Malgré l'extrême inégalité du nombre, la victoire alloit ſe déclarer pour lui, lorſque Ladiſlas, impatient de ſe ſignaler, & pouſſé par un ſentiment de jalouſie inſpiré par des courtiſans, qui lui firent enviſager qu'Huniade vouloit avoir tout l'honneur de cette journée, s'ébranla & pouſſa vers le centre des ennemis. C'étoit préciſément ce qu'Huniade vouloit éviter; parce que c'eſt la partie la plus redoutable, où les Turcs mettent leurs Janiſſaires & leurs meilleures troupes. Bientôt le Roi eſt environné & porté par terre dans la mêlée par Amurat même: un Janiſſaire lui coupe la tête, & la met au bout d'une lance, pour la faire voir à toute l'armée. Les Spahis qui avoient plié ſe rallient, le combat recommence avec fureur, & les Hongrois ſont repouſſés par-tout. Cependant ils font tête encore quelque tems: mais découragés par la perte du Roi, enveloppés & accablés par le nombre, ils lâchent pied & font jour aux Turcs. Tous y périrent, à la réſerve d'un petit nombre qui s'échappa à la faveur des ténébres (*a*).

---

(*a*) La diſpoſition des Turcs, dans cette occaſion, étoit à peu de choſe près ſemblable à celle de Ni-

Huniade combattit dans cette journée ſur les mêmes principes que Miltiade à Marathon : ſes diſpoſitions furent les mêmes ; Il tint ſon centre fort éloigné, & s'avança avec les deux aîles, qu'il avoit ſans doute rendues plus fortes que le corps de bataille. L'imprudence & la témérité du jeune Roi lui arracherent la victoire des mains. Ce grand Capitaine auroit ajouté cette palme à celles dont il étoit déjà couronné : il avoit été juſque-là le boulevard du royaume de Hongrie, qu'Amurat comptoit envahir avec ſes grandes forces ; il avoit arrêté ce torrent & l'avoit battu dans pluſieurs occaſions, toujours avec la même inégalité. Dans ce ſiécle & les précédens, que nous regardons comme un tems de barbarie, où la guerre ſe faiſoit ſans art & ſans méthode, on trouve néanmoins des exemples d'une très-ſavante Tactique, & des Capitaines qui par leur habileté maîtriſoient la fortune. Tels ont été le fameux Prince de

---

copolis. La bataille de Caſſovie, gagnée trois ans après par Amurat II, ſur les Hongrois & les Valaques, & celle de Mohats l'an 1521, où Louis, Roi de Hongrie, fut défait par Soliman I, ne ſont pas non plus fort différentes. Les Chrétiens y furent également malheureux, parce qu'ils s'y prirent mal, & s'engagerent avec trop de témérité.

Galles (*a*), du Gueſclin (*b*), Scanderberg (*c*) & Jean Corvin, dit *Huniade*, dont il eſt ici queſtion. Avec des forces très-inférieures ils ont ſu, pour me ſervir de l'expreſſion de Montécuculi, *enlever au hazard le domaine de la guerre*, braver les efforts de la multitude, l'anéantir, ou du moins arrêter ſes progrès. Ceux qui ſont perſuadés que les guerriers de ces ſiécles d'ignorance n'étoient guidés que par un courage aveugle & féroce, ſeroient bien étonnés ſi on leur faiſoit voir, même parmi les nations barbares, des événemens décidés par autant d'adreſſe & de ſavoir qu'on pourroit en trouver dans les Capitaines Grecs & Romains. Si l'on ne voit pas dans les manœuvres la même fineſſe, il ne faut l'attribuer qu'à la difference des troupes & de la diſcipline: les actions dont je parlerai bientôt ſervi-

---

(*a*) Le Prince de Galles, dit *le Prince Noir*, fils d'Edouard III, Roi d'Angleterre.

(*b*) Connêtable de France ſous Charles V.

(*c*) George Caſtriot, ſurnommé *Scanderberg*, Roi d'Albanie, ſoutint deux fois le ſiége de Croie ſa capitale, tint en échec avec une poignée de ſoldats, toutes les forces de l'empire Ottoman, & battit en pluſieurs tencontres Amurat qui mourut devant Croie. Après ſa mort ſon Etat, n'étant défendu que par quelques ſecours des Vénitiens, devint enfin la proie des Turcs

ront de preuves à ce que je viens d'avancer. Les diſpoſitions des armées ſont ſemblables à celles de Varne, & l'eſpece des troupes à-peu-près la même : celles d'Huniade nétoient preſque que de la cavalerie Hongroiſe, Valaque, Polonoiſe, la plus grande partie armée peſamment, & qui pour le choc avoit un avantage décidé ſur celle des Turcs, dont les chevaux étoient nuds, & les cavaliers couverts d'une très-légere défenſive. Mais par cette raiſon, ceux-ci avoient plus d'agilité, ſe deſuniſſoient & ſe rallioient plus aiſément; ils harceloient, fatiguoient la gendarmerie, & pour peu qu'ils viſſent du jour dans les eſcadrons, ils s'y jettoient en foule, & y portoient le déſordre.

Les Turcs ſe ſervent de l'arme de main avec beaucoup de dextérité : ce qui leur a toujours donné un grand avantage dans la mêlée, ſur-tout dans ces tems où un gendarme étoit ſi chargé d'armures, qu'il pouvoit à peine ſe remuer. A la bataille de Caſſovie, Amurat voyant que les Spahis frappoient inutilement de leurs lances & de leurs épées ſur les cuiraſſes des cavaliers Hongrois, les retira du combat, & les renvoya à la charge, après leur avoir ordonné de ſe ſervir de la hache d'armes & de la maſſue; il y remporta une victoire complette.

Il auroit été fort inutile de donner un deſſein de chacune des batailles que j'ai citées. Comme elles ſont toutes dans le même ordre, & que je n'ai d'autre but que celui de faire connoître ce genre de Tactique, je les ai en quelque façon réunies dans le même plan, qui repréſente plus particulierement l'action dont je vais parler.

---

## ARTICLE III.

### *BATAILLE D'ALEP,*

*Entre Sélim & Campſon Gauri.*

SELIM, victorieux des Perſes, étoit revenu triomphant à Conſtantinople, ſans abandonner le deſſein d'étendre ſes conquêtes, & n'ambitionnant rien moins que de renverſer Iſmaël de ſon trône. Dans cette vue il aſſemble une armée plus puiſſante encore que les années précédentes, & la fait marcher en Aſie. Le Soudan d'Egypte, Campſon Gauri, qui connoiſſoit ſa mauvaiſe volonté, s'étoit mis auſſi en campagne & s'approchoit d'Alep, ſans cependant s'être déclaré ouvertement : il lui envoya même offrir ſon alliance. Sur ces entrefaites, deux officiers mécontens du Soudan, l'un gouverneur de Damas, l'autre d'Alep, députerent

à Sélim pour l'engager à porter ſes armes contre leur maître, l'aſſurant qu'ils le ſerviroient de leur mieux. Sélim écouta avec joie cette propoſition, leur promit toutes les récompenſes qu'ils demandoient, & au lieu de marcher en Perſe, il tourna vers Alep. Les traîtres étoient convenus de déterminer le Soudan, qui ne ſoupçonnoit point leur manége, à livrer bataille, & de ſe tourner pendant le combat du côté des Turcs. Ils allégueront à ce deſſein les raiſons les plus ſpécieuſes, & réuſſirent comme ils le ſouhaitoient. Les Mammelucs étoient pour les Turcs des ennemis redoutables ; ils les avoient battus en pluſieurs occaſions, ce qui leur avoit appris à les mépriſer, & aux Turcs, qui s'en ſouvenoient, à les craindre.

Avant d'aller plus loin, il ne ſera pas hors de propos de faire connoître l'origine de cette milice formidable, aſſez ſemblable à celle des Janiſſaires. L'an 1107, Saladin, Soudan d'Egypte & de Syrie, fameux par la priſe de Jéruſalem, ayant perdu beaucoup de ſoldats dans ſes guerres avec les Chrétiens, réfléchiſſant d'ailleurs qu'il devoit peu compter ſur les Egyptiens, lâches & inconſtans, fit acheter des eſclaves Circaſſiens & Turcomans, qu'il diſciplina & dont il forma de très-bons ſoldats. En peu de tems, pluſieurs de la même nation

vinrent le joindre ; leur nombre groſſit inſenſiblement & forma un corps conſidérable. Saladin étant mort, ils ſe révolterent contre ſes ſucceſſeurs, les chaſſerent du trône, & y placerent un Prince de leur nation (*a*). S'étant mis ainſi en poſſeſſion de l'Egypte, ils en rendirent tous les habitans eſclaves, ne leur permettant que le commerce & la culture des terres ; ils ſe réſerverent à eux ſeuls le droit de porter les armes, & de remplir toutes les charges & dignités de l'Etat. Leur milice étoit toute gendarmerie armée peſamment : chaque Circaſſe menoit à ſa ſuite un certain nombre d'hommes d'armes, proportionné à ſes facultés. Les cavaliers les plus riches formoient les premiers rangs ; ils portoient la cuiraſſe de lame de de fer, le caſque & le bouclier : les autres,

· Démét. Cant. Soliman I.

(*a*) Démétrius met cet établiſſement ſous Saladin. Les autres hiſtoriens l'attribuent à Mélechſala, qui fit priſonnier St. Louis. Il y a aſſez d'apparence qu'ayant été formés par Saladin, qui eut de longues guerres à ſoutenir, ils ſe révolterent ſous Mélechſala qui fut aſſaſſiné ; ils ont conſervé le nom de Mammelucs, qui marque leur origine & veut dire *eſclaves*. Les Circaſſiens ont toujours été & ſont encore regardés par les Turcs comme les meilleurs eſclaves : ils ſont réputés pour l'adreſſe & la vigueur, comme les femmes le ſont pour leur beauté.

qu'on peut regarder comme leurs vaſſaux, étoient moins bien couverts ; au lieu de caſques, pluſieurs n'avoient que des bonnets de peau, aſſez forts pour les garantir du coup de ſabre. Les gendarmes étoient armés de lances, d'épées & de maſſues ; leurs ſuivans portoient un arc & des fléches. On les inſtruiſoit au Caire dans tous les exercices militaires, & ils n'étoient reçus dans les troupes qu'après s'être formés dans cette Académie. Comme ils étoient tous gens de cheval, ils ſe ſervoient pour infanterie d'Arabes, de Syriens, & autres peuples de leur domination. Rien ne reſſemble mieux à l'ancienne milice des vaſſaux & à la police de la chevalerie. A l'égard de leur Tactique, on voit qu'ils ſe rangeoient en gros corps ſur une grande épaiſſeur, ce qui ſeroit conforme à l'uſage des anciens Egyptiens, dont nous voyons l'ordonnance dans la Cyropédie. Paul Jove.

CAMPSON GAURI, cédant (comme je l'ai dit) aux ſollicitations de ſes deux Généraux, dont le langage lui parut être l'effet de leur zèle & de leur valeur, s'avança à la rencontre des Turcs, qu'il trouva dans une plaine proche de la ville d'Alep. Il partagea ſon armée en quatre corps : le premier, conduit par Chaitbeg, devoit attaquer

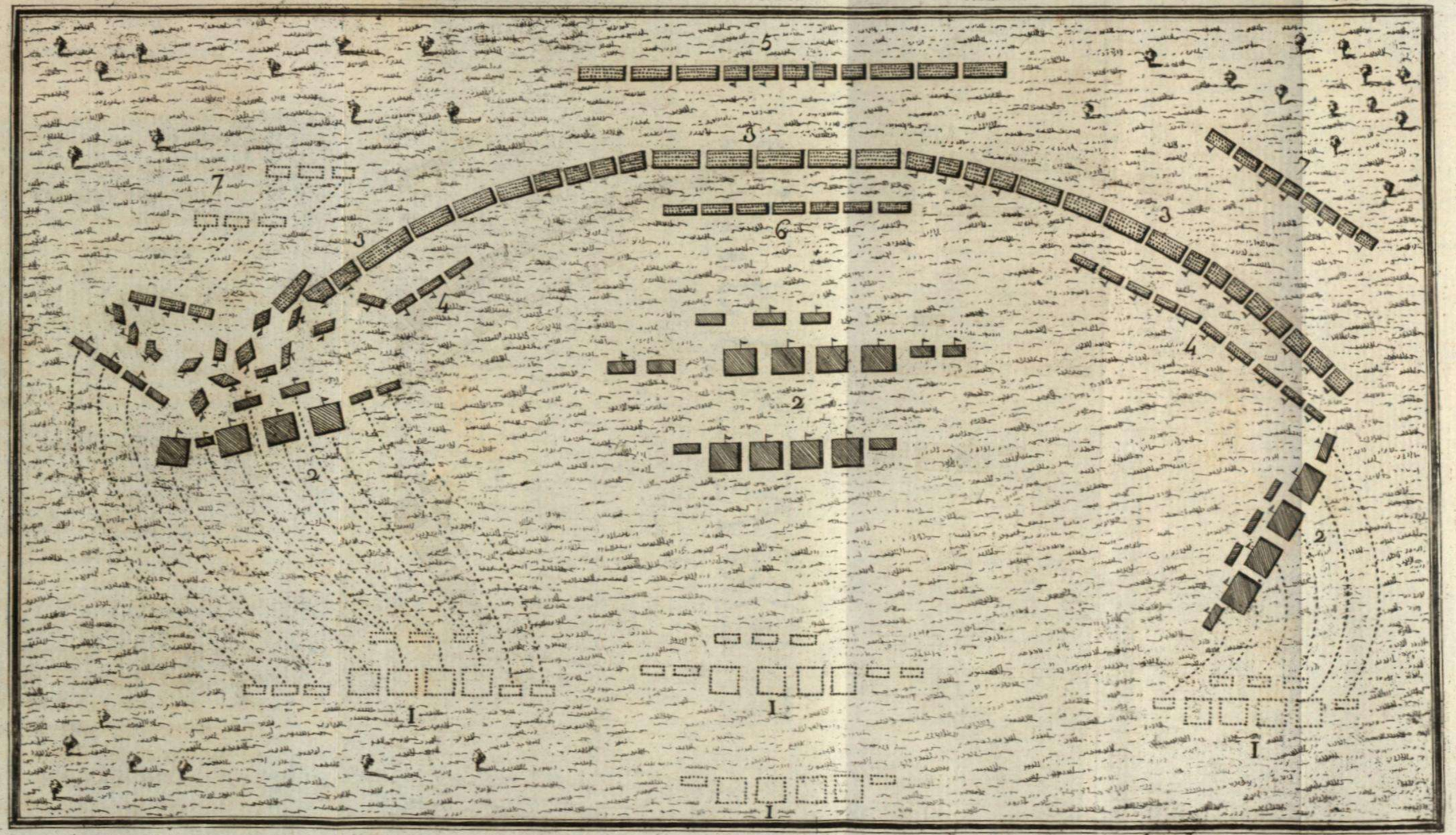
la pointe droite des Turcs ; le ſecond, par Sibeige, la pointe gauche ; il ſe mit à la tête du troiſieme, où étoit la fleur de ſa cavalerie : celui-ci étoit diſtant des deux autres d'environ un mille : un quatrieme corps, aux ordres de Gazelli, étoit en réſerve. Ces quatre corps étoient compoſés de gros eſcadrons de gendarmerie, qui avoient avec eux des archers Arabes & quelque cavalerie légere de la même nation. C'étoit la même diſpoſition qu'Huniade avoit faite à Varne, qui commença avec le même ſuccès, & qui eut une fin auſſi malheureuſe. Les hiſtoriens à leur ordinaire, ne s'accordent point ſur les circonſtances de cette bataille. Le Prince Cantemir dit que les deux traîtres commandoient chacun une aîle, & tournerent caſaque au moment où le déſordre commençoit à ſe mettre parmi les Turcs. Mais le continuateur de Chalcondile, plus exact & plus détaillé, ne parle que de Chaitbeg à la droite : Sibeige, qui étoit à la gauche, longea au-delà de la pointe droite des ennemis & l'enveloppa. Toute cette aîle où étoient les Aſiatiqnes fut renverſée. Sibeige, pouſſant ſa pointe, marchoit ſur le flanc des Janiſſaires, que Campſon & Gazelli attaquoient de front, quand on s'apperçut tout-à-coup de la déſertion de Chaitbeige, avec toutes ſes troupes qui furent

V. la planche I

ſe joindre aux Turcs. Cette infâme défection, qui devoit jetter le découragement dans le reſte de l'armée, fit un effet contraire. Le déſeſpoir & la rage s'emparerent des eſprits. Soit qu'ils fuſſent animés du deſir de la vengeance, de la honte d'être vaincus, ou de la crainte de tomber entre les mains des ennemis, les Circaſſes firent des efforts extraordinaires, & pouſſerent les Turcs avec furie vers leur centre. Heureuſement pour Sélim qu'il avoit doublé ſes forces dans cet endroit. Devant le front, du milieu du croiſſant, il avoit fait une ligne de ſa meilleure cavalerie, & de l'élite des Janiſſaires. Ceux-ci arrêterent par le feu de la mouſqueterie l'impétuoſité des Circaſſes, éclaircirent leurs rangs & les troublerent. Etonnés, ils tournent bride & ſe retirent en arrière pour ſe reformer: mais la cavalerie Turque ne leur en donne pas le tems; elle fond ſur eux de toutes parts comme le foudre, & les met en déroute. Le Soudan, outré de déſeſpoir & de douleur, cherche par-tout Sélim pour venger ſur lui ſa défaite; il ſe précipite au milieu des ennemis, en l'appellant à haute voix; il frappe, renverſe & porte par-tout la mort; juſqu'à ce que ne pouvant plus ſoutenir ſon épée, il tombe lui-même d'accablement. On prétend qu'il fut trouvé

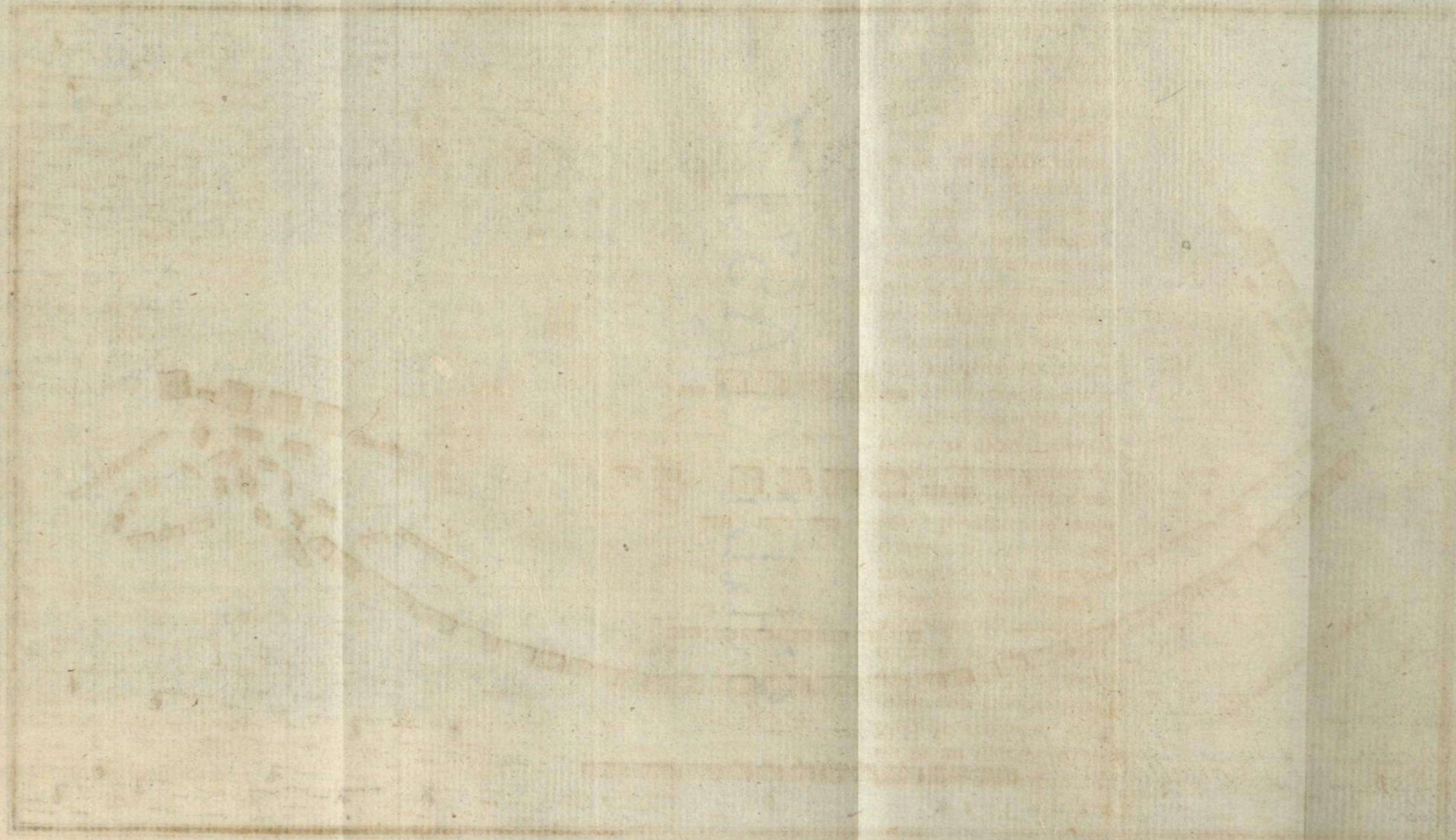
mort ſans qu'il parût ſur ſon corps aucune bleſſure.

Les hiſtoriens n'ont pas marqué la force des deux armées ; on ſait ſeulement que celle des Mammelucs étoit très-petite en comparaiſon de l'autre : ils tenoient cependant la victoire qui ne pouvoit leur échaper, s'ils n'euſſent été trahis. Campſon y fit la même faute que Ladiſlas à Varne : il paroît qu'il chargea les ennemis au centre, en même tems que ſes deux aîles, ce qu'il ne devoit point faire. Il falloit laiſſer agir celles-ci pour voir leur effet, qui ne pouvoit manquer de réuſſir, ſi elles euſſent été auſſi fideles l'une que l'autre : pour lors la défaite du centre, pris par les deux flancs & en front, eût été aſſurée. S'il fut reſté dans la poſition que je viens de dire, la déſerion du corps de ſa droite, qui ſe tournoit contre lui, le mettoit à la vérité dans l'impoſſibilité de vaincre : mais il auroit au moins pu ſauver le reſte de ſon armée. Sa gauche étoit victorieuſe & toute la cavalerie ennemie rompue de ce côté : il lui eût été aiſé de ſe joindre à cette partie avec ſon corps de réſerve, & de ſe retirer dans le plus bel ordre ; le gros de la cavalerie Turque étoit trop éloigné pour l'en empêcher : c'eſt ce qui ne lui fut plus poſſible dans la ſituation où il s'é-




# Bataille D'alep.

1. premiere position des quatre Corps des Circasses.
2. Seconde position.
3. Armée des Turcs.
4. Ligne D'acangis.
5. Corps de réserve.
6. Ligne D'azapes.
7. Cavalerie pour allonger les ailes.



toit mis. Lorſqu'il s'apperçut de la trahiſon qu'on lui faiſoit, il étoit engagé dans le fond du croiſſant, où il avoit affaire aux meilleures troupes des Turcs qu'il eſt aiſé d'éviter. Son corps de réſerve, au lieu de reſter en arrière, l'avoit même joint; il n'y avoit plus de reméde : l'aîle gauche s'étoit repliée ſur lui avec les rebelles; il falloit mourir, ou ſe faire jour à travers des flots d'ennemis qui l'environnoient de toutes parts. Il avoit auſſi laiſſé à la garde de ſon camp un cinquieme corps qui n'y ſervoit à rien, & qui auroit pu lui être très-utile; peut-être même le ſauver entierement, vu le courage & l'intrépidité avec laquelle ſes troupes combattirent. On voit bien que ce Prince, dans cette occaſion, fut pouſſé à ſa perte par ſa mauvaiſe deſtinée : il faut cependant convenir qu'un peu trop de préſomption & de mépris de ſes ennemis, l'empêcherent de parer à ſon malheur, & de tirer au moins quelques reſſources d'une excellente & très-habile diſpoſition.

Le fruit de cette victoire fut la conquête de la Syrie, dont toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur: mais Sélim ne bornoit pas là ſon ambition, il vouloit renverſer le trône d'Epypte, & bientôt il s'y achemina. Les Mammelucs, échappés de la défaite, s'y étoient retirés : après

avoir tenu conſeil ſur la ſituation de leurs affaires, ils ſe donnerent pour nouveau Soudan Tumanbai, d'une de plus anciennes races Circaſſiennes. Ce prince, qui avoit toutes les qualités d'un héros, étoit un chef tel qu'il le falloit dans les conjonctures préſentes. Il rappella tous les Circaſſes répandus dans l'Egypte, leva de nouvelles troupes, & ayant aſſemblé une armée de quarante mille hommes, qu'il diſciplina, autant que les circonſtances pouvoient le lui permettre, il vint camper au bourg de Matharée, proche de Rhodania, ſur le chemin du grand Caire. Il aſſit ſon camp dans un terrein où ſes deux aîles étoient bien appuyées; il fit faire devant ſon front un large foſſé, que l'on recouvrit de légeres claies avec un peu de terre par-deſſus, & il garnit tout le derrière du foſſé de ſon artillerie. Cette diſpoſition paroiſſoit redoutable, & convenoit à des troupes raſſemblées à la hâte, la plûpart de nouvelle levée : mais le deſtin de ces Princes étoit d'être toujours trahis, & la providence qui fixe la durée des empires, avoit déterminé la chûte de celui-ci. Sélim, averti par des transfuges de ce qui ſe paſſoit, au lieu de marcher droit au front des Egyptiens, prit à gauche, & tourna une montagne qui appuyoit leur droite. Tumanbai apperce-

vant cette marche des Turcs, connut qu'il étoit trahi; il changea promptement ſon ordre de Bataille, quoiqu'avec beaucoup de confuſion, à cauſe de la groſſeur de ſes eſcadrons & de ſes phalanges. Son artillerie étoit auſſi très-lourde & mal montée; il avoit des groſſes pieces dont les affuts n'étoient compoſés que de fortes membrures de bois poſees ſur des rouleaux (*a*). Nonobſtant ces difficultés, le combat fut long & très-ſanglant. Les Arabes, qui étoient en grand nombre, mirent d'abord en déſordre la droite des Turcs; le Soudan chargea de ſon côté, avec ſa cavalerie, les Spahis & le corps des Janiſſaires qui étoient au centre ſur une très-grande profondeur. Après beaucoup d'efforts inutiles, Tumanbai voyant que la victoire ſe déclaroit pour les Turcs, & que preſque tous ſes Capitaines étoient tués, ſe fit jour l'épée à la main, & ſe retira avec une troupe choiſie qui lui ſervoit de garde. La perte des Turcs fut conſidérable, mais la défaite des Circaſſes fut complette : ils eurent le ſort qu'eſſuie ordinairement une armée

(*a*) Les Orientaux n'ont connu l'artillerie que long-tems après les Européens. Lorſqu'ils ont commencé d'en faire uſage, leurs pieces étoient monſtrueuſes.

prise inopinément par son flanc, & qui n'a pas le tems de changer son ordre de bataille.

La gendarmerie Circassienne, composée de gens déterminés, étoit admirable: mais ses escadrons étoient trop gros pour se remuer aisément & faire leurs évolutions. Quoique ceux des Turcs eussent beaucoup d'épaisseur, ils étoient cependant bien plus petits à proportion; la différence de leur armure les rendoit aussi beaucoup plus légers & plus faciles à rallier. Les lances des Circasses pouvoient les arrêter tant que les rangs étoient unis, bien serrés, & qu'on les attaquoit de front: mais pour peu qu'il y eût de la désunion, & qu'ils montrassent du jour, Les Turcs fondoient comme un torrent dans les ouvertures, & il ne leur étoit plus possible de se reformer. On voit ici cette courageuse gendarmerie arrêtée tout court par la mousqueterie des Janissaires; on l'a vu de même dans la bataille précédente & dans celle de Chaldiran contre les Perses. J'ai remarqué la même chose dans beaucoup d'autres actions de ce tems là, & entre les mêmes peuples. Pourquoi donc soutenir que le feu de l'infanterie est de peu d'effet contre la cavalerie? Ceux qui se sont prévenus d'une opinion aussi fausse, & qui ont cru l'appuyer par quelques

cas

cas particuliers qui ne prouvent rien, ne trouveroient pas plus d'autorité dans cette hiſtoire que dans les autres, qui fourmillent par-tout de preuves contraires. Je ne puis réſiſter à la démangeaiſon de faire remarquer encore ici qu'on trouve chez toutes ces nations, & dans tous lès tems, deux ſortes de cavalerie, l'une peſante, l'autre légere, qui combattoient enſemble. Cet uſage a été ſuivi conſtamment chez les peuples les plus belliqueux, tels que les Parthes, les Sarmates, & les Hongrois qui avoient, ainſi que les autres nations de l'Europe, leur gendarmerie & leur cavalerie légere, que nous appellons maintenant *Huſſards*. Les Turcs ont leurs *Acangis*, leurs *Agalats* & leurs Volontaires, qu'ils font ſervir d'enfans perdus, & qu'ils jettent ordinairement devant la ligne des *Spahis*; ſans compter des corps de Tartares, deſtinés à courir aux flancs & ſur les derrières de l'ennemi. Dans l'ordonnance générale, on reconnoît aſſez les principes d'une bonne Tactique & de la ſcience de la guerre. Il n'eſt pas un ordre de bataille qui ne ſoit relatif à quelqu'une des diſpoſitions de Végéce, ou de celles qu'Elien fait prendre à la phalange; mais il leur manquoit la fineſſe de l'art, & dans les troupes une meilleure diſcipline, ainſi qu'une

ordonnance particuliere, qui, en conſervant aux différens corps leur ſolidité, les rendît plus ſouples, plus maniables & plus propres à ſe ſeconder les uns les autres.

Les Turcs ont toujours ſuivi à peu de choſe près le même uſage dans leurs diſpoſitions. Il ne faut pas s'imaginer cependant que leur ordre de bataille repréſente toujours un demi-cercle; cela ſeroit fort déſavantageux, à moins que ce ne fût dans une occaſion comme celle de Nicopolis. Comme ils ſont ordinairement très-nombreux, lorſqu'ils peuvent déborder l'ennemi, leurs aîles ſe replient un peu afin d'être plus à portée de l'embraſſer, tandis que les Tartares s'étendent ſur l'extrémité des aîles. Quoique leur coutume ſoit de mettre les Janiſſaires au centre, ils changent cependant quelquefois cet arrangement. A la bataille de Herſan, donnée en 1687, le grand Viſir ayant paſſé la Drave pour venir attaquer l'armée Impériale commandée par le Duc Charles de Lorraine & l'Electeur de Baviére, il fit cette diſpoſition. Il mit au centre & à ſa gauche ſes troupes provinciales, c'eſt-à-dire, les milices d'Europe & d'Aſie; de maniere que celles de nouvelle levée & les plus mauvaiſes étoient à la gauche, ſoutenues par des pelotons de Janiſſaires. Comme ſon deſſein étoit d'a-

muſer de ce côté le Duc de Baviére, il plaça à ſa droite tous les corps de Janiſſaires avec ſa meilleure cavalerie. Le Duc de Lorraine s'en étant heureuſement apperçu, eut le tems de tirer pluſieurs régimens de la ſeconde ligne de la droite & du centre pour renforcer l'Electeur qui alloit être accablé, ſi ces troupes ne fuſſent arrivées. L'affaire ſe décida par conſéquent entre la droite des Turcs & la gauche des Impériaux, qui remporterent une victoire complette.

Lorſque les Turcs ont affaire à une armée retranchée, ils l'attaquent quelquefois comme ils feroient une place; ils s'avancent par des boyaux, forment de grandes paralleles ſur leſquelles ils établiſſent du canon pour battre en bréche & monter à l'aſſaut. Il ne paroît pas que cela leur ait beaucoup réuſſi juſqu'à préſent. Ils aſſiégerent de cette maniere le Prince Eugéne dans ſon camp de Belgrade en 1717. Ils avoient pouſſé leurs travaux juſqu'à la portée du piſtolet des retranchemens, & ſe préparoient à combler le foſſé avec de gros gabions (a), ſur toute l'étendue de leur pa-

(a) Ces gabions devoient ſe rouler devant eux, & ſervoient à les couvrir, c'eſt vraiſemblablement, ce qui a donné l'idée au Chevalier de Fo-

rallele, lorſque le Prince Eugéne prit la réſolution de les attaquer. Il ſortit de ſes lignes à deux heures après minuit, avec un grand ſilence, & ſe forma à cinquante pas du foſſé de ſes retranchemens. A peine ſa premiere ligne avoit débouché, que quelque cavalerie de la droite, qui s'étoit égarée, donna dans un boyau des ennemis qui tirerent ſur elle : ce fut le ſignal du combat, qui commença dans cet endroit & s'engagea bientôt ſur tout le front. La confuſion ſe mit parmi les Turcs, qui ne s'attendoient pas à cette camiſade ; ils ne laiſſerent pas cependant de profiter d'un vuide qu'ils remarquerent au centre & de s'y jetter ; mais le Prince Eugéne les repouſſa avec les troupes de ſa ſeconde ligne qu'il fit avancer promptement. A la gauche, les Bavarois s'étant emparé d'une

---

lard de propoſer des gros & longs balots de toile farcis de feuilles ou de fumier, qu'il fait rouler ſur autant de rangs paralleles qu'il en faudroit pour le comblement. On ſe ſert auſſi de gros rouleaux de faſcines liées enſemble. Le Chevalier propoſe encore des ponts portatifs pour jetter ſur le foſſé. On ne peut trop rappeller à la mémoire ces expédiens qui abrégent la beſogne dans des occaſions auſſi meurtrieres, ſur-tout chez une nation où l'on ne ſe pique pas merveilleuſement de précautions.

groſſe batterie, la tournerent auſſi-tôt contre eux. La victoire ſe déclara pour les Impériaux, qui les enfoncerent de toutes parts, & les pourſuivirent juſque dans leur camp, dont ils ſe rendirent maîtres. La trop grande ſécurité du grand Viſir fut cauſe de ſa perte : il ſavoit que les Impériaux avoient beaucoup ſouffert par les maladies ; il les croyoit réduits à l'extrémité, & prêts à demander quartier ; de ſorte qu'il ne ſoupçonnoit pas qu'ils puſſent avoir l'audace de l'attaquer. Cette préſomption lui donna tant de négligence, que la premiere ligne des Impériaux étoit ſortie, avant que les Turcs s'en fuſſent apperçus, quoique leur derniere parallele fût très-près des retranchemens. Le combat s'étant engagé par une mépriſe, comme je l'ai dit, la ſeconde ligne n'eut pas le tems de ſe former, & les corps furent à la charge à meſure qu'ils débouchoient. Cette bataille, non moins fameuſe par le grand échec que les Turcs y reçurent, que par ſa ſingularité, peut être regardée comme une grande ſortie d'une place aſſiégée ; puiſque les Impériaux, qui aſſiégeoient Bellegrade, ſoutenoient auſſi véritablement, dans leur camp, un ſiége contre l'armée Turque.

Lorſqu'on ſe trouve dans cette ſituation, il ne faut jamais leur donner le tems de

combler le foſſé & de venir à l'aſſaut. Le Prince Eugéne ſentit bien qu'il étoit perdu s'il ne les prévenoit : il en agit de même à Peter-Waradin, & les battit encore. Au camp de Zurauno, Sobieski fut à eux par des contre-tranchées ; mais ce n'étoit que pour retarder leurs travaux : ſon deſſein étoit de les attaquer, ſi la paix ne ſe fît conclue. Il avoit, pour cet effet, conſtruit une ligne de redoutes en avant de ſes retranchemens, afin d'appuyer & de ſoutenir ſon ordre de bataille.

# CHAPITRE SECOND.

## *BATAILLE D'ALCAZAR,*

*Entre les Portugais & les Maures.*

LES Maures, dont toutes les forces ſont preſque en cavalerie, & très-nombreuſes, ſe rangent ſur les mêmes principes que les Turcs, & ſont comme eux uſage du croiſſant. On en voit un exemple remarquable dans cette bataille, où le Roi de Portugal, Dom Sébaſtien, périt avec toute ſon armée. Ce jeune Monarque ambitieux, mais plus valeureux que prudent, réſolut de porter la guerre en Afrique, contre l'avis des plus ſages de ſon conſeil. La guerre civile, qui s'étoit allumée dans le royaume de Maroc, lui en fourniſſoit un prétexte, & lui parut une occaſion favorable de ſe ſignaler. Muley-Mahamet étoit monté ſur le trône après la mort de ſon pere Abdala, mais ſon oncle Muley-Moluc prétendit que la couronne lui appartenoit, en vertu d'une ancienne diſpoſition des Chérifs, qui déclaroit héritiers les freres du Prince régnant, à l'excluſion de ſes propres enfans. Il

forma un puiſſant parti, & gagna trois grandes batailles ſur Mahamet, qui fut chaſſé de ſes Etats. Ce Prince dépouillé vint à Lisbonne implorer le ſecours de Dom Sébaſtien : il lui perſuada que, malgré ſa diſgrace, il conſervoit encore un grand nombre de partiſans prêts à ſe déclarer, pour peu qu'ils fuſſent appuyés d'un ſecours étranger. Il promit, s'il vouloit le lui accorder, d'accepter telle condition qu'il voudroit lui impoſer, & de tenir à l'avenir ſa couronne à foi & hommage de celle de Portugal. Dom Sébaſtien, flatté de cette idée, étoit encore animé par le motif de la religion, & la gloire d'arborer en Afrique l'étendart de la Croix, comme ſes ancêtres l'avoient fait aux Indes.

Les Portugais jouiſſoient d'une paix profonde en Europe depuis près d'un ſiécle ; occupés ſur la mer à de nouvelles découvertes, ils avoient fait des conquêtes & planté des colonies dans les trois parties du monde. Toutes leurs attentions s'étant tournées de ce côté, ils avoient négligé le corps de l'Etat ; l'art militaire y étoit preſque ignoré ; le royaume ſans troupes, la Nobleſſe amollie par l'oiſiveté, plus encore par le luxe & les délices, ſuite ordinaire des proſpérités & d'un commerce floriſſant. Le Roi, ſans conſidérer cette ſitua-

tion, qui demandoit du moins un certain tems pour y remédier, s'engagea à ſecourir Mahamet dans l'année. Il prit à ſa ſolde quelqu'infanterie Allemande & Italienne, qui devint l'élite de ſon armée : les levées qui ſe firent dans ſes Etats furent mal diſciplinées, faute d'officiers capables, & qui euſſent quelque connoiſſance de la guerre. Cependant il ne laiſſa pas de ſe donner beaucoup de peine pour les exercer, & il y eut ſans doute réuſſi s'il eut éte mieux ſecondé. Il comptoit auſſi ſur un ſecours du Roi d'Eſpagne qui ne lui envoya que mille fantaſſins. Il aſſemble enfin une armée de douze mille ſix cens hommes de pied & de quinze cens chevaux, avec laquelle il ſe propoſoit de détrôner le plus puiſſant Prince & le plus grand Capitaine de l'Afrique.

Il aborda entre Tánger & Arzilles (*a*), où il ſe retrancha & tint conſeil ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Les plus ſenſés propoſerent de ſe rembarquer pour aller à Alarache, ville maritime de peu de défenſe, appartenante aux Maures, ſituée à vingt milles de-là, vers le midi. Les Portugais s'en feroient emparé facilement & en auroient fait une place d'armes, d'où ils pouvoient

(*a*) Ces deux places appartenoient alors aux Portugais.

porter la guerre plus avant dans le pays. Leurs vaiſſeaux, maîtres de la mer, y euſſent apporté ſans riſque les ſecours & les munitions qu'ils auroient tirés d'Eſpagne ou du Portugal. Mais le Roi ardent & ſans expérience, entêté de ſes propres lumieres, paroiſſoit ſi empreſſé de ſe mettre en campagne, que la plûpart des courtiſans, pour le flatter, ou par crainte de lui déplaire, parurent être contraires au rembarquement. Cependant, comme on vouloit aller à Alarache, & qu'il falloit paſſer le fleuve Lixe (*a*), on ſe trouvoit obligé de s'enfoncer dans les terres pour chercher un gué, ou pour gagner le pont d'Alcazarquivir, dont ils ignoroient même le chemin, & qui pouvoit être rompu ou gardé. Ils n'avoient d'ailleurs aucune nouvelle de la marche des ennemis. Un troiſieme avis paroiſſoit devoir concilier les deux autres: c'étoit de ſuivre le rivage de la mer, en ſe couvrant du côté de la campagne par une chaîne de chariots, & faiſant ſuivre les vaiſſaux, dont on ſe ſerviroit pour paſſer le fleuve à ſon embouchure. La mauvaiſe deſtinée du Roi l'emporta ſur les meilleurs conſeils, & l'intérêt particulier s'y joignit encore pour le perſuader.

Alphonſe, Comte de Vimioſo, avoit été

(*a*) Il eſt appellé *Lixos* dans Ptolomée.

ſon chambellan & ſon favori : une cabale de cour l'avoit fait chaſſer ; mais il étoit rentré en grace, non ſans perdre de vue le deſſein de ſe venger. Il penſa que ſi l'armée pouvoit s'engager de maniere qu'elle vînt à manquer de vivres, il en feroit retomber la faute ſur ceux de ſes ennemis qui en étoient chargés ; que ſi d'ailleurs on réuſſiſſoit, il s'en attribueroit tout le mérite auprès de ſon maître. Le Roi prit enfin cette fatale réſolution, & l'on ſe mit en marche pour aller au pont.

Cependant le Moluc, inſtruit des deſſeins du Roi de Portugal, aſſembloit ſes forces & ſe rendit à Témiſnam, où il tomba dangereuſement malade, ce qui ne l'empêcha pas de s'acheminer juſqu'à Salé. Il y apprit le débarquement des Portugais & leur marche en avant. Ce Prince, habile & ruſé, chercha d'augmenter encore la confiance de Sébaſtien, en feignant de la timidité : il lui fit faire des propoſitions de paix, qui, toutes avantageuſes qu'elles étoient, furent rejettées : il pouſſa en avant des détachemens de cavalerie pour harceler les Portugais ; mais les chefs avoient des ordres de ne point tenir devant eux, & de fuir dès qu'ils trouveroient de la réſiſtance. Quoique ſa maladie empirât de jour à autre, il ne voulut point quitter le comman-

dement : il continua ſa marche & joignit, à ſix milles d'Alcazarquivir (*a*), ſon frere Muley-Hémet, qui lui amenoit les troupes du royaume de Fez dont il étoit gouverneur. Il ſéjourna dans cet endroit autant qu'il falloit pour donner le tems aux Portugais de s'avancer & de s'enfoncer dans le pays. Son deſſein étoit de leur couper les vivres, de les fatiguer par de fréquentes allarmes, & de les faire périr en détail, ſans hazarder de combat, à moins qu'il n'y fût forcé. Lorſqu'il ſut qu'ils approchoient, il marcha au Pont, le paſſa, & ſe campa dans le lieu qui lui parut le plus favorable pour faire combattre ſa nombreuſe cavalerie.

Les Portugais avoient paſſé le Mucazen, petite riviere qui ſe jette dans le Lixe. Ils s'avancerent juſqu'à un ruiſſeau qu'ils traverſerent ; mais comme ils s'apperçurent qu'ils étoient près des ennemis, ils le repaſſerent & camperent ſur l'autre bord. Cette marche imprudente de Sébaſtien étoit l'effet de ſon inexpérience & de ſa préſomption, défauts ordinaires de la jeuneſſe. Il parut alors reconnoître qu'il s'étoit trop engagé ; mais la plûpart de ceux qui avoient voulu auparavant le diſſuader, trouvoient

---

(*a*) Ville diſtante du pont que cherchoient les Portugais, d'environ une journée.

beaucoup d'inconvéniens de retourner en arrière, & comme le défaut de vivres ne permettoit pas de temporiſer, ils furent les premiers à conclure pour la bataille. Le Roi, ſenſible à la honte de reculer, embraſſa leur avis, quoique pluſieurs autres préféraſſent les dangers de la retraite aux riſques d'un combat trop inégal.

On ne voit juſqu'ici, dans toutes les démarches du Roi de Portugal, qu'une audace téméraire & de continuelles incertitudes, preuve que ſes projets avoient été conçus avec plus d'ardeur que de réflexion & de prudence. De tous les Portugais qui étoient dans ſon armée, il ne s'en trouvoit pas un en état de diriger ſes mouvemens pour la faire camper, marcher, ou combattre ; & ceux des étrangers, qui en euſſent été capables, n'étoient pas écoutés. L'année qui précéda cette entrepriſe, le Roi d'Eſpagne avoit envoyé en Afrique un Capitaine nommé François d'Aldana pour reconnoître le pays & les places maritimes des Maures. Cet officier, de retour à Lisbonne, en avoit rendu compte à Dom Sébaſtien, qui le gratifia d'une chaîne d'or, & lui fit promettre de le venir ſervir lorſqu'il ſeroit tems. d'Aldana lui tint parole, & joignit l'armée le ſecond jour de ſa marche. La confiance que le Roi avoit priſe en lui fit écouter

ſes conſeils: il ſe mit à rectifier, autant qu'il put, ce qu'il vit de défectueux, ſecondé par un Ingénieur nommé Philippe Terzi. Il y a apparence que ce fut lui qui compoſa le dernier ordre de bataille, ou qu'il y eut du moins beaucoup de part (*a*).

L'infanterie fut formée ſur trois lignes: la premiere étoit diviſée en trois corps un peu ſéparés l'un de l'autre. Celui de la gauche étoit compoſé des Eſpagnols & des Italiens; celui de la droite des Allemands, & le centre des avanturiers Portugais. Cette ligne étoit plus étendue que les deux autres qu'elle débordoit ſur la droite. Il paroît que la ſeconde ligne formoit deux diviſions; elle étoit toute de Portugais ainſi que la troiſieme. La cavalerie, répartie ſur les deux aîles, ſe replioit en potence, ce qui formoit un eſpece d'ordre carré. Muley-Mahamet, avec ſes Maures qui étoient en petit nombre, fut placé derrière la droite où il couvroit les bagages qu'on avoit mis de ce côté entre la cavalerie & l'infanterie. Il faut croire qu'ils ne s'en chargerent que

---

(*a*) J'ai tiré le détail de cette action des hiſtoriens contemporains, qui l'ont décrit, comme ils font ordinairement les choſes de la guerre, c'eſt-à-dire avec beaucoup d'obſcurité. Il faut être au fait de leur langage pour les entendre.

par l'impoſſibilité de les laiſſer dans un lieu de ſûreté ; mais ils pouvoient du moins en tirer quelqu'avantage, en les employant à couvrir les flancs de l'infanterie ; au lieu que, placés comme ils étoient, ils ne firent qu'embaraſſer & augmenter le déſordre dans l'action. Il falloit bien que l'ordre du combat répondît au dégré de ſageſſe qui avoit dirigé juſque-là toute l'entrepriſe.

Muley-Moluc avoit quarante mille chevaux braves & aguerris, mais plus redoutables encore par l'habileté du chef qui les conduiſoit. Son infanterie ne montoit pas à dix mille hommes, il la plaça au centre ſur trois lignes : la premiere étoit formée d'Andalous, anciens habitans des Eſpagnes, d'où ils avoient été chaſſés ; la ſeconde de Turcs & de renégats, la troiſieme d'Africains. Sur chacune des aîles, il mit dix mille chevaux d'élite qui ſe recourboient en croiſſant. Derrière ceux-ci, il jetta tout le reſte de ſa cavalerie, rangée ſur pluſieurs lignes. Il avoit auſſi beaucoup d'Arabes & d'Avanturiers, troupes plus propres à piller qu'à combattre, & ſur leſquelles il faiſoit peu de fond ; il les mit ſur les flancs & ſur les derrières : trente-quatre piéces de canon étoient diſtribuées ſur tout le front. Dans cette diſpoſition, il attendoit les Portugais : le champ de ba-

v. la pl. II. fig. 1.

taille étoit une grande plaine, appellée *Tamita*, vaſte théatre enſanglanté déja plus d'une fois, & où s'alloit décider encore le ſort de deux Monarques.

Le Roi Maure, affoibli par une longue maladie, ſe ſentoit mourir: nonobſtant cela, il rangea lui-même ſes troupes, & donna ſes ordres avec autant de préſence d'eſprit que s'il ſe fût bien porté. Il penſa même à prévenir les événemens qui pouvoient lui ravir la victoire, s'il expiroit pendant le combat. Il ordonna que l'on cachât ſa mort; pour cet effet, que les aides de camp s'approchaſſent à l'ordinaire de ſa litiere, & feigniſſent de venir prendre ſes ordres. Enſuite il ſe fit porter dans tous les rangs, où, par ſa préſence autant que par ſes ſignes, il animoit les ſoldats à combattre généreuſement pour la défenſe de leur patrie & de leur religion.

Cependant l'armée Chrétienne avoit paſsé le ruiſſeau qui la couvroit, & s'avançoit en ordre de bataille. Quoique le front des Infideles fût d'une aſſez grande étendue, il ne paroiſſoit point ce qu'il étoit, à cauſe de la courbure qui le diminuoit dans l'éloignement; & le redoublement des lignes, les unes derrière les autres, déroboit encore une partie de leurs forces. Les Portugais, qui ne connoiſſoient point l'artifice

tifice de cette diſpoſition, s'avançoient toujours droit au concave. Moluc les laiſſoit approcher : lorſqu'il les vit aſſez à portée pour les inveſtir, il fit donner un ſignal auquel toutes les lignes de cavalerie, poſtées en arrière des aîles, s'étendirent de droite & de gauche, en formant un ovale dans lequel elles enfermerent entierement l'armée Chrétienne. Dès que les deux extrémités du croiſſant ſe furent jointes, les Maures ſe reſſerrerent en rétréciſſant le cercle, manœuvre à laquelle ils étoient habitués; & dans le même tems leur artillerie commença de préluder. Quelques ſoldats emportés dans les rangs étonnerent les Portugais, pour qui cette ſcéne étoit nouvelle, & dont la plûpart ſe jettoient par terre à chaque volée. Le Roi par ſon exemple & ſes diſcours les raſſura, & leur fit prendre une meilleure contenance : mais dans la crainte qu'ils ne s'intimidaſſent davantage, s'ils reſtoient plus longtems expoſés au ravage du canon, il fit ſonner la charge. L'Infanterie s'avança de part & d'autre avec beaucoup de réſolution. Les Andalous étoient animés par des motifs de haine & de vengeance : ils chargerent les premiers après quelques décharges de mouſqueterie ; mais la premiere ligne des Chrétiens, preſque toute compoſée d'étrangers aguerris &

mieux disciplinés que les Portugais, les fit reculer. Ils revinrent à la charge avec leur seconde ligne qui s'étoit emboîtée dans leur ordonnance. Ils plierent encore, & revinrent soutenus par les Africains : ceux-ci étoient eux-mêmes forcés de combattre par deux corps de cavalerie postés en arrière, qui avoient ordre de faire main-basse sur les fuyards. Pendant que cela se passoit sur le front, la cavalerie des deux flancs avoit chargé & renversé les premiers escadrons qui s'étoient présentés. Le Duc d'Aveiro, qui commandoit à la droite, & le Chérif Mahamet avec ses Maures, commençoient à mettre tout ce côté en désordre. Muley-Moluc, qui vit fuir les siens, devint furieux : ses forces se ranimerent, & tout languissant qu'il étoit, il se fit mettre à cheval pour les aller rallier. Ceux qui l'accompagnoient se jetterent au-devant de lui & voulurent l'en empêcher : cette résistance irrita sa colere & lui fit metrre le sabre à la main pour les écarter. Ces derniers efforts ayant consumé le reste de ses esprits, il s'évanouit ; on le remit dans sa litiere, où il expira un moment aprés en portant le doigt sur ses lévres, pour signifier qu'on observât ce qu'il avoit recommandé : magnanimité admirable de ce Roi barbare, qui mesura ses dessein & régla ses ordres sur les derniers momens de

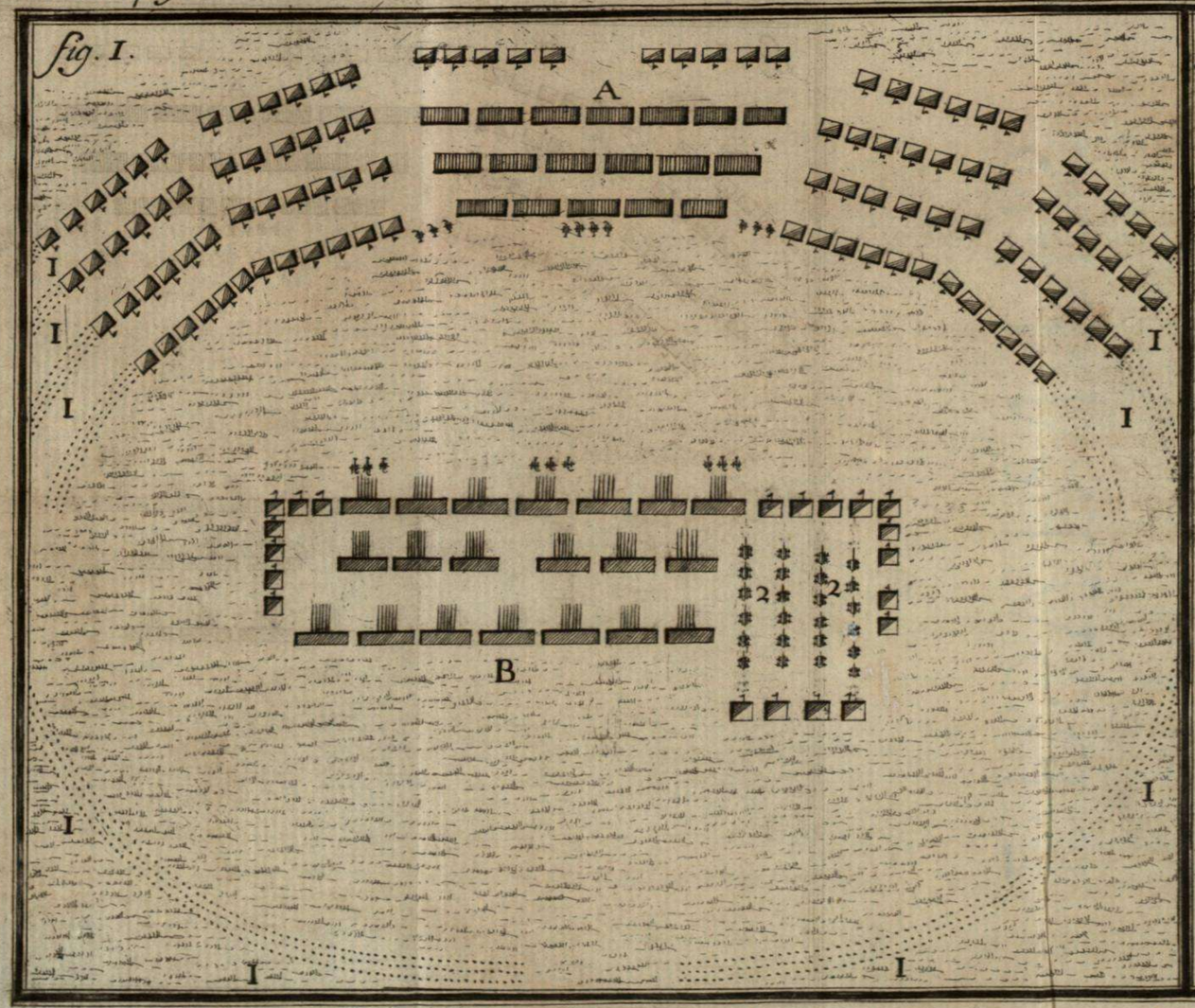
ſa vie. Sa mort fut tenue ſecrette, comme il l'avoit ordonné : les Maures ſe rallierent, & la cavalerie du Duc d'Aveiro, obligée de céder au nombre, voulut reprendre ſon premier poſte. Mais les derrières n'étoient plus libres, & l'armée Chrétienne étoit attaquée de toutes parts. Le Duc fut pouſſé avec ſes eſcadrons ſur les Allemands, qu'il mit en déſordre. La même choſe étoit arrivée à la gauche, où la cavalerie, après un premier ſuccès, fut repouſſée & rejettée ſur l'infanterie. Les rangs ſe rompirent, le trouble & la confuſion ſe mirent par-tout. Le Roi faiſoit ſes efforts pour y remédier ; c'étoit inutilement : la terreur étoit trop grande, & ſes troupes trop mal diſciplinées. Elles ſe renverſoient les unes ſur les autres : celles qui vouloient faire tête à l'ennemi, ou eſſayer de ſe rallier, étoient auſſitôt rompues & entraînées par la foule. L'ennemi preſſoit de tous côtés & les reſſerroit. Bientôt ce ne fut plus qu'un mêlange affreux d'infanterie, de cavalerie & de bagages confondus enſemble & concentrés dans un petit eſpace. Les Maures & les Arabes y entrerent le ſabre à la main. Les plus braves vendirent cher leur vie ; mais tous y périrent, à la réſerve d'un très-petit nombre. Le Roi, à ce qu'on croit, fut fait priſonnier & maſſacré par des Maures qui ſe le diſputoient.

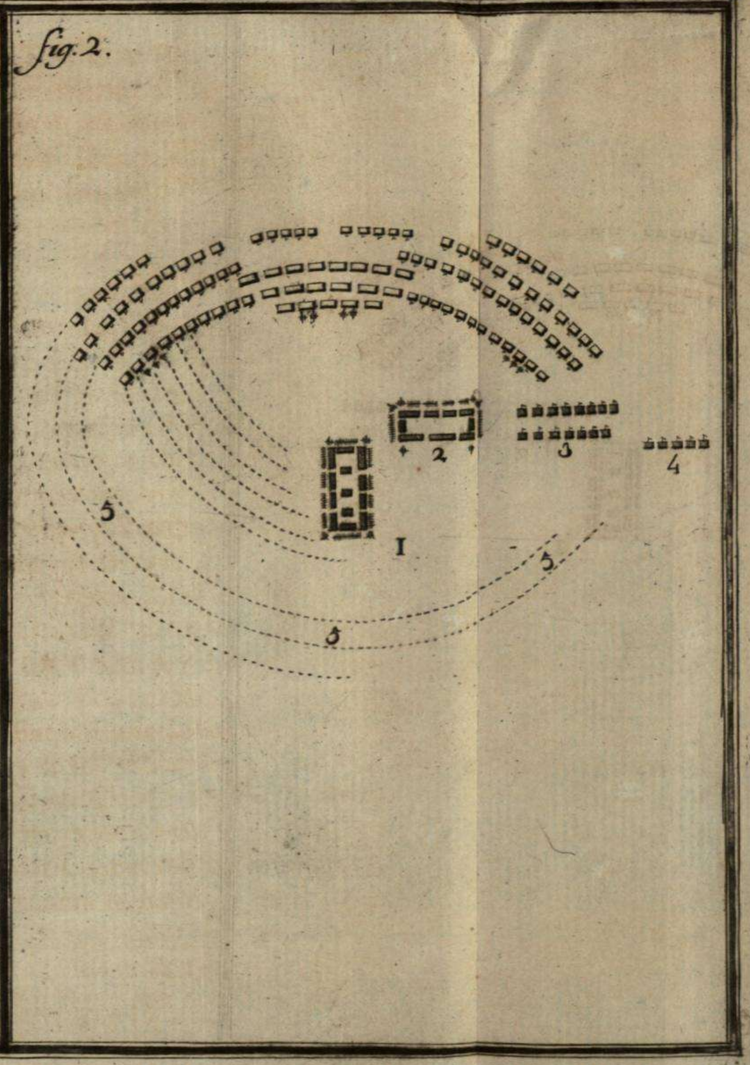
Muley-Hamet, concurrent de Moluc, ſe ſauva avec quelques-uns des ſiens, & ſe noya en paſſant le Mucazen. Telle fut l'iſſue de cette journée où moururent trois Rois & les chefs des deux armées, ce qui ne s'étoit peut-être pas encore vu. Sébaſtien y fit plus le devoir de ſoldat que de Général : Prince doué d'excellentes qualités, mais qui n'avoit point encore acquis la prudence & les lumieres néceſſaires pour conduire de grands deſſeins. Sa jeuneſſe, ſon courage & ſon ardeur pour la gloire, l'entraînerent inconſidérément dans une entrepriſe qui demandoit toute la capacité d'un vieux Capitaine, & des forces ſupérieures à celles qu'il y mena (*a*).

## *OBSERVATIONS.*

L'ORDRE de bataille des Portugais étoit directement oppoſé à celui qui convenoit dans cette occaſion. Leur petit nombre, réuni dans un ſeul corps, ne pouvoit manquer d'être enveloppé. Ils le ſentirent ſi bien, qu'ils formerent une troiſieme ligne

(*a*) Ce Prince ſe croyoit ſi aſſuré de la conquête du royaume de Maroc, qu'il avoit porté avec lui tout ce qui étoit néceſſaire pour la cérémonie de ſon couronnement.



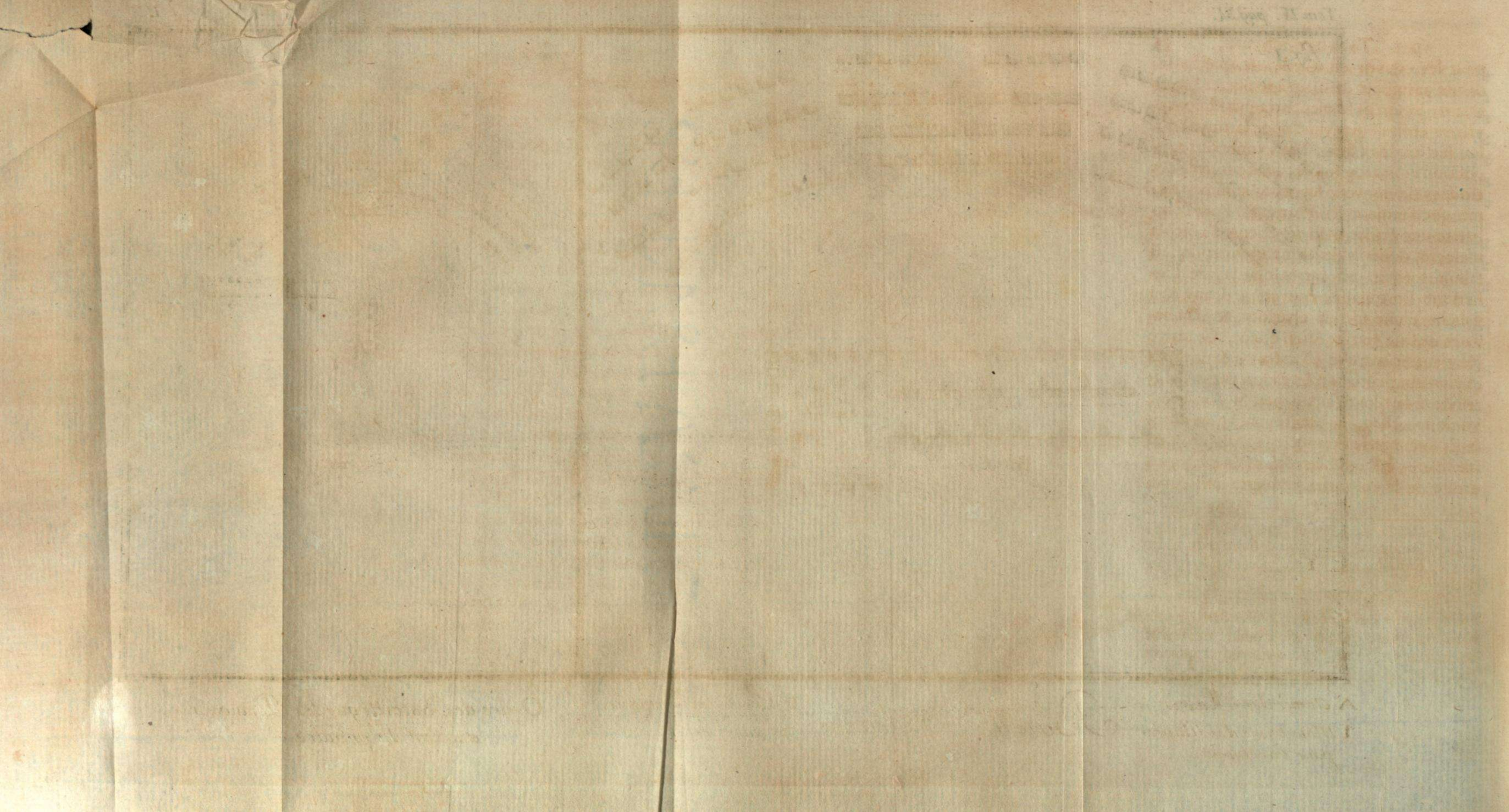




A. Armée des Maures.
I. Mouvemens des Maures pour Envelopper.

# Bataille D'Alcazar.

B. Armée des Portugais.
2. Equipages.

Ordre de Bataille que les Portugais auroient du prendre.



pour les couvrir en queue, & que la seconde paroissoit destinée à se porter sur les flancs, lorsqu'ils seroient attaqués. Leur cavalerie étoit aussi repliée pour la même raison sur les deux aîles. Mais toute cette disposition étoit trop foible, sur-tout avec des troupes de nouvelle levée, & aussi peu fermes que l'étoient les Portugais. Pour combattre une armée aussi supérieure, voici la maniere dont ils devoient s'y prendre. Il falloit former un carré long [1] de l'infanterie Portugaise, couvert à droite & à gauche d'une file de chariots, & de chevaux de frise en tête & en queue. Ce carré long auroit marché en colonne & non par le plus long côté (*a*): le canon eut été distribué à la tête & aux flancs. Si l'on avoit voulu marcher à la pointe gauche du croissant, l'infanterie étrangere [2], qui étoit la meilleure, eut été placée sur deux lignes à droite de la colonne, couverte aussi sur le

---

(*a*) L'infanterie se formoit dans ce tems-là sur huit de hauteur, les piquiers au centre & les arquebusiers sur les flancs. C'étoit en 1578. Dans cette circonstance six rangs suffisoient; trois de mousquetaires devant & les piquiers derrière : un bataillon étoit encore composé moitié des uns & des autres. On auroit laissé trois petites réserves dans le vuide de la colonne.

front & les flancs de chevaux de frise très-légers. Toute la cavalerie [3] auroit formé un troisieme corps, aussi sur deux lignes peu distantes l'une de l'autre, & les Maures de Mahamet [4] se fussent placés sur le flanc droit, un peu en arrière.

V. la Figure 2.

Dans cet ordre, au lieu de marcher droit au concave de l'ennemi, comme ils firent, il falloit longer le ruisseau sur leur droite, & gagner insensiblement la pointe du croissant, du moins autant qu'il eut été possible. De cette maniere, ils ne pouvoient plus être investis; l'infanterie étrangere, couverte de ses chevaux de frise, marchoit droit aux Maures, la cavalerie leur gagnoit le flanc, & les Maures de Mahamet en même tems, qui garantissoient aussi celui de la cavalerie. Ils eussent mis infailliblement en déroute toute cette partie, & la terreur se seroit aussitôt communiquée par-tout. Cette aîle dispersée, l'infanterie Mauresque devoit être attaquée en flanc par les étrangers, & la cavalerie Portugaise la prenoit à dos. L'aîle droite des Maures ne pouvoit pas s'étendre assez pour venir tomber sur les derrières des étrangers & de la cavalerie; elle auroit eu un long circuit [5] à faire : mais elle seroit venu fondre de toutes parts sur la colonne. Celle-ci, couverte de ses chariots & de ses chevaux de frise, n'en avoit rien à

craindre : le feu des mouſquetaires & celui du canon devoient les contenir ; & cette infanterie peu aguerrie, ſe voyant bien remparée, devenoit inébranlable. Celle de Moluc auroit pu marcher en avant pour l'attaquer. Elle ne valoit pas beaucoup mieux que celle des Portugais, & quoique meilleure, elle n'eut pas rompu dans un moment ſon ordonnance. Il falloit du tems, & dans cet intervalle, l'aîle gauche diſſipée la laiſſoit toujours également expoſée aux étrangers & à la cavalerie Chrétienne, pendant que le Chérif Mahamet auroit pourſuivi l'ennemi rompu.

Voilà le parti que Sébaſtien devoit prendre avec ſa petite armée. Il ne faut pas douter que cette diſpoſition bien conduite ne lui eut donné la victoire. Toutes médiocres qu'étoient ſes troupes, elles valoient encore mieux que les Africains : elles étoient mieux armées pour la défenſive ; les piquiers portoient alors le corcelet & le pot en tête. Les cavaliers Maures, ſemblables aux Huſſards, ne tiennent point contre des eſcadrons cuiraſſés & ferrés ; ils ne prennent d'avantage ſur eux que lorſqu'ils ſont ouverts & dans un certain déſordre. L'infanterie doit les redouter encore moins, ſurtout ſi elle eſt couverte de chariots ou de chevaux de friſe, qui arrêtent leur premiere impétuoſité.

## DE'MONSTRATION.

Muley-Moluc avoit placé une ligne de dix mille chevaux ſur chaque aîle; ſon infanterie, qui ne montoit pas à dix mille hommes, étoit au centre ſur trois lignes. On peut évaluer ce front à 2500 chevaux & 500 hommes de pied. Cela devoit compoſer, y compris quelques intervalles & des troupes d'Arabes qui étoient auſſi ſur cette ligne, une étendue de 15000 pieds ou 2500 toiſes. La courbe formée par cet ordre de bataille ne comprenoit pas au-delà des deux cinquiemes de la circonférence de l'ovale. Pour inveſtir l'armée Portugaiſe, il falloit attendre qu'elle fût à-peu-près au centre du cercle. Les lignes de cavalerie Maure, poſtées ſur la droite, auroient eu au moins 3000 toiſes à parcourir avant d'arriver ſur les derrières des étrangers & de la cavalerie Portugaiſe. Mais ceux-ci, qui dans ce moment n'auroient pas été diſtans de la pointe gauche du croiſſant de plus de trois cens toiſes, devoient le joindre rapidement & pouvoient avoir renverſé toute cette partie, avant que l'aîle droite de l'ennemi eût été à portée de la ſecourir. Quand même, pour abréger ſon chemin, elle eut voulu raſer la queue de la colonne, en paſſant ſous ſon feu, elle auroit eu encore plus de 2000 toiſes à courir; parce que la colonne devoit s'être arrêtée ſur le grand axe de l'ovale, & les forçoit toujours par cette poſition à prendre un détour. Cela ſuffiſoit pour donner le tems à la droite des Portugais de rompre ce qu'elle avoit devant elle.

# CHAPITRE TROISIEME.

J'AI dit que l'ordre de bataille en croiſſant pouvoit entrer dans la claſſe de la quatrieme ou cinquieme diſpoſition, vu que ſon objet eſt d'enfermer l'ennemi avec ſes deux aîles. Mais la maniere dont les Turcs l'employent, ne peut convenir qu'à une armée ſupérieure en nombre ; parce que loin de dégarnir leur centre, ils y mettent au contraire leurs principales forces. Toutes les fois que les anciens s'en ſont ſervi, ou ils ont dégarni leur centre pour renforcer les aîles, ou ils y ont placé les troupes en qui ils avoient le moins de confiance ; quelquefois ils ſe ſont ouverts dans cette partie, ou bien le peu de troupes qu'ils y laiſſoient, avoit ordre de ſe retirer en arrière, à meſure que l'ennemi avançoit ſur elles. C'eſt ce que fit le centre d'Annibal à la bataille de Cannes : mais le piége qu'il tendit aux Romains étoit encore mieux dreſſé. Son centre s'étoit d'abord avancé & préſentoit un convexe [2] ; lorſqu'il fut chargé, il ne fit qu'une réſiſtance médiocre, & comme il n'étoit pas deſtiné pour tenir ferme, une

[2] *V.* la Planche III. Fig. preſ.

partie plia & se rompit tout-à-fait, pendant que l'autre reculoit & cédoit peu-à-peu du terrein. C'étoient les Gaulois & les Espagnols qu'Annibal avoit mis dans cette partie. Les Africains, armés à la Romaine & ses troupes de confiance, étoient sur les aîles. Le centre des Romains poussoit toujours en avant à mesure que les Gaulois reculoient. Quand ceux-ci se trouverent de niveau au reste de la ligne, ils se retirerent encore en arrière, & formerent un rentrant [4] qu'Annibal fortifia d'une ligne de ses armés à la légere. Les Romains [1] qui suivoient impétueusement les troupes qui avoient plié, se jetterent dans l'enfoncement : la droite & la gauche de leur ligne se serroient en même tems vers le centre, pour ne pas s'en séparer ; de sorte qu'elles perdoient de leur front : & comme elles se laissoient entraîner par son mouvement, elles se trouverent à la fin en oblique. Il se forma comme un angle obtus, dont la pointe [5] étoit engagée dans le concave : alors les deux aîles [3] de l'infanterie Africaine se replierent, & formerent ce qu'Elien * nomme la tenaille (*a*), qu'il oppose à la

Polybe, Liv. III. chap. 24.

chap. 26.

(*a*) Rien de plus chimérique que les manœuvres de files & de divisions, que l'on a supposées, pour faire exécuter à la ligne droite le convexe, & ensuite pour se resserrer en se retirant. Il ne faut que

phalange ordonnée en colonne. La Cavalerie qui étoit victorieuſe acheva d'envelopper l'infanterie Romaine, qui ne put ſe tirer du coupe-gorge où l'avoit jettée l'imprudence de ſon Général.

La bataille dans laquelle Saül défit Agag, Roi des Amalécites, a quelque reſſemblance avec celle de Cannes. Le Roi d'Iſraël fit trois corps de ſon infanterie (car les Juifs n'avoient pas encore autre choſe), & marcha droit aux ennemis qui étoient aſſemblés proche de leur ville capitale. Le plus foible étoit celui du centre que commandoit Cinée : il eut ordre de s'approcher des Amalécites pour les attirer au combat, mais lorſqu'ils y ſeroient engagés, de ſe retirer en arrière, & très-promptement (*a*): les

---

le ſens commun pour concevoir que ces doublemens & dédoublemens, tels qu'on les a imaginés, ſont impoſſibles devant un ennemi dont on eſt preſſé, comme dans cette occaſion. La manœuvre qu'a donné le Prince G. L. de Naſſau dans ſon livre intitulé *les Grands Capitaines*, & que Mr. de Folard a rapportée Tome IV, page 391, eſt plus naturelle; mais ce n'eſt toujours qu'une ſuppoſition plus probable : Mr. Guiſcard, auteur des mémoires militaires, paroît avoir mieux rencontré.

(*a*) *Dixitque Saül Cinæo, abite, recedite, atque diſcedite ab Amalec, ne fortè involvam te cum eo...* & *recedit Cinæus de medio.* Livre des Rois chap. 15.

deux autres corps furent placés de maniere qu'une partie étoit à couvert près d'un torrent. Cinée ſe retira comme il lui étoit ordonné, & fut ſuivi par les Amalécites qui le pourſuivirent chaudement. Lorſque Saül les vit engagés comme il le vouloit, il fit marcher ſes deux aîles, les enveloppa & les défit entierement.

## *OBSERVATIONS.*

LORSQU'ON attaque par les deux aîles, le premier objet que l'on doit ſe propoſer, eſt de déborder l'ennemi & de l'envelopper. Cet avantage, quand on peut ſe le procurer, eſt bien plus déciſif que de percer une ligne & de l'ouvrir à ſon centre. L'infanterie peut trouver des reſſources dans ſes manœuvres; les corps qui reſtent dans leur entier, ſoutenus de la ſeconde ligne & de la réſerve, peuvent rétablir le déſordre. Si dans l'intervalle la cavalerie vient à être battue, non-ſeulement on n'a rien gagné, mais on perd infailliblement la bataille. Dans les affaires générales qui ſe paſſent en plaine, c'eſt ordinairement le ſuccès de la cavalerie qui les décide. Lorſque les deux aîles d'une armée ſont emportées & en déroute, l'infanterie n'a d'autre parti à prendre que de faire ſa retraite le mieux qu'elle peut. Ceci prouve qu'il eſt plus im-

portant de s'attacher aux aîles qu'au centre, à moins qu'elles ne ſoient ſi bien appuyées, & flanquées par des feux de canon & de mouſqueterie, que l'on ne puiſſe les tourner, & qu'il y auroit trop de danger à les attaquer de front : c'eſt de quoi je parlerai, quand il ſera queſtion de l'attaque par le centre.

Les auteurs anciens, dans les batailles qu'ils décrivent, ne diſent jamais ſi les aîles de l'une ou de l'autre armée étoient appuyées : les hiſtoriens militaires, tels que Polybe, Xenophon & Céſar en parlent même aſſez rarement. Je ne ſais ſi l'on peut toujours avec juſtice les accuſer de négligence ; mais il me paroît que dans bien des occaſions les aîles devoient être en l'air. Preſque toutes les batailles, qui ſe ſont données entre les ſucceſſeurs d'Alexandre, ſont de cette eſpece : c'eſt ce dont il eſt aiſé de juger par les diſpoſitions obliques au moyen deſquelles on cherchoit à dérober une aîle, & par les crochets ou différentes réſerves de cavalerie, qui étoient deſtinées à garantir les flancs, ou bien à tourner ceux de l'ennemi. On ne voit pas que les anciens aient cherché à ſe poſter de maniere à s'appuyer à des villages, ou à en avoir ſur le front de la ligne pour les farcir d'infanterie : le peu de front qu'occupoient les ar-

mées, empêchoit que cela ne ſe rencontrât. Ils ſavoient auſſi trop bien qu'on n'auroit pas été chercher à les attaquer, & qu'en y jettant des troupes, cela n'auroit opéré qu'une diminution de leurs forces ſur la ligne. Pour les défendre & les rendre utiles, il auroit fallu les retrancher & les garnir de beaucoup de groſſes machines dont on ne ſe ſervoit guères dans les batailles rangées. Ainſi c'étoit ordinairement en plaine qu'elles ſe paſſoient, ou du moins dans un terrein découvert: les manœuvres des troupes y avoient tout leur jeu, & quand le plus foible ne trouvoit point d'appui pour ſes flancs, il y ſuppléoit par l'adreſſe de l'art, en faiſant une diſpoſition qui rendît inutile la ſupériorité de l'ennemi. Voilà ce qui a produit les batailles de Thimbrée, d'Arbelles, de Leuctres, de Mantinée, & pluſieurs autres qui ſont moins célébres.

Une armée ſupérieure en nombre de troupes, ſur-tout en cavalerie, n'a rien de mieux à deſirer que de rencontrer l'ennemi dans un terrein vaſte où elle puiſſe l'envelopper: c'eſt ce qui a fait imaginer le croiſſant, qui eſt très-propre à ce deſſein. Mais comme il n'eſt aucun mal auquel on ne puiſſe appliquer un reméde, on a oppoſé à cette diſpoſition celle des trois corps ſéparés, dont deux attaquent les pointes du

croiſſant, tandis que celui du milieu reſte éloigné en attendant l'événement. Il faut remarquer que lorſqu'une nation s'eſt approprié une diſpoſition qu'elle ne varie point, ſoit parce qu'elle convient à la nature de ſes troupes ou à ſa puiſſance, il eſt arrivé que les nations voiſines ont pris l'ordre contraire. Les Mammelucs dont la force conſiſtoit dans leur groſſe cavalerie, & qui avoient des armées bien inférieures à celles des Turcs, combattoient toujours ceux-ci en corps ſéparés, comme on le voit dans le plan de la bataille d'Alep. Les Hongrois ſe ſervirent auſſi de cette méthode, & ſe battirent de même à Coſſobe & à Varne. Les Juifs, du tems des Machabées, ne réſiſterent que par ce moyen aux grandes forces des Rois de Syrie: Judas, qui n'avoit qu'une poignée de ſoldats à leur oppoſer, les diviſoit en trois ou quatre corps, & dans pluſieurs combats il terraſſa toute leur puiſſance.

Les Lacédémoniens ont fait uſage du croiſſant. Pour cet effet ils donnoient peu de hauteur à leurs phalanges, qu'ils ne formoient que ſur huit rangs, ou tout au plus ſur douze; par conſéquent ils ſe trouvoient quelquefois ſur ſix, l'orſqu'ils ſe dédoubloient. Ils étoient de tous les Grecs ceux qui faiſoient le moins de fond ſur la profondeur des files; ils penſoient qu'il valoit

mieux s'étendre & déborder. Cette maxime leur avoit assez bien réussi jusqu'à Epaminondas ; mais alors elle leur fit faux-bond. Ce n'est pas que leur ordre ne valût rien, & que la colonne Thébaine fût invincible, plusieurs autres causes concoururent à leurs défaites : leur cavalerie mal composée, & qui commença par être battue dans les deux affaires de Leuctres & de Mantinée ; sa mauvaise disposition dans la premiere, avec cela le peu d'ordre & de discipline qu'il y avoit dans cette armée. Il me semble l'avoir déja dit, & l'on ne peut se le dissimuler, quelque confiance qu'on mette dans la force de l'infanterie ; c'est que la cavalerie décide presque dans toutes les batailles rangées. C'est un fait d'expérience contre lequel on ne sauroit s'inscrire en faux : tout ce que l'on dira pour contester cette vérité, ne sera jamais que l'effet de la prévention & de l'entêtement. Je ne veux pas en conclure que la supériorité dans cette arme doive toujours l'emporter ; Césat, & d'autres grands Capitaines comme lui, nous ont fait voir le contraire. Avec une savante disposition, en soutenant à propos le peu de cavalerie que l'on a, par une réserve d'infanterie, & les faisant manœuvrer de concert, on peut rendre inutile la nombreuse cavalerie de l'ennemi, même la battre. Mais

ceci eſt toujours un préalable, & prouve qu'on ne doit pas ſe flatter d'une victoire complette tant que la cavalerie ennemie eſt entiere. On ne voit pas tous les jours des Miltiade & des Agatocle ; & quand il s'en trouveroit, il faudroit leur oppoſer des Généraux auſſi imbécilles que ceux qu'ils eurent en tête, qui vinrent, avec les plus ſottes diſpoſitions du monde, ſe fourrer dans des coupe-gorges.

L'ordre que les Lacédémoniens avoient adopté, eut demandé ſurtout une bonne cavalerie. Celle des Thébains étoit admirable : Epaminondas avoit pris autant de ſoin de la former que ſa phalange, parce qu'il connoiſſoit qu'elle ne lui étoit pas moins néceſſaire : ſi elle eut été défaite à Leuctres, il s'en ſeroit mal tiré, ſelon les apparences. A la journée de Mantinée, malgré les premiers ſuccès de ſon infanterie, le combat fut long, très-ſanglant, & la victoire reſta indéciſe. La colonne n'avoit pas toujours eu un ſuccès auſſi brillant ; c'eſt Polyen * qui m'en fournit l'exemple, ſans nommer le lieu de l'action (*a*). *Agéſilas*, dit-il, * Liv. II.

(*a*) Si cette action n'eſt point celle de Coronée que Xénophon rapporte dans l'éloge d'Agéſilas, & dont il eſt parlé auſſi dans Diodore, ce ſera quelque combat moins important qui ſe paſſa

*combattoit contre les Thébains ; ceux-ci faiſoient effort pour enfoncer & rompre la phalange Lacédémonienne : alors Agéſilas dit aux ſiens de ceſſer le combat & de s'ouvrir. Les Thébains, qui pouſſoient toujours devant eux, coururent à travers du vuide, & les Lacédémoniens les chargeant en flanc & en queue, les défirent avec un grand carnage.* Polyen raconte ceci à ſa maniere, c'eſt-à-dire, en homme de cabinet qui ne voit pas les choſes militairement, mais comme ſon imagination les lui repréſente. Il a voulu dire qu'Agéſilas voyant les Thébains ſur une grande profondeur, & jugeant qu'il leur réſiſteroit difficilement de front, ordonna au centre de ſa phalange de ſe retirer en arrière, tandis que les ſections des aîles ſe replieroient pour les inveſtir (*a*).

Voici une autre manœuvre rapportée par le même auteur, qui eſt aſſez remarquable. Cléandridas s'approchoit pour livrer bataille aux Leucaniens, dont les forces

---

dans le courant de cette guerre des Lacedémoniens contre les Thébains, dont le détail aura été négligé par ces auteurs.

(*a*) On ne peut douter que les Thébains ne fuſſent ſur beaucoup de hauteur & en colonne, puiſqu'on leur oppoſa la manœuvre d'uſage en pareil cas, que je rapporte ci-après.

étoient fort inférieures aux ſiennes. Il craignit, s'ils s'en appercevoient, qu'ils n'évitaſſent le combat: pour les tromper, il doubla la hauteur de ſa phalange, & diminua par conſéquent ſon front de moitié. Les Leucaniens [1], qui ne ſe doutoient d'aucune ruſe, crurent qu'il leur ſeroit aiſé de déborder & s'étendirent à ce deſſein : mais Cléandridas dédoubla tout-à-coup ſa phalange, en faiſant longer les ſections [2] de derrière ſur la droite & ſur la gauche. Son front s'étant ainſi étendu, il déborda les Leucaniens, les enveloppa, & les tailla en piéces (*a*).

[1] Frontin, Liv. II, chap. 3.

[2] V. la planche III. fig. 3

(*a*) Polyen dit que les ſerre-files ſe mirent en rang avec les chefs de files; c'eſt-à-dire, que la hauteur des files ayant été doublée, en faiſant entrer les paires dans les impaires, elles ſe dédoublerent par le mouvement contraire. Φαρηγλειλε τὲς ἐπισατας μεταβαιν εἰν εἰς παρασαγην. Je ne crois pas que cette manœuvre ſe ſoit jamais pratiquée ailleurs que dans les exercices; elle n'étoit pas faiſable devant l'ennemi, à moins que l'on n'en fût très-éloigné. Comme Cléandridas ſe développa au moment que les Leucaniens ſe préparoient à l'envelopper, ſon mouvement dut ſe faire très-rapidement. Les ſections des aîles qui avoient doublé ſur celles du centre, au ſignal qu'il donna, firent à droite & à gauche, & marchant par leur flanc, biaiſerent ſur le front pour gagner celui des ennemis.

## *THÉORIE.*

LES Grecs avoient des maîtres de Tactique qui démontroient toutes les évolutions de la phalange; les diſpoſitions qu'il falloit donner à chaque eſpece de troupes, pour qu'elles puſſent agir de concert & ſe ſoutenir; les divers mouvemens par leſquels on attaquoit avec avantage, & ceux qui alloient au-devant des manœuvres de l'ennemi pour les faire échouer.

L'orſqu'une phalange voyoit une colonne s'avancer pour fondre ſur ſon centre, elle s'ouvroit vis-à-vis pour ne pas s'oppoſer de front à ce torrent : enſuite elle replioit ſes deux aîles pour l'embraſſer : c'eſt ce qu'on appelloit la phalange *antiſtome** , autrement *la tenaille*, qui s'employoit contre une troupe ordonnée en coin ou en colonne : ſa figure étoit celle d'un angle ouvertpar le ſommet [A]. Si l'ennemi s'appercevoit à tems de cette manœuvre, voici ce qu'on lui preſcrivoit. La colonne [B] devoit ſe partager en trois corps, dont le premier [C] faiſoit face à l'ouverture, tandis que les deux autres marchoient aux pointes de la tenaille. C'eſt de ce précepte que s'eſt formée la diſpoſition avec laquelle on doit attaquer une armée ſupérieure, rangée en croiſſant. L'Empe-

*A fronts oppoſés.

V. la planche III. fig. 3

Tactique d'Elien, ch. 36 & 37.

reur Léon ne l'a point oubliée dans ſes maximes de guerre, & M. de Sancta Crux la rapporte dans ſes réfléxions. *Si*, dit-il, *les ennemis plus forts en nombre ſe forment en demi-lune pour envelopper votre armée, vous diviſerez votre ligne en trois corps : deux s'oppoſeront aux aîles, & le troiſieme contre le centre.* Ce dernier ne doit point bouger, juſqu'à ce que les deux autres aient mis le déſordre dans les aîles ; alors il s'avance, & charge auſſi de ſon côté.

Le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir à la guerre, eſt celui de déborder. On pourroit en conclure que le croiſſant ſeroit préférable à toute autre diſpoſition : il s'en faut bien cependant que cela ſoit ; ſon avantage n'eſt qu'apparent, & ſi on l'attaque avec trois corps ſéparés, il perd toute ſa force. La raiſon de ceci eſt que les corps, qui marchent aux pointes du croiſſant, obligent l'ennemi de changer promptement ſa diſpoſition, crainte de ſe laiſſer gagner le flanc. Il ne peut d'abord oppoſer que les dernieres troupes de l'aîle, & les plus à portée ; celles qui ſont plus reculées vers le fond du demi-cercle n'arrivent que lorſque les premieres ſont chargées, & ſi le déſordre gagne celles-ci, il ſe communique bientôt aux autres. Si dans le même tems le centre veut marcher en avant, il ne ſauroit

le faire que par corps détachés; parce que l'étendue de la corde étant moindre que celle de l'arc, s'il marchoit en ligne, les troupes ſe preſſeroient les unes ſur les autres, & ſe confondroient. Une armée, rangée dans cet ordre, ne peut ſe mouvoir qu'avec lenteur & difficilement: lorſqu'elle reſte poſtée, ce n'eſt plus qu'un piége tendu à la ſtupidité, & qui peut devenir funeſte dès qu'il eſt éventé par un adverſaire intelligent.

Voici la diſpoſition que je prendrois en pareil cas, en me ſuppoſant très-inférieur. *v.* la planche III. fig. 4. Mon armée ſeparée en trois corps, l'infanterie, formée en cohortes à huit de hauteur, fera la premiere ligne de chaque diviſion; la groſſe cavalerie compoſera la ſeconde; les dragons, les huſſards, avec une partie de l'infanterie légere, ſeront à la droite de la diviſion de droite, & à la gauche de la diviſion de gauche. On formera deux petits corps de réſerve qui ſe tiendront un peu en arrière des trois diviſions, vis-à-vis de leurs intervalles. L'armée arrivant ſur trois colonnes [A], la cavalerie à la ſuite de l'infanterie, les cohortes & les eſcadrons ſerrés à dix pas de diſtance, on fera halte à ſix ou ſept cens pas du diamétre du croiſſant. La diviſion de droite ſe développera ſur ſa droite, & celle de gau-

che ſur ſa gauche ; c'eſt-à-dire, que la premiere cohorte de chaque colonne demeurant ſur ſon terrein, toutes les autres marcheront par leur flanc droit ou gauche, pour ſe porter ſur le lieu que chacune doit occuper. Calcul fait, douze cohortes doivent ſe mettre en ligne au pas redoublé dans ſept minutes (*a*). La cavalerie ſe déploye de même, & forme en même tems la ſeconde ligne. La diviſion en bataille, elle marchera ſur le champ à l'ennemi : une partie de la cavalerie s'étendra pour lui gagner la pointe de l'aîle, & les troupes légeres [B] la tourneront pour l'envelopper. Les deux petites réſerves [C] ſe tiendront à portée de charger les troupes qui ſe détacheroient du fond de la ligne, pour donner ſur les flancs des diviſions qui regardent le centre. Si l'ennemi étoit ſur une grande profondeur, ſoit d'infanterie ou de cavalerie, on pourroit faire doubler les cohortes, & les

(*a*) Comme mes cohortes n'ont que 80 hommes de front, ce qui tient l'étendue de 80 petits pas, elles marcheront avec célérité. Elles le feront directement par le flanc juſqu'à ce que la ſeconde & la troiſiéme ſoient démaſquées. Celles-ci marcheront en avant pour s'aligner à la premiere ; les autres peuvent continuer par le pas de côté, ce qui abrégera leur chemin, & augmentera leur vîteſſe.

eſcadrons reſtés derrière chargeroient tout ce qui oſeroit pénétrer à travers leurs intervalles. Cependant la colonne du milieu, qui ſe ſera auſſi déployée, moitié ſur ſa droite & moitié ſur ſa gauche, ne bougera juſqu'à ce que les circonſtances lui indiquent ce qu'elle devra faire. Si l'attaque des aîles réuſſit, ce corps marchera pour charger & achever la défaite de l'ennemi: ſi, au contraire, elles ſont repouſſées, il ſera à portée de recueillir leurs débris & de couvrir ſa retraite.

C'eſt ici le triomphe du Chevalier de Folard, qui a pris plaiſir à compoſer pluſieurs ordres de bataille en trois corps ſéparés, pour attaquer des armées ſupérieures. Il eſt certain qu'après l'oblique de la ſeconde ou troiſiéme diſpoſition, qui eſt toujours préférable, une armée foible ne peut prendre un meilleur ordre que celui-ci, & les colonnes dont il ſe ſert ne ſauroient être mieux placées. Cependant, ſa Tactique ſera toujours défectueuſe, en ce qu'il ſe met trop peu en peine d'être débordé. Il a beau dire, c'eſt un très-grand inconvénient d'être expoſé à ſe voir tourner par plus de la moitié d'une aîle de cavalerie. La colonne en trois ſections, qui garantit le front, n'a que ſoixante-quinze pas environ de hauteur: il ne ſera donc pas difficile de l'évi-

W. ſon Vem. II.

ter pour venir tomber ſur les derrières. La manœuvre de ſa deuxieme ligne, qu'il compte faire paſſer par les intervalles de ſa premiere & de celle de l'ennemi, pour aller charger la ſeconde de celui-ci, eſt ſujette à beaucoup de confuſion, & ne pourra même plus s'éxécuter dès qu'il ſera tourné.

Si je ne trouve point dans les diſpoſitions de M. de Folard toute la force qu'il a cru y mettre, je ne penſe pas pour cela qu'il ſoit avantageux de beaucoup s'étendre pour déborder l'ennemi. Cet axiome d'une routine aveugle doit être retranché de la Tactique : il n'y peut produire que de mauvais effets dans le ſens où on l'a pris juſqu'à préſent : mais il faut prendre garde auſſi de donner dans l'excès contraire, en négligeant l'avantage qu'on en peut tirer. Une armée foible, qui eſt oppoſée à une ſupérieure en nombre, choiſit ſes points d'attaque & s'y met en force. Si au lieu de ſe laiſſer déborder, elle ſe diſpoſe de maniere à doubler elle-même le flanc de l'ennemi, il eſt inconteſtable qu'elle augmentera ſes forces par cette manœuvre, & ſe donnera un grand avantage de plus. On peut même aſſurer qu'il ſera déciſif, comme il l'a toujours été, ſur-tout dans les combats de cavalerie.

Si les plus habiles Généraux n'ont pas

laiſſé de combattre avec des armées inférieures à celles qu'ils avoient en tête, ſans ſe ſoucier d'être débordés, c'eſt qu'ils avoient pris des meſures pour doubler le mouvement de l'ennemi, & le faire tourner contre lui, en prenant par le flanc ou les derrières la partie repliée. Nonobſtant la confiance qu'Epaminondas avoit dans ſa colonne à Leuctres, il avoit réſervé la troupe ſacrée pour prendre en flanc la phalange Lacédémonienne qui s'allongea pour l'embraſſer.

L'ordre en trois corps mêlés de cavalerie & d'infanterie eſt excellent pour les ſurpriſes d'armées; il importe peu dans ces ſortes d'occaſions d'être débordé. Comme elles ſe paſſent pendant la nuit, l'ennemi ne connoît ni le nombre, ni la diſpoſition de celui qui attaque; le trouble & le déſordre qui le gagne par-tout, ne lui permettent pas de prendre des meſures juſtes, ni de hazarder aucun mouvement, dans la crainte de donner dans quelque piége. Ce qu'il a de mieux à faire, eſt de retirer en arrière les troupes qui ont pu ſe former, d'y rallier les fuyards, & d'attendre le jour pour voir le parti qu'il devra prendre. Il n'en eſt pas de même d'une action qui ſe paſſe en plein jour; l'ennemi voit l'état des choſes, & peut ſe décider ſur le champ. Il

fig. I.

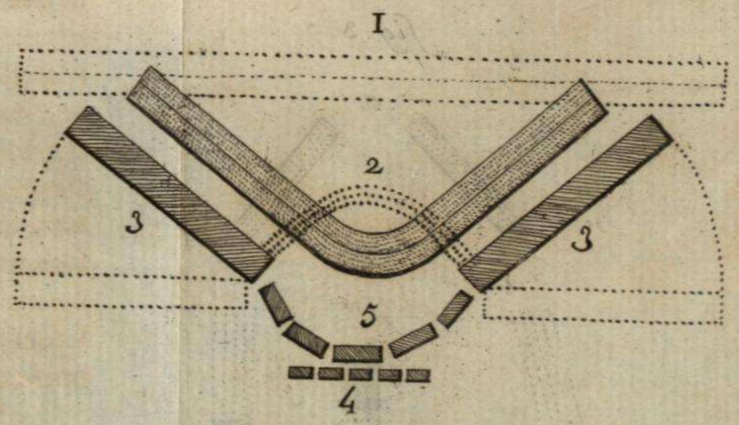



fig. 2.

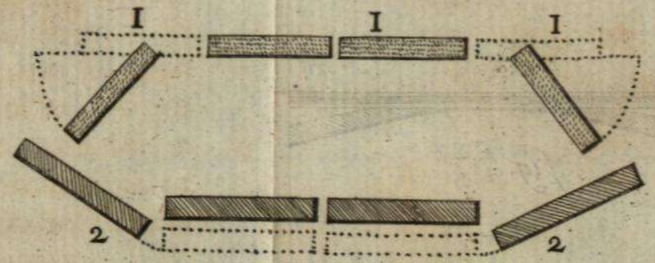



fig. 3.

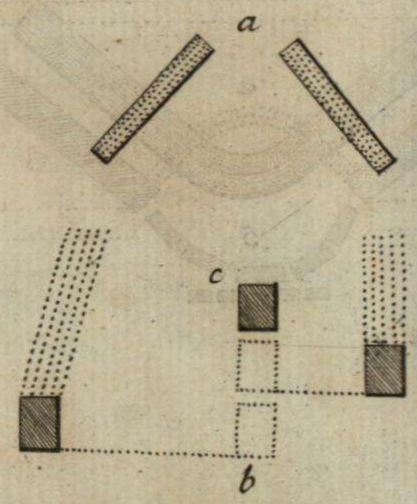
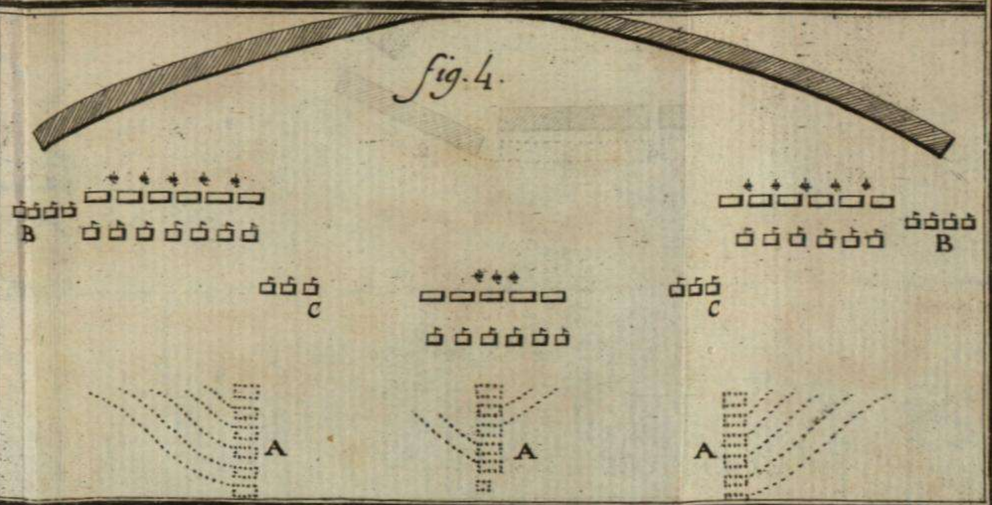



fig. 4.



eſt toujours dangereux de laiſſer déborder des troupes, toute forte que ſoit leur diſpoſition : rien ne les étonne & ne les inquiéte davantage. On n'aime pas de voir ſon ſalut dépendre de la valeur d'autrui, & le danger que l'on ſent derrière ſoi, paroît ordinairement plus grand qu'il n'eſt. Ce mot eſt de Céſar : en voici un autre d'un Céſar moderne, qui renferme la même vérité. *Un axiome de guerre eſt d'aſſurer ſes derrières & ſes flancs, & de tourner l'ennemi ; ce qui ſe fait de différentes manieres, qui partent toutes du même principe.* Ce principe eſt d'avoir beaucoup de troupes légeres, & des réſerves ſur les flancs & ſur les derrières des aîles (*a*). Ces corps ont deux deſtinations ; de tourner l'ennemi, ou de ſe garantir de l'être. C'eſt par la maniere de les placer qu'on ſe procure ce double avantage : Cyrus, Céſar, Alexandre & ſes habiles ſucceſſeurs nous en fourniſſent aſſez d'exemples : on ne peut mieux faire que de les imiter.

Il eſt étonnant que le Chevalier de Folard, qui a ſi fort gloſé ſur toutes les par-

---

(*a*) *Une armée de cent mille hommes, tournée par ſes flancs, prendra bientôt ſon parti* : l'auteur de cet aphoriſme a formé ſa Tactique ſur ce principe ; on croira ſans doute bien autant le Roi de Pruſſe que le Chevalier de Folard.

ties de la guerre, n'ait preſque pas penſé à la cavalerie & à l'infanterie légere, & n'en ait fait aucun uſage dans ſes ordres de bataille. S'il s'en fut aviſé, il étoit homme à les bien employer, & il eut rendu ſa Tactique bien meilleure : il en eut compoſé les pelotons qu'il fait combattre avec ſa cavalerie, au lieu des grenadiers, qui ne ſont nullement faits pour ce genre d'eſcrime. J'ai aſſez démontré combien il étoit néceſſaire d'avoir des peſamment armés & des armés à la légere dans l'une & l'autre arme, & qu'une conſtitution militaire ne ſera jamais bonne, ſi elle n'eſt formée ſur ces principes, qui étoient ceux des anciens. Iphicrate comparoit une armée au corps humain, dont la phalange étoit la poitrine, la cavalerie les pieds, les armés à la légere les mains, & le Général la tête. Iphicrate s'y entendoit très-bien, & l'on peut conclure d'après lui, que le défaut d'une de ces parties fera toujours un corps mutilé, duquel on ne tirera pas grand ſervice.

# CHAPITRE QUATRIEME.

## *Des embuſcades de bataille.*

JE ne parle plus ici des corps deſtinés à tourner l'ennemi pendant le combat pour le prendre en flanc ou à dos. J'ai traité ſuffiſamment cette matiere. J'entends par embuſcades de bataille une diſpoſition qui ſoit telle, qu'en retirant en arrière une des aîles, ou le centre, ou même toute l'armée, on engage l'ennemi à ſuivre, pour le faire tomber dans un piége qu'on lui aura dreſſé.

A la bataille d'Aſcalon, les Saraſins, au lieu de s'appuyer à des collines qu'ils avoient à leur droite, les laiſſerent derrière eux, & s'en ſervirent pour couvrir un gros corps de troupes. Lorſque la gauche des Chrétiens vint à la charge, les Saraſins reculerent & parurent ſe retirer avec précipitation. Le Duc de Bourgogne, qui commandoit à cette aîle, les ſuivoit avec impétuoſité : ils l'attirerent bien au-delà du corps de bataille ; alors les troupes embuſquées fondirent de toutes parts du haut des collines, envelopperent les Chrétiens & les taillerent en piéces.

Les Orientaux, peu verſés dans la Tactique, ſont peut-être de tous les peuples

ceux qui entendent mieux l'art de dreſſer des ſtratagèmes, ſoit qu'ils cherchent à ſuppléer par-là au défaut de leur ordonnance, ou que leur eſprit naturellement fin & ſubtil les leur ſuggere. Rien n'eſt plus dangereux que ces ſortes d'embuſcades : on ſe méfieroit d'une hauteur d'un bois où l'ennemi ſeroit appuyé ; & l'on ne s'engageroit point au-de là ſans s'en être emparé. Mais ſi un pareil poſte ſe trouve derrière lui, & qu'il ſe mette à fuir, on croit la victoire décidée, on pouſſe en avant, & l'on s'enfonce ſans y penſer dans la naſſe. Le François eſt plus aiſé qu'aucun autre à faire tomber dans ces ſortes de piéges ; ardent, impétueux, ennemi de toutes précautions, il va droit à ſon objet ſans ſoupçonner l'ennemi capable d'aucun détour. Cette vivacité de caractere lui a toujours été funeſte, quand il n'a pas eu des chefs aſſez habiles pour le contenir. Voici un autre exemple d'une armée entiere attirée dans une embuſcade qui fut dirigée d'une maniere nouvelle, & qui paroîtra ſinguliere.

L'an 1734. Thamas-Koulikan, ce fameux uſurpateur du trône de Perſe, aſſiégeoit Gangea, ville aux confins de l'Arménie, lorſquil fut que l'armée Ottomane, forte de plus de cent mille hommes, s'avancoit au ſecours de la place. Il leve auſſi-tôt le ſiége, ſe re-

joint à un corps que ſon fils commandoit, & vient camper dans les plaines d'Erivan. Il avoit derrière lui des montagnes qui lui firent naître l'idée de s'aſſurer la victoire par un ſtratagème. Il fit pratiquer des mines dans les gorges & les vallées, auxquelles on travailla avec autant de ſecret que de diligence. L'artillerie fut placée ſur des pentes de collines, couvertes par des hayes & des broſſailles. A l'entrée des défilés on conſtruiſit de foibles retranchemens, qui ne devoient ſervir que pour mieux abuſer les Turcs. Ceux-ci s'étant approchés, Thamas quitta la plaine où il étoit, & ſe retira vers les montagnes avec une précipitation apparente. Il envoya auſſi un gros corps ſe poſter dans un bois peu écarté de la route que l'ennemi devoit tenir pour marcher à lui. La plus grande partie de ſon infanterie occupa le fond des gorges, & les revers des collines. Les Turcs ne ſoupçonnerent rien de tous ces arrangemens ; & prenant la retraite de l'armée Perſanne pour une marque de foibleſſe, ils ſe hâterent de l'aller attaquer. Thamas leur détacha un corps de cavalerie de dix mille hommes, qui tournerent le dos à la premiere charge & prirent la fuite : lui-même recula, abandonnant une hauteur ſur laquelle il étoit poſté. Les Turcs, toujours plus remplis de con-

fiance, crurent qu'il ne falloit que ſuivre ces premiers avantages. Ils arriverent aux retranchemens qui furent bien-tôt forcés; ils ne douterent point alors de tenir une victoire complette. Les Perſes fuyoient, ils les pourſuivent, & s'enfoncent dans les défilés. Mais tout-à-coup ils ſont foudroyés par l'artillerie, les mines ſautent, ouvrent des abymes qui engloutiſſent des bataillons entiers. Le trouble & l'effroi ſe répandent dans tout le reſte; en même tems l'infanterie des Perſes fond ſur eux de toutes parts, & le corps embuſqué dans le bois les attaque en queue. Les Turcs perdirent dans cette journée plus de cinquante mille hommes, leur artillerie, leurs bagages, & la caiſſe militaire. Neuf Bachas y périrent, avec le Général Abdoula-Cuperli. Thamas, après cette grande victoire, s'empara d'Erivan & de pluſieurs autres places qui lui ouvrirent l'entrée de l'Arménie. Il reprit cette province & la Géorgie, anciens domaines de la Monarchie Perſanne, qu'elle n'avoit pu défendre dans le tems des troubles qui l'agitoient, & qu'il eut la gloire d'y réunir.

Cette action méritoit d'être rapportée, pour ſa ſingularité. Je crois que c'eſt la premiere fois qu'on ait employé les mines dans une bataille : expédient qui ne peut guères

réuſſir

réuſſir que par une ruſe comme celle de Thamas, & en ſe mettant dans une poſition ſemblable. Si une armée, qui ſe poſte pour attendre l'ennemi, peut avoir quelqu'avantage, c'eſt ſur-tout celui de choiſir un terrein où elle puiſſe ſe ménager les moyens de le faire tomber dans quelque piége. On en trouve fréquemment des exemples chez les Aſiatiques, & beaucoup plus qu'en Europe. En voici encore un qui eſt aſſez remarquable.

Les Perſans, ſous la conduite de leur Roi Schac-Thamas, s'étoient emparés de Tauris, place forte de l'Arménie, & menaçoient le reſte de la province. Les forces des Turcs, battus en diverſes rencontres, étoient diſperſées, & rien ne paroiſſoit devoir arrêter ces premiers progrès. Cependant Achmet Bacha, qui commandoit ſur la frontiere, ayant reçu quelque ſecours, aſſembla une armée de cinquante mille hommes, & vint camper ſous les murs d'Erivan où il ſe retrancha. Schac-Thamas s'approcha de lui, & fit tout ce qu'il put pour l'attirer au combat : mais le Turc, qui ſe ſentoit inférieur, ne vouloit pas riſquer une bataille en plaine : il ſe contenta de faire ſortir quelquefois ſa cavalerie, & d'eſcarmoucher avec celle des Perſes. Pendant ce tems, ayant reconnu un terrein dont il pou-

voit tirer parti, il y fit conſtruire une batterie de quarante piéces de canon, bien maſquée, & ſoutenue par un corps d'infanterie qui ne pouvoit être apperçu. Enſuite, il détacha ſix mille hommes, avec ordre de s'approcher de l'ennemi, & de fuir à la premiere décharge. Les Perſes les pourſuivirent, & toute leur armée s'avançoit, comptant profiter aiſément de ce premier avantage. Ils vinrent donner ſous le feu de la batterie, qui leur tua beaucoup de monde & les troubla. Achmet, qui avoit fait ſes diſpoſitions, prit alors ſon tems pour les attaquer en flanc des deux côtés. Les Perſes ſe battirent avec une extrême valeur: mais l'eſpece d'entonnoir où ils étoient engagés, ne leur permit jamais de réparer leur déſordre. Ils laiſſerent un grand nombre de morts ſur le champ de bataille, & ſe retirerent dans leur camp.

# CHAPITRE CINQUIEME.

*De l'ordre d'attaque par le centre.*

J'APPELLE ordre d'attaque par le centre, une multiplication de forces disposées à son centre & dirigées sur celui de l'ennemi, vers lequel on les fait avancer, tandis que les deux aîles demeurent éloignées & couvertes, soit par la nature du terrein ou par l'art. A la bataille de Mantinée, Epaminondas avoit renforcé son aîle gauche de cavalerie pour attaquer celle de la droite des Lacédémoniens, dans le même tems qu'il enfonçoit l'infanterie avec sa phalange. Cela ne peut passer pour un dessein d'attaque purement au centre, puisque les aîles de cavalerie en vinrent aussi aux mains: c'est cependant sous cette face que M. Folard nous l'a présenté. Des batailles rangées, anciennes & modernes, qui se sont décidées par cette partie, quelques-unes l'ont été par l'effet du hazard; c'est-à-dire, que la victoire ayant commencé à se déclarer dans cet endroit, les Généraux ont su en profiter en aidant à ce premier avantage: mais il est arrivé souvent qu'il leur

a été funeſte, ſoit parce que les aîles ſe ſont trop dégarnies pour renforcer le centre ( faute que firent les Conſuls Romains à Cannes ) ou parce que l'ennemi, ſans trop s'embaraſſer d'être percé au centre, ſe fera porté avec vigueur contre les aîles & les aura rompues ; ce qui donne toujours une victoire complette. On trouve un exemple de ceci dans la bataille d'Almanza, gagnée en 1707 par le Duc de Berwick ſur l'armée des Alliés. Deux brigades du centre plierent & furent pouſſees juſqu'auprès d'Almanza qui étoit ſur les derrières. M. le Duc de Berwick ſe contenta d'envoyer à leur ſecours quatre eſcadrons, qui furent tirés de la droite de la ſeconde ligne, à l'aide deſquels ces brigades ſe rallierent. Cependant les aîles firent pluſieurs charges très-vives contre celle des ennemis, les rompirent à la fin, & remporterent la victoire. Après l'action, on prit treize bataillons abandonnés, qui, voyant les paſſages fermés, mirent bas les armes (*a*). Cela fut re-

---

(*a*) L'auteur de l'hiſtoire militaire de Louis XIV n'eſt pas fort exact dans le récit de cette action ; le Chevalier de Folard l'eſt encore moins. Comme il a voulu en donner toute la gloire à Mr. d'Avarei, il a négligé de parler des belles manœuvres qui s'étoient faites à la droite où commandoit le Chevalier d'Asfeld : on la trouve décrite avec

gardé alors comme la revanche d'Hocſtet, & des vingt-ſept bataillons François pris dans Pleintheim trois ans auparavant.

Lorſque la victoire paroît ſe déclarer au centre, il eſt queſtion, comme ailleurs, de profiter du moment, en pouſſant vivement ce premier ſuccès pour le rendre déciſif. Il faut néanmoins prendre garde qu'en donnant ſon attention de ce côté, on ne néglige les aîles ; car l'ennemi peut prendre ſa revanche ſur elles, les défaire & venir enſuite envelopper les troupes victorieuſes du centre, qui ſeroient perdues ſans reſſources, comme on vient de le voir à la bataille d'Almanza. Dès qu'on s'apperçoit que le centre de l'ennemi eſt flottant & qu'il va plier, on doit faire avancer des corps de la ſeconde ligne pour augmenter l'effort dans cette partie, & même quelques-unes de ſon corps de réſerve : mais il doit y en reſter ſuffiſamment pour ſoutenir les aîles & les ſecourir, ſi l'ennemi les preſſoit avec vigeur ; ce qui pourra très-bien arriver lorſqu'il verra qu'il n'a plus que cette reſſource. Son centre une fois plié & enlevé hors de ſon terrein, il faut le pouſſer aſſez loin pour l'empêcher de ſe rallier :

---

beaucoup de netteté dans les mémoires militaires de Mr. de Surlauben.

c'eſt à quoi ſeront employés les eſcadrons de cavalerie ou de Dragons, ſi l'on en a en ſeconde ligne, ou bien ceux qu'on auroit tirés du corps de réſerve. A l'égard de l'infanterie, elle ſe repliera ſur la droite & la gauche de la trouée, pour prendre en flanc le reſte de la ligne.

L'ordre de nos bataillons longs & minces n'eſt rien moins que propre à ce genre d'attaque; parce que ſi l'ennemi ne s'étonne point, il les prendra par les flancs, en faiſant replier ſur eux les corps les plus voiſins du vuide. S'ils veulent ſe replier eux-mêmes, comme ils le doivent, ce ne ſera que par des quarts de converſion; on connoît la lenteur & la peſanteur de ces manœuvres; que ſeroit-ce s'il falloit les exécuter au milieu du trouble & du déſordre? Les corps, qui ont peu de front & une certaine épaiſſeur, ſont ici les ſeuls convenables. Mes cohortes, preſque deux tiers moins étendues que les bataillons, manœuvreroient avec bien plus d'activité & de préciſion; & s'il arrivoit que quelques-unes fuſſent rompues, elles ſe rallieroient bien vîte. C'eſt un axiome ſûr que moins une troupe a de front, & moins elle eſt nombreuſe, mieux elle ſe garantit du déſordre, & plus elle eſt facile à rallier, s'il arrive qu'elle ſoit déſordonnée.

On ſent bien que ſi les charges ont été vives & la réſiſtance forte, lorſqu'on a gagné le terrein, on doit ſe trouver dans une eſpece de confuſion, prêtant de côté & d'autre le flanc à l'ennemi : ſi celui-ci a fait tourner ſur cette partie les troupes qu'il peut tirer de ſes aîles, & qu'elles ſoient ſecondées en même tems par quelques-unes de réſerve, comment des bataillons preſſés dans cette trouée pourront-ils ſe remuer? & ceux qui ſeront rompus, comment ſe démêleront-ils de ce cahos? heureuſement pour le victorieux que l'ennemi, dont l'ordre eſt tout auſſi foible, dès qu'il ſe voit percé & expoſé à être pris en flanc, ſe laiſſe gagner par la terreur & ne penſe point à réparer le mal, qui ne ſeroit cependant pas ſi grand, s'il y remédioit promptement.

A la bataille de St. Godard, où il étoit queſtion de défendre le paſſage du Raab, les plus mauvaiſes troupes, qui étoient celles de l'Empire, occupoient le centre de l'ordre de bataille. Les Turcs firent leurs plus grands efforts dans cet endroit, l'ouvrirent & pourſuivirent les Impériaux juſqu'à leurs bagages. Le nombre des ennemis groſſiſſoit à chaque inſtant, de ſorte que pluſieurs Généraux croyoient la bataille perdue & penſoient à la retraite. M. de Montécuculi fit avancer trois régimens d'infan-

terie & deux de cavalerie. Le Marquis de Bade vint d'un autre côte & chargea les Turcs en flanc : cela donna le temps à plusieurs régimens de ſe rallier. L'ennemi fut rompu & remené battant juſqu'à la riviere. Cependant, comme il continuoit à ſe renforcer dans cette partie, Montécuculi fit venir du ſecours de la droite, & une partie des François qui étoient à la gauche. Les deux aîles furent par ce moyen un peu dégarnies : mais comme c'étoient les meilleurs troupes qui les compoſoient, elles ſuffirent pour repouſſer les Turcs de ce côté. On les chargea au centre avec vigueur, leur retranchement fut forcé & la plûpart noyés dans la riviere. Les Allemands chargerent dans cette occaſion avec de grands cris à la maniere des Turcs : méthode excellente qui anime les troupes, les étourdit ſur le danger & allume le courage des plus timides.

Mémoire de Montécuculi.

Le déſordre qui arrive au centre eſt plus aiſé à réparer que celui des aîles, à cauſe de la proximité des réſerves. Il eſt auſſi plus facile de tirer du ſecours des deux aîles que de porter des troupes d'une extrémité à l'autre : M. de Montécuculi l'éprouva à St. Godard. Il avoit mis au centre les troupes les moins éxpérimentées, parce qu'il comptoit les ſoutenir avec les réſerves, & ce qu'il tireroit des aîles en

cas de beſoin. Il eut lieu de s'applaudir de la diſpoſition qu'il avoit faite ; les efforts que les Turcs firent au centre l'ayant obligé de dégarnir ſes aîles, l'ennemi auroit pénétré de ce côté, ſi les corps qui y reſtoient n'euſſent pas été d'une valeur éprouvée. Une armée ouverte à ſon centre doit être vaincue, ſi le mal ne ſe répare point ; mais elle ne ſera point détruite, parceque les deux aîles ſe retireront en entier, chacune de ſon côté : ce que je dis ici n'eſt pas ſans exemple. Il n'en eſt pas de même d'une armée dont les aîles ſont battues : l'infanterie, qui compoſe ordinairement le corps de bataille, ſe trouve bientôt enveloppée & ne peut éviter d'être taillée en piéces ou faite priſonniere, au moins la plus grande partie. Quand même elle auroit eu de l'avantage ſur celle de l'ennemi, elle ne ſauroit en profiter, dès que ſa cavalerie l'a abandonnée. Elle ſe voit forcée de faire retraite, encore n'eſt-ce pas ſans bien de la peine, avec l'ordonnance des bataillons ? Il faut faire des mouvemens pour mettre les flancs à couvert ou former des carrés : ſur ces entrefaites, ſi la cavalerie victorieuſe preſſe un peu, ce ſera un grand miracle ſi elle n'en écorne une partie.

## *BATAILLE D'HOCSTET.*

Hiſtoire milit. de Louis XIV.

LA bataille d'Hocſtet peut paſſer pour un exemple d'attaque par le centre, médité & réglé ſur la ſituation des lieux, & la mauvaiſe diſpoſition de l'armée Françoiſe & Bavaroiſe. On ſait que ces deux armées combinées s'étoient miſes en bataille dans le même ordre qu'elles campoient; c'eſt-à-dire, que chacune avoit conſervé ſes deux aîles de cavalerie; de ſorte que par leur jonction, la cavalerie de la droite de l'Electeur, & celle de la gauche du Maréchal de Talard, formoient le centre total. Quatre villages ſur le front furent farcis d'infanterie. Celui de Pleintheim, qui étoit à la droite, contenoit ſeul vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons de dragons. Il ne demeuroit preſque dans la plaine que de la cavalerie, encore étoit-elle ſi éloignée d'un ruiſſeau qui couloit devant tout le front, qu'elle ne pouvoit en défendre le paſſage. Marlbouroug, qui voit toutes ces fautes, forme à ſon centre pluſieurs lignes d'infanterie & de cavalerie, paſſe le ruiſſeau, qui ne lui eſt diſputé que par trois eſcadrons, s'avance entre les villages, trop diſtans l'un de l'autre pour l'incommoder, mais qu'il fait cependant maſquer par de l'infanterie,

Hiſt. du Prince Eugene.

& vient fondre ſur cette ligne de cavalerie qui étoit au centre (*a*). La valeur de la gendarmerie avoit fait plier ſes premiers eſcadrons, lorſqu'elle tomba ſous un feu d'infanterie qui la fit reculer. M. de Talard ſe ſervit de huit bataillons, les ſeuls qui lui reſtoient, pour les mêler avec ſa cavalerie: leur feu ralentit pour un moment les charges de l'ennemi; mais à la fin la ſupériorité l'emporta. Les eſcadrons François furent renverſés; les huit bataillons, qui étoient de nouvelle levée, taillés en piéces; le Général fait priſonnier; & preſque toute l'infanterie, abandonnée dans les villages, eut le même ſort. Le Prince Eugéne avoit auſſi attaqué à la droite avec un ſuccès aſſez varié: il avoit paſſé le ruiſſeau, & s'étoit préſenté entre les villages de Lutzingen & d'Oberklau, devant la gauche de l'Electeur. Sa cavalerie lâcha le pied, & l'infanterie fut ramenée juſqu'à un bois où elle ſe rallia; elle revint à la charge, & nous repouſſa à

---

(*a*) Un Général malhabile n'eut pas penſé à réunir ſes forces au centre, il eut attaqué les villages & y eut fait périr toute ſon infantetie. C'eſt ce qu'il faut éviter autant qu'il eſt poſſible; cependant, lorſque cela eſt indiſpenſable, il y a des précautions que j'indiquerai, qu'il ne faut pas négliger.

ſon tour. Peut-être le Prince Eugéne ne voulut-il pas trop s'engager de ce côté, où il ne cherchoit qu'à occuper cette gauche pour favoriſer l'attaque du centre qui étoit la véritable. Toute cette armée Bavaroiſe, commandée ſous l'Electeur, par M. de Marſiñ, ſe retira en entier, & ne fit rien de ce qu'elle auroit pu tenter pour rétablir le combat, ou du moins ſauver les débris du Maréchal de Talard.

Les raiſons qui doivent déterminer à faire une attaque par le centre, ſont, ſi l'ennemi a ſes aîles ſi bien appuyées qu'elles ne puiſſent être tournées, ſi elles ſont flanquées par des batteries qui feroient eſſuyer des feux croiſes & en écharpe, ſi elles ſont couvertes par quelques obſtacles qui les rendent difficiles à aborder; ſi l'on ſait que l'ennemi ait placé ſur ſon centre ſes plus mauvaiſes troupes; enfin ſi l'on voit qu'il ait fait une diſpoſition auſſi mauvaiſe que celle de nos deux Maréchaux dans la plaine d'Hocſtet. Les Généraux des alliés ſe déterminerent à prendre la leur, non-ſeulement ſur les défauts de la nôtre, mais auſſi par la nature du terrein, qui leur donna la facilité de dérober leurs mouvemens, & de ſe former à leur centre ſans qu'on s'en ſoit apperçu. Ils y trouvoient auſſi l'avantage de ne rien craindre pour leurs

aîles pendant que le centre agiroit; parce qu'ils avoient le ruiſſeau devant eux, que leur gauche étoit fort éloignée de notre droite, que la plus grande partie de l'infanterie étoit poſtée dans des villages d'où ils ſavoient bien qu'elle ne ſortiroit pas, & que les bois, qu'ils avoient à leur droite, mettoient encore cette partie en ſûreté (*a*).

## *BATAILLE DE MODIN.*

La ſituation des deux armées à Hocſtet, ſéparées par un ruiſſeau, me rappelle une bataille des Macchabées où l'attaque dut ſe

---

(*a*) Le Roi de Pruſſe n'eſt pas plus pour l'attaque des villages que pour leur défenſe. *Ces attaques*, dit-il, *coutent tant de monde que je me ſuis fait une loi de les éviter, à moins d'y être abſolument forcé.* Dans le ſecond cas, il dit que ſi le vent ne portoit pas la fumée dans ſon camp, il feroit mettre le feu à tous les villages qui ſe trouveroient devant ſon front & aux aîles : il en excepte ſeulement les maiſons de maçonnerie iſolées, qui peuvent ſervir à incommoder l'ennemi pendant la bataille. Celles-ci peuvent ſe garder avec fort peu de monde, au lieu que les villages en employent trop. S'il ſe trouve de pareilles maiſons à portée de la ligne, on maſquera bien les portes & toutes les iſſues; on les crenelera à ſix pieds au moins d'élevation, & on les découvrira, pour former en haut une eſpece de parapet.

faire néceſſairement par le centre & dans l'ordre perpendiculaire.

Simon, ſecond fils de Matathias, gouvernoit alors la Judée : Antiochus, fils de Démétrius, avoit recherché ſon amitié pendant qu'il faiſoit la guerre à Triphon uſurpateur du royaume de Syrie. Quand il l'eut chaſſé, il rompit le traité fait avec les Juifs, & voulut les obliger à rendre les places de Joppé & de Gaza, qu'il prétendoit avoir été uſurpées, & à lui payer de groſſes ſommes en dédommagement. Sur le refus qu'on lui en fit, il envoya une puiſſante armée commandée par Cendébéus. Simon aſſembla vingt mille hommes de pied & quelque peu de cavalerie, qu'il mit ſous les ordres de ſes fils Jean & Judas. Ils vinrent au-devant des Syriens, qu'ils rencontrerent dans la plaine de Modin, où ils camperent, ayant devant eux un torrent qui ſéparoit les deux armées. Le lendemain, dès le matin, les Juifs prirent les armes & s'avancerent pour le paſſer : voici l'ordre dans lequel ils devoient être diſpoſés. Comme ils avoient peu de cavalerie, & que celle des ennemis étoit très-nombreuſe (*a*), elle fut miſe au milieu de l'in-

Macchabæus. liv. 8. c. 3.

(*a*) *Et diviſit populum, & equites in medio peditum. Erat autem equitatus adverſariorum copioſus nimis.*

fanterie en deux corps. Les Juifs diviſoient leur infanterie en troupes de mille ou douze cens hommes, qui ſe rangeoient ſur beaucoup d'épaiſſeur, dont la hauteur étoit cependant moindre que le front; en ſorte que chacune pouvoit avoir cinquante hommes de front, & vingt ou vingt-quatre de profondeur. Ces corps, réunis & rangés avec de très-petits intervalles, compoſoient une groſſe phalange, qui étoit l'ordonnance ſur laquelle les Juifs, comme tous les autres orientaux, ont toujours combattu. L'infanterie, dans cette occaſion, n'étoit point rangée en ligne, mais en colonnes, les ſections marchant par leur flanc. La cavalerie [1], qui étoit en petit nombre, formoit la colonne du centre, précédée de deux ſections de phalange; elle ſe mit en ligne quand elle eut paſſé le torrent. Les deux colonnes d'infanterie [2] la couvroient à droite & à gauche; un petit corps [3] étoit à l'arrière-garde. Jean & Judas s'approcherent ainſi du torrent: lorſqu'ils furent ſur le bord, ils s'apperçurent que les troupes héſitoient, ſoit qu'elles fuſſent effrayées du nombre des ennemis, ou de la profondeur & de la rapidité de l'eau *(a)*. Voyez la Pl. xv.

(a) *Et vidit populum trepidantem ad transfretandum torrentem; & transfretavit primus; & viderunt ſui & tranſierunt poſt eum.*

Les deux chefs les raniment, s'y jettent les premiers, & leur exemple eſt ſuivi par toute l'armée, qui le traverſe ſerrée & en bon ordre. Les Juifs fondent ſur les Syriens au ſon des trompettes, les mettent en fuite, & les pourſuivent avec un grand meurtre juſqu'à la fortereſſe de Cédron & aux campagnes d'Azot.

V. Elien chap. 33

La diſpoſition de l'armée Juive eſt proprement ce que les Grecs appelloient *porte*, & que nous appellons *double potence*. Son objet étoit en diminuant le front, de dérober une partie de ſes forces à la vue de l'ennemi, pour s'étendre enſuite & l'envelopper; ou bien de couvrir ſes flancs, lorſqu'on craignoit d'être tourné. Les Juifs, bien inférieurs aux Syriens, ne pouvoient les attaquer en ligne ſans s'expoſer à ce danger. S'ils euſſent été en plaine raſe, ils ſe ſeroient peut-être formés en trois corps ſéparés, comme ils l'avoient ſouvent fait : mais le torrent, qui couvroit les ennemis, fit naître aux chefs une autre idée. Le Général des Syriens ne s'étoit pas campé aſſez près pour en défendre le paſſage; d'un autre côté, il n'en étoit pas aſſez éloigné pour que les Juifs après l'avoir paſſé n'y puſſent trouver une protection. Ainſi ils placerent au front le peu de cavalerie qu'ils avoient, couverte de chaque côté de quelques ſections

tions de phalange. Le reſte de l'infanterie ſuivoit ſur deux colonnes, dont les ſections n'avoient à faire qu'un à droite ou un à gauche pour ſe préſenter de face à la cavalerie [4] [5], qui ſe ſeroit repliée ſur eux. Les deux aîles de Cendébéus ne pouvoient envelopper les Juifs & les venir prendre par derrière qu'en paſſant le torrent, ce qui n'étoit pas ſi aiſé, & ne pouvoit s'exécuter que par un grand circuit. Ils furent auparavant percés à leur centre, & l'infanterie s'étant repliée, partie ſur la droite, partie ſur la gauche, acheva de mettre en déroute toute cette armée.

On voit que Cendébéus fit ici la même faute que les Généraux François qui laiſſerent paſſer tranquillement le ruiſſeau qu'ils avoient devant eux (*a*). Les Juifs eurent

---

(*a*) Ce n'eſt pas toujours une faute de laiſſer paſſer à l'ennemi un ruiſſeau ou un ravin, lorſqu'on ne lui céde pas trop de terrein : car l'ayant alors à dos, lorſqu'il eſt attaqué, pour peu qu'il ſoit pouſſé, il n'a plus la facilité de manœuvrer. M. de Berwick ordonna à Almanza de ne point diſputer un ravin qu'il avoit devant ſa droite. Quand on défend le paſſage d'un ruiſſeau ou d'un ravin, il ne faut pas ſe poſter tout-à-fait ſur le bord, ſur-tout ſi l'on a de la cavalerie ; parce que l'ennemi établit de ſon côté un grand feu d'infanterie, qui oblige de ſe retirer. Il faut s'en tenir à

le tems de ſe former au-delà, ſi, comme comme je le croirois plutôt, ils ne le traverſerent tout formés : ils tirerent auſſi un avantage infini de ce qui paroiſſoit devoir être pour eux un obſtacle. Ceci me conduit à parler d'une armée inférieure en nombre, qui combat ayant la mer ou une riviere à dos : mais auparavant j'ai une digreſſion à faire ſur l'arrangement des troupes dans les deux actions d'Almanza & d'Hocſtet dont j'ai parlé.

## *OBSERVATIONS*

### *Et théorie ſur le mêlange des armes.*

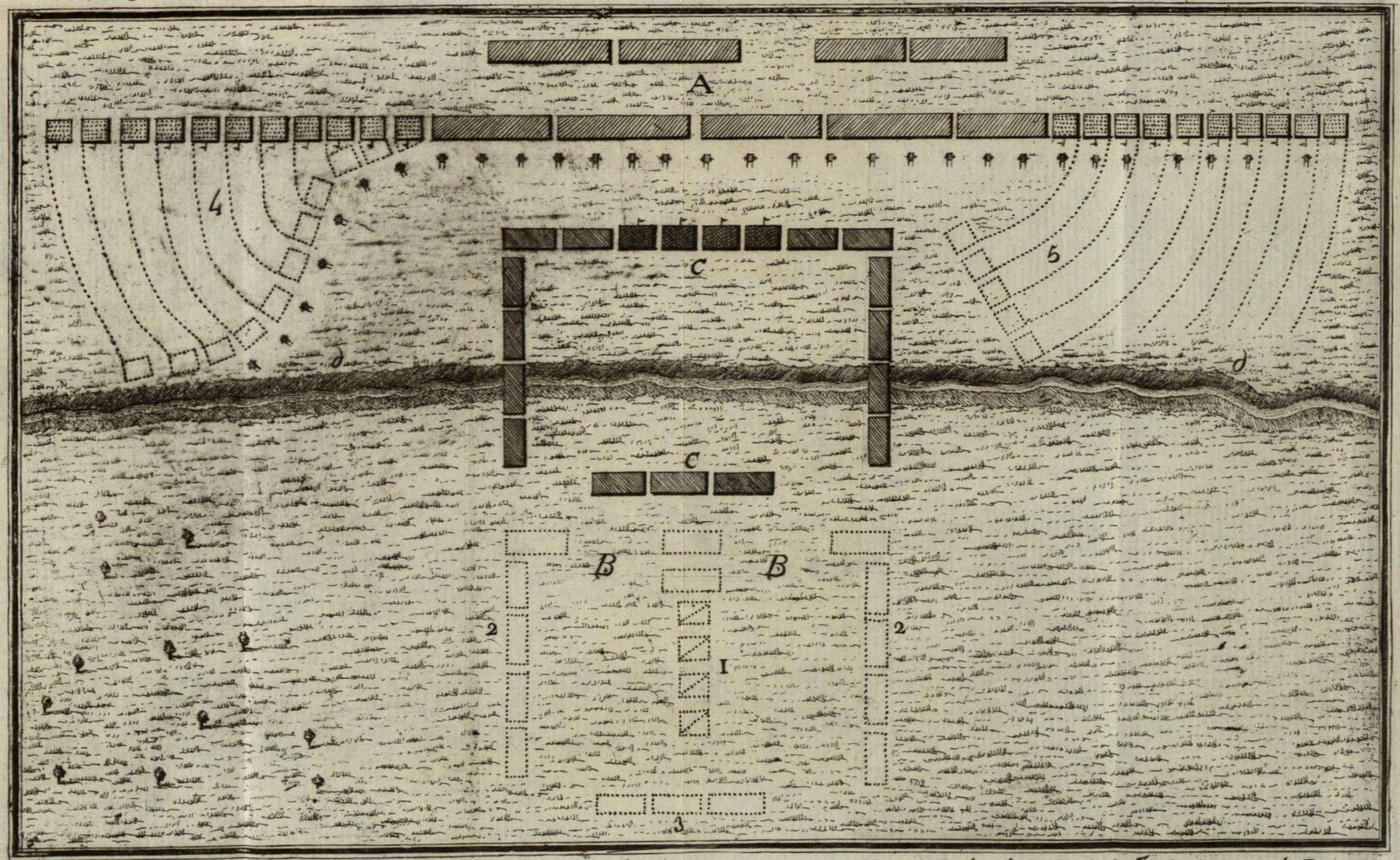
A la bataille d'Almanza, Milord Galowai, qui avoit peu de cavalerie, la mêla avec ſon infanterie, en plaçant d'abord à ſa droite cinq bataillons, enſuite cinq eſcadrons; & ſuivant le même ordre juſqu'à la fin de ſa ligne : la ſeconde étoit compoſée de même. M. le Maréchal de Berwick vit faire cette diſpoſition ſous ſes yeux, & ne voulut rien changer à la ſienne, qui étoit dans l'ordre ordinaire. Il tira ſeulement quelques eſcadrons de ſon aîle gauche pour

---

une certaine diſtance & à portée de le charger lorſqu'il paſſera, ce qui ne ſe fait jamais ſans un peu de déſordre.

# Bataille de Modin.






B. Ordre de Marche des Juifs. A. Armée des Syriens. C. Ordre de Bataille des Juifs en passant le Torrent.

allonger ſa droite & déborder les ennemis, qui lui en oppoſerent de leur ſeconde ligne. Leur gauche ayant marché pour charger notre droite, la cavalerie, qui avoit devancé l'infanterie, fut renverſée, & ne ſe rallia qu'à la faveur du feu des bataillons qui arrêterent notre premiere ligne & la mirent même en déſordre. M. de Berwick y envoya la brigade du Maine, qui étoit de cinq bataillons, & propoſa au Chevalier d'Asfeld de la mêler * avec ſa ſeconde ligne de cavalerie. Le Chevalier lui repréſenta que le pas étant la marche de l'infanterie, il ne pouvoit mener de même ſes eſcadrons qui la laiſſeroient derrière eux; qu'il arriveroit à l'ennemi avec de grands intervalles, que ſa ligne ſeroit pliée & la bataille perdue. Il préféra de faire avancer cette brigade ſur le flanc de la ligne ennemie, appuyée à un terrein en pente mêlé de broſſailles. Les Alliés furent obligés de lui oppoſer un nombre égal de bataillons qu'ils tirerent de la ligne, & qui furent très-bien étrillés par cette brave brigade, qui marcha ſur eux la bayonnette au bout du fuſil. Notre ſeconde ligne de cavalerie, qui étoit toute fraîche, rejointe à une partie de la premiere, chargea les eſcadrons ennemis & les fit auſſi plier. Ils pouſſerent, à la vérité, deux brigades de notre

*Mémoires militaires de M. de Surlaubea.

centre juſqu'à Almanza ; mais il y en avoit une Eſpagnole qui étoit de nouvelle levée, ce qui ne fait pas une merveille.

A la bataille d'Hocſtet, Milord Duc voulant faire un grand effort au centre, fit d'abord paſſer le ruiſſeau à une ligne d'infanterie, ſuivie de pluſieurs de cavalerie. Cette infanterie ne s'entremêla point avec les eſcadrons ; elle ſe poſta ſur les flancs, établiſſant ſon feu de maniere à ſoutenir les charges de ſa cavalerie. La nôtre ayant été pliée, M. de Talard jugea que pour en tirer meilleur parti, il falloit oppoſer un feu d'infanterie à celui des ennemis. Il lui reſtoit huit bataillons dont il larda ſes eſcadrons, & les ramena au combat. La premiere ligne de Marlboroug fut un peu maltraitée ; mais une ſeconde ayant pris ſa place, nos eſcadrons furent culbutés, & les huit bataillons, reſtés ſous le couteau, taillés en piéces ſans qu'il en ſoit échappé preſque un ſeul.

J'ai cru devoir rapporter ceci pour montrer que ce n'eſt pas un ſi beau chef-d'œuvre qu'on ſe l'imagine, de placer alternativement un bataillon & un eſcadron. On a vu que le Chevalier d'Asfeld ne voulut point mêler ainſi ſa brigade du Maine, & préféra de la faire agir en gros. Le Maréchal de Berwick s'embaraſſa auſſi fort peu

la diſpoſition des ennemis; il ne changea rien à la ſienne, & ne s'en trouva point mal. Le mêlange de Milord Galowai étoit fondé ſur le petit nombre de ſa cavalerie, & ſur le terrein qui étoit un peu inégal & broſſailleux; il avoit auſſi un ravin à paſſer, où un bon feu d'infanterie lui devenoit néceſſaire. Son arrangement étoit donc très-judicieux: en plaine raſe il ne vaut rien; voici une raiſon qu'en donne M. de Puyſegur. *Les bataillons placés dans la ligne ne peuvent tirer facilement que devant eux, fort peu obliquement, & point du tout ſur le flanc. Quand la ligne de cavalerie marche pour attaquer celle qui eſt mêlée, les eſcadrons, qui ſe trouvent vis-à-vis de l'infanterie, s'arrêtent pour ne pas eſſuyer ſon feu de trop près, le reſte de la ligne marche toujours pour attaquer les eſcadrons qui ſont vis-à-vis d'elle. Si l'infanterie fait feu ſur ce qui avance, les eſcadrons qui étoient arrêtés vont au grand trot pour l'enfoncer; alors elle ne ſonge plus à protéger la cavalerie qui eſt à ſa droite & à ſa gauche. Si la ligne eſt percée quelque part, ces bataillons ſont tournés de tous côtés, & ont bien de la peine à ſe défendre.* Tom. I. p. 328.

A la fameuſe bataille qui ſauva Vienne & l'Empire, on voit les eſcadrons mêlés alternativement avec les bataillons ſur toute la ligne: mais voici comment. La pre-

miere ligne étoit toute d'infanterie, les bataillons conſervant des intervalles égaux à leur front. Environ cent pas en arrière, marchoit une ſeconde ligne toute de cavalerie; les eſcadrons vis-à-vis des intervalles des bataillons : ceux-ci portoient avec eux des chevaux de friſe. Une troiſieme ligne étoit mêlangée; une quatrieme ſervoit de corps de réſerve. La gauche appuyoit au Danube & la droite à la petite riviere de Vienne, peu conſidérable. Quoiqu'une partie de la gauche des Turcs fût de l'autre côté, on ne voulut point s'étendre au-delà, & l'on préféra d'augmenter les lignes: Sobieski, qui régla l'ordre de bataille, eut de bonnes raiſons pour cettediſpoſition. On deſcendoit, pour aller aux Turcs, la montagne de Calemberg : au bas, avant d'arriver dans la plaine, le pays étoit couvert de vignes, coupé de hauteurs & de petits vallons. Il jugea que le grand Viſir, homme fort ignorant, qui avoit négligé d'occuper les défilés & la hauteur du Calemberg, s'avanceroit au moins pour défendre ce terrein peu éloigné de ſon camp: c'eſt ce qui arriva en effet; & le premier choc ſe paſſa dans cet endroit. La premiere ligne marchoit d'un pas lent, menant le canon avec elle, s'arrêtant de tems en tems pour tirer & recharger. A chaque halte, l'in-

fanterie jettoit devant elle ſes chevaux de friſe, & la cavalerie chargeoit par-tout où elle pouvoit agir. Ce terrein inégal fut diſputé juſqu'à midi; les Turcs le céderent enfin & ſe retirerent à la tête de leur camp. Ici le combat recommença : ce fut la gendarmerie Polonoiſe qui s'ébranla la premiere & pouſſa droit au centre, où étoit le Viſir, entouré des Spahis & des Janiſſaires. Les bataillons, couverts de leurs chevaux de friſes faiſoient un grand feu, & les eſcadrons chargeoient à travers les intervalles. Comme les lignes étoient rapprochées & à portée de ſe ſoutenir, cela rendoit les intervalles moins dangereux, parce qu'il y avoit toujours des corps vis-à-vis, tout prêts à les remplir. Voilà l'ordre de bataille de Sobieski, que j'ai tiré de ſon hiſtoire, ſi bien écrite par M. l'abbé Coyer, & qui eſt conforme à ce que j'en avois déja appris en Allemagne d'un vieil officier qui s'y étoit trouvé. La nature des lieux exigeoit en quelque ſorte cette diſpoſition : des lignes pleines, ſoit d'infanterie ou de cavalerie, n'auroient pu marcher ſans ſe rompre dans des lieux hachés & très-inégaux. Il étoit auſſi très-ſage de mettre les deux armes à portée de ſe protéger & de combattre ſelon que le terrein ſe préſenteroit. L'infanterie ſe formoit encore dans ce tems-

là à ſix de hauteur : elle avoit une certaine conſiſtence ; & un bataillon couvert de chevaux de friſe arrêtoit les charges impétueuſes de la cavalerie Turque.

Sobieski étoit un des grands Capitaines de ſon ſiécle : je rapporterai bientôt une autre diſpoſition de ſa façon, unique dans ſon eſpece. On ne peut trouver à redire à celle qu'il prit dans cette journée ; il avoit de bonnes raiſons pour cela : mais l'eut-il fait également en plaine raſe ? Le Maréchal de Saxe décide nettement que cet arrangement ne vaut rien *: cependant ce Général n'eſt pas moins contraire que Montécuculi à l'éloignement des deux armes ; il veut les rapprocher & qu'elles ſe ſoutiennent l'une par l'autre. J'ai fait voir déja, dans un autre chapitre, ce que je penſois ſur le mêlange de bataillons & d'eſcadrons, qui ne peut convenir que pour un terrein inégal & coupé. Ailleurs je crois cette diſpoſition très-biſare & je la conſeillerois rarement. Néanmoins ſi l'on prenoit ce parti, voici comme je voudrois me ranger. Je mettrois les bataillons à ſix ou à huit de hauteur comme mes cohortes. La compagnie de grenadiers, formée ſur quatre rangs, ſeroit adoſſée au peloton de la droite, le piquet de même au peloton de la gauche. Ces deux troupes, ainſi placées,

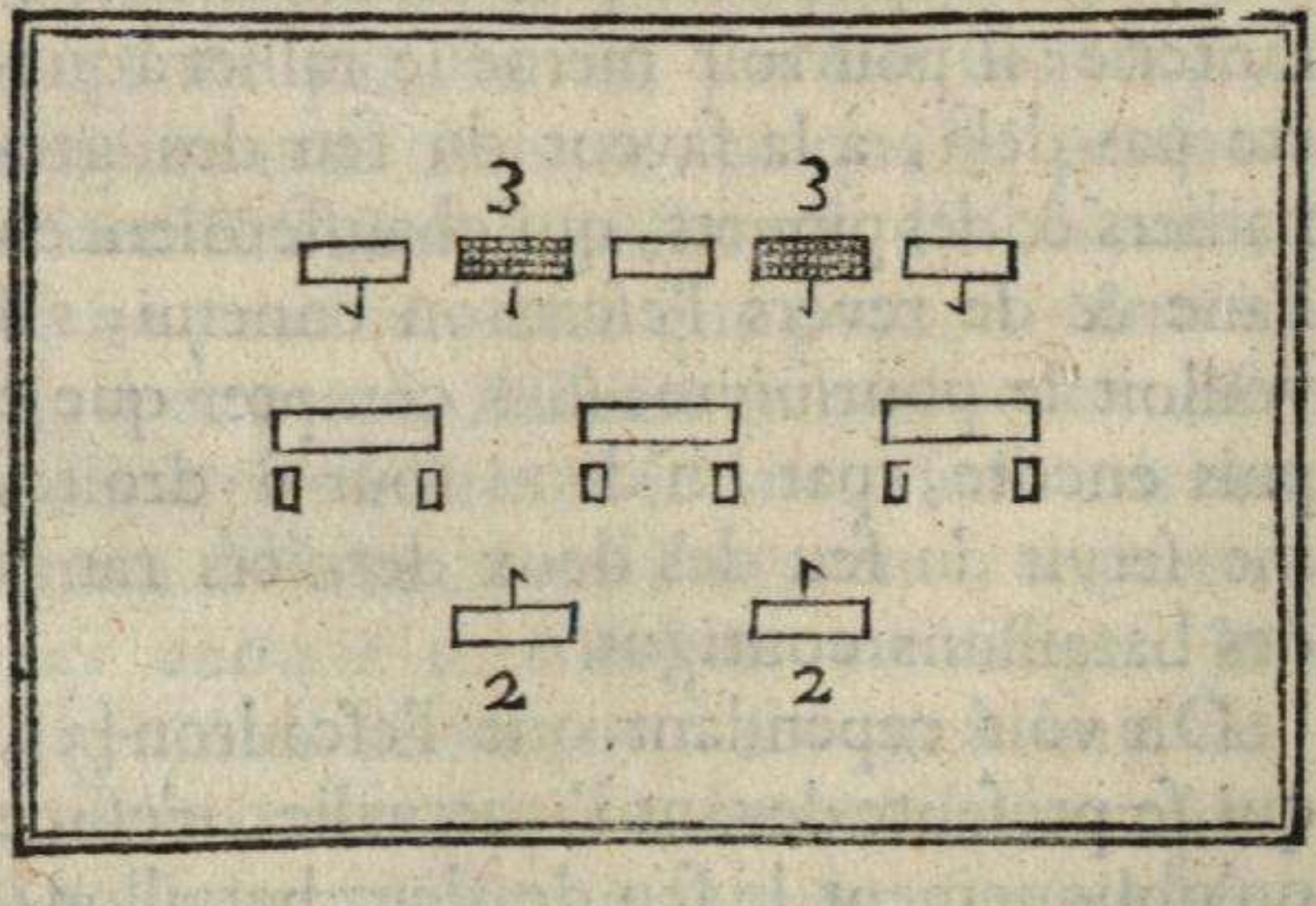
* V. ſes Mémoires c. IV.

donneroient aux flancs plus d'épaiſſeur ; & ſi un eſcadron ennemi s'avançoit dans l'intervalle, par un quart de converſion elles le tireroient en flanc. Cinquante ou ſoixante pas en arrière, vis-à-vis des intervalles des bataillons, je placerois mes eſcadrons[2] ; de cette maniere, ils auront du champ pour prendre carriere. L'ennemi qui me verra avancer dans cet ordre, ne manquera pas de s'ébranler pour venir à la charge : mes eſcadrons ne partiront que lorſqu'il ſera à ſoixante pas de l'infanterie, pour qu'il en eſſuie de près la décharge, & afin de le rencontrer environ vingt pas au-delà de l'intervalle. Si un eſcadron étoit rompu, il repaſſeroit ſans embaraſſer l'infanterie : il pourroit même ſe rallier à quatre pas delà, à la faveur du feu des grenadiers & des piquets, qui chaufferoient en flanc & de revers l'eſcadron ennemi, s'il vouloit le pourſuivre ; ſans compter que je puis encore, par un demi tour à droite, me ſervir du feu des deux derniers rangs des bataillons contigus.

*V.* la planche à la page ſuivante.

On voit cependant que l'eſcadron [3], qui ſe préſente devant l'intervalle, n'eſſuie qu'obliquement le feu des deux bataillons, & qu'il en ſouffrira même d'autant moins que la décharge ſe fera de plus près : d'ail-

leurs, chaque bataillon a lui-même en tête assez de quoi l'occuper. Je ne vois d'autre moyen de corriger ce défaut que de placer dans l'intervalle les grenadiers & le piquet, ou ſi j'ai des cohortes, des pelotons d'armés à la légere. L'eſcadron qui ſera vis-à-vis, auquel ils s'attacheront ſeulement, ſera détruit à moitié avant d'être arrivé, & mes armés à la légere, qui ſont très-ingambes ſe ſeront bientôt jettés derrière les cohortes, pour laiſſer le paſſage libre à ma cavalerie. C'eſt ainſi qu'avec une bonne ordonnance & quelque attention, on pourroit tirer parti d'un ordre de bataille dans le fond très-médiocre.




M. de Puyſégur eſt auſſi contraire que le Maréchal de Saxe au mêlange de bataillons & d'eſcadrons : cependant comme

on a toujours cherché à remédier au défaut de l'éloignement des deux armes, il imagine un expédient: c'eſt de diſpoſer derrière la ſeconde ligne de cavalerie un bataillon, de huit en huit eſcadrons. Il les place d'abord de cette maniere, pour que l'ennemi ne ſoupçonne rien de ſon deſſein. L'orſqu'on eſt prêt de charger, il les fait paſſer à la tête de la premiere ligne, formés en carrés à angle ouverts, pour ſe mettre enſuite en rond. Il prétend tirer de cette eſpece de fortification des feux croiſés pour protéger ſa ligne de cavalerie: ſi celle-ci marche en avant, les bataillons reforment le carré & marchent auſſi. On voit d'un coup d'œil tous les défauts de cette invention. Cette double manœuvre de changer le carré en rond, & le rond en carré eſt trop dangereuſe devant une ligne de cavalerie, qui peut être ſur vous dans l'inſtant. Le feu du rond eſt très-peu de choſe, ſur-tout d'un ſeul bataillon: car il faut obſerver que plus le rond eſt petit, plus les feux ſont divergens; d'ailleurs, on n'en peut tirer que de la demi-circonférence. Je ne ſai à quoi a penſé M. de Puyſegur de ſe ſervir de cette évolution qui eſt déteſtable. Il s'eſt amuſé auſſi à la compoſer avec un ou pluſieurs bataillons: c'étoit aſſurément lui faire bien de l'honneur que de s'en occuper. Lorſque

Art de la guerre, tom. I. p. 329.

les anciens s'en ſont ſervi, ce n'a été que dans des cas d'abandon, d'où ils ſe ſont preſque toujours mal tirés avec cette manœuvre.

# CHAPITRE SIXIEME.

*D'une armée qui combat avec une riviere à dos.*

## ARTICLE I.

LA premiere attention que doit avoir un Général qui ſe trouve dans le cas de combattre ayant derrière lui la mer, une riviere ou des marais impraticables, eſt de s'en éloigner aſſez pour n'être point gêné dans ſes mouvemens, & de ſe ménager du champ pour ſe rallier, s'il venoit à être pouſſé : la victoire que Flaminius remporta ſur l'Adda contre les Gaulois Inſubriens, eſt une preuve de ſon bonheur plûtôt que de ſa capacité. Polybe * dit qu'il s'étoit rangé ſi près du bord que, pour peu que ſes troupes euſſent perdu de terrein, elles auroient été culbutées dans la riviere. Leur valeur les ſauva de ce danger où les avoit expoſés l'imprudence du Général.

* Liv. II. c. 6.

Une armée inférieure peut tirer de cette ſituation des moyens d'aſſurer ſes derrières & ſes flancs : par exemple, ſi la riviere fait

un arc assez profond, & recourbé de maniere que l'armée en bataille puisse en former la corde. Mais si le cours de la riviere est droit, ce seroit alors l'armée qui devroit être repliée en arc, les deux bouts appuyés à la rive. Le Chevalier de Folard a donné pour cette occasion un ordre de bataille qu'il appelle triangulaire : la riviere en fait la base ; & sur la pointe, qui est tronquée, il place un front de colonnes avec lesquelles il prétend donner sur le centre de l'ennemi : Les deux côtés du triangle sont défendus par le feu des batteries placées sur le bord opposé. Cette disposition est belle & bonne, au mouvement rétrograde près qu'il fait faire à ses aîles à l'approche de l'ennemi. Je ne vois pas où est la finesse de cette évolution, & j'y trouve au contraire beaucoup de danger. A quoi bon se présenter en ligne droite pour faire ensuite cette manœuvre ? dès que l'ordre est défensif, il vaut mieux le prendre tout de suite ; on ne risque pas d'être troublé dans la conversion d'une aîle entiere, qui ne s'exécute pas aisement. Et puis cette marche en arrière, dont le soldat ne conçoit pas l'objet, n'a pas bonne grace ; il ne peut en augurer rien de bon. Puisque M. de Folard veut faire son effort au centre, ses aîles doivent se tenir sur la défensive : il faut donc les pla-

cer tout de ſuite & les garantir autant que l'on pourra, en les couvrant de foſſés, d'abbatis, de chariots, ou de chevaux de friſes; & ce qui vaudroit encore mieux, de redoutes. Si l'on a ſeulement quatre ou cinq heures devant les mains, on aura le tems de les conſtruire (*a*). Pour attaquer une armée diſpoſée de la ſorte, ſi l'ennemi prend le parti de l'embraſſer, il s'étendra extraordinairement & s'affoiblira d'autant. C'eſt la deſſus que compte le Chevalier pour le percer à ſon centre; cela eſt à merveille: mais, comme je l'ai dit, il faut ſur-tout ici que les aîles ſoient en ſureté; ſans cela le centre a beau être victorieux, ſi les côtés du triangle viennent à être rompus, il n'y a plus de reſſources.

Qu'une armée ouverte à ſon centre, ſoit une armée perdue, cet oracle du Cheva-

---

(*a*) Deux travailleurs peuvent faire une toiſe cube d'ouvrage en cinq heures: 600 hommes excaveront le foſſé d'une redoute de 25 toiſes de face, trois cens régaleront & battront les terres, formeront le parapet & la banquette. Ainſi 900 travailleurs doivent élever une redoute dans cet eſpace de tems. Lorſqu'on ſe couvre par un ruiſſeau ou des foſſés, il faut avoir attention d'avoir des faſcines, des claies ou des madriers avec des outils, pour faire beaucoup de paſſages, & très-larges, dès que l'on voudra marcher en avant.

lier de Folard*, n'eſt pas infaillible : nombre d'exemples nous prouvent le contraire. Celui qu'il cite de la bataille d'Hocſtet n'eſt d'aucun poids; on ſait qu'il ne ſe fit rien dans cette action de ce qu'on devoit faire. Si l'on eut retiré à tems l'infanterie qui étoit inutile dans les villages de Pleintheim & de Bolſtat, & que M. de Marſin eût envoyé à M. de Talard les troupes qu'il lui fit demander, on arrêtoit le Duc de Marlboroug, & l'on pouvoit le renvoyer au-de-là du ruiſſeau. Quoique l'on ſoit percé au centre, les choſes ne ſont pas pour cela déſeſpérées tant que les aîles ſont dans leur entier, & ſi l'on s'eſt ménagé une réſerve. Bienque le centre ſoit ouvert, les deux aîles peuvent charger & demeurer victorieuſes : C'eſt ce qui eſt arrivé très-ſouvent.

* Tome III. page 404.

Il ne paroît pas que les anciens regardaſſent ce premier échec comme un mal incurable; on voit au contraire que ſouvent ils s'ouvroient d'eux-mêmes à leur centre pour donner un libre cours à l'ennemi qui venoit s'y jetter avec de grandes forces. L'Empereur Léon en a fait une de ſes maximes de guerre. *Si quelques corps pendant le combat veulent enfoncer votre ligne, ouvrez-leur un paſſage; lorſqu'ils auront paſſé, attaquez-les par derrière, & vous les déferez aiſement.*

Ce précepte a été plus d'une fois mis en pratique par les Grecs. Quand on exécutoit cette manœuvre, les troupes qui faiſoient jour ſe replioient de droite & de gauche derrière la ligne ; on laiſſoit ſeulement ſur le front les armés à la légere, avec ordre de fuir devant l'ennemi pour l'attirer. Si, emporté par ſon ardeur, il s'engageoit trop avant, le vuide ſe refermoit ; cette partie de la phalange le chargeoit en queue, pendant que les armés à la légere ou quelques troupes détachées marchoient pour l'envelopper. La diſpoſition de l'ordre Grec donnoit la facilité d'exécuter ces évolutions très-promptement & ſans riſque. Si pour être cru, il faut un exemple, qu'on ſe rappelle celui d'Agéſilas contre les Thébains, dont j'ai parlé dans les obſervations ſur l'ordre du croiſſant. Il n'en manqueroit pas d'autres, ſi je voulois les rapporter.

L'objet de l'ordre triangulaire eſt de porter ſa pointe ſur le centre de l'ennemi pour l'ouvrir & le ſéparer. Végéce ne l'a point compté au rang de ſes diſpoſitions, voici ſeulement ce qu'il dit. *Le Général, placé au centre de l'infanterie, doit avoir près de lui un corps de réſerve de ſes plus braves ſoldats peſamment armés, pour en former le coin & percer la ligne des ennemis, ou pour leur oppoſer la tenaille, en cas qu'ils forment le coin les premiers.* Liv. III. chap. 4.

Le coin dont il eſt ici queſtion étoit un corps iſolé ſur le front de bataille, qu'on pouſſoit en avant pour percer l'ennemi, & qui devoit être ſoutenu de près par la ligne.

L'ennemi, qui pouvoit avoir deſſein de faire la même manœuvre, ou de s'en garantir, avoit ſoin de ſe ménager des troupes de réſerve qu'il plaçoit à tout événement ſur le front, d'autres fois derrière la ligne. Dans ce dernier cas, la ligne s'ouvroit & ſe refermoit enſuite comme je l'ai dit ci-devant. Si la troupe de réſerve étoit placée ſur le front, elle formoit la tenaille en avant. Il ne faut pas croire qu'elle repréſentoit toujours la figure de la lettre V ; il ſuffiſoit que deux troupes s'avançaſſent, l'une par la droite, l'autre par la gauche, pour embraſſer le coin ; manœuvre qui étoit ſoutenue par la ligne qui ſuivoit immédiatement. L'exemple de ceci peut ſe voir dans le plan de la bataille d'Ecnome, qui ſe trouve dans le commentaire ſur Polybe du Chevalier de Folard, Tome I, page 115. L'ordre de la flotte Romaine étoit compoſé ſur ce principe. Une partie des galeres formoit un triangle qui avoit à la pointe les deux Amiraux : les vaiſſeaux de charge étoient rangés derrière la baſe du triangle ; derrière ceux-ci étoit une autre ligne de gale-

res qui débordoit & s'étendoit fort loin des deux côtés. Les Amiraux Carthaginois opposerent à cette disposition la ruse ordinaire, la même dont Annibal se servit à Cannes. Ils firent céder leur centre, qui se retiroit comme s'il eut prit la fuite. Les Romains ne manquerent pas de le poursuivre, & le triangle se sépara de la ligne : alors, les Carthaginois qui fuyoient revirerent de bord, une partie l'entoura, tandis que le reste vint tomber sur les aîles demeurées en arrière. Ils auroient dû vaincre, si, au lieu de se laisser aborder, ils se fussent contentés de raser le triangle avec leurs bâtimens plus fins & plus légers que ceux des Romains. Pendant qu'ils auroient tenu cette partie en échec, leurs aîles qui étoient supérieures eussent agi sur la ligne, dont la la défaite amenoit celle du triangle. C'est la remarque que fait très-judicieusement le Chevalier de Folard, & qui prouve contre lui l'évidence de ce que j'ai dit ci-devant, que quoiqu'on ait ouvert le centre de l'ennemi, on ne tient cependant rien si les aîles viennent à être défaites.

Polybe liv. I. c. 5.

La Tactique navale n'étoit pas fort différente de celle de terre : on y employoit à-peu-près les mêmes dispositions & les mêmes ruses. Les Carthaginois avoient, dans l'occasion ci-dessus, un crochet derrière

leur gauche, déſtiné à envelopper la droite des Romains. On oppoſoit à l'ordre triangulaire le croiſſant, de même qu'au carré long (a): celui qui vouloit envelopper, préféroit de ne former qu'une ſimple ligne de vaiſſeaux avec quelques réſerves. A cette derniere diſpoſition, on doit oppoſer, ſur mer comme ſur terre, celle des trois corps séparés. La flotte des Turcs & celle des Vénitiens s'étant trouvées en préſence auprès de la Canée, ceux-ci avoient pris un ordre de bataille tel que celui des Romains à Ecnome, qui étoit de plus ſoutenu par une réſerve partagée en trois corps. Celui des Turcs étoit en croiſſant.

Thucydide rapporte une action des Athéniens contre les Lacédémoniens, dans laquelle ces derniers avoient quarante-ſept galeres contre vingt. Lorſqu'ils apperçurent l'ennemi, ils étoient à l'entrée du golphe de Corinthe; ils ſe rangerent en croiſſant renverſé, renfermerent en-dedans leurs moindres vaiſſeaux, avec une réſerve de cinq galeres des plus vîtes. Phormion, Général des Athéniens, dont les galeres étoient plus légeres & plus promptes à la manœu-

---

(a) J'appelle carré long l'ordre de bataille ſur deux lignes égales & paralleles; il peut être quelquefois fermé de quelques vaiſſeaux ſur les aîles.

vre, ne voulut pas les faire choquer de front, mais leur ordonna de raſer le cercle, comme ſi elles euſſent été à tout moment prêtes à donner. Elles reſſerrerent les Lacédémoniens, de ſorte que la confuſion s'y mit; le déſordre fut encore augmenté par un vent frais qui s'éleva, & qui étoit favorable aux Athéniens. Phormion, qui attendoit ce moment, donna le ſignal, auquel ſes galeres fondirent toutes en même tems ſur celles des ennemis; les unes furent priſes, les autres coulées à fond, le reſte prit la fuite (*a*).

La diſpoſition des Lacédémoniens étoit trop mauvaiſe, pour qu'ils n'en fuſſent pas punis; ils crurent avoir fait merveille de s'être mis à l'entrée du golphe pour en défendre le paſſage, & ils s'ôterent par-là tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de leur ſupériorité. S'ils avoient du moins préſenté le concave du croiſſant, les Athéniens n'auroient pas oſé s'y engager; au lieu de cela,

---

(*a*) Le traducteur de Thucydide a rendu cet endroit on ne peut pas plus ridiculement: il a dit que les Lacédémoniens formerent un cercle. Comment cela ſe pouvoit-il, puiſqu'il eſt dit en même tems qu'il s'étendirent le plus qu'ils purent pour fermer le paſſage? On voit bien qu'il a pris ici la circonférence entiere pour le demi-cercle.

ils le renverſerent, & tournerent le convexe du côté de l'ennemi. On ne peut rien imaginer de plus inſenſé, & l'on peut aſſurer que la tête de leurs Généraux étoit auſſi renverſée.

Revenons à l'ordre de terre. Il paroît que le coin, deſtiné à ouvrir la ligne ennemie, étoit ordinairement dirigé ſur le centre. Lorſque Végece parle de le former, c'eſt toujours dans cette partie. Il fait encore mention de troupes qu'il nomme des pelotons volans (*a*). *Le peloton*, dit-il, *eſt un corps qui n'a point de poſte ſur la ligne, qui voltige de toutes parts, chargeant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. A ces pelotons on en oppoſe d'autres plus nombreux & meilleurs.* M. de Folard & l'auteur des Pléſions, ſon diſciple, ont prétendu trouver les colonnes dans ces pelotons; je veux bien en convenir avec eux. Mais pourquoi ne me ſeroit-il pas permis auſſi d'y voir des petits corps très-légers, deſtinés à tourner les aîles de l'ennemi, à profiter des vuides qui ſe préſenteroient, & tomber ſur les corps découverts dont ils pourroient gagner le flanc? *Végece dit qu'il faut prendre garde ſur toutes*

---

(*a*) *Globos.* Il ajoute enſuite *quos drungos vocant.* Liv. 3. chap 17.

*choſes de laiſſer envelopper ſes aîles, ou d'être chargé en flanc par des pelotons volans. Si cela arrive, il faut arondir ſon aîle de maniere à faire face de tous côtés & garnir les angles de ſes plus braves ſoldats, parce que les plus grands efforts de l'ennemi tombent ordinairement dans cet endroit.*

Les pelotons volans ſervoient donc particulierement à tourner les aîles ; mais le coin étoit deſtiné à ſe porter ſur le centre. Je n'examine point encore quelle forme on lui donnoit ; il ſuffit de ſavoir ici que pour faire l'effet qu'on en attendoit, ce devoit être un corps ſerré & renforcé. A la bataille où Catilina fut défait, comme il étoit très-inférieur, il s'étoit placé dans un lieu où les aîles étoient bien appuyées à des rochers inacceſſibles. On combattit longtems ſans pouvoir prendre ſur lui aucun avantage : à la fin on ſe détermina à reſſerrer les troupes au centre, & l'on y porta les cohortes Prétoriennes qui l'enfoncerent. Le coin, qui ſe formoit ſur mer, n'étoit qu'une ligne de vaiſſeau repliée en triangle, au lieu que celui de terre devoit être un corps plein, qui eût aſſez de denſité & d'épaiſſeur pour forcer toute la réſiſtance qu'on lui oppoſoit. Je parlerai dans la ſuite plus particulierement de cette évolution dont l'objet eſt entierement offenſif, & ne s'ap-

plique qu'à une partie de l'infanterie. L'ordre triangulaire du Chevalier de Folard eſt d'un genre différent; il eſt général à toute l'armée, & ſon but eſt d'établir une bonne défenſive, à l'exception des colonnes qu'il place à la tête du triangle pour charger le centre de l'ennemi. La maniere dont il le forme eſt ſans doute fort ingénieuſe; mais je ne ſai ſi cela ſeroit bien sûr dans la pratique. Je vais rapporter deux diſpoſitions où l'on verra une toute autre ſolidité. Je les tire de l'hiſtoire de deux grands maîtres, dont les faits peuvent ſervir de préceptes. Avec d'auſſi bons exemples, on peut ſe diſpenſer de donner du ſien.

Céſar faiſoit la guerre aux Belges, qui avoient aſſemblé une nombreuſe armée. Il étoit campé ſur la riviere d'Aiſne, où il couvroit le pays des Rémois, qui étoient dans ſon parti. A l'approche des ennemis, au lieu de laiſſer la riviere devant lui, il la traverſa, & fut ſe poſter ſur le bord au-delà : par cette poſition, il ne couvroit pas moins le pays de Reims, & conſervoit la communication avec les villes d'où il tiroit ſes vivres: il laiſſa ſeulement de l'autre côté ſix cohortes pour la garde de ſon pont. Le lieu, qu'il avoit choiſi pour ſon camp, étoit une colline qui tomboit inſenſiblement vers la plaine & s'abaiſſoit de même

des deux côtés. Il le fortifia d'un rempart de douze pieds de haut, & d'un foſsé de dix-huit de profondeur. Il fit tirer enſuite ſur la droite & la gauche de la colline un large foſsé d'environ quatre cens pas de long, & conſtruiſit à chaque bout un fort qu'il garnit de machines. Ses flancs ainſi bien aſſurés, il laiſſa dans ſon camp deux légions de nouvelle levée & ſe préſenta avec les ſix autres en bataille : l'ennemi, dont le camp tenoit près de neuf mille pas d'étendue, en fit autant. Il y avoit entre les deux armées un marais, qu'aucun des deux ne voulut paſſer, de ſorte que cette journée ſe termina par une eſcarmouche de cavalerie. Quelques jours après, les Gaulois tenterent de paſſer la riviere pour venir attaquer le fort qui défendoit le pont de ce côté. Céſar en fut averti ; il paſſa le pont avec ſa cavalerie & ſes gens de traits, les attaqua pendant qu'ils étoient occupés au paſſage, & les défit. Guerre des Gaules, Liv. II.

Il n'eſt perſonne qui n'admire dans cette occaſion la conduite de Céſar. Un Général d'une capacité commune n'eut jamais hazardé de mettre la riviere derrière lui. Il l'eut regardée comme ſa ſauve-garde, & ſe ſeroit borné à en défendre le paſſage. Il n'y auroit pas réuſſi contre des forces auſſi ſupérieures que celles des Gaulois ; car

une riviere qu'on veut paſſer, ou des lignes attaquées, ſont à-peu-près la même choſe. Le paſſage une fois forcé, Céſar étoit obligé de reculer, d'aller chercher au loin un camp avantageux, d'abandonner à l'ennemi une partie du pays d'où il tiroit ſes ſubſiſtances, & de laiſſer ravager les terres des Rémois ſes alliés, qui peut-être n'attendoient que ce prétexte pour l'abandonner. Au lieu de cela, les Belges n'ayant pu le forcer dans ſon camp, & les vivres commençant à leur manquer, les différens peuples qui compoſoient cette nombreuſe armée ſe rebuterent; une diverſion que firent les Autunois, amis des Romains, dans le Beauvoiſis, détermina ceux de cette province à ſe retirer; les autres prirent auſſi le parti de retourner chez eux, avec promeſſe de courir au ſecours du premier attaqué. C'eſt ainſi que dans une ſituation de défenſive, telle que celle où ſe trouvoit alors Céſar, une démarche hardie, faite à propos, déconcerte tous les deſſeins de l'ennemi, & peut faire dans peu de tems changer la nature de la guerre (*a*).

(*a*) Tous les arts ont leurs licences, & chaque regle ſes exceptions. Dans l'art de la guerre, une audace raiſonnée compare le péril avec les avantages, les difficultés avec les moyens; & ju-

Le ſecond exemple que j'ai à propoſer n'eſt pas moins remarquable que celui-ci, & lui reſſemble à bien des égards. On y verra d'ailleurs une diſpoſition nouvelle, qui eſt je crois la premiere de cette eſpece. En 1676, une armée de deux cens mille Turcs ou Tartares, commandée par Ibrahim Bacha(*a*), s'avançoit pour attaquer la Pologne : ſon Roi, qui étoit alors Jean Sobieski, n'en avoit que trente-huit mille pour la défendre. Ibrahim avoit traverſé la Moldavie & s'approchoit du haut Nieſter, qui arroſe la Pocucie. Jean ſentit bien qu'il étoit inutile de diſputer le paſſage, & qu'il alloit riſquer d'être inveſti avec ſa petite armée : il prit un parti digne de ſon courage & de ſa capacité. Il paſſa le fleuve auprès de Zurawno, & ſe campa ſur le bord. Sa gauche appuyoit à cette ville, qui n'eſt qu'une bicoque environnée d'un rempart

---

geant de ce qu'elle peut eſpérer par les reſſources qu'elle ſe ſent, elle quitte la route commune, ce qui paroît être une témérité. Mais cet écart n'eſt point un mépris de la regle, c'eſt l'effet d'une ſupériorité de génie à laquelle l'homme ordinaire ne peut atteindre.

(*a*) On les nomme *Séraskier* quand ils commandent l'armée.

de terre, & à la Scevits, petite riviere qui ſe joint au Nieſter dans cet endroit ; ſa droite à un marais, qui touchoit à un bois qu'il avoit en partie derrière lui. Du marais ſortoit un ruiſſeau qui venoit ſe jetter dans le foſsé de la ville. Il prit du côté du bois & du marais les précautions néceſſaires, ainſi que du côté de la ville, & fit des retranchemens ſur tout ſon front, auxquels il laiſſa de très-larges ouvertures, pour s'en ſervir lorſqu'il voudroit déboucher. Entre les retranchemens & le ruiſſeau, il reſtoit un eſpace aſſez conſidérable. Il y fit conſtruire une ligne de redoutes détachées, dont les feux pouvoient ſe croiſer, & défendre le paſſage du ruiſſeau. Ibrahim, vieux capitaine, qui s'étoit acquis de la réputation chez les Turcs, fut étonné de tant d'audace, & la prit pour une témérité. Il étendit ſon armée en arc, dont le Nieſter faiſoit la corde ; & dans cette eſpace, il enferma l'armée Polonoiſe, le marais, le bois, & la ville : les Tartares paſſerent le Nieſter & ſe répandirent de l'autre côté pour couper toute communication. Les Turcs, ayant fait proviſion de faſcines, ſe diſpoſerent à paſſer le ruiſſeau. Jean, au lieu de les attendre dans ſes retranchemens, ſe préſenta en bataille derrière les redoutes : contenance hardie, qui leur en impoſa, &

les fit retirer. Deux jours après, ils revinrent avec plus de réſolution : un corps de Janiſſaires paſſa & attaqua les redoutes de la droite ; les Polonois ſortirent comme la premiere fois ; les Turcs furent repouſſés, & Ibrahim n'oſa engager une action générale. La même manœuvre ſe répéta encore à une troiſieme attaque qui fut plus vive, & ne fut pas plus heureuſe. Le Seraskier ſe vit réduit à faire un ſiége en forme ; il ouvrit des tranchées, éleva de grands cavaliers, & y plaça des batteries qui labouroient le camp Polonois du matin au ſoir. (*a*) Ceux-ci ſe trouverent dans la même ſituation où furent depuis les Impériaux pendant le ſiége de Belgrade. Un ennemi de plus commençoit à ſe faire ſentir : aucun convoi n'avoit pu paſſer ; les vivres étoient ſur le point de manquer, ainſi que les munitions de guerre, & les chevaux ne ſubſiſtoient plus que de feuilles d'arbres. Il reſtoit au Roi, dans cette extrémité, deux partis à prendre : l'un de repaſſer le fleuve par une marche dérobée, de ſe faire jour à travers les Tartares, & de gagner les défilés des

---

(*a*) Les Polonois étoient véritablement aſſiégés ; ils diſputoient le terrein par des contretranchées, manœuvre qui s'eſt vue plus d'une fois. Cet eſpece de ſiége dura trente-huit jours.

montagnes qui ſont à la gauche du Nieſter (*a*); l'autre de marcher aux Turcs pour les combattre. Il paroît qu'il auroit pris ce dernier parti, ſi la paix ne s'étoit conclue dans cette conjoncture. Elle fut le fruit de ſa conſtance & de ſa fermeté. Les Turcs ſouffroient preſqu'autant que les Polonois & commençoient à murmurer ; ils ſavoient auſſi que le Czar approchoit avec une armée, & que d'autres puiſſances chrétiennes les menaçoient. Ces raiſons détermi-

---

(*a*) Si Sobieski n'avoit qu'un ſeul pont, la retraite n'étoit point aiſée. Dans ce cas on ſacrifie les équipages, on ſe fait avec les chariots une enceinte à laquelle on joint beaucoup de paille & du menu bois ſec. Si avant que tout ſoit paſſé, l'ennemi s'en eſt apperçu & a marché, on ſe défend autant que l'on peut derrière ce retranchement. Avant de l'abandonner, on y met le feu & l'on ſe retire dans l'enveloppe de la tête du pont. Pendant que l'ennemi s'occupe à éteindre le feu & ſe faire des paſſages à travers les flammes, on gagne du tems & l'on ſauve ce que l'on peut. On aura pris la précaution de placer toute ſon artillerie ſur le bord oppoſé, afin de favoriſer la retraite de l'arriere-garde. Si malgré cela on eſt trop preſſé pour la ſauver toute, il ne faut pas héſiter de couper le pont & de le brûler par des feux d'artifices mis d'avance dans les bateaux. Ceci eſt fâcheux ; mais il vaut mieux ſacrifier une partie que de riſquer le tout.

nerent le Seraskier qui étoit muni de pouvoirs fort étendus. La paix fut ſignée à des conditions aſſez glorieuſes pour la Pologne, puiſqu'elle ſe délivra d'un tribut honteux qui lui avoit été impoſé dans le traité précédent.

On pourroit accuſer Sobieski de témérité; il le fut en effet dans ce tems-là. L'extrémité où il ſe trouva, & les riſques qu'il courut, paroiſſent le condamner: mais il faut obſerver qu'il comptoit ſur le ſecours des Moscovites, qui effectivement arrivoit; qu'il attendoit auſſi de jour en jour un corps de dix mille hommes, qui fut retardé, ou qui n'avoit pu percer faute de réſolution. Au reſte ce Prince étoit l'auteur de la rupture du traité de Boudchach (*a*): il avoit engagé la République dans la guerre; il y alloit de ſa gloire de ne point reculer, & d'abandonner la Pologne à des ravages qui auroient fait murmurer. Par la poſition qu'il avoit priſe, il arrêtoit l'ennemi ſur la frontiere, & lorſque tout lui auroit manqué, ſa derniere reſſource éroit de combattre: il ne pouvoit le faire dans un lieu plus avantageux. Le jour qui précéda la ſignature

(*a*) Ce traité, par lequel la Pologne ſe rendoit tributaire, avoit été conclu ſous le roi Michel Viénowiski, prédéceſſeur de Sobieski.

de la paix, ſes ordres étoient donnés pour attaquer le lendemain. Il ſeroit ſorti de ſes retranchemens avant la pointe du jour, comme le Prince Eugene fit à Belgrade, & peut-être auroit-il eu un ſuccès auſſi glorieux.

Dans une poſition comme celle de Sobieski, quelques Généraux ont fait couper leur pont afin d'ôter aux troupes tout eſpoir de retraite, & les mettre dans la néceſſité de n'attendre leur ſalut que de leur courage. Flaminius le fit à la bataille de l'Adda. Caſimir, Roi de Pologne en 1651, à la bataille de Beretzko contre les Tartares & les Coſaques: Charles Martel, dans celle qu'il donna contre les Sarraſins, avoit mis la Loire derrière lui. Le Prince Maurice de Naſſau, ayant débarqué en Flandre, & ſe trouvant entre la mer & l'armée de l'Archiduc Albert très-ſupérieure à la ſienne, renvoya tous ſes vaiſſeaux : il dit à ſes ſoldats, *qu'il falloit paſſer ſur le ventre aux ennemis ou boire toute l'eau de la mer.* Tarif, Général du Roi Almanzor envoyé en Eſpagne en 714 contre les Gots, avec une très-petite armée, prit le même parti. Agatocles après ſon débarquement en Afrique, Fernand Cortez dans le Mexique, firent la même choſe. Le Prince Maurice, Tarif, Agatocles & Cortez ne firent rien que de

fort

fort ſenſé. Quand on s'embarque dans de pareilles entrepriſes, ce ne peut-être qu'avec un ferme propos de périr ou d'en ſortir à ſon honneur. Ce n'eſt pas tout que le chef ſoit déterminé, il faut auſſi qu'il faſſe prendre aux troupes la même réſolution. Le ſeul moyen de la leur bien inculquer, eſt de leur ôter tout prétexte de regarder en arrière.

Une armée qui n'a qu'un pont derrière elle, pour ſe retirer dans une déroute, eſt une armée perdue : le pont n'en ſauve que très-peu : il arrive même aſſez ſouvent que la foule des fuyards preſſés par l'ennemi, plus encore par la peur, le fait rompre. Sobieski eut été dans ce cas s'il eut été battu : d'ailleurs les Tartares, qui étoient de l'autre côté du fleuve, n'auroient laiſſé rien échapper. Flaminius fit fort bien de replier ſon pont, mais il pouvoit ſe diſpenſer de ſe mettre dans cette néceſſité ; il n'avoit pas les mêmes raiſons pour paſſer l'Adda que Sobieski le Nieſter. Les Romains avoient vaincu les Gaulois l'année précédente à Télamon ; ils étoient maîtres de la Ligurie & d'une grande partie du Pô ; les Inſubriens ne les preſſoient point, c'étoient eux qui les attaquoient. S'il faut quelquefois conſulter plûtôt le courage que les régles de la prudence, c'eſt lorſque, dans

les deux partis que l'on peut prendre, les riſques ſont égaux, & que par un coup de déſeſpoir on peut faire pancher la balance: ce n'eſt plus alors une témérité, mais une vraie ſageſſe, digne d'un grand courage & d'une ame héroïque.

# CHAPITRE SEPTIEME.

## *Des corps de réſerve.*

### ARTICLE I.

LA maniere dont s'explique Végece ſur les corps de réſerve, fait connoître qu'il les jugeoit indiſpenſables. *C'eſt*, dit-il, *une excellente méthode & qui contribue beaucoup au gain d'une bataille, d'avoir en réſerve derrière l'armée des troupes d'élite de cavalerie & d'infanterie, ſous la conduite de Lieutenans généraux, de Comtes & de Tribuns non employés ſur la ligne. Les unes ſe poſtent vers les aîles, les autres vers le centre, toujours prêtes à voler par-tout où l'on ſeroit preſſé trop vivement; afin d'empêcher la diſpoſition générale de ſe rompre, pour boucher les vuides occaſionnés par le déſordre, & rabbattre l'audace des ennemis.... ſi l'on veut former le coin, la ſcie ou la tenaille, ou ſi un peloton volant preſſe quelque partie de la bataille, & que n'ayant point de troupes de réſerve, on ſoit obligé d'en tirer du corps de bataille, en voulant ſe couvrir*

*d'un côté, on ſe découvrira de l'autre avec plus de danger.*

*Si vous n'avez pas de troupes de reſte, il vaut mieux faire votre front de bataille plus court, pour vous ménager des réſerves plus conſidérables (a). Il faut en avoir une vers le centre, compoſée de l'élite de votre infanterie, pour former le coin & rompre la ligne des ennemis; & de même vers les aîles des réſerves de cavalerie cuiraſſée & armée de lance, avec de l'infanterie légere pour tourner les aîles de l'armée ennemie.*

Ces deux dernieres maximes de Végece ſont fondées ſur ce qui avoit été pratiqué

---

(*a*) Onoſander dit qu'il ne faut pas moins éviter l'erreur oppoſée, qui eſt d'avoir un trop petit front & trop de profondeur, ce qui donneroit à l'ennemi la facilité d'attaquer les flancs qu'il déborderoit. Cet auteur, philoſophe de profeſſion, n'a pas été le ſeul de ſon état qui ſe ſoit mêlé d'écrire ſur la guerre; Arrien parle des ouvrages de Poſſidonius le Rhodien, philoſophe ſtoïcien, qui avoit auſſi continué l'hiſtoire de Polybe. Quand ces ſortes d'écrivains ſe bornoient à donner des maximes, ils étoient ſupportables; parce qu'ils puiſoient dans de bonnes ſources & n'étoient que les échos des maîtres de l'art: mais dès qu'ils s'aviſoient de raiſonner ſur la pratique, & vouloient diriger les opérations, ils ſe faiſoient ſiffler.

avant lui par les plus habiles Généraux. On a vu les réſerves que Cyrus s'étoit ménagées à Thimbrée, celles des ſix cohortes de Céſar à Pharſale, les ſections de phalange qu'Epaminondas avoit deſtinées pour former l'embolon à Mantinée, les différentes lignes de cavalerie & d'infanterie légeres employées par Alexandre à la bataille d'Arbelles, & à ſon imitation dans les ordres de bataille de ſes ſucceſſeurs. Ces ſortes de réſerves avoient une deſtination fixe; c'eſt-à-dire, qu'elles étoient placées dans le deſſein de faire un mouvement contre l'ennemi, ou afin de parer à celui que l'on prévoyoit qu'il devoit faire : c'eſt dans ce ſens que Végece dit qu'il faut avoir des corps de réſerve pour former le coin ou la tenaille. Si pour exécuter ces évolutions, on prenoit des troupes ſur la ligne, elles ſe remplaçoient par celles qu'on avoit miſes derrière à ce deſſein. Cette manœuvre s'appelloit chez les Grecs *parembole* *. Arrien l'a décrite dans ſa Tactique, & l'a placée au rang des diverſes diſpoſitions de la phalange.

* Interpoſition.

S'il étoit néceſſaire de ſe ménager des corps indépendans de la ligne pour exécuter certaines manœuvres, lorſque l'occaſion s'en préſentoit, il n'étoit pas moins important d'en avoir pour ſe garantir de celles de l'ennemi : ainſi la ſeconde ligne

qu'Alexandre avoit formée à la bataille d'Arbelles, étoit une réſerve deſtinée contre la cavalerie Perſanne qu'il prévoyoit devoir le tourner. Quand on n'avoit point a craindre d'inconvéniens ſemblables, & que, rangés de part & d'autre dans un ordre égal, on ne penſoit qu'à combattre de franche guerre, il étoit toujours prudent d'avoir des réſerves pour réparer le déſordre de quelque partie de la bataille, ſoutenir les troupes qui plioient, ou remplacer celles qui avoient trop ſouffert. Onoſander leur attribue encore une autre propriété. *L'effet d'un renfort de troupes fraîches eſt d'encourager celles auxquelles il ſe joint, & de décourager l'ennemi déja affoibli par un long engagement.* Végece & Onoſander avoient établi leurs préceptes ſur ce qui s'étoit pratiqué dans les ſiécles précédens. Néanmoins, malgré l'avantage reconnu des corps de réſerve, il paroît que les Grecs les ont très-ſouvent négligés. Si l'on en excepte un petit nombre de circonſtances extraordinaires, on les voit toujours rangés ſur une ſeule ligne d'infanterie & de cavalerie. Ils comptoient ſur la profondeur de leur ordre, & ſur les armés à la légere dont ils formoient une ligne en avant, ou derrière, ou bien qu'ils plaçoient ſur les flancs, ſelon la diſpoſition du terrein.

Inſtitutions militaires.

Il paroît que la méthode de combattre avec des corps de réſerve n'étoit pas fort ancienne ; Végéce en attribue l'invention aux Lacédémoniens, & dit qu'ils furent imités par les Carthaginois, enſuite par les Romains. Quant aux premiers, cela peut être ; quoique leur Tactique fût la même que celle des Grecs, on les voit ſouvent ſur deux lignes, & quelquefois ſur trois. A la bataille d'Agrigente, les troupes à la ſolde des Carthaginois étoient en premiere ligne & les Africains derriere *. Aſdrubal étoit ſur deux lignes à la bataille du Métaure ; Annibal ſur trois à celle de Zama *. Ce qu'il y a de fort ſingulier, c'eſt qu'avec cette diſpoſition, ils ſe ſont toujours fait battre ; & lorſqu'ils ont été victorieux, ils n'étoient que ſur une ſeule ligne. Ceci paroît un paradoxe ; rien cependant n'eſt plus vrai, & la raiſon n'en eſt pas difficile à deviner. Leurs lignes étoient des phalanges parfaites, dont les ſections fort allongées ne gardoient entr'elles que de très-petites diſtances : lorſque la premiere étoit renverſée, l'ennemi, qui la preſſoit vivement, ne lui donnoit pas le tems de s'écouler ſur les aîles, ou par les intervalles qui étoient trop étroits ; la foule des fuyards alloit donner contre la ſeconde, la mettoit en déſordre & ſervoit autant à la rompre que le

* Polybe, Liv. I. c. 3

* *Idem*, L. XV, c. 1.

victorieux qui ſuivoit immédiatement. On ne conçoit pas quel étoit le motif d'Annibal à Zama pour ſe ranger ſur trois lignes : ſa conduite dans cette journée eſt inconcevable, & quoique Polybe diſe qu'il fit tout ce qu'il falloit pour vaincre, il n'eſt perſonne qui ne juge que ſa diſpoſition étoit la plus propre de toutes pour ſe faire battre. La premiere ligne compoſée des étrangers Gaulois, Liguriens, Baléares, à la ſolde Carthaginoiſe, étoit deſtinée, à ce que dit Polybe, à laſſer les Romains & émouſſer leurs épées à force de tuer ; deſſein barbare & ridicule. Au lieu de faire ſervir ces malheureux de victimes, ne valoit-il pas mieux les ranger ſur les aîles des Africains qui formoient la ſeconde ligne ? Annibal par ce moyen pouvoit déborder les Romains & les envelopper. Les étrangers, pouſſés par les Romains, rompirent les Africains, & tous enſemble ſe précipiterent ſur la troiſieme ligne compoſée des troupes venues d'Italie. Annibal fut obligé de leur faire préſenter les piques pour les rejetter ſur les ennemis, qui maſſacrerent tous ceux qui ne purent ſe retirer ſur les aîles. Sa cavalerie ayant été défaite & pourſuivie aſſez loin, Maſſiniſſa & Lælius ſe raviſerent, ils revinrent tomber ſur les derrières & achever ſa défaite.

On eſt étonné de la conduite d'Annibal dans cette occaſion ; ce n'eſt plus ce héros qui avoit fait trembler les Romains en Italie, qui les avoit attirés dans tant de piéges, battu à Cannes avec tant d'habilété : c'eſt ici un Général au-deſſous de la plus médiocre capacité, qui ne tire aucun parti d'une nombreuſe armée, & qui fait une diſpoſition dont l'objet eſt des plus biſarres. Il comptoit laſſer les Romains par la deſtruction de ſa premiere ligne, les combattre enſuite avec la ſeconde, & au cas que celle-ci fût défaite, avoir recours à la troiſieme. S'il eut fait ouvrir au moins des intervalles dans ſa ſeconde ligne, les étrangers ſe ſeroient ralliés derrière, & ſe portant ſur les aîles, auroient ſervi à tourner l'armée Romaine : ces troupes, armées à la légere, étoient très-propres à faire promptement cette manœuvre. La troiſieme ligne, qu'Annibal regardoit comme ſon corps de réſerve, étoit éloignée de la ſeconde de plus d'un ſtade. Il avoit donné cette diſtance pour que les fuyards puſſent s'écouler ſur les aîles, en quoi il avoit jugé tout de travers, puiſqu'ils ſe ſauverent droit devant eux ; ce qui arrive toujours. Cette derniere ligne pouvoit être employée à des mouvemens qui auroient tout réparé, ſi Annibal y eut penſé. M. de Folard s'eſt eſcrimé là-

deſſus dans ſon commentaire, où il a fait l'analyſe des différentes ruſes qu'il pouvoit tirer de ſes trois lignes. Il ſemble en effet que le Géneral Carthaginois étoit enchanté : cependant je ſuis moins ſurpris de ſon inaction pendant le combat, que du plan qu'il s'étoit formé ; l'un étoit la ſuite de l'autre. Il ne fit rien de ce qu'on juge qu'il devoit faire, parce qu'il ne ſe l'étoit pas propoſé. Son ordre de bataille avoit un objet qu'il ſuivit juſqu'au bout ſans en reconnoître le défaut : la réflexion auroit pu le redreſſer, elle lui manqua. On peut aſſurer que ſon génie dormoit lorſqu'il le compoſa, car cette diſpoſition étoit diamétralement oppoſeé aux principes ſur leſquels il avoit combattu juſqu'alors (*a*).

---

(*a*) Si une réflexion morale peut trouver place dans un ouvrage comme celui-ci, je dirai que la conduite ſinguliere d'Annibal étoit l'effet de la deſtinée de Carthage arrivée au terme de ſa gloire. Cette époque malheureuſe devoit ſervir de prélude à ſa deſtruction & à la grandeur des Romains déſtinés à gouverner l'univers. Annibal ne manquoit ni d'expérience ni de capacité, ni même de fineſſe ; il en avoit aſſez donné de preuves. Un jeune Général étoit né pour éclipſer ſa gloire, & ſa prudence devoit lui manquer dans une circonſtance où il y alloit du tout. Si l'on éprouve tous

La phalange ne s'accommodoit nullement d'un ordre de bataille ſur pluſieurs lignes: elles étoient trop contigües & trop peſantes pour ſe ſuccéder dans le combat, ſans ſe mettre réciproquement en déſordre. La premiere étant rompue devoit néceſſairement renverſer la ſeconde, celle-ci une troiſieme, & autant qu'il y en auroit eu. Les Grecs, mieux diſciplinés & meilleurs Tacticiens que les Carthaginois, ont toujours combattu ſur une ſeule ligne d'infanterie & de cavalerie; ils étoient raſſurés par la profondeur & la ſolidité de la phalange. Lorſqu'ils ont eu des corps de réſerve, ce n'étoit pas dans le deſſein de faire ſoutenir une ligne par une autre comme les Carthaginois: c'étoient des troupes détachées, deſtinées à certaines manœuvres, ou quelquefois des corps poſtés contre les embuſcades que l'on craignoit de la part de l'ennemi. C'eſt apparemment de ceux-ci dont parle Végece, lorſqu'il dit que les Romains en prirent l'uſage des Carthaginois. Les piéges fréquens qu'Annibal leur tendit, durent leur apprendre à ſe précautionner. D'ailleurs, les Triaires qui, dans leurs or-

---

les jours la vérité du proverbe Eſpagnol, l'eſprit & le jugement ne peuvent-ils pas faillir auſſi bien que le courage.

dres de bataille formoient la réſerve ordinaire, tenoient à la compoſition de leur Tactique, portée à ſa perfection bien avant qu'ils euſſent connu les Carthaginois.

## ARTICLE II.

LA Tactique moderne eſt la même que celle des Romains, mais gâtée & corrompue. Nous nous rangeons ſur deux lignes éloignées de trois cens pas l'une de l'autre, la cavalerie de même ſur les aîles. Les bataillons gardent entre eux des intervalles plus ou moins grands ſelon qu'on le juge à propos. Ces deux lignes, qui étoient il y a vingt ans à quatre de hauteur, ne ſont plus maintenant qu'à trois, de ſorte que les deux priſes enſemble n'égalent pas la moitié de la hauteur d'une phalange; il s'en faut même beaucoup qu'elles aient celle d'une ſeule ligne Romaine: l'éloignement qu'il y a entr'elles en augmente encore la foibleſſe. Tout ceci reſſemble aſſez à la Tactique du tems de Végece, ou l'on ſe rangeoit ſur trois ou quatre lignes fort minces & ſans conſiſtance. Avec un pareil ordre que peut-on eſpérer de bon? tous les hommes ont dans l'eſprit une certaine portion de combinaiſons naturelles: le ſoldat

ſent machinalement le foible de ſa diſpoſition; il en eſt intimidé & à moitié battu. L'officier tâche en vain de le raſſurer; il ne peut lui-même ſe diſſimuler un ſentiment de frayeur qui ne vient pas d'un manque de courage, mais d'un défaut de confiance qu'il cherche inutilement. Sur la fin du dernier ſiécle, on ſe rangeoit encore à ſix de hauteur; cela pouvoit paſſer. Nos derniers réglemens militaires preſcrivent la même choſe pour les manœuvres & dans le cas de la charge *(a)*. Cependant on eſt toujours ſur trois; & ſi l'on excepte quelques occaſions particulieres à certains régimens, je n'ai pas oui dire qu'on ſe ſoit mis autrement dans toute la derniere guerre.

Avec une ordonnance auſſi énervée que celle des modernes, on juge bien que les réſerves ſont indiſpenſables, & bien plus néceſſaires qu'aux anciens; voici ſur cet article les préceptes de Montécuculi.

*Comme aux échecs celui qui a le plus de pieces à la fin gagne la partie, de même celui qui conſerve juſqu'au bout le plus de troupes entieres gagne la victoire. Il faut donc diſpoſer ſes troupes de maniere qu'elles puiſſent combattre plu-* LIV. I. c. 6.

(*a*) En 1758, il fut ordonné d'être toujours à ſix de hauteur pour exécuter les manœuvres.

*ſieurs fois : la premiere ligne doit être plus forte, parce qu'elle a les plus grands efforts à faire & à ſoutenir, la ſeconde un peu moins, & la troiſieme compoſée ſeulement de quelques réſerves.*

Après avoir recommandé d'aſſurer ſes flancs, & de placer chaque arme à ſon avantage, il dit *qu'il faut avoir ſoin que toutes les troupes puiſſent s'entre-ſecourir ſans confuſion, & que celles qui ſont rompues ne ſe renverſent pas ſur les autres. Pour cela, mettre les réſerves derrière l'infanterie, dans le milieu, ou ſur les côtés ; ou derrière une colline, un bois ; ou vis-à-vis des intervalles, afin de courir ſur l'ennemi, & de retourner à leur poſte ſans heurter les autres.*

*Etendre le front de la bataille autant qu'il faut pour n'être pas enveloppé par l'ennemi, & l'envelopper s'il eſt trop ſerré ; mais ne pas tant diminuer ſa hauteur qu'on n'en puiſſe tirer les ſecours néceſſaires, & qu'on riſque le tout en un ſeul front, au cas que les réſerves ne fiſſent pas leur devoir. Avoir ſous ſa main toutes ſortes d'armes pour s'en ſervir au beſoin ſans rompre ni démembrer les eſcadrons. Secourir à propos ceux qui ſont las, éviter les caracoles, & n'engager les réſerves que dans la dernière néceſſité, afin que les troupes rompues aient toujours un appui pour ſe rallier. Il ajoute à ceci des petites troupes de cavalerie & des pelotons*

*de mouſquetaires, deſtinés à inveſtir les eſcadrons ennemis & les pourſuivre quand ils ſont rompus.*

Il réſulte que, ſi l'ordre de bataille eſt peu étendu, on pourra n'avoir qu'une réſerve d'infanterie & de cavalerie placée derrière le centre, ou à portée, pour ſecourir cette partie de la bataille qui en auroit beſoin: ſi au contraire l'armée tient un grand front, il vaut mieux diviſer la réſerve. Dans ce cas, l'uſage ordinaire eſt d'en faire trois parties, dont l'une eſt derrière le centre de l'infanterie & les deux autres derrière les aîles. Dans un ordre de bataille régulier, on obſerve auſſi communément de placer l'infanterie de réſerve au centre, & ce qu'on a de cavalerie ou de dragons derrière la ſeconde ligne de chaque aîle de cavalerie.

C'eſt avec raiſon que M. de Montécuculi ſe récrie contre le défaut des ordonnances modernes, dans leſquelles toute l'infanterie ſe met au centre, & la cavalerie ſur les aîles, qui s'étend à pluſieurs milliers de pas. *Il eſt certain*, dit-il, *que ces deux corps ne tirent l'un de l'autre aucun ſecours, & que les aîles étant battues, l'infanterie abandonnée & decouverte par les flancs ne peut manquer d'être défaite.*

Il paroît que ce Général ſe déclare ici fortement pour le mêlange des armes: ce-

pendant, ſans adopter l'interpoſition de bataillons & d'eſcadrons ſur la ligne entiere, ce qui a plus d'inconvéniens que d'avantages, on peut rapprocher les deux armes, & les mettre plus à portée de ſe ſoutenir qu'elles ne le ſont communément. La ſeconde ligne du corps de bataille peut ſe mêler de bataillons & d'eſcadrons de cuiraſſiers, ou, ce qui vaut encore mieux, de dragons. La réſerve du centre peut-être auſſi compoſée de l'un & de l'autre. A l'égard de celles qui ſont derrière les aîles, ſi elles ne ſont pas deſtinées à tourner le flanc de l'ennemi, ou à remplacer les eſcadrons de la ſeconde ligne avec leſquels on voudroit faire cette manœuvre, elles m'y paroiſſent aſſez inutiles. Les deux lignes de cavalerie battues, ce ne ſera pas la réſerve qui rétablira le combat; elle ſera entraînée elle-même dans la déroute. L'objet principal eſt de donner des points d'appui à la cavalerie pour ſe rallier. M. le Maréchal de Saxe place entre les deux lignes des bataillons carrés qui peuvent être regardés comme des redoutes mouvantes, & qui font effectivement le même effet. Ils raſſurent la ſeconde ligne qui les voit devant elle : ſi la premiere eſt défaite, elle ſe rallie derrière : l'ennemi n'oſeroit la pourſuivre, parce qu'il eſſuyeroit en flanc le feu des carrés.

L'ordonnance

L'ordonnance de mes cohortes eſt admirable pour cet uſage, deux cohortes à huit de hauteur s'adoſſeront l'une à l'autre, en laiſſant une diſtance entr'elles de dix pas. Les deux extrémités ſeront fermées par les compagnies de grenadiers : c'eſt ce que j'appelle former le pléſion. J'en placerai entre les deux lignes de cavalerie à trois cens pas l'un de l'autre, obſervant qu'il y en ait un vers le flanc de l'infanterie, & un autre à l'extrémité de l'aîle. Ces carrés longs ont plus de ſolidité pour réſiſter à la cavalerie que le carré équilatéral. Ils ſe meuvent auſſi avec plus d'aiſance, & l'on en tire des manœuvres dont le carré n'eſt pas ſuſceptible. Les faces auront quatre-vingt hommes de front : le feu qui en ſortira ſera des plus redoutables, parce que les huit rangs peuvent tirer ſur la cavalerie. La tête & la queue d'un pléſion, ne préſentant qu'un front de 28 ou 30 hommes, donnent par conſéquent peu de priſe à un eſcadron, & ne courent aucun riſque. Les armés à la légere, attachés aux cohortes qui ſeront en pléſion, ſe diſperſeront par pelotons dans les intervalles des eſcadrons de la premiere ligne : comme je les ſuppoſe formés à ce genre de combat, ils y rendront un très-grand ſervice. Si la ligne étoit pliée, ils ſe retireroient à l'abri des pléſions, dont la

proximité doit les raſſurer; la ſeconde ligne, ſoutenue par le feu des pléſions & des armés à la légere, viendroit à la charge, ou bien la premiere qui ſe ſeroit ralliée reparoîtroit, & battroit certainement l'ennemi qu'elle trouveroit ruiné & en déſordre. Cette diſpoſition ſeroit excellente pour une armée inférieure en cavalerie : avec elle il ſeroit poſſible de ſe paſſer d'une ſeconde ligne, du moins de n'y avoir que quelques eſcadrons, pour renforcer la premiere ſi elle étoit rompue, ou, ſi elle en avoit beſoin, pour rompre la ſeconde de l'ennemi.

Je ſuppoſe que la premiere ligne de cavalerie ſoit de dix-huit eſcadrons, & qu'il faudra quatre pléſions pour la ſoutenir : ſi les deux aîles ſont diſpoſées également, ce ſeroient ſeize cohortes dont on auroit beſoin. Il peut arriver qu'on n'ait pas aſſez d'infanterie pour cet objet : dans ce cas, on ne formera le pléſion que d'une ſeule cohorte; on la mettra à ſix de hauteur afin d'augmenter ſon front, qui ſera de cent quatre hommes. Lorſque le pléſion ſera formé, chaque face aura cinquante-deux hommes : la compagnie de grenadiers & une d'armés à la légere, partagées également, fermeront les extrémités (*a*). Le pléſion de cette maniere

(*a*) C'eſt-à-dire que les grenadiers formeront

aura encore assez de force; je lui trouve même plus de légéreté & plus d'aptitude à suivre les mouvemens des aîles de cavalerie : c'est ce qui ne se rencontre pas dans le carré, qui est le corps le plus pesant que je connoisse.

La méthode que je propose, pour rapprocher & mêler les deux armes, est incontestablement la meilleure. Mes plésions sont des corps qui ont toutes les propriétés nécessaires pour cette ordonnance. Ils ont assez d'activité pour combiner leurs mouvemens avec ceux de la cavalerie, de solidité pour résister à celle de l'ennemi, & d'extension pour l'accabler d'un grand feu. C'est ici le point capital, puisque l'on a pour objet d'arrêter la cavalerie victorieuse & de favoriser le ralliement de la sienne.

M. le Maréchal de Saxe condamne absolument le mêlange de bataillons & d'escadrons sur la ligne, *parce que quand l'infanterie ennemie vient vous attaquer, elle tire également sur ces escadrons comme sur l'infanterie; il y a des chevaux tués, la confusion se met par-tout, les escadrons lâchent le pied, & la tête tourne à l'infanterie qui fuit aussi....*

---

la tête & la queue, & que les armés à la légere feront derrière eux pour leur donner plus de hauteur.

*ſi ces eſcadrons s'abandonnent ſur l'ennemi qui les recevra à grands coups de fuſil & de bayonnette, & qu'ils ſoient repouſſés, ils ſe renverſeront ſur l'infanterie, parce qu'ils retrouveront difficilement leur poſte.* Tout cela s'eſt vu à la bataille de la Marſaille en 1693. Le Duc de Savoye, qui commandoit l'armée des Alliés, avoit compoſé ſa premiere ligne de bataillons & d'eſcadrons mêlés alternativement; il s'étoit promis de cette diſpoſition le ſuccès le plus brillant : cependant la partie de ſon front de bandiere, qui ſe trouva oppoſée à notre infanterie, fut renverſée à la premiere charge. On vit dans cette occaſion ce que pouvoit faire l'infanterie ſans piques contre la cavalerie. On avoit alors des bayonnettes à manche de bois : les ſoldats les mirent au bout du fuſil, chargerent les eſcadrons ſans tirer & les culbuterent; les bataillons abandonnés & en déſordre s'enfuirent derrière la ſeconde ligne. De notre côté, M. le Maréchal de Catinat avoit obſervé que le terrein par où marchoit notre aîle droite étoit rempli de vignes; il y fit diſtribuer une brigade de quatre bataillons qui n'y furent pas inutiles. Ceci ne doit pas être regardé comme un mêlange; la circonſtance exigeoit cette précaution. Ces bataillons furent poſtés dans les endroits les plus dif-

ficiles, il y en avoit même trois enſemble. Quatre bataillons placés inégalement ſur une ligne de vingt eſcadrons ne caracteriſent pas l'ordre mêlangé. Cela ne peut s'appeller qu'une diſpoſition relative au local.

Le Maréchal de Saxe n'eſt pas plus partiſan des pelotons inſérés entre les eſcadrons, *parce que*, dit-il, *la foibleſſe ſeule de cet ordre intimide des troupes d'infanterie qui ſe regardent comme perdues ſi la cavalerie les abandonne. Si celle-ci fait un mouvement bruſque, ce qui eſt de ſon eſſence, elle les laiſſe derrière, & ne les voyant plus, en eſt deconcertée.* On pourroit oppoſer à ſon avis celui des plus grands Capitaines. Mais laiſſons à part ces autorités, convenons même de la vérité de ce qu'il dit. Tout inconvénient diſparoît ſi l'on employe des armés à la légere dreſſés à ce manége comme ceux des Grecs & des Romains. Cependant il faut obſerver que les Grecs ne s'en ſervoient que pour ſuppléer à leur foibleſſe; dès qu'ils avoient aſſez de cavalerie légere, ils n'y penſoient plus.

On trouvera que j'ai parlé ſouvent du mêlange de l'infanterie & de la cavalerie. J'ai cru ne pouvoir m'en diſpenſer toutes les fois que j'en ai eu occaſion; parce que c'eſt le point capital de la grande manœuvre, & que les opinions m'ont paru ſur

ce ſujet très-partagées. Tout le monde convient aſſez de l'avantage de faire ſoutenir les deux armes l'une par l'autre, & de la néceſſité de les rapprocher : mais on n'eſt point d'accord ſur les moyens. Les uns ont voulu entrelarder les bataillons & les eſcadrons ; d'autres ſe ſont contentés de jetter entre les eſcadrons des pelotons d'infanterie. M. de Folard a imaginé les colonnes, & les a mêlées dans tous ſes ordres de bataille avec la cavalerie. Nous avons vu d'habiles Généraux n'approuver aucun de ces ſyſtêmes ; celui des colonnes ſur-tout a paru au Maréchal de Saxe plus brillant & plus ingénieux qu'avantageux dans la pratique. J'ai examiné le pour & le contre de ces méthodes : par les exemples que j'ai rapportés, on a pu les voir ſous différens aſpects, & juger de leurs avantages & de leurs défauts. Dans cette diverſité de ſentimens, j'ai tâché de trouver un point fixe, qui diminuât les inconvéniens, & qui réunît les avantages que l'on cherche : le genre d'ordonnance que j'ai choiſi m'a paru le plus propre à ce deſſein, le plus analogue aux principes des anciens, & le plus convenable pour toutes les diſpoſitions qui tendent à renforcer un ordre de bataille, en faiſant ſoutenir l'une par l'autre les différentes armes.

# CHAPITRE HUITIEME.

## *Dissertation sur le coin.*

LE coin est une évolution sur laquelle les opinions ont été très-partagées jusqu'à présent. Le Chevalier de Folard ne paroît pas avoir cru qu'elle ait été réelle, non plus que M. Guiscard, bien plus profond que lui dans la Tactique ancienne. Le nouveau traducteur d'Elien a pensé différemment & s'est efforcé de prouver l'affirmative. Malgré tous les passages dont il s'est appuyé, on ne reconnoît pas moins l'excès de sa prévention, non que ses raisons ne soient souvent fondées, mais parce qu'elles ne sont pas sans repliques, & que les autorités contraires sont encore en plus grand nombre. Les différentes applications des mêmes termes, le peu de fond que l'on doit faire sur un auteur comme Elien, les erreurs où Végece même est si souvent tombé, ont occasionné cette variété de sentimens & notre incertitude. Il est certain qu'en prenant quelques passages à la lettre, on ne doutera pas d'y trouver un véritable coin; pour

ſe déſabuſer, il faut les comparer avec d'autres, & faire attention aux circonſtances où les termes *embolos* & *cuneus* ſont employés. Commençons par les Grecs.

Il eſt vrai que Xénophon dit mot pour mot, dans le récit de la bataille de Mantinée, qu'*Epaminondas forma un embolon d'infanterie avec lequel il s'avança pour choquer l'ennemi, comme une galere le fait avec ſa proue.* Ceci ne prouve pas évidemment que ce qui étoit un *embolon* fût pointu à la tête & large à la queue. Ce corps marchoit en avant de la ligne qui ſuivoit : dans cette ſituation, un oblong repréſentoit auſſi bien qu'un triangle le mouvement de l'éperon d'une galere. Dans la même action, Epaminondas fit auſſi un *embolon très-fort* de toute ſa cavalerie *. On ne dira pas ſans doute qu'il en fit un coin. En accordant que les Grecs aient formé leurs eſcadrons en coin ou en lozange, il n'y a pas d'apparence que toute la cavalerie Thébaine n'ait compoſé qu'un ſeul coin. Je ne vois que deux manieres d'entendre ceci : l'une eſt de penſer que la ligne fut briſée & repliée en arrière dans la forme d'un V ; l'autre que le Général voulant cacher une partie de ſes forces, avoit racourci ſa ligne, & doublé ſes eſcadrons les uns derrière les autres. C'eſt là le ſens pour lequel je me

* V. Les remarques ſur la bataille de Mantinée, t. I. p. 191.

ſuis décidé dans l'expoſé de la bataille de Mantinée. Je me ſuis fondé ſur l'uſage des Grecs, qui prenoient cette diſpoſition dans les cas où ils ne vouloient pas montrer toutes leurs forces, comme dans ceux où ils ne pouvoient s'étendre. Elien, qui l'a miſe au rang des évolutions de la cavalerie, ne m'eſt point contraire. Le terme *embolon* ne m'a donc paru ſignifier ici qu'un gros d'eſcadrons ramaſſés ayant beaucoup de profondeur. Rien n'empêche qu'on ne l'entende de même pour l'infanterie.

Il n'eſt pas plus évident qu'Epaminondas ait formé un triangle à Leuctres qu'à Mantinée. Xénophon dit que les Lacédémoniens étoient ſur douze de hauteur, & que les Thébains firent un corps qui avoit au moins cinquante rangs. S'ils euſſent été diſpoſés en triangle, pourquoi l'hiſtorien ne ſe ſeroit-il pas exprimé dans les mêmes termes qu'à Mantinée? Il ſe contente de marquer que les Thébains étoient ſur beaucoup de profondeur. Quand on dit qu'une troupe eſt formée ſur une telle hauteur, & que l'on déſigne le nombre des rangs, cela veut dire qu'ils ſont d'une égale longueur, par conſéquent que la figure eſt carrée. Il eut été aſſez ridicule de dire d'un corps triangulaire où il y auroit eu un ou deux hommes à la pointe, & cinquante à

la baſe, que ce corps avoit cinquante rangs. Ce qu'en dit Plutarque ne donne que l'idée d'un gros d'infanterie, & Diodore ne parle que d'une troupe épaiſſe & comprimée. L'expreſſion *obliquam phalangem formavit*, (il diſpoſa ſa phalange en oblique) ne ſignifie que l'ordre de l'attaque : c'eſt ce me ſemble être bien prévenu d'en conclure qu'il y avoit un coin.

Lorſqu'Alexandre attaqua les Taulantiens, qui occupoient un défilé où il vouloit paſſer, il fit diverſes manœuvres pour les engager à ſe dégarnir dans cet endroit ; enſuite formant tout-à-coup un *embolon* de ſa phalange, il ſe jetta dans le défilé. Rien ne déſigne ici un coin plûtôt qu'une colonne. De même au chapitre de la bataille d'Arbelles, où il eſt dit qu'Alexandre mit en coin la cavalerie de ſon aîle droite & l'infanterie la plus proche pour ſe jetter rapidement dans les vuides qu'il appercevoit dans la ligne Perſanne. Il eſt encore moins vraiſemblable qu'Alexandre ait formé un coin de toutes ſes compagnies royales, qu'Epaminondas de toute ſon aîle gauche à Mantinée. Celui-ci avoit, comme je l'ai dit, pour objet de cacher une partie de ſes forces, ce qu'il pouvoit faire en briſant ſa ligne & lui faiſant former un angle qui auroit préſenté ſa pointe. Ale-

Arrien. Liv. I.

xandre n'avoit pas le même motif à Arbelles : il étoit queſtion de ſe jetter promptement dans les trouées de la ligne ennemie. Cela ſe fit en ordre de marche; c'eſt-à-dire en colonne, qui eſt la diſpoſition qui en approche le plus. Le terme *embolos*, employé ici par Arrien, ne ſignifioit donc pas la même choſe que Xénophon lui fait exprimer à Mantinée. C'eſt déja une forte preuve que les Grecs en faiſoient des applications différentes.

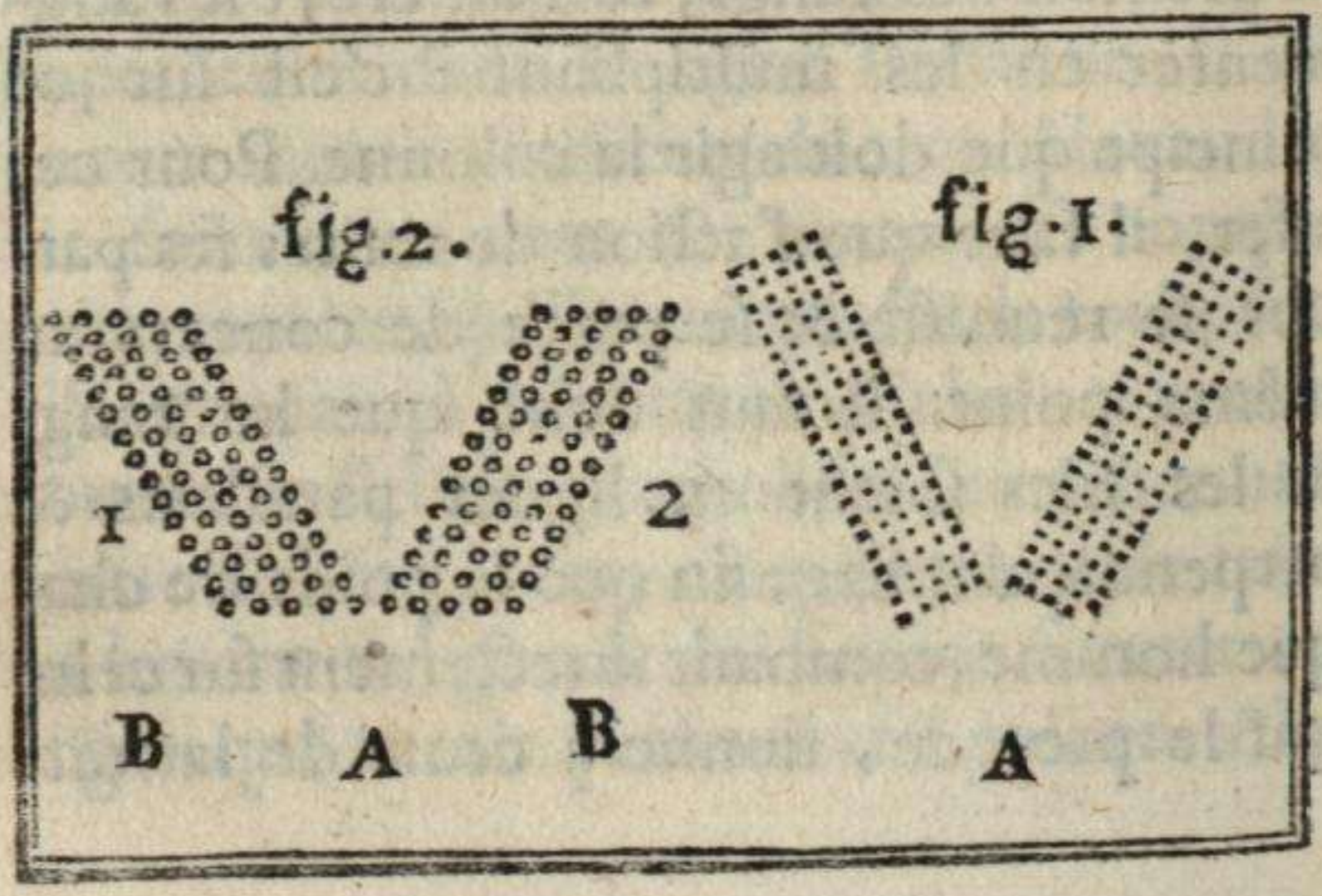
Suppoſé qu'il reſte encore beaucoup d'incertitude ſur le véritable ſens de ce terme; pour ſe déterminer en faveur de la diſpoſition angulaire, il faudroit ſe convaincre qu'elle fût plus aiſée à former que le carré plein, ayant plus de hauteur que de front *, que ſa marche fût plus rapide & ſon choc plus impétueux. Examinons ceci un moment. La force de l'ordre Grec étoit établie ſur la preſſion des rangs, & l'on croyoit l'augmenter en les multipliant : c'eſt ſur ce principe que doit agir la colonne. Pour cet effet, il faut que l'action de toutes ſes parties ſe réuniſſe & ſe porte de concert au même point. Il faut donc que les rangs & les files ſoient en lignes paralleles & perpendiculaires; afin que le poids de chaque homme, tombant directement ſur celui qui le précéde, donne à ceux de la tête

* c'eſt-à-dire, la colonne.

l'impulſion violente qui doit enfoncer l'ennemi. Si cette impulſion eſt réelle, elle ne peut ſe trouver que dans un corps carré ; parce que le mouvement de chaque partie y eſt directe, & que l'une communique à l'autre la maſſe entiere de ſes forces, autant qu'il eſt en ſon pouvoir. Voyons ſi ce ſera la même choſe dans le triangle.

Le coin, dans le ſens d'Elien, ſera ſimplement un angle qui préſente ſon ſommet, ou bien un triangle plein. Dans le premier cas, la phalange n'aura fait d'autre mouvement que de ſe briſer par le centre, en ſe repliant de droite & de gauche *. Mais ce ne ſera pas de cette façon qu'elle marchera : pour qu'elle puiſſe ſe mettre en mouvement, il faut que la tête faſſe directement front vers [A], par conſéquent que les files ſoient en écharpes comme dans la *fig.* 2. On voit qu'il n'y a plus d'action di-

* *V.* la fig. 1.



recte dans cette diſpoſition, puiſque le mouvement des hommes de la file [1] & de la file [2] ſe dirige vers [*B*] & non vers [*A*], qui eſt cependant le point où le coin doit faire effort. Le mouvement des autres files ſe dirige de même : ainſi leurs parties n'agiſſent plus immédiatement l'une ſur l'autre, & ne ſe touchent qu'en ligne transverſale. Où ſera donc la force de la tête du coin? je n'en vois aucune, & je n'apperçois dans la marche qu'une ſource de déſordre & de confuſion.

Formons à préſent un triangle plein, qui ſera peut-être plus ſolide. Il y a deux manieres de le compoſer, ſelon la méthode d'Elien, qui veut au moins trois hommes à la tête du coin. La premiere eſt à files & rangs paralleles; la ſeconde à rangs ſans files. Dans la premiere, je vois les trois files du milieu de ſept hommes de hauteur, & le dernier rang, qui eſt la baſe du triangle, de quinze, ainſi en augmentant; de ſorte que ſi je porte ces trois files à cinquante hommes chacune, la baſe en aura cent un. Ce n'eſt point là un corps plus profond que large; au contraire, il aura toujours, de tel nombre qu'il ſoit, le double de largeur à ſa baſe que de hauteur perpendiculaire.

*v.* la fig. 1 à la page ſuivante.

Il faut ſuppoſer que les rangs ſont ſerrés dans l'une & l'autre figure.

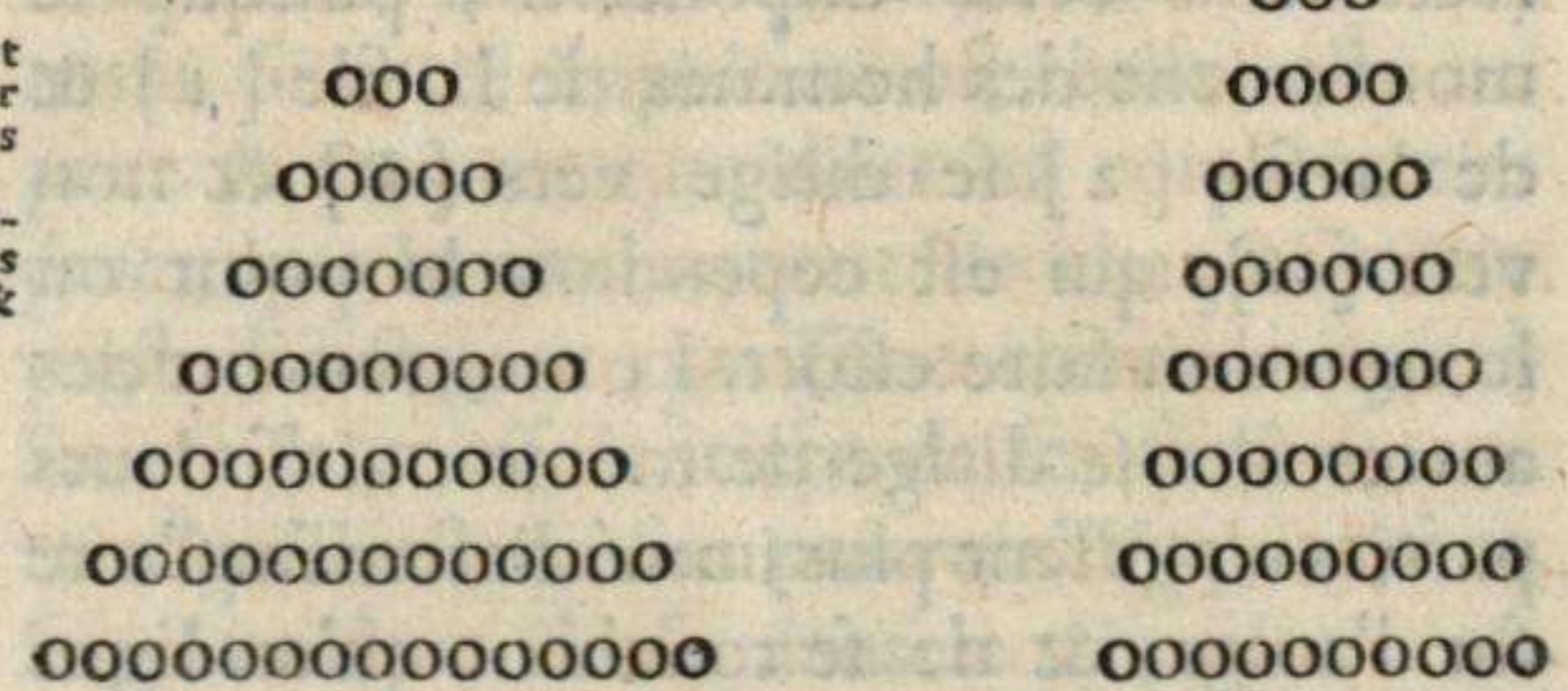


*Fig. 1.* *Fig. 2.*

v. la fig. 2. EN la formant à rangs ſans files, la baſe ſera moins étendue, mais toujours beaucoup plus que ſa longueur. L'impulſion de ce corps eſt à la vérité plus forte que celle de l'angle ſimple ; mais je demande où eſt la facilité de le former devant l'ennemi. Alexandre étoit tout près des Perſes quand il prit la forme du coin, tout près des Taulantiens qui l'enveloppoient même quand il voulut ſe jetter dans le défilé. En vérité, ceci ne mérite pas la peine de s'épuiſer en démonſtrations, & ſe ſent aſſez de ſoi-même. Je ne conçois pas comment on a pu croire cette évolution plus impulſive que la colonne, & plus aiſée à former. Je l'ai éprouvé de toutes les manieres ſur le terrein, & me ſuis convaincu qu'en fait de Tactique, la figure la plus parfaite ſera toujours le carré, c'eſt-à-dire, celle qui peut ſe calculer en multipliant deux de ſes côtés.

C'eſt la ſeule qui fourniſſe de la préciſion pour les manœuvres, & de la juſteſſe dans les diviſions. On voit bien que M. de Buſſi s'eſt trop prévenu pour ſon auteur, ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux qui traduiſent. Il ne me paroît pas pour cela moins reſpectable par ſes lumieres & l'utilité de ſon travail.

Paſſons maintenant aux Romains, voyons ſi leur *Cuneus* exprimoit la même idée que l'on veut avoir été attachée à *l'Embolon*; on ne peut douter que ce terme n'ait eu pluſieurs ſignifications. Dans Tite-Live, il exprime ſouvent des manipules, ou des cohortes, ou bien telle diviſion de troupes que ce ſoit, ſur la ligne : c'eſt ainſi que dans la bataille contre les Latins, où ſe dévoua Décius, il eſt dit que les Romains firent un tel carnage des ennemis qu'à peine il en échapa la quatrieme partie. *Tantaque cæde perrupere cuneos, ut vix quartam partem relinquere hoſtium.* Nous appliquons de même tous les jours le terme *bataillon*; & nous dirions, par exemple, *les bataillons des Turcs furent preſque tous taillés en piéces*, quoique leurs corps d'infanterie ſoient cependant bien differens de nos bataillons. Les auteurs des quinzieme & ſeizieme ſiécles appelloient quelquefois toute l'infanterie qui formoit le corps de bataille *le bataillon des*

*gens de pied.* Tite-Live s'eſt ſervi dans le même ſens du mot *cuneus* pour exprimer la phalange Macédonienne. *Et cohortes invicem ſub ſigna, quæ cuneum Macedonum, (phalangem ipſi vocant) ſi poſſent vi erumperent, emittebat.* On voit auſſi dans ce paſſage, comme dans bien d'autres, que *cohortes* exprimoit ici les manipules; car c'étoit encore dans le tems de cette ordonnance. Ainſi *cohors* & *cuneus* s'employoient indifféremment pour déſigner tel corps d'infanterie que ce fût. Tacite ſe ſert du mot *cuneus*, comme Tite-Live, & l'applique même à un gros détachement mêlé d'infanterie & de cavalerie. Lorſque Germanicus voulut ravager le pays des Marſes, il ſépara ſon armée en quatre corps, *in quatuor cuneos diſpertit.* Le même auteur dit auſſi que Tibere appelloit l'ordre des Chevaliers *le coin de Germanicus. Cuneum Germanici appellavit* (*a*).

Liv. 32. c. 17.

Annal. Liv. I.

Idem. Liv. II.

Dans les occaſions où il falloit exprimer un corps ſerré & deſtiné à s'ouvrir un paſſage, ou bien pluſieurs troupes réunies pour faire plus d'effort, on employoit le terme *cuneus* : mais il n'eſt dit nulle part qu'il fût angulaire. Tacite y ſubſtitue quelquefois le terme *globus*, qui ne veut dire

(*a*) Parce que Germanicus étoit à leur tête comme Prince de la jeuneſſe.

autre

autre choſe qu'une aſſemblée, un amas conſidérable d'hommes. L'armée Romaine étant séparée de celle d'Arminius par le Veſer, Germanicus fit paſſer une partie de ſa cavalerie à un gué avec des Bataves auxiliaires. Les Cheruſques ayant fait ſemblant de fuir, Cariovalde, chef des Bataves, les ſuivit avec trop d'ardeur, & fut bientôt inveſti. Il ordonna à ſes gens de former une maſſe pour rompre les ennemis qui l'aſſailloient de toutes parts : *hortatus ſuos ut ingruentes catervas globo frangerent.* Idem Liv. II.

Lorſque Tite-Live, parlant de la bataille de Pydna, dit que le Conſul Flaminius ſépara toute ſon infanterie en pelotons, cela veut dire qu'il lui ordonna d'attaquer par manipules comme je l'ai expliqué au chap. IV de la premiere partie : Plutarque, qui l'a copié, a dit la même choſe. Frontin ſe ſert, pour cette même occaſion, du mot *cuneus*, mais dans le même ſens que Tite Live lorſqu'il lui fait ſignifier des manipules. La maniere dont il s'explique eſt très-claire. Il dit que le Conſul, ayant obſervé la diſpoſition des ennemis, forma ſes trois lignes en coins, entre leſquelles il inſera les Vélites : *triplicem aciem cuneis inſtruxit, inter quos ſubinde Velites emiſit.* Ceci ne repréſente que la forme naturelle de la premiere ordonnance Romaine, qu'on employoit tou-

jours contre la phalange. Le traducteur d'Elien, qui s'eſt fait de ce paſſage une autorité, ne pouvoit fournir de plus fortes armes contre lui. Il en eſt de même de pluſieurs autres.

Dans la guerre contre Civilis, les vieilles cohortes Bataves, qui avoient abandonné le parti des Romains, marchoient dans le deſſein de paſſer le Rhin auprès de Bonne.

Tacite. Hiſt. liv. IV. H. Gallus, qui commandoit un camp dans cette partie, fit ſortir trois mille légionnaires avec pluſieurs cohortes auxiliaires des Belges pour leur couper le chemin. Les Bataves formés à la diſcipline Romaine ſe mirent en coin, renverſerent la légion & ſe firent jour à travers les Belges. La maniere dont Tacite s'exprime ne veut pas dire que les coins étoient pointus & angulaires. *In cuneis congregantur, denſi undique & frontem tergaque ac latus tuti.* Cela ſignifie aſſez clairement qu'ils étoient épais & ſerrés partout, que le front la queue & les côtés étoient également forts. On voit ici toutes les propriétés du carré, & point du tout celles du triangle. Celui-ci, en ſe préſentant par la pointe, n'a pas de front & n'eſt pas également épais par-tout.

Tite-Live Dans l'occaſion où les trois cens Fabiens environnés d'ennemis formerent le coin pour gagner une hauteur, dans celle ou ſix

cens Romains eurent l'audace, après la bataille de Cannes, de ſortir en coin du petit camp pour ſe rejoindre à ceux qui étoient reſtés dans le grand, lorſqu'une partie des légionnaires, inveſtis par les Sicambres, regagnerent de même le camp de Cicéron ; dans toutes ces occaſions, dis-je, on ne peut entendre qu'une maſſe d'hommes réunis & ſerrés. Rien n'y déſigne une figure angulaire plutôt qu'une autre. Sur quoi peut-on ſe fonder pour l'imaginer ? ſur ce qu'ont dit Elien & Végece : mais Elien n'étoit point un homme de guerre, & a pu prendre des manœuvres de pure théorie, dont les Grecs ne manquoient point dans leurs écoles, pour des évolutions (a) pratiquées à la guerre. Végece, qui n'avoit pas plus d'expérience, y a cru de même, ou l'a peut-être copié. L'autorité de ces deux perſonnages ne ſuffit pas pour perſuader. Si Xénophon, Céſar, Frontin même, euſſent fait la deſ-

Comm. liv. VI de la guerre des Gaules.

(a) Elien jugeoit ſi peu militairement des choſes, qu'il donne pour exemple un eſcadron en lozange qui attaque une phalange entiere, laquelle ſe replioit en avant pour faire la tenaille. Je demande s'il eſt naturel d'oppoſer une phalange entiere à un eſcadron de 128 Maîtres? Où eſt la proportion? On voit bien que ceci n'eſt qu'une de ces imaginations claſſiques dont s'amuſoient les profeſſeurs de Tactique.

cription du coin dans quelqu'occaſion de guerre, on ne pourroit plus en douter.

Je conviens que l'armée navale des Romains étoit rangée en triangle à Ecnome, à la pointe duquel étoient les deux Amiraux. Mais la Tactique élémentaire de mer eſt bien différente de celle de terre. Les vaiſſeaux n'ont pas beſoin de former des files & des rangs égaux pour ſe joindre & ſe donner de la force. L'objet des Généraux étoit d'attaquer le centre des Carthaginois ; & ſi ceux-ci ſe fuſſent repliés ſur les deux côtés du triangle, les vaiſſeaux qui faiſoient front en-dehors leur réſiſtoient, tandis que les deux aîles qui débordoient les euſſent enveloppés; de ſorte qu'ils ſe ſeroient trouvés entre deux lignes de vaiſſeaux Romains. Mais Polybe dit que cet ordre reſſembloit à un véritable *embolon* ; donc l'*embolon* étoit toujours triangulaire : fauſſe concluſion. *Embolos*, comme *cuneus*, s'appliquoit indifféremment à toute ordonnance qui paroiſſoit avoir beaucoup de profondeur, & déſignoit plutôt cette propriété qu'une figure triangulaire ou carrée.

L'ordre en coin que prirent les Francs à la bataille de Caſilin eſt parfaitement exprimé; on ne peut y méconnoître le triangle. Mais il faut obſerver que c'étoit une armée entiere qui avoit pris cette diſpoſi-

tion, plus défenſive qu'offenſive. Quoiqu'Agathias diſe qu'elle reſſembloit au Δ des Grecs, & que la partie antérieure finiſſoit en pointe, il y a cependant lieu de croire qu'elle étoit tronquée. Les deux aîles, ſemblables aux jambes, s'étendoient au loin & s'éloignoient inſenſiblement l'une de l'autre, de maniere que le milieu étoit vuide & que les hommes s'y tournoient le dos. *Nuda virorum terga ſerietim apparerent.* Cela prouve que l'ordre étoit défenſif & n'étoit pas préciſément deſtiné pour marcher en avant. Les Francs ne ſe ſervoient alors que d'infanterie : or cette diſpoſition n'avoit d'autre objet que d'éviter d'être pris par derrière & enveloppés par la cavalerie Romaine. Nonobſtant cela, ils furent défaits. Narsès les fit attaquer de front par ſon infanterie, tandis que la cavalerie vint fondre de droite & de gauche ſur les aîles, & tourna même ſur les derrières. Elles les accabla de traits & de fléches ſans qu'ils puſſent y répondre, parce qu'ils n'étoient encore armés que de larges épées & de leurs franciſques*, & n'avoient pour défenſive qu'un mauvais bouclier ; ils furent tous taillés en piéces. On ne voit pas qu'ils aient tâché de mettre en uſage l'avantage qui peut ſe trouver dans l'évolution du coin, de pouſſer en avant & d'enfoncer. Loin de là, ce fut l'in-

* Hache d'armes très-courte qui ſe lançoit.

fanterie Romaine qui les attaqua, & ils s'ôterent par leur diſpoſition le moyen de faire agir cette impétuoſité qui leur étoit ſi naturelle. Cet événement ne favoriſe en rien l'opinion des partiſans du coin : au contraire, on voit ici que l'armée des Francs prit un ordre de bataille auſſi mauvais que ſi elle ſe fut miſe en rond.

Si jamais on a formé un coin, il a dû être offenſif; tel fut ſans doute l'ordre que prirent les Limigantes, ſous l'Empereur Conſtantin, déſigné ſous le nom de *caput porci*, *tête de porc*; mais il ne faut pas douter que le front n'eût une certaine longueur. Ce corps devoit être formé de pluſieurs lignes les unes derrière les autres, de maniere que la ſeconde débordoit la premiere, la troiſieme la ſeconde, ainſi du reſte.

*V.* Ammien Marcell.

CECI n'a plus l'inconvenient d'un coin où les files & les rangs ſont en écharpe, comme dans la phalange repliée. Les files & les rangs ſont ici paralleles, le front de la tête eſt appuyé par toute la hauteur, & les côtés ſe défendent par les angles ren-

trans. C'eſt la ſeule façon raiſonnable de former cette évolution, & qui peut s'exécuter avec la plus grande facilité, même en marchant. Suppoſons une ligne de quinze corps ſur huit de hauteur & quarante de front: le corps [A] du centre marchera pour faire la tête; les deux corps [B] ſuivront & ſe placeront derrière, débordant également de chaque côté: les trois corps [C] enſuite, après eux les quatre [D], enfin les cinq [E]. Toute autre eſpece de triangle eſt ridicule, chimérique & impraticable. M. de Sancta Crux, qui a donné bonnement dans toutes les rêveries d'Elien & de Végece, propoſe de pouſſer en avant des pelotons de ſoldats d'élite. Il les diſpoſe en coin, un ſeul homme à la tête, & il aſſure que c'eſt la forme la plus convenable pour rompre la ligne ennemie, parce que la pointe une fois entrée augmentera le vuide inſenſiblement. Ne diroit-on pas qu'un coin de ſoldat doit ſe faire une ouverture comme un coin de fer qui entre dans du bois (*a*)? Ce paralogiſme ne mé-

*V.* la fig. précédente.

(*a*) C'eſt la ridicule comparaiſon qu'en fait Elien. *Ainſi*, dit-il, *l'extrémité tranchante & acérée d'une pique ou d'un épée donne entrée au reſte du fer, quelque gros qu'il ſoit.* Ne voilà-t-il pas une belle trouvaille. Cela ſeul prouve qu'Elien n'étoit point

rite pas d'être réfuté; auſſi n'y perdrai-je pas mon tems. Voici encore une autre invention de ſa façon. *Si votre cavalerie ſe trouve avoir affaire à de l'infanterie, faites avancer devant chaque eſcadron dix ſoldats d'élite des plus braves; faites-les ſuivre par deux petits partis de huit hommes chacun, commandés par des officiers réformés, ou des Sergens intrépides, afin que les ennemis faſſent ſur eux une grande partie de leur feu. Si ces petits partis ſe font jour & enfoncent la ligne des ennemis, ils chargeront en flanc par un mouvement de converſion à droite & à gauche, tandis que vos eſcadrons s'avanceront à grands pas pour profiter de la confuſion où ſera l'infanterie.* Juſque là on n'avoit pas découvert qu'une troupe de huit ou dix hommes eût la propriété d'enfoncer une ligne: d'en attirer le feu, à la bonne heure, ſi l'ennemi veut bien le lâcher en entier; mais il faudroit qu'il fût imbécile. Je ne ſai à quoi penſoit M. de Sancta Crux, quand il a débité de pareilles rêveries; ſans doute qu'il ſommeilloit comme Homere, & plus profondement. Cela lui arrive aſſez ſouvent dans le cours d'un ouvrage rempli d'excel-

---

homme de guerre. Les gens qui ne ſont pas du métier conçoivent les choſes comme l'imagination les leur préſente: la vraiſemblance les ſéduit. Il y a ſouvent bien loin de là à la réalité.

lentes choſes ; mais qui ſont noyées dans un fatras immenſe de détails, de citations, & de répétitions.

Puiſque je ſuis ſur le chapitre des imaginations ſingulieres, je ne le quitterai point ſans avoir parlé d'une autre évolution qui ſe trouve dans Végece & qu'il appelle la ſcie. *C'eſt*, dit-il, *une diſpoſition en ligne droite qu'on porte promptement au front de bataille pour y réparer le déſordre.* M. de Sancta Crux a dit qu'on l'oppoſoit à la tenaille : quelques uns lui ont attribué une figure à angles ſaillans & rentrans ; comme ſi une ligne de troupes pouvoit ſe former ſur le plan d'une ligne de fortifications. On doit bien s'attendre que je ne ferai pas plus d'honneur à cette idée qu'aux précédentes. Je ſai bien qu'un des principes de la Tactique eſt que les différens corps d'une armée ſe ſoutiennent réciproquement ; il eſt même avantageux que, par leurs diſpoſitions, les unes puiſſent flanquer les autres : mais il ne faut pas qu'elles ſoient un obſtacle aux différentes marches qu'on peut être obligé de faire ſur la droite, ſur la gauche, ou en avant ; c'eſt ce qui eſt impoſſible dans l'ordre à angles ſaillans & rentrans. Pour ce qui eſt de la ſcie, il eſt aiſé de comprendre ce que c'étoit par les termes de Végece. Lorſqu'une aîle étoit en déſordre, & que l'on craignoit d'être

pris en flanc, on y portoit un corps de troupes qui ſe plaçoit de maniere à arrêter l'ennemi ; c'eſt ce que nous appellons actuellement *potence* : ou bien, s'il s'étoit fait quelque part une ouverture à la ligne dans laquelle l'ennemi eût pénétré, pour empêcher qu'il ne s'y jettât en plus grand nombre, on faiſoit avancer promptement la ſcie qui ſe mettoit au devant de la brêche. Par cette poſition elle coupoit ce qui s'y étoit engagé, & s'oppoſoit en même tems aux troupes qui ſe préſentoient encore pour y entrer. Cela pouvoit arriver, par exemple, à un coin qui ſe feroit avancé rapidement, & qui ayant percé n'auroit pas été ſoutenu d'aſſez près par la ligne. Dans un combat contre les Volſques, une troupe de Romains chargea avec tant d'impétuoſité, que l'ennemi ne pouvant en ſoutenir le choc, prit le parti de lui laiſſer le paſſage libre. Les Romains s'étant engagés au-delà de la ligne, les Volſques la refermerent & les battirent. La ſcie tiroit comme on voit ſa dénomination de ſon effet, & non de ſa figure, qui n'étoit autre choſe qu'une ſimple ligne droite. Végece recommande d'avoir des troupes de réſerve pour la former dans le beſoin, ainſi que le coin & la tenaille, afin de n'être pas obligé d'en prendre ſur la ligne. Ce précepte étoit bon, & c'eſt ce qu'il a de meilleur dans tout cet article.

# CHAPITRE NEUVIEME.

## *Examen de la colonne du Chevalier de Folard.*

### ARTICLE I.

RIEN n'eſt plus ſéduiſant que le ſyſtème de la colonne ; d'autant plus qu'il eſt l'antipode de celui des bataillons, dont la foibleſſe eſt inconteſtable, & ne peut ſe déſavouer par le bon ſens. Mais à l'examen on y voit pluſieurs inconvéniens que l'extrême prévention de M. de Folard, & ſon amour pour un être qu'il penſoit avoir créé, l'ont empêché d'appercevoir. En partant du principe dont il s'étoit coëffé, il en a fait réſulter des ordres de bataille mêlangés de cavalerie & d'infanterie, qui peuvent être très-dangereux. Il a cru trouver des autorités chez les Romains, dont la Tactique étoit tout-à-fait contraire à ſon ſyſtème. C'eſt ce que nous allons examiner.

La bataille d'Elinge, gagnée par Scipion contre Aſdrubal en Eſpagne, & celle de Zama, ſont les deux qui paroiſſent les plus favorables au ſyſtème des colonnes. Dans la

derniere de ces deux grandes actions, les manipules n'étoient point ordonnées en échiquier, ſelon la coutume; elles étoient rangées à la ſuite les unes des autres; c'eſt-à-dire, les manipules des Princes directement derrière celles des haſtaires, & les triaires de même derrière les Princes; ce qui repréſentoit autant de colonnes ſéparées par des rues directes ou intervalles égaux au front. Mais il faut remarquer que les manipules ne ſe touchoient point immédiatement, & qu'elles gardoient en marchant une diſtance entr'elles; de ſorte que les haſtaires, les princes & les triaires formoient des lignes ſéparées, comme on le voit dans la figure ſuivante. Il n'y a pas même d'apparence qu'au moment du choc, les princes & les triaires ſe ſoient aboutés aux haſtaires; car dans la charge qui ſe fit contre la premiere ligne d'Annibal, les haſtaires furent les ſeuls qui ſouffrirent & qui furent mis un peu en déſordre. Il eſt dit qu'ils furent encouragés par la ſeconde ligne, & qu'ayant rompu celle des ennemis, ils la pourſuivirent : or c'étoient les princes qui formoient cette ſeconde ligne & qui étoient demeu-

rés en bon ordre; ils ſervirent enſuite pour rompre la ſeconde d'Annibal.

Le but de Scipion, en rangeant ſes manipules en colonne, n'avoit pas été de donner plus de poids à la premiere ligne, mais de laiſſer des paſſages libres aux éléphans & aux armés à la légere. Il étoit ordonné à ceux-ci *de commencer le combat, & au cas qu'ils fuſſent pouſſés trop vivement, & preſſés par les éléphans, de ſe retirer, ceux qui couroient le mieux derrière l'armée par les intervalles directes, & ceux qui ſe verroient enveloppés, par les rues de traverſe à droit & à gauche.* Ces rues étoient formées par les manipules qui ſe ſuivoient, qui par conſéquent n'étoient point aboutées l'une à l'autre, & ne ſe ſerrerent même pas, puiſque la retraite des Vélites devoit ſe faire au moment de la charge. C'eſt dans la même vue que Scipion fit à-peu-près la même diſpoſition en Eſpagne contre Aſdrubal, & Régulus à la bataille de Tunis. Les haſtaires, ſoutenus de près par les princes, devoient combattre avec plus de vigueur: s'ils avoient été trop preſſés, ils ſe ſeroient écoulés à droite & à gauche, & les princes auroient pris leur place. Je l'ai déjà dit & je le répéte, les Romains n'ont jamais cru qu'il fût bien avantageux de former une maſſe d'hommes comprimés, qui ſe pouſſaſſent du

ventre & de l'épaule. Cette maxime n'avoit pas fait fortune chez eux : bien loin de là, car les principes, ſur leſquels ils combattoient, étoient très-oppoſés. Ils vouloient une certaine diſtance entre les rangs & files, pour la facilité de la courſe & l'uſage de l'épée; la hauteur de dix, à laquelle ils s'étoient fixés, leur parut auſſi toujours ſuffiſante. Quiconque ſera au fait de la Tactique Romaine, ſentira la vérité de ce que je viens de dire; je vais rendre mon raiſonnement encore plus palpable, par un trait qui ne m'eſt point échappé.

Guerre des Gaules liv. II Art. 3.

Céſar, qui marchoit contre les peuples du Haynaut & de l'Artois, vint ſe camper ſur un lieu un peu élévé proche de la Sambre : à peine ſes légions avoient planté leurs enſeignes & ſe diſpoſoient à ſe retrancher, que les ennemis, embuſqués de l'autre côté de la riviere, la paſſerent tout-à-coup & vinrent les attaquer. Comme on n'avoit pas eu le tems de donner un ordre de bataille, chaque légion ſe rangea d'elle-même ſelon la diſpoſition du terrein, & combattit comme elle ſe trouva. La neuvieme & la dixieme, qui étoient à l'aîle gauche, après avoir lancé leurs piles, tomberent ſur les ennemis, les pouſſerent juſque dans la riviere, & la paſſerent après eux; mais la douzieme, qui étoit à l'aîle droite, fut at-

taquée si vivement en tête & en flanc, que presque tous les Centurions furent tués ou blessés, l'enseigne d'une cohorte prise, & les rangs entierement rompus. César arrive au moment de ce désordre, se met à la tête des troupes, les encourage, les fait reformer & leur ordonne de charger l'ennemi. Comme il s'apperçut que les soldats étoient les uns sur les autres & les rangs trop serrés, il les fit lâcher, pour que l'on pût se servir plus aisément de l'épée (*a*) : il ordonna aussi à la septieme légion, qui combattoit près de là & qui étoit de même pressée, de s'étendre pour se joindre à la douzieme (*b*).

Voilà une preuve que la Tactique des Romains ne s'accommodoit pas d'un ordre serré, & que la profondeur d'un grand nombre de rangs n'étoit pas ce qu'ils cherchoient pour faire un grand effort. L'ennemi ne peut être atteint & frappé que par les rangs de la tête ; il n'en faut donc derrière qu'autant qu'il est besoin pour soutenir les premiers, les appuyer & les rem-

---

(*a*) *Manipulos laxare jussit, quo faciliùs gladiis uti possent.*

(*b*) Si c'eut été ici l'occasion de faire un parallele, j'aurois cité l'action de Luzara, qui est parfaitement semblable.

placer. C'eſt auſſi de la proximité de la ſeconde ligne que la premiere tire ſa confiance & une grande partie de ſa force. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elle y ſoit collée, il ſuffit qu'elle en ſoit aſſez près pour réparer promptement le déſordre qui peut arriver, & fermer les vuides. Les Romains ont toujours combattu ſur ces principes dans les batailles rangées. Lorſqu'ils s'en ſont écartés, & ont employé l'ordre de la colonne pleine & ſuppreſſée, ce n'a été que dans des circonſtances déſeſpérées, où une troupe environnée prennoit cette forme pour derniere reſſource, avec laquelle elle tâchoit de ſe faire jour & de ſe ſauver.

Voici encore une preuve bien convainquante de ce que j'ai dit. A la bataille de Zama, la premiere ligne d'Annibal, qui n'étoit compoſée que d'étrangers ſoudoyés armés à la légere, & deſtinés à ſoutenir les éléphans, ayant été rompue, elle ſe jetta ſur la ſeconde. Scipion rappella les haſtaires qui étoient fort en déſordre, les rangea vis-à-vis le centre des ennemis, & ayant fait ſerrer les princes & les triaires, les fit avancer à droite & à gauche des haſtaires : lorſqu'ils furent ſur la même ligne, ils s'ébranlerent tous enſemble pour charger. Scipion ne ſe ſoucioit plus alors de colonnes, il étoit débaraſſé des élephans pour leſquels il avoit

Polybe, liv. XV. ch. 1.

pris

pris cette disposition. Il devoit dans cette seconde charge combattre la meilleure infanterie des Carthaginois; il forme une ligne contigüe de ses hastaires & de ses princes; ces derniers étoient aux aîles appuyés seulement des triaires qui les suivoient. Si, en formant des colonnes, il avoit eu dessein de faire un plus grand effort par l'effet de leur pression, c'étoit sur-tout contre la derniere ligne d'Annibal qu'il les auroit employées; il eut fait retirer les hastaires, qui avoient déja beaucoup souffert, derrière les princes, & ceux-ci qui étoient frais eussent fait les têtes des colonnes. Il ne pense point du tout à cela; il les range tous sur la même ligne, en fait un front serré sans nul intervalle, & charge ainsi la seconde ligne Carthaginoise (*a*). Les Romains ne faisoient pas autre chose quand ils trouvoient une forte résistance, & qu'ils jugeoient la

(*a*) Il ne paroît pas que Polybe ait seulement eu l'idée que Scipion ait formé des coins ou des colonnes. Les Hastaires, dit-il, gagnerent du terrein, encouragés par la seconde ligne qui les suivoit. Cela ne veut pas dire que celle-ci fût aboutée à la premiere: au contraire, cela signifie, ce me semble, que les deux lignes étoient très-distinctes & qu'il y avoit entr'elles une certaine distance. La suite de l'action le prouve encore mieux.

premiere ligne trop foible. Comme les intervalles entre les manipules étoient égaux au front, la ligne des princes rentroit dans celle des haſtaires, & toutes deux n'en formoient plus qu'une pleine. Il eſt donc certain que les Romains n'ont point penſé dans cette occaſion à ſe renforcer par des colonnes où la hauteur des rangs ſuppreſſés dût augmenter le choc. On voit clairement qu'ils n'avoient d'autre deſſein que de ſe garantir des élephans.

Céſar a connu, auſſi bien qu'aucun Capitaine Romain, la force de l'infanterie : il n'en eſt point qui en ait fait autant d'uſage, ni exécuté avec elle de ſi grandes choſes, puiſqu'il a toujours été très-inférieur en cavalerie dans toutes ſes guerres. Il ſuppléoit à ſa foibleſſe dans cette partie, par des armés à la légere entrelacés avec ſes eſcadrons, ou placés ſur les aîles, & par des cohortes qu'il diſpoſoit pour les ſoutenir. On a vu l'uſage qu'il en avoit fait à Pharſale : on trouve une diſpoſition dans ſa guerre d'Afrique qui n'eſt pas fort différente. Il étoit campé près de la ville d'Uzita en préſence de Scipion & de Juba ; les deux armées ſortirent de leurs retranchemens & ſe mirent en bataille. Comme la gauche des ennemis étoit appuyée à la ville, ils avoient jetté ſur la droite toute leur cavalerie à

frein & la Numide, avec une multitude d'armés à la légere. Trente élephans étoient diſtribués devant la droite & la gauche. La droite de Céſar, qui regardoit la ville, étoit protégée par un retranchement ; c'eſt pourquoi il n'y forma que deux lignes de cohortes, dont la ſeconde étoit même très-foible, au lieu qu'il en mit trois à la gauche en commençant depuis le centre. Il porta auſſi de ce côté toute ſa cavalerie entremêlée d'infanterie légere : comme il ne la crut pas capable de réſiſter ſeule à la ſupériorité de celle de l'ennemi, il la fit ſoutenir par une légion, & jetta beaucoup d'archers & de frondeurs ſur ſon flanc. Céſar a négligé de dire comment cette légion étoit placée ; je ſuis perſuadé que ſa poſition étoit à-peu-près la même que celle des cohortes de Pharſale, & qu'elle auroit produit le même effet, ſi la cavalerie eut été repouſſée. La bataille ne ſe donna point & les deux armées rentrerent dans leurs camps. Céſar étoit certainement le plus habile Tacticien de ſon tems, qui n'ignoroit aucune des formes que l'on pouvoit faire prendre à l'infanterie : il avoit des ſoldats très-exercés qu'il façonnoit lui-même, & qu'il dreſſoit à toutes les manœuvres qu'il jugeoit néceſſaires & utiles. Il n'imagina jamais de mettre ſes cohortes en

colonne, ni d'en larder ſa cavalerie : c'eut été cependant le cas, dans les campagnes qu'il fit contre les Gaulois, les Suiſſes & les Germains, dont les armées immenſes lui étoient toujours ſupéricures. Leur infanterie ſe rangeoit ſur beaucoup de hauteur, leurs armes étoient courtes & mauvaiſes : que de raiſons pour employer des colonnes & les fraiſer par les piques des triaires ! Céſar n'y penſe pas davantage en Afrique contre les nombreuſes troupes de Juba, dont l'ordonnance & les armes ne valoient pas mieux que celles des Gaulois ; & bien qu'il eût alors beaucoup moins de cavalerie que dans ſa guerre des Gaules. Dira-t-on que les Romains ne connoiſſoient point cette évolution, ou qu'ils n'y étoient pas propres ? c'eſt ce que n'oſeront ſoutenir les partiſans de ce ſyſtème, puiſqu'ils ſe contrediroient ; ils ſavoient fort bien s'en ſervir & ſe mettre en maſſe quand il falloit ſortir d'un défilé, ou ſe tirer de quelque mauvais pas. Mais Céſar ne jugeoit point ce genre de Tactique convenable pour les ordres de bataille ; il penſa qu'il valoit mieux s'en tenir à l'ordonnance des cohortes comme infiniment meilleure que toutes les autres.

## ARTICLE II.

DANS le ſyſtème des colonnes, on ſuppoſe l'action d'un corps en raiſon du nombre de rangs dont il eſt compoſé. Quelqu'attachés que fuſſent les Grecs à cette opinion, ils ne pouvoient diſconvenir quelquefois qu'il y avoit à décompter. Les Lacédémoniens n'ont donné à leur phalange que huit rangs, & douze dans ſa plus grande hauteur : les corps dont elle étoit compoſée n'étoient que de cinq cens douze hommes, par conſéquent reſſembloient beaucoup aux cohortes Romaines. Leur maxime ordinaire étoit de s'étendre pour former le convexe & envelopper l'ennemi. Si avec cette méthode ils avoient eu des corps de réſerve, la fameuſe colonne d'Epaminondas, à Leuctres & à Mantinée, pouvoit fort bien y échouer ; dans ces deux actions leur aîle de cavalerie fut auſſi battue, ce qui ne contribua pas peu à leur défaite. Je n'ai pas oublié ce que Xénophon fait dire à Cyrus ſur le nombre de douze, auquel il réduit les rangs de ſa phalange. *Penſez-vous*, dit Cyrus à celui qui lui avoit fait là-deſſus des repréſentations, *qu'une profondeur où les armes des derniers rangs ne peuvent atteindre*

*juſqu'aux ennemis ſoit de grand effet? ... J'eſtime que la hauteur que j'ai donnée eſt ſuffiſante ; que de cette maniere toutes les parties d'un bataillon rendent du ſervice & s'entre-ſecourent.* Voilà le ſyſtème de la preſſion des rangs peu accrédité & en mauvaiſe poſture auprès de ce grand Capitaine, qui diminua les ſiens de moitié, puiſque les Perſes avoient coutume de ſe former ſur vingt-quatre. Leur phalange étoit cependant oppoſée ici aux gros bataillons carrés des Egyptiens, formés ſur cent de profondeur. Cyrus penſoit comme euſſent fait les Romains, qui n'auroient pas attaqué ces groſſes maſſes d'infanterie autrement qu'avec leurs cohortes & leur armés à la légere. La force de leur ordonnance étoit ſurtout dans la diſpoſition des trois lignes qui venoient à l'appui l'une de l'autre ; enſorte qu'ils pouvoient faire ſuccéder inceſſamment des troupes fraiches & en bon ordre à celles qui étoient fatiguées & rompues. La phalange uſoit au contraire toutes ſes forces du premier choc, les derniers rangs n'étant pas moins en action que les premiers, quoique leurs armes ne puſſent nuire à l'ennemi. Si elle avoit le malheur de ne pas réuſſir, & que les premiers rangs fuſſent ouverts & vivement preſſés, la peur & le déſordre ſe communiquoient d'abord aux au-

tres. Tous ceux qui ſuivoient le cinquieme avoient la pique haute, & ne pouvoient par conſéquent la baiſſer, pour s'en ſervir en pareil cas, qu'en reculant : mais l'ennemi qui les ſerroit de près, leur en ôtoit le moyen. Dès qu'il avoit une fois gagné le fort des piques, il renverſoit les premiers ſur les ſuivans, & plus les derniers pouſſoient en avant, plus ils nuiſoient aux autres, qui ne pouvoient prendre l'eſpace néceſſaire pour ſe ſervir de leurs armes : ainſi ce ne devoit plus être que déſordre & confuſion. Je me ſuis aſſez étendu ſur les raiſons qui doivent faire donner la préférence aux maximes Romaines. Cependant, dans la compoſition de mon ordonnance, je ne rejette pas tout-à-fait les autres, & j'ai égard à cette propriété attribuée à l'épaiſſeur des corps ; mais en y gardant les proportions que j'ai jugé les plus convenables à la meſure de leur action : tout ce que l'on mettroit au-delà m'a paru n'être qu'une puiſſance morte, & n'avoir qu'une force d'inertie.

Mes cohortes ſont compoſées de huit compagnies ou manipules à quatre-vingt hommes chacune. La cohorte ſe forme ſur quatre, lorſqu'elle eſt dans une poſition à ne faire uſage que du feu. Pour combattre en raſe campagne & charger, elle ſe met

ſur huit, ce qui doit être regardé comme ſon état naturel. Lorſqu'elle eſt doublée, elle a quarante files & ſeize rangs: elle ſe double par manipules; c'eſt-à-dire, que celles de gauche doublent ſur celles de droite. La manipule a dix hommes de front & huit de hauteur; on obſerve, en la formant, de placer les plus anciens ſoldats aux premiers & derniers rangs & ſur les aîles: deux manipules de front jointes enſemble font une manche ſimple; lorſque la cohorte eſt doublée elles ſont l'une derrière l'autre, & s'appellent alors *manche de flanc*. Quatre manipules, ainſi rangées, forment la *manche doublée* ou la demi-cohorte; ſi elles ſont de front, elles compoſent la diviſion; deux cohortes doublées, placées l'une derrière l'autre, ſe nommeront *phalange doublée*. L'inſpection de la planche rendra ce que je dis plus intelligible; elle repréſente les différens aſpects de la cohorte & ſa décompoſition. J'y joins cent-vingt armés à la légere, diviſés en deux manipules, & une compagnie de ſoixante grenadiers. J'ai parlé ailleurs d'une troupe de rondachers; mais comme je l'employe à d'autres uſages, je ne la cite point ici. Ma cohorte a toute la force néceſſaire pour rompre la ligne ennemie. Lorſque je la double, elle forme une portion de phalange dont les diviſions

*V.* la pl. V fig. 1.

gardent entr'elles une diſtance de ſix grands pas j'uſqu'au moment du choc. Je ne prends ce parti que dans le cas où l'ennemi ſeroit ſur une certaine profondeur : car s'il n'eſt que ſur trois ou quatre, la cohorte ſimple ſuffira pour le battre.

Lorſque pour faire plus d'effort on voudra employer des cohortes doublées, il faudra les eſpacer par des intervalles de quarante pas au moins. Vis-à-vis de ceux-ci, on formera une ſeconde ligne à ſoixante pas de la premiere. Cette diſpoſition en échiquier peut ſe faire auſſi avec des cohortes ſimples, de cette maniere : toutes les premieres diviſions formeront la premiere ligne ; & les ſecondes la deuxieme ; une troiſieme plus éloignée, ſoit d'infanterie ou de cavalerie, ou mêlée de l'une & l'autre arme, ſervira de réſerve. Cet ordre, ſemblable à celui des Romains, en a les mêmes avantages. Les intervalles, ſi dangereux avec les bataillons minces & des lignes éloignées, n'ont ici nul inconvénient : c'eſt au contraire un piége tendu à l'ennemi, qui, venant à s'y engager, ſe verroit lui-même pris en flanc, & chargé de tous côtés par la ſeconde ligne & les armés à la légere.

Si au lieu de mettre les cohortes en échiquier, je les place de file l'une derrière l'autre, en obſervant de garder entre la

premiere & la ſeconde une diſtance de vingt-cinq pas, ce diſpoſitif aura toute la force d'une colonne, ſans en avoir les défauts. Le front de la cohorte eſt peu étendu, & ſa hauteur lui donne toute la conſiſtance néceſſaire pour attaquer ou pour ſe défendre : elle peut faire front en tête & en queue, ou par manches ſur ſes flancs ; elle a donc de la force & de l'activité. Elle eſt établie ſur des nombres carrés, ce qui la rend propre à ſe doubler & ſe dédoubler, & à ſe diviſer en autant de parties que l'on voudra ; à les faire charger de front ou par les flancs, ſans qu'il y ait d'autres mouvemens à faire que des à droite & des à gauche. Au moyen de la diſtance qui ſe conſerve entre les diviſions, s'il arrive du déſordre dans la premiere, par l'effet du canon ou autrement, il ne ſe communique point à la ſeconde ; c'eſt ce qu'on ne peut garantir dans la colonne avec tel art qu'elle ſoit formée. J'ai nommé cette évolution *la cohorte doublée*, car il lui faut un titre, ne fut-ce que pour en faciliter l'explication. Il eſt certain que par-tout où on l'employera elle ſe fera jour dans la ligne ennemie : la cohorte victorieuſe ſe partagera par manches, qui ſe jetteront de droite & de gauche pour attaquer l'ennemi en flanc & par derrière. Pendant que cela s'exécutera, la ſeconde co-

horte marchera en avant à travers la trouée; elle chargera le bataillon de la ſeconde ligne qui ſe ſeroit avancée vis-à-vis: elle en aura auſſi bon marché, & les armés à la légere acheveront de le détruire.

Je ſuppoſe deux cohortes qui auront affaire à quatre bataillons formés à quatre de hauteur *, & dont les deux collateraux [3] [4] ſe replient pour les embraſſer. La premiere cohorte ſe diviſe par le milieu, tandis que la ſeconde pouſſe en avant & charge devant elle; ou-bien la premiere chargera de front *, & la ſeconde ſe diviſera pour attaquer par manches les bataillons repliés, que les armés à la légere [5] prennent encore en flanc & par derrière: ou les régles de la Tactique ſont fauſſes, ou les quatre bataillons doivent être battus. Mais, dira-t-on, la colonne manœuvre de même au moyen de ſes ſections, & comme elle a moins de front & plus de profondeur, elle a plus de légéreté. On verra, par ce que je dirai dans la ſuite, que cette hauteur de rangs contigus ne contribue ni à ſa force, ni à ſa vîteſſe. En vain les partiſans de ce ſyſtème ſe ſont repréſenté l'action d'une troupe comme celle d'un corps phyſique ſolide; ce principe ſur lequel ils s'appuient, ſi ſéduiſant dans la ſpéculation, eſt faux dans la pratique, & l'expérience eſt ſon écueil.

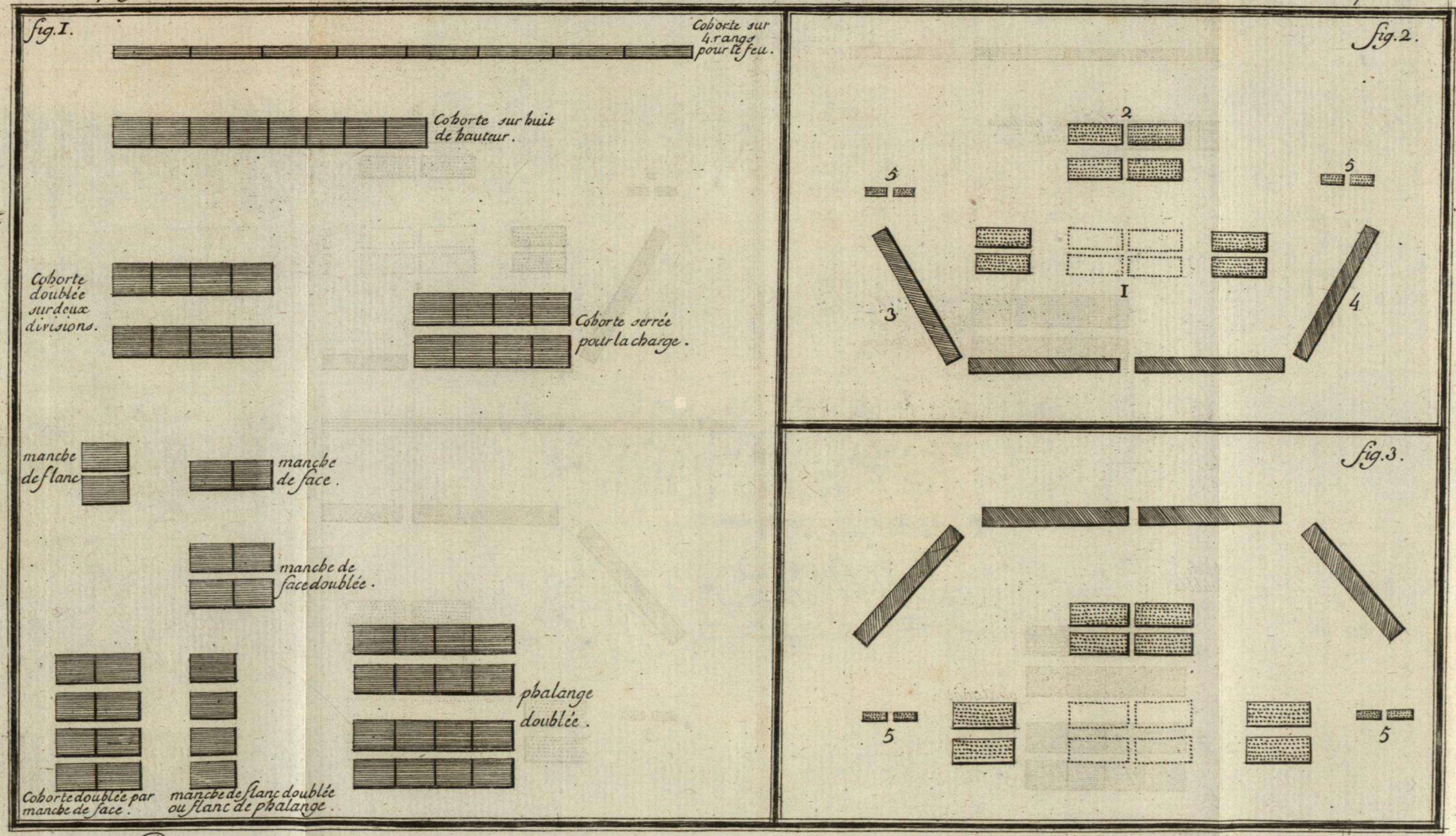
* v. la pl. V. fig. 2.

* v. la fig. 3.

## ARTICLE III.

IL eſt à propos de diſtinguer la colonne du pléſion. Le ſavant auteur, qui a rédigé le ſyſtème de M. de Folard, a compoſé un corps qui à infiniment plus d'activité & de légéreté que la colonne du Chevalier (*a*). Il eſt de ſept cens ſoixante huit hommes, rangés ſur vingt-quatre de front & trente deux de profondeur. Ce corps, qu'il nomme *pléſion*, ſe coupe en travers, & de tête à queue; diviſé ſur la longueur, il forme deux manches; ſur la largeur, ce ſont des pléſionnettes: ces diviſions ſe ſubdiviſent encore, & il faut convenir que cette compoſition eſt ce qu'on peut imaginer de mieux pour le ſyſtème qu'il a choiſi. La colonne n'eſt pas à beaucoup près formée avec autant d'art: M. de Folard dit qu'on peut la compoſer depuis un bataillon juſqu'à ſix, qui

(*a*) Cet auteur a nommé ſon corps *pléſion*, quoiqu'il ſoit plein: cependant le pléſion des anciens étoit un carré vuide, évolution défenſive & non offenſive. C'eſt dans ce ſens que je l'ai employé juſqu'ici, & que j'en parlerai lorſqu'il ſera queſtion des ordres carrés. Juſque-là il faudra entendre un corps plein, ſelon le ſyſtème de l'auteur.




Differens aspects de la Cohorte et sa décomposition.

ne doivent laiſſer aucun intervalle entr'eux, ce qui ſeroit énorme. Il ſe réduit à la former de trois bataillons en trois ſections; elle a de cette maniere trente files, & quarante-cinq à cinquante rangs. Ce ne ſera certainement point cette colonne qui aura plus de légéreté que ma cohorte. J'ai éprouvé l'un & l'autre, & j'ai vu qu'une colonne peut bien, ſans s'allonger, marcher au pas ordinaire, parce qu'on fait emboîter le pas aux ſoldats : ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe au pas redoublé, encore moins ſi on force la marche, comme cela doit arriver en allant à la charge. Les phéſions, dans le ſyſtème de l'auteur, doivent charger en courant, comme le faiſoient les Romains. Ils y ſont plus propres que la colonne, mais moins que la cohorte doublée, qui n'a qu'environ un tiers de front plus qu'eux, & moitié moins de profondeur. L'uſage de nos armes ordinaires, que je lui conſerve, l'allégeroit encore d'avantage; car il eſt certain qu'on eſt plus leſte avec un fuſil, & que l'on coure mieux qu'avec une pique. Les Romains, dont les armes étoient courtes & fort analogues aux nôtres *, chargeoient les rangs ouverts à ſix pieds de diſtance, & ſe mettoient facilement à la courſe. La phalange alloit de même à la charge avec de grands cris : mais

* V. le ch. IV de la premiere Partie.

ſa courſe étoit certainement bien plus lente que celle des Romains, puiſque les ſoldats y étoient ſerrés à ne tenir en tous ſens que deux coudées, qui, réduites à notre meſure, ne ſont que deux pieds neuf pouces. C'eſt ce qu'on appelloit l'ordonnance ſerrée, qui ſervoit pour la charge. On juge bien qu'ils ne devoient pas courir bien vîte, ſur-tout avec l'embarras de leurs longues piques, & que cela ſe réduiſoit à un pas précipité (*a*).

---

(*a*) L'expérience nous prouve tous les jours qu'une troupe qui marche avec beaucoup de vîteſſe ſe déſordonne : cela pourroit faire douter ſi les Romains ſe mettoient véritablement à la courſe. Céſar le dit poſitivement à l'occaſion de la bataille de Pharſale, & il ajoute que ſes ſoldats s'étant apperçus que ceux de Pompée ne venoient point au-devant d'eux, s'arrêterent pour reprendre haleine. *Sua ſponte curſum repreſſerunt, & ad medium ferè ſpatium conſtituerunt, ne conſumptis viribus appropinquarent ; parvoque intermiſſo temporis ſpatio, ac rurſus renovato curſu, pila miſerunt.* Le terme de courſe eſt employé ici nommément, & cela paroît poſitif; d'un autre côté, écoutons Végece : *on fera faire*, dit-il, *aux nouveaux ſoldats vingt milles de chemin en cinq heures, d'un pas ordinaire ; & d'un pas plus grand, vingt-quatre milles dans le même eſpace de tems ; tout ce que l'on feroit par deſſus tiendroit de la courſe & ne pourroit plus ſe régler. Mais la courſe elle-même eſt un exercice*

Il eſt difficile de perſuader que lorſqu'une colonne a chargé & qu'elle a trouvé un peu de tenacité dans la ligne, ſoit parce qu'on lui aura réſiſté de front, ou que l'on ſe ſera attaché à ſes flancs, il n'y ait pas du déſordre dans la plûpart de ſes ſections. Je ſuis très-ſûr qu'il n'y en aura pas une où les files & les rangs ſoient dans leur en-

---

*auquel il faut former les jeunes ſoldats, afin que dans l'occaſion ils puiſſent fondre ſur l'ennemi avec plus d'impétuoſité & ſe ſaiſir d'un poſte avec célérité, pour prévenir l'ennemi qui voudroit s'y loger.* On voit qu'il y avoit trois ſortes de marches : le pas ordinaire, un pas redoublé, & la courſe. Végece paroît déſigner que le dernier ſervoit pour la charge dans certaines occaſions, & qu'avec le ſecond on marchoit plus en ordre. Revenons à Céſar qui va fixer notre incertitude, *Pompée*, dit-il, *comptoit qu'à force de courir, nos ſoldats perdroient haleine, & tomberoient de laſſitude. Simùl fore ut duplicato curſu milites exanimarentur & laſſitudine conficerentur.* Il le blâme enſuite d'avoir retenu les ſiens ſur leur terrein ; parce qu'il y a dans l'homme une ardeur qui s'anime par le mouvement. Les expreſſions de Céſar marquent donc nettement que ſes ſoldats coururent. Un officier très-habile, avec lequel je cauſois un jour ſur cette matiere, penſoit que l'on ne devoit entendre qu'un pas vif & précipité : je ſerois auſſi fort porté à le croire ſi je ne voyois l'évidence du contraire dans pluſieurs paſſages.

tier; & qu'avant de faire une ſeconde charge & de courir à la ſeconde ligne, il faudra qu'elle ſe rallie. L'auteur des pléſions me répondroit que l'on peut remédier à cet inconvénient en mettant un autre pléſion à la ſuite du premier; ce ſeroit alors reconnoître l'avantage de combattre en petits corps ſéparés, & nous ſerions d'accord ſur ce point. Il nous reſte l'objet du canon, qui n'eſt pas à mépriſer, à préſent que les armées en fourmillent. Chez les anciens, l'artillerie étoit de nulle conſidération dans la Tactique, parce qu'on ne ſe ſervoit que rarement de machines dans les batailles. La colonne préſente de tous côtés une grande épaiſſeur, & dans tel ſens qu'elle reçoive le tir du canon, il doit y faire beaucoup de ravage. La cohorte eſt moins expoſée à en être endommagée : ſoit qu'on la conſidere par le front ou par les flancs, ſes files ne ſont jamais que de huit, parce que ſes diviſions ne ſe rapprochent qu'au moment du choc, & qu'alors elle n'eſt plus en but au canon; d'ailleurs elle marche avec tant de célérité qu'elle ſe tire bientôt du danger. Le pléſion donne ſur ſon flanc une fois plus de priſe, & les coups en écharpe doivent ſur-tout lui faire beaucoup de mal: que ne ſeroit-ce pas dans la colonne de Folard?

Cet

Cet auteur, en bataillant avec ſes critiques, s'eſt fort animé contre leurs objections; mais on peut appliquer à ſes repliques ce qu'il dit du feu des bataillons, qui fait beaucoup de bruit & peu d'effet. On s'apperçoit qu'il tire la plûpart de ſes coups en l'air, & qu'en s'échauffant *, il vante plutôt ſon ordonnance qu'il ne donne des preuves de ſa bonté. L'uſage de la colonne eſt certainement préférable à celui des bataillons longs & minces, qui n'ont ni force ni conſiſtance: l'obſtination & l'ignorance ont pu ſeules le lui conteſter: c'eſt dans ſa maniere de la compoſer & dans ſon mêlange d'armes que je trouve des inconvéniens. L'auteur des pléſions a étendu & développé ſon ſyſtème; il a ſubſtitué à la colonne un corps qui a plus d'activité, & dont les diviſions ſont nettes & bien marquées: mais l'un & l'autre ſont au fond la même choſe. Le diſciple a ſuivi les principes & les maximes de ſon maître; il a ſeulement mis plus d'art dans ſon travail; il a perfectionné l'invention, & lui a donné (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le coup de poliſſoir. L'opinion de la peſanteur d'un corps ſur pluſieurs rangs compreſſés, & l'exceſſive prévention pour les piques, forment la baſe de leur Tactique & de tous leurs raiſonnemens. J'ai fait voir l'erreur de ce calcul, & les fauſſes

* V. ſon Traité de la colonne, t. I.

v. la premiere Partie ch. 4.

conſéquences qui en ont été tirées. J'ai démontré que dans les lieux qui paroiſſent les plus favorables à la pique, on pouvoit, ſans perdre aucun avantage, conſerver le fuſil avec la bayonnette, & que dans d'autres occaſions on s'en donnoit beaucoup en les préférant. J'ai mis en œuvre les armés à la légere dans l'une & l'autre arme; j'ai touché auſſi en paſſant la néceſſité des armes défenſives. Ce dernier point trouvera bien des frondeurs, qui allégueront cent lieux communs, & mauvaiſes raiſons dont je ne fais nul cas. Je les renvoye aux anciens, ſurtout aux Romains, & aux deux derniers ſiécles qui ont précédé celui-ci. Ils y verront l'uſage de ces armures, que la pareſſe & le préjugé font croire ſi peſantes & ſi incommodes. Ils apprendront que la maniere de faire la guerre n'a pas dû changer, non plus que celle de combattre; qu'il n'y a qu'une bonne méthode, & que l'invention de la poudre n'a pas dû la détruire. Voilà les élémens de ma Tactique, & les principes ſur leſquels j'ai formé mon ordonnance. Si je me ſuis trompé, ou ſi quelqu'un a de meilleures idées, je me rendrai avec plaiſir à l'évidence: l'amour propre ſacrifie volontiers ſon opinion, quand on n'a en vue que la perfection de ſon art, & d'un art auſſi intéreſſant que celui-ci, pour le main-

tien des Etats & la conſervation des hommes. En attendant que cela arrive, je m'en tiendrai à mon ſyſtème ſur les armes défenſives. Je ne ſuis pas le ſeul qui en ait eu l'idée; le Marquis de Sancta Crux l'a penſé comme moi (*a*), & peut-être bien d'autres qui n'ont pas écrit leurs idées. Je demeurerai auſſi dans la perſuaſion que de toutes les diſpoſitions qui peuvent ſe prendre pour joindre la force à la célérité, la mienne eſt la meilleure, la mieux proportionnée à l'action des corps, & la mieux combinée avec le mouvement de la marche : elle eſt auſſi plus relative & plus convenable qu'aucune autre à la nature de nos armes.

---

(*a*) Dans le chapitre V. de la diſpoſition avant la bataille, il dit, que ſi l'on a affaire à une troupe armée de fuſils, il ſeroit bon d'avoir ſon premier rang armé de piques & de cuiraſſes. C'eſt être bien ménager de ſe borner au premier rang; il eſt plus libéral pour l'attaque. *C'eſt pourquoi*, dit-il, *je voudrois, qu'ils fuſſent armés de caſques & de cuiraſſes à l'épreuve; il eſt certain que ſans cela on perd l'élite de ſes troupes, & l'on ne peut attaquer auſſi bruſquement qu'on le feroit ſi l'on étoit couvert d'armes défenſives; c'eſt ce qui rendoit les attaques des anciens ſi impétueuſes.* On n'imaginera pas ſans doute qu'il ait voulu reprendre l'armure complette. Cet excès eſt auſſi blâmable que de n'en avoir point du tout.

Si les Romains ont vaincu toutes les nations connues, c'eſt une raiſon pour croire que leurs méthodes étoient les meilleures. Cependant, comme un certain eſprit de gouvernement, une certaine diſcipline peuvent faire prévaloir un peuple ſur un autre, il faut peſer les faits & les calculer. C'eſt par là que je crois faire ſentir tous les avantages que les Romains avoient ſur les Grecs. M. de Folard, prévénu de la preſſion des rangs, a été perſuadé que ſa colonne, en chargeant, reſſembloit à un corps ſolide, dont toutes les parties demeurent fermes & condenſées. Il y a certainement beaucoup à décompter de la théorie à la pratique dans un terrein uni; à bien plus forte raiſon, s'il y a quelque inégalité. La charge en courant que l'on fait exécuter au pléſion, n'eſt pas praticable ſans ouvrir les rangs; pour lors il n'y a plus cette preſſion que l'on juge pourtant ſi néceſſaire pour le choc.

Pour qu'une troupe puiſſe marcher un pas forcé, il eſt néceſſaire qu'il y ait au moins deux pieds de diſtance d'un rang à l'autre; autrement il n'eſt pas poſſible que le ſoldat emboîte ſon pas, s'il y a ſur-tout la moindre inégalité dans le terrein. Le pléſion, qui a trente-deux rangs, aura trente-un intervalles, qui, pris enſemble, font

ſoixante-deux pieds. Le pléſion ſera donc ouvert de tout cet eſpace, & le dernier rang obligé de le parcourir, lorſque la tête ſe ſera arrêtée. Voyons actuellement pour la courſe. J'ai eſſayé avec des ſoldats très-bien exercés de faire courir un pléſion; je n'ai pu y parvenir qu'en donnant trois pieds de diſtance d'un rang à l'autre, encore la courſe ne pouvoit-elle pas être bien précipitée, & n'étoit qu'une eſpece de trot. Le pléſion, dans cet état, étoit ouvert de quatre-vingt-treize pieds, que le dernier rang devoit parcourir pour ſe reſſerrer. Il eſt très-poſitif qu'une troupe à huit de hauteur ſeulement, qui ſeroit venue au-devant de lui au pas ordinaire & les rangs ſerrés, auroit renverſé la tête du premier choc; que cette tête, renverſée ſur les rangs ſuivans, les auroit troublés, & que tout le pléſion auroit été mis en déſordre. Les ſoldats repouſſés ſucceſſivement les uns ſur les autres, avant d'être allignés & reſſerrés, perdroient leurs rangs & leurs files, & ne formeroient plus qu'une maſſe informe. Ce ſeroit bien pis, ſi, dans le tems qu'on charge la tête, la moindre petite troupe l'attaquoit par le flanc, pendant que les rangs ſont encore ouverts. C'eſt donc une pure ſpéculation que le projet de faire courir ainſi une troupe pour charger, encore plus de s'imaginer qu'après

avoir percé une ligne, elle ſera en état de courir à une autre. L'expérience nous prouve que c'eſt une vraie chimere. Les Grecs, comme je l'ai dit, ne marchoient qu'un pas précipité, la courſe ne pouvant convenir à l'ordre ſerré ni à la nature de leurs armes. Si les Romains ſe mettoient en pleine courſe, c'eſt que leurs maximes étoient tout-à-fait contraires à celles des Grecs. Les files & les rangs étoient aſſez ouverts pour que le ſoldat pût courir aiſément ; & comme ils n'étoient qu'à dix de hauteur, les rangs étoient bien-tôt ſerrés lorſqu'on s'abordoit: d'ailleurs, ils ne mettoient pas leur confiance dans la compreſſion ; le ſoldat devoit toujours garder la liberté de ſe mouvoir & de ſe ſervir de ſes armes. Si l'on vouloit charger en courant, ma cohorte y ſeroit infiniment plus propre que le pléſion ; puiſque, n'ayant que ſeize hommes de hauteur, elle prendroit moitié moins d'allongement, & qu'il ſeroit encore diminué par la diſtance de ſix pas que je laiſſe entre chaque diviſion : comme il n'y a que huit rangs à chaque diviſion, ce ne ſont que ſept diſtances à reſſerrer. Mais cette maniere de courir à toute jambe ne me paroît pas nous convenir ; il faut nous contenter d'un pas redoublé qui s'anime & ſe précipite vivement à meſure qu'on approche. La cohorte, qui n'a que

huit rangs, marche aiſément ce pas, les rangs ſerrés : & lorſqu'elle eſt doublée, elle a la même facilité, au moyen des ſix pas de diſtance qui ſe conſervent entre les deux diviſions. Je ne doute pas que lorſque les Grecs doubloient & triploient leurs phalanges, ils ne gardaſſent entre les ſections une certaine diſtance, qui étoit à la vérité peu conſidérable, & n'empêchoit pas que le tout ne parût un ſeul corps.

# COURS
# DE TACTIQUE
## THÉORIQUE ET PRATIQUE.

## QUATRIEME PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Application de la cohorte doublée aux différentes opérations de la guerre.*

DANS un siécle où les esprits sont éclairés, les connoissances étendues, où l'on porte les yeux de toutes parts sur les abus multipliés, la science de la guerre a eu aussi ses observateurs. Je ne parle point des Généraux tels que Montécuculi & le Maréchal de Saxe, qui, trop occupés dans le cours d'une vie glorieuse, n'ont pas eu le

tems de nous inſtruire par des écrits dont on n'a joui qu'après leur mort. J'entends des ſimples particuliers, ſtudieux & appliqués, qui ont porté leurs attentions ſur les principes de l'art, & ont eu le loiſir de rédiger leurs réfléxions. J'en connois qui ont penſé juſte ſur des objets auſſi importans : ſi leurs maximes n'ont pas tout le degré de perfection poſſible, elles ſeroient ſuſceptibles de l'acquérir, & le fond n'en eſt pas moins judicieux. Celles que je propoſe ici ne ſeront peut-être pas moins expoſées à la cenſure : c'eſt de quoi je ne ſerai point étonné. Juſqu'ici perſonne n'a été aſſez heureux pour réunir tous les ſuffrages : un livre n'eſt point en droit de ſoumettre les eſprits. Mais s'il renferme quelque choſe d'utile, chaque lecteur peut faire ſon profit de ce qui lui convient ; & un Miniſtre, un Général, peuvent, lorſqu'ils l'approuvent, employer leur crédit pour le faire adopter.

Je crois avoir calculé tous les inconvéniens du ſyſtème des colonnes, que j'avoue cependant être préférable à celui des bataillons rangés ſur trois ou quatre de hauteur. Je me ſuis placé entre ces deux opinions directement oppoſées, & le corps dont je me ſers pour démontrer diverſes opérations de la guerre, eſt également à l'uſage des partiſans de l'une & de l'autre. On

le reduira en colonne quand on le jugera à propos, en bataillon quand on voudra. Au lieu de le doubler en le mettant ſur deux diviſions, on le laiſſera dans ſon état naturel à huit de hauteur; ſi c'eſt trop, qu'on le réduiſe à ſix, j'y conſens : on y trouvera toujours une égale flexibilité pour toutes les formes qu'on voudra lui faire prendre.

## ARTICLE I.

*Des paſſages de rivieres & de défilés.*

LA cohorte ſervira par-tout avec le même avantage qu'en plaine, & la même ſupériorité ſur les bataillons. S'il eſt queſtion de paſſer un défilé, les diviſions ſe doubleront. La cohorte aura pour lors deux manipules du front ſur quatre de hauteur, & ne préſentera qu'une tête de vingt hommes. Dans cet état, elle a la forme d'un pléſion : ſi l'on croit cet ordre meilleur, on pourra le lui conſerver pour charger l'ennemi au débouché. La ſeconde cohorte, qui aura paſſé, viendra ſe mettre à côté de la premiere, laiſſant entr'elles vingt-cinq ou trente pas d'intervalle; une troiſieme & une quatrieme ſe placeront encore ſur le même front. Les autres ſuivront en for-

mant deux perpendiculaires ſur la droite & la gauche, qui s'allongeront à meſure que la tête marchera en avant.

Lorſqu'on voudra s'étendre & former une ligne, les cohortes n'auront que des à droite & des à gauche à faire pour ſe mettre en front, & s'aligner aux premieres qui auront paſſé. On obſervera que par cette maniere de déboucher & de ſe former au-delà d'un pont ou d'un défilé, on ne coure aucun riſque pour ſes flancs. La premiere cohorte, qui a franchi le défilé, fait halte cent pas au-delà, la ſeconde ſe porte à ſa droite, la troiſieme à ſa gauche, & ſucceſſivement toutes les autres, à meſure qu'elles ont paſſé. Par la direction de leur marche, il y a toujours une cohorte ſur le flanc qui eſt remplacée par une autre. Ces mouvemens ſe feront avec tant de célérité, que trente-deux cohortes auront paſſé le défilé & ſe trouveront en bataille dans l'eſpace de neuf minutes. L'infanterie marchera en avant pour faire place à la cavalerie qui ſuivra. Avec cette diſpoſition, une armée forte de trente-deux cohortes avec la cavalerie à proportion, peut, ſans aucun riſque, paſſer ſur un ſeul pont preſque à la vue de l'ennemi; c'eſt-à-dire, qui n'en ſera éloigné que d'environ une demi-lieue: car elle ſera formée & en état de

marcher à lui avant qu'il ait pu s'y oppoſer. C'eſt la même choſe ſi on traverſe la riviere à gué, avec cette différence qu'il faudra un peu plus de tems, parce que l'on ne marche pas dans l'eau avec autant de viteſſe que ſur un pont. Je ſuppoſe que les armés à la légere, ainſi que les grenadiers, auront paſſé les premiers avec quelques piéces de campagne, & ſe ſeront emparés des poſtes les plus favorables.

Si l'on vouloit traverſer une riviere, & que l'ennemi fût à portée de défendre le paſſage avec un corps conſidérable, voici comme il faudroit s'y prendre. On cherchera l'endroit le plus avantageux pour le terrein, de maniere qu'il ſoit, s'il eſt poſſible, un peu plus élevé que du côté de l'ennemi. Si l'on peut trouver un rentrant, on s'en ſaiſira, & l'on y placera du canon pour favoriſer la conſtruction du pont: on établira auſſi des batteries de droite & de gauche pour éloigner l'ennemi du bord par un feu ſupérieur au ſien. La nuit eſt le tems le plus convenable pour cette opération. Dès que le pont ſera fini, les cohortes qui ſeront déja doublées y marcheront & paſſeront par manches de flanc. Les premieres formeront une ligne droite [ 1 ] ſur la corde de la courbe. Cette premiere diſpoſition, ſoutenue des feux croiſés du canon qui ti- *v.* la Pl. VI.

rera ſans relâche, les met à l'abri d'être forcées. L'infanterie arrivant ſucceſſivement avec beaucoup de vîteſſe, ces premieres cohortes marcheront cent pas en avant, pour que celles qui ſuivent ſe placent ſur le même front. Dans cette ſeconde diſpoſition [2] la ligne ſera repliée des deux côtés pour s'appuyer à la riviere, & ſe trouvera encore protégée par les feux de l'autre bord. Le canon, poſté ſur le rentrant devenant inutile, on le menera plus loin. Enfin, toute l'infanterie étant paſſée, formera une troiſieme diſpoſition [3] dans le même ordre que la précédente. S'il y avoit des gués à droite & à gauche du pont, les deux aîles de cavalerie paſſeroient en même tems.

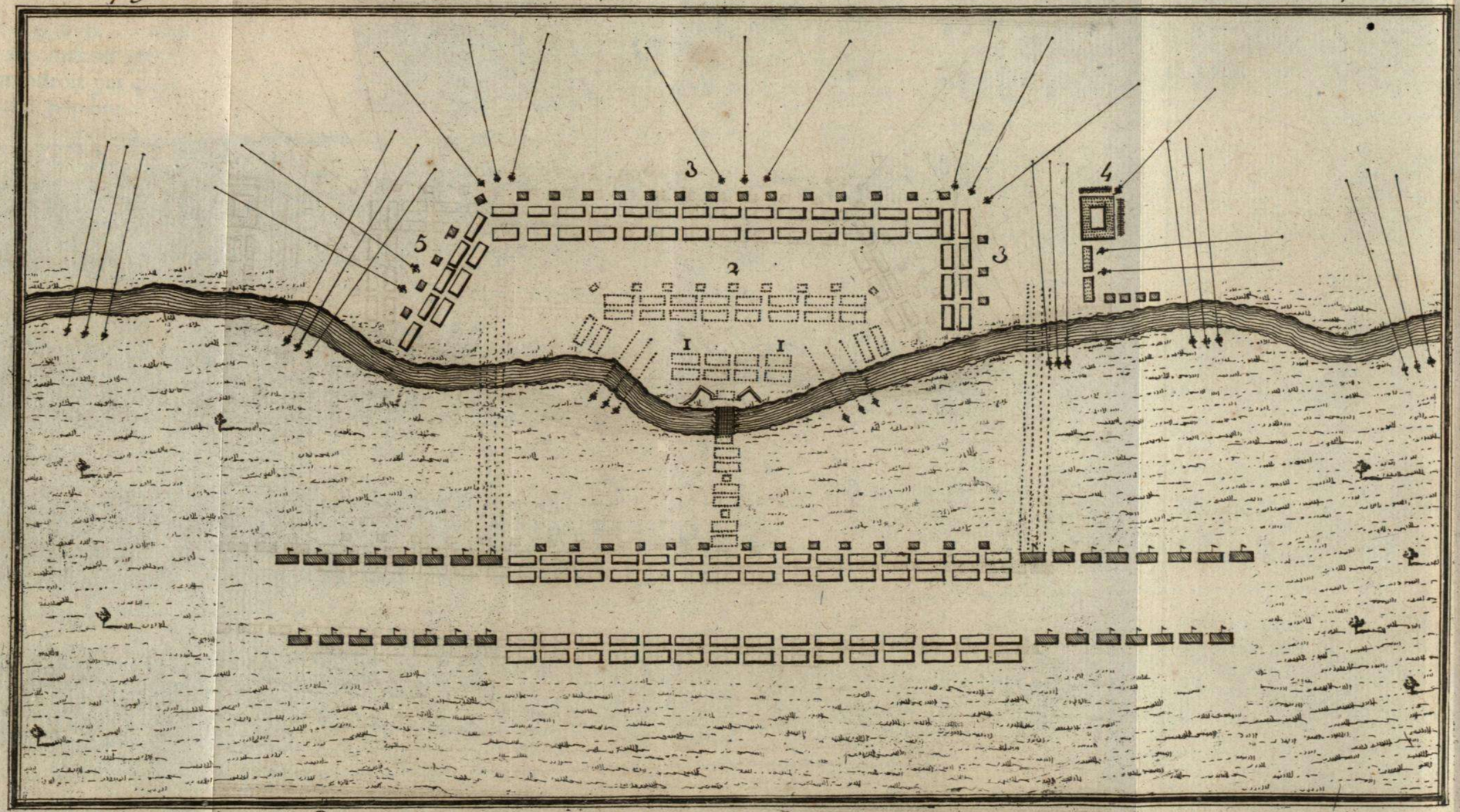
On voit dans la figure deux ſortes de diſpoſitions. Par celle de la droite je forme une eſpece de fléche d'infanterie [4] dont l'extrémité eſt une colonne vuide, avec pluſieurs compagnies de grenadiers ſur le bord de la riviere, le tout couvert de chevaux de friſe qu'ils auront portés avec eux. La colonne de cavalerie paſſe ſans riſque, ſe forme en bataille, & à meſure qu'elle s'étend, la fléche s'éloigne pour être toujours à portée de couvrir ſon flanc : le canon fait la même choſe pour protéger la fléche. Par la diſpoſition de la gauche, la cavalerie paſſe ſous la protection de l'enveloppe de l'infanterie.

Elle doit prendre du terrein ſur la gauche, & les cohortes [5] de ce côté s'éloigneront, à meſure qu'elle s'étendra, pour couvrir ſon flanc. Cinq ou ſix cohortes doivent demeurer au centre de l'enveloppe pour ſervir de corps de réſerve.

On peut remarquer que tous ces diſpoſitifs compoſent une ſorte de fortification mouvante, dont les différentes parties ſe flanquent & s'appuient mutuellement dans la progreſſion du développement. En conſidérant le plan avec attention, on concevra aiſément tous les mouvemens qui doivent réſulter des premieres poſitions. Cet ordre peut ſervir, à quelques changemens près, pour paſſer des défilés. Sa force eſt inconteſtable, & l'on s'épargne avec lui la peine & le tems d'élever un retranchement à la tête du pont. Les cohortes ne craignent point la cavalerie, & ce ne ſeront pas des bataillons, à trois ou quatre de hauteur, qui oſeront tenter de les enfoncer. Ils ſeront obligés de reculer à meſure que j'avancerai & que mon ordre de bataille s'étendra. Mon feu ſera toujours égal au leur, parce qu'ils ne peuvent guère me préſenter que le même front, & j'ai de plus celui des armés à la legere. Une pareille entrepriſe, qui ſeroit téméraire, pour ne pas dire impraticable, avec des bataillons, n'eſt plus qu'un jeu

avec des cohortes armées, ordonnées & exercées ſelon ma méthode.

Démontrons encore l'avantage de ce ſyſtème dans une autre maniere de traverſer un fleuve : ſi les ennemis ſont retranchés à une telle diſtance du bord, qu'en y arrivant on ne ſoit point ſous leur feu, on pourra paſſer dans des bateaux ou ſur des radeaux, pourvu que l'on en ait ſuffiſamment pour porter un nombre de troupes capables de ſe ſoutenir juſqu'à l'arrivée d'un ſecond tranſport. Je ſuppoſe que l'on aura dix radeaux, qui porteront chacun une cohorte, ſes armés à la légere, deux piéces de canon, cent cinquante travailleurs avec leurs outils, outre leurs fuſils qu'ils auront en bandoulliere : tout cela débarquera en même tems; les armés à la légere & les grenadiers les premiers, les cohortes ſuivront formées, & les travailleurs à la queue; la cavalerie & les dragons paſſeront à la nage : on donnera à chaque cavalier deux peaux remplies de paille, ou deux outres ſouflées pour attacher à l'arçon de la ſelle. Quand même les ennemis ſeroient ſupérieurs à ce premier débarquement, ils n'oſeront l'attaquer, parce qu'ils ne pourroient ſortir qu'en défilant, & qu'il leur faut le tems de ſe former. Si malgré cela, ils prenoient ce parti, dès lors ils maſqueroient le




*Disposition d'une Armée qui passe une Riviere.*

le feu du parapet, qui ne nuiroit plus à l'attaquant : celui-ci n'attendroit pas qu'ils fuſſent ſortis en trop grand nombre, il les chargeroit, les culbuteroit ſur leur retranchement, & les ſuivant la bayonnette aux reins, pourroit y entrer avec eux. Lorſque Charles XII paſſa la Duna devant les Saxons * retranchés de l'autre côté, il tranſporta, au moyen de ſes batteaux plats ou radeaux, un gros corps d'infanterie (*a*). Les Saxons s'avancerent pour l'attaquer avec cinq régimens & dix-ſept eſcadrons : la contenance hardie des Suédois remparés de chevaux de friſe leur en impoſa ; ils n'oſerent ſe compromettre & ſe retirerent. Le reſte de l'armée Suédoiſe paſſa, marcha à eux, & les obligea d'abandonner le terrein (*b*).

* L'an 1701.

Les paſſages de rivieres qui ſe font par

---

(*a*) Ces radeaux étoient compoſés de pluſieurs lits de poutres, écarries fortement liées & croiſées les unes ſur les autres. Il y avoit un bordage aſſez élevé pour couvrir les troupes, & dont une partie s'abaiſſoit pour ſervir de pont au débarquement. Ils portoient cinq cens hommes & deux pieces de canon. Ceux qui ſervirent pour paſſer le lac Suindſund, l'an 1718, en Norwege, étoient les plus parfaits. *Voyez* l'hiſtoire de Charles XII par M. Alderfeld.

(*b*) Pour tenter un paſſage de cette maniere,

ſurpriſe, dépendent de certains ſtratagèmes aſſez connus, & de l'adreſſe qu'un Général met dans ſes mouvemens, pout tromper l'ennemi, diviſer ſon attention & l'éloigner de l'endroit où il s'eſt propoſé de paſſer. La plus difficile de toutes lés défenſes eſt celle du paſſage d'une riviere ſur une étendue un peu conſidérable. On a ſur cet article des régles générales, auxquelles la prévoyance & l'habileté de celui qui en eſt chargé, peuvent ajouter ſelon la ſituation des lieux & les circonſtances. Malgré cela, il eſt aſſez rare que l'ennemi n'y parvienne à la fin, & ne ſurprenne quelque endroit dégarni, par la facilité qu'il a de maſquer tous ſes mouvemens & de porter le fort contre le foible, avant que celui-ci puiſſe être ſecouru. Il n'en eſt pas de même d'un paſſage de vive force, où le point d'attaque paroît décidé, & l'ennemi préparé à le recevoir. Il ſemble que de toutes les entrepriſes, celle-ci ſoit la plus grande, la plus périlleuſe & la plus aiſée à faire échouer, par les avantages infinis que l'attaqué pa-

---

il faut être bien ſûr de ſes troupes & de ſes diſpotions; car ſi l'on eſt battu il n'y a point de reſſource. On peut remarquer que les Saxons avoient forcé l'année précédente ce même paſſage, défendu par les Suédois dans la même ſituation.

roît avoir. Cependant, combien n'en a-t-on pas vu réuſſir ? ſans parler du fameux paſſage du Granique & de quelques autres chez les anciens, les modernes nous en fourniſſent aſſez d'exemples. Guſtave Adolphe paſſa, en 1632, la riviere du Leck devant les Bavarois, retranchés de l'autre côté à la demi-portée du canon. Le Roi de Suéde ſe ſervit d'un recoude, ſur les flancs duquel il plaça ſon artillerie pour favoriſer la conſtruction du pont & d'un retranchement à ſa tête. Il couvrit ce travail, pendant quelque tems, par le bruit continuel du canon, & au moyen de quantité de paille mouillée à laquelle on mettoit le feu. L'ennemi ne s'en apperçut que lorſque le retranchement fut fini. Le Roi étoit déja au-delà du pont avec pluſieurs régimens d'infanterie, & ſa cavalerie paſſoit à un gué ſur la droite. Tilli accourut, & chargea ce qui étoit paſſé avec beaucoup d'impétuoſité; mais l'infanterie Suédoiſe groſſiſſant de moment en moment, & la cavalerie s'étant formée, les Bavarois, découragés d'ailleurs par la retraite de leur Général qui avoit été bleſſé, plierent & ſe rejetterent en déſordre derrière leurs retranchemens, & dans un bois qui étoit derrière eux.

En 1708, Charles XII força l'armée des Moſcovites poſtée derrière la riviere d'Ho-

lowitz. Leur retranchement, bordé d'artillerie, n'étoit ſéparé de la rive que par un terrein un peu marécageux qui régnoit tout le long. Charles forme trois attaques. Il ſe met à la tête de celle du centre, traverſe la riviere, & gagne un terrein entre les deux aîles où il n'y avoit point de retranchement, à cauſe du marais que l'on avoit cru impraticable dans cet endroit, & d'un bois qui étoit tout joignant. Il profita habilement de cette ſituation pour couper les deux aîles. Les Moſcovites furent obligés d'abandonner leurs lignes & de ſe retirer en arrière. Les Suédois ayant eu par ce moyen le paſſage libre, les battirent à plate couture. Cette entrepriſe eſt une des plus audacieuſes qui ſe ſoient vues : toutes celles de ce Prince portent le même caractere. Auſſi ambitieux qu'Alexandre, qu'il avoit pris pour modele, auſſi intrépide & prompt dans l'exécution; poſſédant l'art de la guerre & un coup d'œil juſte, maître de troupes excellentes & affectionnées, il eut pu jouer le même rôle que ſon héros, ſi le deſſein qu'il avoit formé de détrôner le Czar eut été conduit avec plus de ſageſſe.

En 1745, l'armée combinée des Autrichiens & du Roi de Sardaigne étoit poſtée ſur la rive gauche du Tanaro, ſa droite couverte par la Bormida qui ſe jette dans

cette riviere, & ſa gauche appuyée à Boſignana, village ſitué au confluent du Tanaro & du Pô. Elle occupoit encore deux poſtes retranchés, l'un vis-à-vis de l'embouchure de la Bormida, l'autre du côté du Pô. Les Généraux François & Eſpagnols, qui vouloient pénétrer dans les Etats du Roi de Sardaigne, tenterent une diverſion ſur le haut Tanaro qui ne réuſſit point; ils en firent une autre du côté de Pavie qui eut ſon effet. Le Général Autrichien, qui craignit une invaſion dans le Milanois, ſe ſépara du Roi de Sardaigne, & paſſa le Pô pour le couvrir. Ce Prince, reſté ſeul avec ſon armée, ne ſe crut pas en état de conſerver les poſtes qui étoient à la rive droite du Tanaro; il les replia, & réſolut cependant de défendre le paſſage de cette riviere, qui eſt guéable preſque par-tout. L'armée des deux couronnes y marcha ſur ſept colonnes, une heure avant le jour. Les trois corps de la gauche n'étoient deſtinés qu'à de fauſſes attaques: ceux de la droite paſſerent la riviere, forcerent les ennemis dans leur camp, & s'emparerent d'une batterie de cinq pieces de canon établie dans un village. Les quatre corps, qui traverſerent la riviere, y entrerent en colonne, ſur un front de trente-cinq à quarante hommes; c'eſt-à-dire, par quart de rang de bataillons ſer-

rés les uns ſur les autres. On voit que la cohorte doublée eſt préciſément l'ordre qu'on eſt forcé de prendre pour ces ſortes d'entrepriſes; & que, malgré l'attachement que l'on a pour les bataillons, on ſe trouve ſouvent obligé de ſe conformer à mon ſyſtème. Combien eſt-il plus avantageux d'avoir une diſpoſition toute formée, & qui convienne à tous les cas, que d'en prendre une momentanée, qui ne peut être qu'informe, & dont les mouvemens ne ſont ni réglés ni dirigés comme ceux d'un ordre établi ſur ces principes.

On peut demander par quelle fatalité celui qui défend le paſſage d'une riviere, & qui paroît combattre avec tant d'avantages, eſt cependant preſque toujours forcé? La multitude des exemples qu'on en a, prouve que ces avantages, tels qu'ils ſoient, ſont plus apparens que réels. Le Maréchal de Saxe a donné la ſolution de ce problême à l'article des retranchemens. Le cas dont il s'agit eſt la même choſe. *La tête tourne aux hommes lorſqu'il leur arrive des choſes auxquelles ils ne s'attendent point.* Une riviere devant ſoi, des retranchemens, ſont dans l'opinion générale des obſtacles inſurmontables. Si malgré cela l'ennemi entreprend de les forcer, ſa hardieſſe étonne & décourage. Dès qu'il a le pied ſur la rive,

& qu'on le voit s'y former, s'y maintenir avec une contenance fiere, le nombre groſſir ſucceſſivement, on eſt déconcerté, & l'on ne penſe plus qu'à la retraite. Cette même opinion, qui porte la terreur d'un côté, enflamme & releve le courage de l'autre; l'audace de l'aſſaillant augmente à meſure que les premiers obſtacles ſe franchiſſent, & qu'il voit les difficultés s'applanir. C'eſt ce qui doit arriver avec un ordre tel que celui des cohortes, qui ſont formées dans un inſtant, manœuvrent avec célérité, & prennent des diſpoſitions qui les mettent en force, indépendamment des avantages du terrein dont elles peuvent ſe paſſer.

Les retranchemens, qui ſont ſi éloignés du bord de la riviere que l'ennemi puiſſe ſe former ſans être ſous leur feu, ſont de toute inutilité pour la défenſe du paſſage. C'eſt pourquoi ceux que les Hollandois avoient fait dans l'iſle de Bétau, en 1672, quand les François paſſerent le Rhin, & les Saxons derrière la Duna, ne leur ſervirent de rien *(a)*. Si le retranchement eſt bien placé,

---

(*a*) La ſeule utilité d'un pareil camp, eſt d'en impoſer à l'ennemi qui n'oſera l'attaquer ſans l'avoir reconnu. Cela donne le tems, ſi l'on ſe ſent trop foible, de faire ſa retraite.

l'entrepriſe ſera trop difficile, & l'ennemi n'y tentera point; mais il cherchera un autre endroit. Pour que des retranchemens ſoient utiles dans la défenſe d'une riviere, il faut ſuppoſer que l'ennemi ſera réduit à ce ſeul point d'attaque, ce qui eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible. Si l'on s'eſt retranché dans pluſieurs endroits, qu'on aura regardé comme les plus praticables, on ne ſera pas plus en ſûreté; parce que l'ennemi, qui eſt le maître de ruſer tant qu'il voudra, de faire des mouvemens de côté, & de ſe diviſer ſans aucun riſque, trouvera le moyen de ſurprendre quelqu'un des paſſages qu'on aura cru les plus difficiles; & ſi l'on dégarnit un des retranchemens pour s'y porter, il fera préciſement là ſon attaque véritable, de fauſſe qu'elle étoit auparavant.

Le meilleur moyen de garder une étendue de riviere, eſt de diſpoſer des corps de diſtance en diſtance, de maniere qu'ils ſe donnent la main, & puiſſent ſe réunir à l'endroit où l'ennemi voudra paſſer, au premier avis qu'on en aura. Le corps principal ſera au centre ou à portée du lieu qu'il croira le plus expoſé : il renforcera les autres, & s'en rapprochera ſelon les indications qu'il aura des mouvemens de l'ennemi. Après les précautions d'uſage, qui

ſont de rompre les gués, de faire enlever & brûler tous les bateaux le long de la riviere, on obſervera les lieux les plus acceſſibles & les plus favorables pour un paſſage, comme ceux où la riviere fait un coude du côté de l'ennemi, où il y auroit un confluent d'une autre riviere par laquelle il peut déboucher avec ſes bateaux & ſes radeaux; où il y a des iſles dont il eſt néceſſaire de s'emparer. Au lieu de retranchement, on conſtruira de bonnes redoutes dans leſquelles on mettra du canon : on élevera des épaulemens pour la cavalerie, & même pour l'infanterie, ſi le terrein ne fournit pas d'autres moyens de les mettre à couvert. Les épaulemens pour la cavalerie ſeront de deux toiſes plus que l'étendue d'un eſcadron, & pour l'infanterie, de celle d'une cohorte doublée, qui n'eſt que de quatre-vingt pieds : on laiſſera entre chaque épaulement un intervalle de la même grandeur pour le débouché. On voit qu'il faut ici deux tiers moins de travail que pour des bataillons, qui ont deux ou trois fois plus de longueur que des cohortes (*a*). Dès que

(*a*) M. de Folard propoſe pour la défenſe d'une riviere de faire un épaulement contigu, en forme de courbe, dont les extrémités touchent à 20 toiſes de la riviere. Cet épaulement doit être conſtruit

l'ennemi aura mis le pied ſur la rive, elles ſe porteront rapidement ſur lui. Lorſqu'elles ſe ſeront défait de ce qui aura paſsé, elles reviendront derrière leur épaulement, d'où elles ſortiront encore lorſqu'il reparoîtra. Les cohortes feront ces mouvemens avec une célérité dont les bataillons ne

---

comme les tranchées, les terres jettées du côté de l'ennemi, & en rampe douce, pour que les troupes puiſſent ſortir en bataille. Outre la difficulté & le travail d'un pareil épaulement, ſurtout pour la cavalerie, ce qui a été très-bien relevé par le Chevalier de Clairac, cette courbe eſt enfilée ſur preſque toute ſon étendue par les feux de l'autre bord. Les traverſes & crochets que l'on peut y faire ne la défileroient pas, ſi le terrein eſt de quelques toiſes plus élevé du côté de l'ennemi; & quand il ſeroit de niveau, on y ſeroit toujours expoſé aux ricochets. Quoique les feux de la ligne droite ne ſe réuniſſent pas comme ceux de la courbe, elle me paroît ici préférable, parce que le point principal eſt de mettre les troupes à couvert juſqu'au moment ou elles chargeront. Au reſte la diſpoſition que l'on peut prendre, ainſi que l'emplacement des redoutes, dépendent du terrein & du cours de la riviere. Un avantage conſidérable qu'on trouve dans les redoutes, c'eſt qu'elles peuvent toujours être faites de maniere à n'être pas plongées, & que ſoit qu'on les place ſur une courbe ou ſur une ligne droite, les troupes y ſont également à couvert : ce qui n'eſt pas de même avec un retranchement.

*v.* l'Ingénieur de campagne p. 181.

ſont pas capables. Quand elles ſeroient enfermées dans les retranchemens que j'ai condamnés, pourvu qu'il y ait quatre ou cinq iſſues ſur le front, on feroit ſortir en un inſtant plus de troupes que l'ennemi n'en auroit apporté ſur le bord. Les cohortes iroient à la charge dans le même ordre qu'elles ſortiroient, & ſe mettroient en ligne en marchant. S'il y a une ſcene brillante pour les pléſions, c'eſt ſans doute celle-ci, comme dans toutes les occaſions où l'on veut ſortir d'un retranchement, faire une ſortie dans un ſiége, ou enfin lorſqu'on ſe trouve obligé de déboucher ſur un front étroit. Dans tous ces cas, mes cohortes ne brilleroient pas moins, puiſqu'elles pourroient reſter en colonne, ou reprendre leur forme naturelle dans un moment.

Si l'on ſe trouve dans le cas de repaſſer une riviere devant une armée ennemie, les cohortes & les redoutes ſont tout ce qu'il y a de meilleur pour une opération auſſi délicate. Les cohortes ſont dans l'ordre propre à charger vigoureuſement, ſi elles ſont trop preſſées, & à ſe retirer enſuite avec célérité. Elles peuvent exécuter ſucceſſivement cette manœuvre en continuant leur marche, ce que les bataillons ne feront pas

ſans ſe rompre, & ſans s'embaraſſer les uns les autres par la grande étendue de leur front. Qu'on ne me parle pas ici de retranchement ! c'eſt le cas où il en faut le moins, excepté une enveloppe à la tête du pont (*a*). Le paſſage du Rhin où je me ſuis trouvé, exécuté ſous les ordres de M. le Prince de Conti en 1745, eſt un exemple qui peut ſervir de régle en pareille occaſion. Ce Prince ayant eu ordre de repaſſer le Rhin, s'approcha de ſes deux ponts qui étoient environ une lieue au-deſſous de Vorms, dans un endroit ou le Rhin forme un recoude. Il ſe campa à Nordheim entre le ruiſſeau d'Hoffeim à ſa droite, & la petite riviere de Weischnitz à ſa gauche. Une partie ſe replioit ſur la riviere juſqu'au village de Vatenheim. On conſtruiſit ſur tout le front, entre le ruiſſeau & la riviere, des redans détachés qui ſe ſoutenoient réciproquement ; on en fit auſſi quelques-uns vers le Village de Bolſtat, qui étoit environ un quart de lieue en avant du front de bandiere. En même tems on élevoit cinq redoutes à quelque diſtance de la tête des ponts, diſpoſées de

---

(*a*) L'ordre que j'ai donné pour le paſſage d'une riviere ſerviroit, à quelque choſe près, pour la repaſſer. Il n'y a qu'à concevoir les mouvemens & les poſitions renverſées. *Voyez* la Pl. VI.

maniere qu'elles y formoient une enveloppe que l'ennemi ne pouvoit pénétrer qu'en les forçant. On fit défiler pendant la nuit les équipages avec un corps de troupes pour les garder, ainſi que pour aſſurer les ponts contre les troupes légeres qui auroieut pu paſſer par Mayence ou par Oppenheim. A la pointe du jour, quelque cavalerie & des Huſſards ſe mirent en bataille auprès de Bolſtat, & l'armée commença à ſe retirer ſur cinq colonnes, une brigade d'artillerie entre chacune. Les troupes, qui gardoient les débouchés de Bolſtat, s'étant miſes en marche pour ſe retirer, elles furent chargées par un gros de Croates, Huſſards & Pandours, qui les mit un peu en déſordre; mais elles ſe rallierent, ſoutenues par un corps de cavalerie qui arrêta les ennemis. Ceux-ci furent repouſſés auſſi du côté de Vatenheim, lorſqu'on l'abandonna. Cependant ayant entrepris de ſuivre les troupes qui ſe retiroient de ce poſte & de celui de Nordheim, ils furent arrêtés par le feu des redoutes de la tête du pont; & la brigade de Bretagne, qui étoit d'arrière-garde, faiſant bruſquement volte-face, les reconduiſit la bayonnette dans les reins juſqu'au village. Je ne rapporte de cet événement que ce qui eſt le plus relatif à mon ſujet; on peut le voir plus en détail & avec le

*p. 177. plan, dans l'ingénieur de campagne* : s'il y a une occaſion où les retranchemens ſoient inutiles, même dangereux, c'eſt dans celle-ci, où il faut que les troupes aient une grande liberté dans leurs mouvemens, ſoit pour charger, ou pour ſe retirer. Si l'ennemi n'attaque point le retranchement, il eſt ſuperflu, & s'il l'attaque, les troupes ſeront arrêtées, parce qu'il faudra le défendre. Si malheureuſement il le forçoit quelque part, le déſordre deviendroit irréparable ; parce que le ſoldat voyant cette barriere, ſur laquelle il comptoit, emportée, il ſe croiroit perdu. Si au lieu de cinq redoutes qui étoient devant le pont à Nordheim, il y avoit eu un retranchement, la brigade de Bretagne n'auroit pu charger l'ennemi, & le repouſſer comme elle fit juſqu'au village ; parce qu'elle eut été obligée de ſortir en défilant, & de rentrer de même, ce qui eſt tout auſſi ſcabreux. Avec les retranchemens, il faut pluſieurs enveloppes pour que les troupes ſe retirent de l'une à l'autre, à meſure qu'elles diminuent. Cela eſt d'un travail immenſe que l'on n'a pas toujours le tems de faire, encore moins de perfectionner. Voici un exemple qui prouve bien évidemment ce que je viens de dire.

En 1697, les Turcs ayant réſolu de repaſſer la Theiſſe pour aller ravager la haute

Hongrie, le Prince Eugéne ſe mit à leurs trouſſes dans le deſſein de les combattre, pendant qu'ils ſeroient occupés à ce paſſage. Il les atteignit dans le tems qu'ils commençoient à défiler. Le grand Seigneur, qui commandoit ſon armée en perſonne, s'étoit déja mis en ſûreté au-delà de la riviere avec une partie de ſa cavalerie; le reſte étoit demeuré ſous les ordres du grand Viſir, dans les retranchemens qui couvroient la tête du pont. Il y avoit deux enveloppes dont l'extérieure étoit aſſez grande pour contenir toute l'armée: elle étoit formée d'un foſſé bordé d'une double enceinte de chariots, garnis de près de cent piéces de canon. Le Prince Eugéne, qui s'avançoit en pleine bataille, ne perdit pas un moment; il fit replier ſa droite & ſa gauche pour embraſſer toute l'étendue du retranchement, & faire pluſieurs attaques en même tems. La cavalerie Turque voulut ſortir à la droite, le long de la Theiſſe, pour charger la gauche des Impériaux; mais on lui préſenta au débouché quelques piéces d'artillerie, avec quatre bataillons & autant de régimens de cavalerie, qui la firent rentrer. Après une heure de combat, les Turcs furent forcés & pourſuivis dans le retranchement intérieur où les Impériaux entrerent avec eux. Le paſſage du pont fut bien-

tôt engorgé par la foule, & les fuyards obligés de ſe jetter dans la Theiſſe ou de ſe laiſſer égorger: Le carnage y fut affreux, & preſque toute cette partie de l'armée Ottomane y périt (*a*). Il eſt aiſé de juger que ſi les Turcs, au lieu d'un mauvais retranchement, avoient pris le parti de faire des redoutes, ils autoient eu le tems de les perfectionner; leur cavalerie auroit débouché en bataille pour charger : le Prince Eugéne, inférieur de près des deux tiers, n'eut jamais oſé s'étendre comme il fit, & former le demi-cercle afin d'embraſſer tout le front de l'enveloppe. Il ne put faire cette manœuvre ſans ſe dégarnir dans pluſieurs endroits, & laiſſer entre ſon centre & ſes aîles de grands intervalles. Il ſe développa tout à ſon aiſe dans la plaine de Zenta, qui étoit le théatre de cette action, pendant que les Turcs renfermés ne pouvoient le punir de mouvemens auſſi hazardeux.

---

(*a*) Il a apparence qu'elle étoit d'environ quarante mille hommes. Les Impériaux ont fait monter la perte des Turcs à plus de trente mille hommes, ſans les priſonniers. On voit, par l'hiſtoire de Démétrius, que de l'aveu même des Turcs elle étoit très-conſidérable. Les Impériaux n'étoient pas au-delà de ſeize mille hommes.

## ARTICLE II.

### *Des Deſcentes.*

LA même méthode avec laquelle j'ai dit que je défendrois une riviere, ſeroit celle que j'employerois contre les deſcentes. J'ai vu pratiquer ſus les côtes une infinité de retranchemens, tous inutiles, mauvais & très-dangereux. Il y a tant d'endroits ſuſceptibles de débarquement, qu'il faudroit border une côte preſqu'entiere. Ce n'eſt pas le tout d'élever de la terre, il faut auſſi des hommes pour la garder & la multitude en ſeroit infinie. L'ennemi ne ſe préſente jamais aux poſtes gardés : s'il le fait, c'eſt pour donner le change, tandis qu'il débarque où on l'attend le moins, & dans des lieux que l'on croit ſouvent inacceſſibles. C'eſt ainſi que les Anglois ont conduit leur débarquement à l'Iſle Royale en 1758, & à Belle-Iſle en 1761. Toutes les fois qu'ils ont voulu deſcendre ſur les côtes de France, ils l'ont fait avec la plus grande facilité, malgré la quantité de troupes qu'on y a toujours tenues. C'eſt ce qui ne manquera jamais d'arriver & qu'il eſt moralement impoſſible d'empêcher. Ce qu'on peut

faire de mieux, eſt de diſpoſer les troupes de maniere à les raſſembler dans le moins de tems qu'il eſt poſſible, afin de ſe porter au lieu du débarquement dès qu'on ne peut plus douter du deſſein de l'ennemi. Si on le trouve occupé à la deſcente, on doit le charger ſans délibérer & ſans s'embaraſſer du feu prodigieux des vaiſſeaux qu'il aura emboſſés pour protéger le débarquement. J'ai aſſez connu combien il eſt peu redoutable pour des troupes qui ſont ſur le rivage & en mouvement. Des cohortes doublées ne feront ſur-tout pour lui que des points : elles franchiront bientôt l'eſpace qui les ſépare de l'ennemi, & dès qu'elles l'approcheront, ſon canon lui devient inutile, puiſqu'il nuiroit autant aux ſiens. Chaque cohorte menera avec elle une ou deux pieces de campagne, qui ſont très-utiles dans cette occaſion. Les troupes les plus néceſſaires, pour la défenſe des côtes, ſont les dragons ; ils ſe portent promptement où il eſt beſoin, avec chacun un fantaſſin en croupe, & mettent pied à terre ſi on le juge à propos.

Si l'on trouve l'ennemi débarqué & en force, on occupera quelque poſte avantageux, où l'on puiſſe l'arrêter & l'amuſer juſqu'à l'arrivée de toutes les troupes. Lorſqu'il ſe prépare à de pareilles entrepriſes,

ſon objet eſt de faire un établiſſement & des conquêtes dans le pays; ou bien il n'a deſſein que de faire un coup de main pour ruiner un port, brûler des magaſins, piller, & tirer des contributions. Dans le premier cas il viendra avec une groſſe armée, à moins qu'il ne compte ſur des intelligences & un parti prêt à ſe joindre à lui : dans le ſecond il n'aura que des forces médiocres telles que celles des Anglois lorſqu'ils voulurent entreprendre ſur Rochefort en 1757, & ſur les côtes de Bretagne en 1758. Si l'on tient dans chaque province des troupes réglées, leſquelles jointes aux milices du pays, formeront un corps qui lui ſoit ſupérieur, il ſera obligé de dépêcher ſon entrepriſe, pour qu'elle ſoit finie avant que ce corps ſoit aſſemblé. Il eſt donc important alors de garnir les points principaux qu'il peut avoir en vue, & de tenir le reſte des troupes dans les eſpaces intermédiaires, poſtées de maniere à ſe réunir le plus vîte qu'il ſe pourra vers le lieu qui ſera devenu le point d'attaque. Dans le cours de la campagne de 1758, les Anglois firent deux tentatives ſur la Bretagne. La premiere fois ils brûlerent tous les bâtimens qui étoient dans la rade de Saint-Mâlo, & ſe rembarquerent ſur les avis qu'ils eurent qu'on marchoit à eux: la ſeconde, qui fut au mois de Septembre,

ils débarquerent environ neuf mille hommes dans la baie de Saint Briat, en apparence dans le deſſein d'entreprendre ſur Saint-Malo. N'ayant pas cru pouvoir y réuſſir, ils jugerent à propos de tranſporter leur flotte à la baie de Saint-Caſt où leur armée devoit ſe rendre par terre : elle avoit pour cet effet une marche de ſix lieues à faire, & la petite riviere du Guilledon à paſſer. Trois cens hommes poſtés ſur la rive oppoſée firent quelque réſiſtance, mais furent bientôt obligés de ſe retirer. Toutes les troupes réparties ſur les côtes de Bretagne, où commandoit M. le Duc d'Aiguillon, marcherent avec tant de diligence que dans quatre jours elles furent raſſemblées, & ſe porterent ſur l'ennemi au moment qu'il arrivoit ſur les hauteurs de Matignon, à deux lieues de Saint-Caſt. Les Anglois camperent dans cet endroit, & le lendemain, à la pointe du jour, ſe replierent pour ſe rembarquer. Ils crurent que le feu de cinq ou ſix frégates & de quelques gaillotes à bombes, emboſſées fort près de terre, protégeroit leur rembarquement. Ils ſe tromperent ; l'avant-garde Françoiſe parut au village de St. Caſt, à la demie portée du canon de leurs vaiſſeaux, qu'ils avoient encore près de trois mille hommes à terre. Le gros des troupes étant ar-

rivé, on les attaqua : un mauvais retranchement, qui régnoit tout le long de la place & dont ils s'étoient couverts, fut forcé ; on les ſuivit juſque ſur le bord de la mer & dans des rochers, où tout ce qui ne fut pas tué ou noyé ſe rendit priſonnier (*a*).

Si c'eſt une iſle qu'on ait à défendre, il faut empêcher le débarquement à tel prix que ce ſoit. On tire alors meilleur parti des

---

(*a*) Les Anglois firent dans cette occaſion pluſieurs fautes. Lorqu'ils furent campés à Matignon où ils paſſerent la nuit, ils ne pouvoient ignorer que les troupes Francoiſes étoient raſſemblées & prêtes à marcher à eux le lendemain. Leur deſſein étant de ſe rembarquer, ils devoient employer cette nuit à rompre tous les chemins & faire des abattis pour retarder notre marche, ce qui leur étoit aiſé, parce que le pays eſt aſſez couvert. Ils devoient encore laiſſer trois ou quatre cens hommes retranchés dans le village de Saint-Caſt, qui eſt ſur des hauteurs vis-à-vis le centre de la baie ; c'eut été une néceſſité de l'attaquer pour aller à eux. Pendant ce tems, ils ſe ſeroient rembarqués, & n'euſſent perdu tout au plus que ce qu'ils auroient laiſſé dans le village. Une preuve de ce que je dis, c'eſt que l'avant-garde Francoiſe arriva à Saint-Caſt deux groſſes heures avant le reſte des troupes. Lorſque les Anglois la virent en bataille, ils ſuſpendirent leur rembarquement, & perdirent un tems précieux.

habitans mêlés avec les troupes, que de ſe renfermer avec eux dans une place, où ils peuvent être plus dangereux qu'utiles. Dans le premier cas, ils ſont intéreſſés à leur défenſe; au lieu que dès que l'ennemi eſt à terre, les menaces qu'il leur fait & la crainte de voir ravager leurs biens, les porte à poſer les armes. On fera ſur tous les endroits de la côte, ſuſceptibles de deſcente, des redoutes fraiſées avec un foſſé aſſez large & profond. A huit ou dix toiſes en avant de la contreſcarpe, on mettra des paliſſades inclinées, ou bien on jettera tout-autour des arbres avec leurs branches couchées en long, & dont le pied ſoit enterré. Il ſeroit avantageux de n'eſpacer ces redoutes que de cent vingt toiſes; mais comme la plage propre au débarquement peut être fort étendue, & qu'il faudroit trop les multiplier, il ſuffira que l'ennemi ne puiſſe paſſer entre deux, ſans être ſous le feu de l'une ou de l'autre. Leur objet eſt de protéger les batteries, & d'appuyer les troupes qui doivent empêcher le débarquement. Si celles-ci ont été repouſſées à la premiere charge, ou ſi elles ne ſe trouvent point aſſez en force pour charger l'ennemi, elles attendent, ſous la protection des redoutes, qu'il leur ſoit venu du renfort. Ces ſortes d'ouvrages, non plus que les retranche-

mens, n'empêcheront pas de débarquer ſur les côtes de l'Océan, parce que le reflux laiſſant à découvert une très-grande étendue de terrein, l'ennemi peut aborder avec ſes chaloupes à marée baſſe, prendre terre, & ſe former loin du feu des redoutes. Il ne peut être incommodé que par le canon; c'eſt pourquoi il eſt important de le mettre à couvert : ſans cela les premieres troupes débarquées marchent à la batterie & s'en emparent (*a*).

Je ſuppoſe pour exemple une iſle de ſept à huit lieues de tour, défendue par autant de bataillons, & dans laquelle il y aura qua-

---

(*a*) Lorſque Charles XII débarqua en Zélande en 1700, les Danois l'attendoient en bataille derrière leurs retranchemens. Le débarquement ſe fit à marée baſſe. Les chaloupes donnerent contre terre à quelques cens pas du rivage, par conſéquent fort loin des retranchemens : toutes celles qui portoient les troupes deſtinées à l'attaque aborderent en même tems. Les Danois voulurent alors ſortir de leurs retranchemens; mais les Suédois, qui avoient eu le tems de ſe former, les chargerent ſi vivement qu'ils les renverſerent, & emporterent le retranchement qui leur fut abandonné avec le canon. Deux bataillons des gardes avoient débarqué en même tems à la droite, & deux autres à la gauche, pour attaquer les Danois par les flancs. *Hiſt. de Charles XII. par le Major Alderfeld.*

tre grandes plages propres au débarquement, également éloignées l'une de l'autre. On aura posté à chacune un bataillon, il y en aura deux en réserve au centre de l'isle, deux autres seront répartis par piquets dans les endroits les moins à craindre, mais qu'il est cependant nécessaire de garder. Comme la flotte ennemie se partagera & paroîtra avoir dessein sur plusieurs endroits en même tems, on sera obligé de se garder également par-tout. Cependant, elle jettera tout-à-coup sur une des plages deux ou trois mille hommes : le bataillon qui est à ce poste aura chargé, mais à la fin aura été obligé de céder au nombre. Il se sera retiré à l'appui d'une redoute ; les feux croisés de celle-là & des autres arrêteront l'ennemi, sur-tout celui du canon chargé à cartouches : la réserve, par ce moyen, aura le tems d'arriver, ainsi que les troupes des lieux voisins qui ne sont point attaqués. Au lieu de cela, si la batterie avoit été en l'air & sans protection, le bataillon repoussé n'auroit pu la défendre, l'ennemi s'en seroit saisi & auroit eu le tems de débarquer un gros corps avant que l'on ait pu s'y porter. Je préfére aussi, au lieu d'une grosse batterie, trois ou quatre petites, selon la quantité des redoutes que l'on a ; parce que leurs feux se croiseront, & que s'il y avoit une redoute em-

portée, on auroit encore une reſſource dans les autres, pour appuyer les ſecours qui arriveroient. Ce plan de défenſe eſt certainement le meilleur qu'on puiſſe imaginer : car il ne faut pas ſe figurer que les batteries placées ſur le rivage puiſſent empêcher les vaiſſeaux de s'emboſſer, & les troupes de débarquer ; principalement, comme je l'ai dit, ſur les côtes, où le reflux a lieu. On doit penſer plutôt à fixer l'ennemi, & favoriſer les troupes qui doivent le charger. Les batteries à barbette me paroiſſent préférables aux autres, afin de pouvoir diriger le feux ſur toute l'étendue de la plage : avec les embraſures, cela n'eſt pas poſſible ; & ſi on les fait trop évaſées, elles deviennent inutiles. Un avantage qui ſe trouve encore dans l'uſage des redoutes, eſt que l'on peut les garnir en partie des troupes ſur leſquelles on compte le moins, telles, par exemple, que les milices & les garde-côtes. En mêlant avec elles un tiers de vieux ſoldats, commandés par un officier plein de réſolution, elles y feront une bonne défenſe : on n'en tireroit pas le même ſervice en plaine, ni même derrière un retranchement, où elles voyent le terrein libre derrière elles pour s'enfuir. Il y a encore une précaution qu'il eſt important de ne pas négliger, c'eſt en cas qu'on n'ait pu em-

pêcher la deſcente, de ſe ménager des points d'appui pour favoriſer le ralliement des troupes & leur retraite dans la forteresſe; ſans cela les plus éloignées courent riſque d'être coupées & de ne pouvoir y entrer. Pour cet effet, on conſtruira auſſi quelques redoutes garnies d'artillerie dans l'intérieur de l'iſle, aux endroits les plus favorables, & ſur les chemins qui conduiſent des plages principales à la forteresſe que l'on ne doit pas dégarnir entierement. Il eſt auſſi à propos d'avoir ſur la côte quelques mortiers, pour jetter des bombes que les vaiſſeaux craignent beaucoup.

Le projet de défenſe que je viens de ſuppoſer pour une iſle de huit lieues de tour, ſervira de même, proportions gardées, pour une plus grande. : il peut auſſi s'appliquer à une province de terre ferme, telle que la Bretagne, que je conſidére comme une preſqu'iſle. A l'égard de la conſtruction des redoutes, elle peut ſe faire de différentes manieres. Le carré a l'inconvénient des angles qui ſont ſans défenſe : les redoutes à crémailliere vaudroient mieux, mais elles ne ſont point propres à mettre du canon à moins de les faire très-grandes. Il y a le même inconvénient dans celles qui ont les faces briſées & que l'on nomme *étoiles* : je me ſervirois plutôt de fortins à demi-

baſtions, ſi je voulois leur donner une certaine capacité. Comme je ne prétends employer ici que les plus petits ouvrages qu'il eſt poſſible, pour ne pas perdre trop de monde à les garder, une redoute de quarante toiſes de pourtour intérieur ſuffira: bordée à deux de hauteur, elle tiendra cent ſoixante hommes *; avec cent vingt on pourroit même la garder. La face qui regarde la mer, & les deux collatérales, ſeront en ligne circulaire, qui eſt la meilleure forme pour cette occaſion. Il y aura autant d'eſpace qu'il en faudra pour y loger & manœuvrer cinq à ſix pieces de canon à barbette, qui verront ſur toute l'étendue de la plage: les feux de pluſieurs redoutes pourront auſſi ſe croiſer & ſe défendre mutuellement. On pourroit les faire encore héxagones; cette figure vaut mieux que le carré, & donne des feux croiſés lorſqu'il y a pluſieurs redoutes. Le carré ne doit point ſervir ici par deux raiſons: l'une eſt que ſi on le diſpoſe de ſorte que l'angle regarde la mer, le canon ne battroit qu'obliquement, excepté la ſeule piéce qui ſeroit à l'angle; l'autre, que ſi on préſente la face parallele au rivage, les redoutes ne tirent plus la même protection l'une de l'autre, & s'il n'y a qu'une ſeule redoute, elle ſe défendra mieux étant circulaire que car-

*On donne ici trois piés par ſoldat.

rée (*a*). Si on peut les placer de maniere qu'elles ne ſoient plongées d'aucun endroit, on leur donnera très-peu d'élévation, afin que le parapet ſoit plus raſant, & que l'artillerie des vaiſſeaux ait moins de priſe ſur lui. Il vaudra mieux, pour les mettre hors d'inſulte, faire le foſſé plus profond, en lui donnant 12 à 15 pieds de largeur, ſur 8 à 9 de profondeur. Comme ſur les bords de la mer, on ne trouve ſouvent que du ſable ou des terres très-légeres, il faudra garnir les redoutes de pieux & de faſcinages, ſi on ne veut pas faire la dépenſe de les revêtir de maçonnerie. Les côtes de Portugal & d'une partie de l'Eſpagne, celles

---

(*a*) Le défaut du carré eſt prouvé par cette démonſtration du Chevalier de Clairac *. Il poſe pour axiome que le ſoldat tire machinalement & par conſéquent directement devant lui, d'où il réſulte qu'à la pointe de chaque angle ſaillant il y a un eſpace conſidérable qui n'eſt battu d'aucun feu direct. Cet eſpace eſt un ſecteur de cercle dont l'ouverture eſt réglée par celle de l'angle flanqué, & la longueur des raions par la plus grande portée du fuſil; de maniere que l'angle étant droit & la portée de 150 toiſes, il y a près de 17679 toiſes de terrein, où l'aſſaillant n'a aucun feu de front à craindre. Il ſuit de ce principe que le terrein battu autour de la piece eſt toujours moindre que celui qui ne l'eſt point.

* *V.* L'ingénieur de Campagne, p. 7.

de Gênes & d'autres pays maritimes de l'Italie, ſont garnies de tours qui contiennent 25 ou 30 hommes : cela ne peut ſervir contre les groſſes deſcentes, & n'eſt deſtiné qu'à faire des ſignaux lorſque les corſaire sviennent pour piller le pays.

## ARTICLE III.

### *Des Siéges.*

L'USAGE des redoutes me paroît ſi bon, que je voudrois m'en ſervir dans pluſieurs occaſions où l'on fait des retranchemens qui demandent un travail bien plus long, & ſouvent inutile. Si le Maréchal de Saxe, qui les avoit adoptées, s'étoit donné la peine d'étendre ſes mémoires, il nous eut indiqué tous les différens uſages auxquels on peut les mettre, & les proportions qu'il auroit fallu leur donner ſelon les occaſions. Il n'a parlé que des groſſes redoutes dont le Czar s'étoit couvert à Pultowa, & ſur le modéle deſquelles il conſtruiſit les ſiennes pour des cas à-peu-près ſemblables. Dans celui dont je vais parler, il n'en faut que d'une médiocre grandeur : je veux dire dans les ſiéges, pour aſſurer les deux dernieres paralleles, protéger les batteries & ſervir de points d'appui aux troupes contre les groſſes ſorties. Je ne vois rien de plus défectueux, & de

moins propre à ſe garantir de ces ſortes d'entrepriſes, que la conſtruction de nos tranchées & de la diſpoſition des troupes pour les ſoutenir. Si les places de Flandres, aſſiégées pendant les campagnes de la guerre de 1741, avoient été bien défendues, les ennemis nous euſſent ſouvent puni de nøtre négligence. Des tranchées bordées à deux de hauteur ne ſeront jamais capables d'arrêter des troupes qui viennent dans la ferme réſolution de les nétoyer & de les ruiner. Le ſeul parti qu'il y auroit à prendre, ſeroit d'en ſortir & de ſe former; mais c'eſt à quoi l'on ne penſe point, & ſouvent on n'en auroit pas le tems, de la maniere dont on eſt diſpoſé. Les Autrichiens font les leurs plus larges & plus profondes, ce qui ne les rend pas beaucoup meilleures, & le travail en eſt bien plus long. Au ſiége de Prague, en 1742, une partie de leur parallele étoit conſtruite dans un ravin où ils avoient pratiqué pluſieurs banquettes; ils y furent écraſés, leurs canons encloués, & tous leurs ouvrages ruinés dans les deux grandes ſorties qui s'y firent.

On ne doit faire aucun fond ſur les tranchées pour ſoutenir les ſorties, parce que l'ennemi, qui y marche rapidement, n'a qu'un feu médiocre à eſſuyer. Il ſe jette bientôt dedans, où il égorge tout ce qu'il y

trouve, & prend de là les batteries à revers; de ſorte qu'il a tout renverſé & ruiné avant que les troupes de réſerve ſoient arrivées. Le moyen de rémédier à ces défauts eſt de fortifier la parallele par des redoutes placées ſur toute l'étendue du front d'attaque, à 120 toiſes l'une de l'autre. Celles qui appuyeront les extrémités ſeront carrées, les autres triangulaires. Leur pourtour intérieur, qui ſera de 45 toiſes, donnera 15 toiſes pour chaque côté, ſi on fait le triangle équilatéral. Mais conſidérant celles-ci comme des redans fermés par la gorge, je penſe qu'il ſeroit à propos à cauſe de la courbure de la parallele, de les ouvrir à angle droit, & de briſer ou courber le côté qui regardera la tranchée. Je voudrois auſſi en arrondir les angles pour deux raiſons; l'une qu'ils ſe défendent mieux de cette maniere, l'autre qu'étant moins expoſés aux feux directs qu'à ceux de côté, ils auront plus de réſiſtance. Afin de ne point diminuer les faces, on donnera quelques toiſes de plus pour l'arrondiſſement. Au ſurplus, j'expoſe ici mon idée en gros; c'eſt à Meſſieurs du génie à déterminer la meilleure conſtruction des redoutes, relativement au terrein. Je ſai bien qu'il n'eſt pas nouveau de faire de ces ouvrages ſur un front d'attaque: mais communément on ne s'en ſert

que pour appuyer les flancs, encore cela eſt-il ſouvent négligé. Si les Autrichiens en avoient eu à Prague, nos grandes ſorties n'euſſent pas auſſi bien réuſſi : ils s'en aviſerent après coup, & en conſtruiſirent deux à la droite, & deux à la gauche de leur attaque (*a*).

(*a*) Ils commencerent à y travailler du 22 au 23 Août, après la derniere grande ſortie.

Si les redoutes ſont avantageuſes aux aſſiégeans pour ſoutenir leurs travaux, elles ſont auſſi d'un excellent uſage pour les aſſiégés. Lorſque la place eſt mauvaiſe & n'a point de dehors, on y ſupplée par une enceinte de redoutes, dont les feux peuvent ſe croiſer. Il faut y ménager des communications avec la place, & même de l'une à l'autre, par une tranchée ou un chemin couvert. Ces ouvrages valent mieux que les fléches ou les lunettes avancées, parce qu'ils ſe defendent de tous côtés, au lieu que les autres ſont aiſément tournés par la gorge. Le ſeul inconvénient eſt qu'ils ſervent à l'ennemi quand il s'en eſt emparé : mais on peut pratiquer deſſous des fourneaux pour les renverſer, lorſqu'on eſt forcé de les abandonner. Quand la place eſt petite & que l'on a cependant une groſſe garniſon, au moyen d'une chaîne de redoutes on tient l'ennemi longtems éloigné, ce qui eſt très-important. C'eſt ce qu'a pratiqué le chevalier de Ste. Croix à la défenſe de la forteresſe de Belle-Iſle, dans laquelle il ſe retira lorſqu'il ne lui fut plus poſſible d'empêcher le débarquement des Anglois.

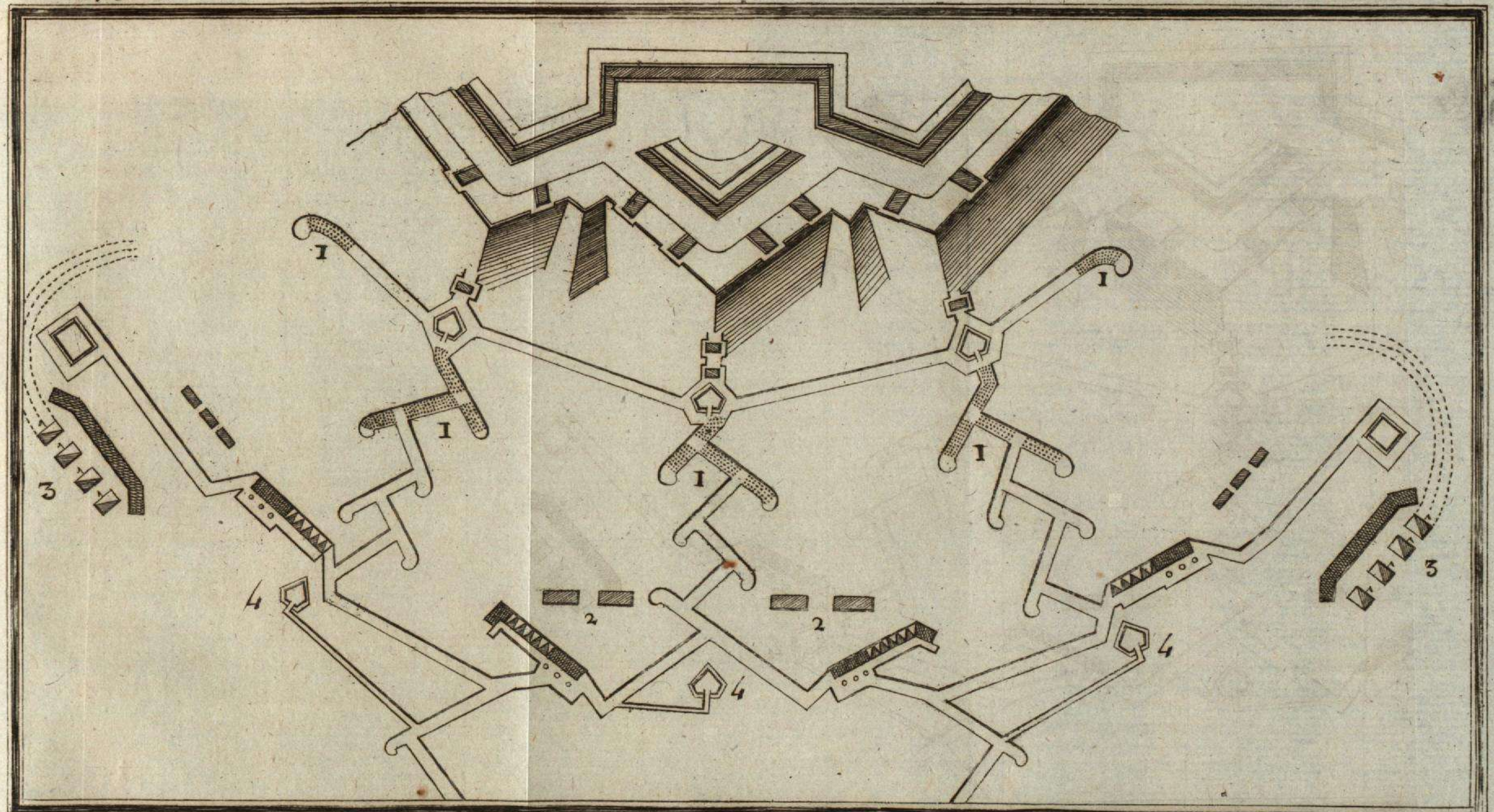
La

La face du redan, poſée ſur la parallele, ſervira d'épaulement aux troupes diſpoſées de cette maniere. Dès le moment qu'on prévoira la ſortie, il faudra abandonner la tranchée, ſe former en bataille derrière les redoutes, & laiſſer l'ennemi s'engager entr'elles. Comme il ſe trouvera pris par les flancs, il ſera néceſſairement battu. Si malgré cela il ſe maintenoit en poſſeſſion du terrein, les redoutes ſubſiſtant toujours ne lui laiſſeroient pas combler tranquillement les tranchées, & le ſecours arriveroit avant qu'il ait pu les forcer. L'ennemi ne ſauroit marcher à la parallele ſans paſſer ſous les feux croiſés des redans : mais ce ne ſera pas là ce qui l'arrêtera ; il arrivera à la tranchée & ſautera dedans. Alors les cohortes retirées derrière les redoutes paroîtront, le chargeront dans ce moment de déſordre, & devront l'expédier dans moins de rien. Les redans doivent être poſés ſur les capitales, & les batteries, conſtruites auprès, diſpoſées de maniere qu'elles en ſoient protégées. On peut faire derrière chaque redan une place d'armes avec une rampe douce, où les troupes ſeront à couvert juſqu'au moment qu'elles en ſortiront en bataille. Sans entrer dans un plus long détail des avantages de cette méthode, il ſuffit pour les connoître de conſidérer le plan que je joins ici. *V.* la Pl. VII.

Si la cohorte eſt infiniment plus propre que le bataillon pour défendre la tranchée contre les ſorties, elle ne le ſera pas moins pour éxécuter celles-ci. Elle débouchera du chemin couvert par manches de flanc, & ſera formée dans l'inſtant; ſi on veut la faire charger par manches doublée, c'eſt-à-dire, dans l'ordre du pléſion, elle remplira tous les objets que l'auteur de ce ſyſtème ſe propoſe. Les principaux ſont d'être formé en débouchant du chemin couvert, & de ſe porter ſi rapidement ſur la tranchée, que l'ennemi n'ait pas le tems de faire ſes diſpoſitions *(a)*; de ne préſenter qu'un front étroit, peu expoſé au feu; de percer par-tout devant elles; de ſe maintenir autant qu'il faudra au-delà de la parallele pour que les travailleurs aient le tems de détruire tous les ouvrages; de ſe retirer en bon ordre, ſans précipitation, & de ne rien craindre pour les flancs de l'attaque. Aucun de ces avantages ne ſe trouve dans les bataillons avec leſquels on riſque, au contraire, tous

---

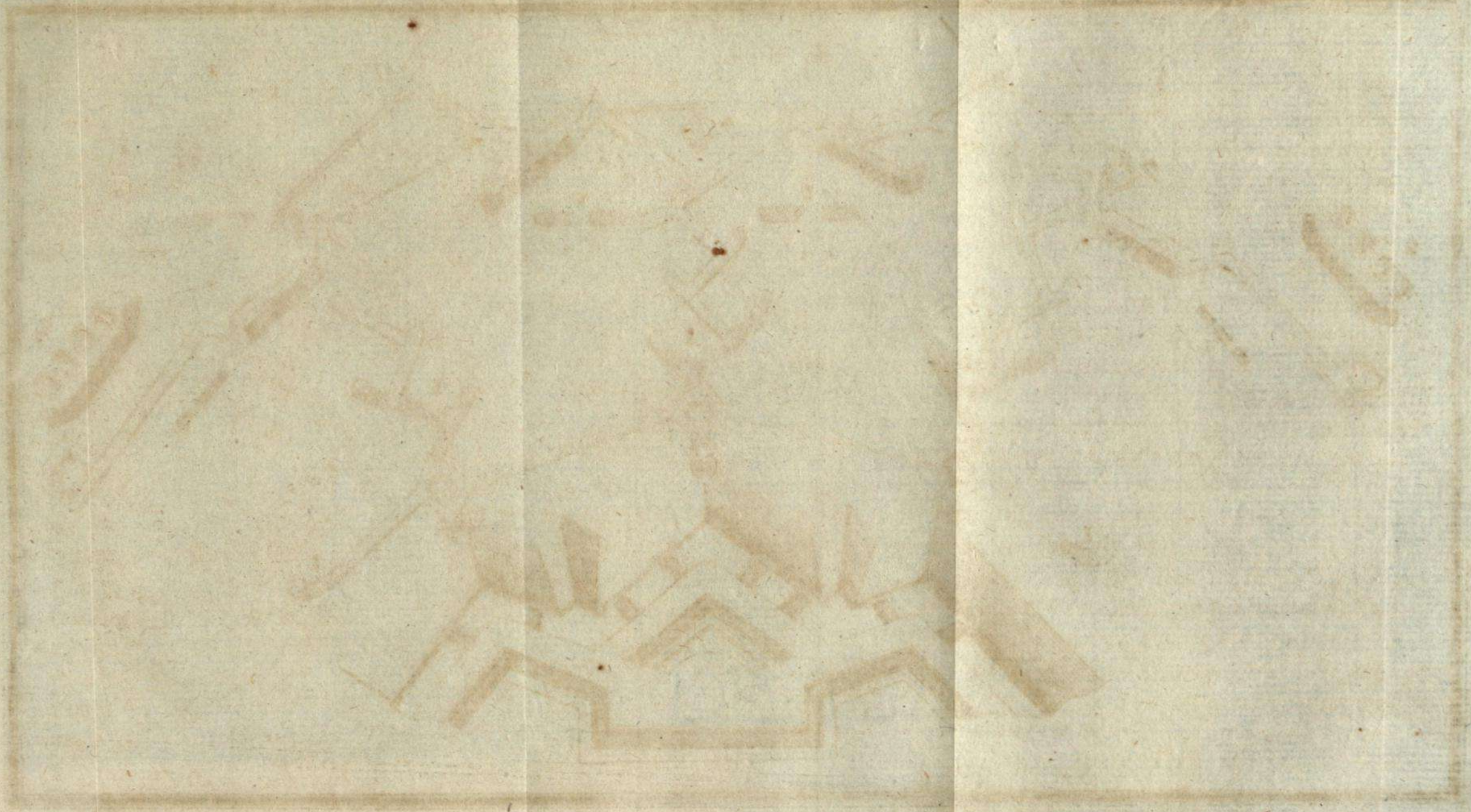
*(a)* Il n'y a point de barriere aſſez grande pour ſortir d'un chemin couvert par demi-front de cohorte doublée, qui eſt de quatre hommes moindre que celui du pléſion. Celui-ci ne peut donc pas être, après ce débouché, plutôt formé que la cohorte.




1. Troupes disposées contre une sortie.
2. Troupes de réserve qui s'avancent.

## Plan d'un front D'attaque avec des redans, Contre une garnison nombreuse.

3. Cavalerie pour couper la sortie.
4. disposition des redans sur l'avant-derniere parallele.



les inconvéniens oppoſés. Lorſque l'aſſiégeant eſt arrivé à la troiſieme parallele, le corps de réſerve s'avance & ſe place dans la ſeconde ; on fait même quelquefois des demi-places d'armes entre les paralleles, où l'on met des troupes qui ſoient plus à portée de ſoutenir la premiere. Il faut alors qu'une ſortie, pour réuſſir, ſoit très-forte : ſon but n'eſt pas préciſément de battre la réſerve de l'aſſiégeant, mais de couvrir les travailleurs juſqu'à ce qu'ils aient ruiné les tranchées & les batteries (*a*). Je ſuppoſe que l'on ne peut faire ſortir que ſix cohortes, avec leurs grenadiers & les armés à la légere. Trois cohortes déboucheront des places d'armes ſur les ſaillans du front attaqué : lorſqu'elles auront percé la parallele, elles la laiſſeront nétoyer par les grenadiers & les armés à la légere, qui s'empareront auſſi des batteries : pendant ce tems, elles

---

(*a*) Un grand riſque dans les ſorties, eſt de pouſſer l'ennemi avec trop d'ardeur & de s'éloigner de la place, dont il peut couper la communication par des troupes poſtées à ce deſſein. Il faut donc ſe contenter de diſſiper ce qui ſe trouve dans la place d'armes, & ſans trop s'avancer, tenir ferme contre la réſerve, juſqu'à ce que les ſappes ſoient enflammées par les feux d'artifice qu'on y jette, les tranchées comblées, & le canon encloué.

ſe tiendront au-delà en bataille, pour s'oppoſer à la réſerve, & ſeront ſoutenues par deux demi-cohortes ſorties, en même tems qu'elles, des rentrans du chemin couvert. Les deux autres cohortes ſe tiendront à portée de couvrir les flancs de cette attaque. Si les aſſiégeans ſont reſtés dans leurs tranchées, l'affaire ſera bientôt terminée : mais s'ils avoient des redoutes, & qu'ils ſe retiraſſent derrière, formés ſeulement en demi-cohortes, comme je l'ai indiqué, l'entrepriſe deviendroit bien plus difficile, & ne réuſſiroit que par une force très-ſupérieure.

La cohorte doublée eſt encore la meilleure diſpoſition que l'on puiſſe prendre pour une attaque de chemin couvert. Elle marchera avec la plus grande célérité, & franchira dans un inſtant l'eſpace de la parallele aux paliſſades : elle ſe dirigera ſur les angles ſaillans, & dès qu'elle ſe ſera jettée dans la place d'armes, les manches de flanc attaqueront les traverſes de droite & de gauche ; comme elle a peu de front, & marche vis-à-vis de l'angle flanqué, elle n'a point à craindre les feux de face ; ceux qui viendroient des deux branches du chemin couvert ne pourroient être dirigés que de biais ; & plus elle approchera, moins ils ſeront dangereux. Elle donnera auſſi d'autant moins de priſe aux feux des côtés col-

latéraux, qu'elle aura moins de hauteur qu'une colonne ou un pléſion.

## ARTICLE IV.

### *De l'Attaque & Défenſe des retranchemens.*

ON a vu les avantages de la cohorte dans les opérations dont je viens de parler, elle les aura également dans l'attaque & la défenſe des retranchemens, & tous les inconvéniens qui ſe trouvent dans les flancs foibles des bataillons, diſparoîtront avec elle. Il y a deux manieres de diſpoſer l'infanterie pour l'attaque d'un retranchement ; l'une eſt de ranger les bataillons ſur pluſieurs lignes en échiquier, gardant entre eux des intervalles égaux à leur front ; l'autre de les mettre en colonne, ſe ſuivant directement & obſervant de l'un à l'autre une certaine diſtance. Par la premiere de ces méthodes, que le Roi de Pruſſe paroît préférer, les troupes vont à la charge avec plus d'aiſance ; ne ſe renverſent pas les unes ſur les autres ſi elles ſont repouſſées, & l'attaque ſe fait ſur toute l'étendue du retranchement. Mais auſſi on eſt expoſé à tous les feux de la ligne, tant du canon que de la mouſqueterie. On en eſſuie beau-

coup moins dans l'attaque en colonne, parce que celles-ci laiſſent entr'elles de grands vuides dont les feux ſont perdus. Il eſt vrai que les efforts ſont moins multipliés, & que les points d'attaque étant très-reſſerrés, l'ennemi s'y met en force & les défend mieux. On peut encore craindre qu'il ne faſſe une ſortie & ne jette hors de la ligne des troupes, qui, venant à tomber pendant l'attaque ſur les flancs des colonnes, les mettroient en déſordre (*a*). L'une & l'autre des deux méthodes ont leurs avantages & leurs inconvéniens; mais ſi l'on fait uſage des cohortes, la derniere, qui étoit celle du Prince Eugéne & de Charles XII, ſera préférable. Comme les cohortes doublées ne preſentent qu'un très-petit front, la premiere diviſion étant rompue, s'écoulera aiſément ſur les côtés de la ſeconde, & celle-ci de la cohorte ſuivante: l'attaque pourra ſe faire auſſi ſur un plus

---

(*a*) Walſtein ſe défit ainſi de Guſtave Adolphe qui l'attaquoit dans ſon camp de Nuremberg. Cela n'arrive plus à préſent. Quoique l'ordre de l'aſſaillant ſoit trop foible pour réſiſter à une pareille ſurpriſe, l'autre, qui ſuit la même Tactique, étant obligé de ſortir en défilant, de ſe former & de faire de longs quarts de converſion, perd l'envie de tenter cette irruption.

grand nombre de colonnes. Les cohortes qui ſuivront celle de la tête, lorſque celle-ci ſera ſur le bord du foſsé, ſe couleront à ſa droite & à ſa gauche; de ſorte que le retranchement ſera abordé par trois cohortes de front. Les grenadiers, couverts de caſques & de plaſtrons à l'épreuve, formeront la tête, le fuſil en bandouliere, & armés de groſſes haches pour couper les paliſſades s'il y en a, ou les faſcines & les piquets qui ſoutiendroient les terres du parapet. S'il y a de l'eau dans le foſsé, les ſoldats des premieres cohortes auront de même le fuſil en écharpe; ils porteront, pour le combler, des faſcines & des claies, qui ſerviront auſſi à les couvrir, & leur épargneront beaucoup de coups de fuſils. Je voudrois qu'ils euſſent auſſi des pioches pour grater le parapet, l'ébouler & y monter plus aiſément. Les travailleurs, qui ſont ordinairement derrière les bataillons deſtinés pour l'attaque, ne peuvent ſervir que pour faire de grandes ouvertures à la cavalerie, lorſqu'on eſt maître du retranchement: les travailleurs déſarmés, qu'on met à la tête des attaques, embarraſſent les troupes, & celles-ci les travailleurs; il faut que ce ſoit les troupes mêmes, qui doivent entrer les premieres, qui travaillent. Lorſqu'une cohorte ſe ſera rendue maîtreſſe d'un redan,

elle pourra s'y former en bataille à huit de hauteur, & fermer toute l'étendue de la gorge. Celle qui percera dans la courtine entrera en cohorte doublée ſans aucun riſque pour ſes flancs : dès qu'elle ſe verra ſuivie, elle marchera hardiment en avant, renverſant tout ce qui ſera devant elle. On peut ainſi entrer en colonne dans le retranchement, s'étendre enſuite, & faire un front, ſans qu'il ſoit beſoin d'autres mouvemens que des à droite & des à gauche, ce qui eſt très-prompt, & ſans nul riſque pour ſes flancs comme avec des bataillons. Si le retranchement, mal appuyé à un marais, à une riviere, à la mer, laiſſoit quelqu'eſpace où l'on pût pénétrer, il ne pourroit être ſi étroit que la cohorte ne s'y gliſſât aiſément par ſections ou manches de flancs, & ne fût bien-tôt formée en-de dans, même en état de combattre en défilant, & de forcer le paſſage.

Si l'ennemi eſt retranché ſur une montagne ou à l'entrée d'une gorge, quels avantages immenſes les cohortes n'auront-elles pas ſur les bataillons, ſoit pour monter les hauteurs avec légéreté, ou paſſer ſans ſe rompre dans les coupures & les ſinuoſités de la montagne, & arriver au pied du retranchement en bon ordre ! Les armés à la légere fileront par les ſentiers les plus étroits, graviront les rochers, & chercheront

des paſſages pour gagner les ſommités & prendre des revers ſur l'ennemi. La même ſupériorité que les cohortes ont ſur les bataillons dans l'attaque, elle l'auront auſſi dans la défenſe. On fera border le parapet par les armés à la légere ; derrière eux on mettra deux rangs de peſamment armés, qui ne feront autre choſe que charger leurs fuſils & les paſſer à ceux qui ſeront ſur la banquette. Ils auront à côté d'eux des armes de longueur dont ils ſe ſerviront auſſitôt que l'ennemi ſe ſera jetté dans le foſſé, & commencera de grimper ſur la berme (*a*).

(*a*) M. de Folard a donné un projet de défenſe pour des retranchemens, dans lequel il fait border le parapet par des bataillons à huit de hauteur, non compris les colonnes qui ſont en réſerve & les grenadiers. S'il s'étoit donné la peine de calculer la quantité de troupes qui ſeroient néceſſaires pour cette diſpoſition, il auroit vu qu'il faudroit un armée immenſe, qu'il feroit beaucoup mieux de ne pas renfermer. Lorſqu'on ſe retranche, cela ſuppoſe de la foibleſſe, & dans un projet de défenſe, on doit régler ſes diſpoſitions ſur ſes forces. Je ne veux pas dire pour cela qu'il faille border foiblement un retranchement ; mais je crois qu'il l'eſt ſuffiſamment à trois de hauteur, & que le reſte ne ſeroit que ſuperflu, même dangereux : parce que ſi l'ennemi, malgré cela, pénétre & que ces troupes s'épouvantent, tout eſt perdu. La véritable défenſe doit ſe tirer de la ligne qui eſt derrière en réſerve, & que l'on affoibliroit, ſi l'on mettoit trop de monde au parapet.

On placera une compagnie de grenadiers devant la gorge de chaque redan & une au centre de la courtine, à vingt pas du parapet : elles ſeront à portée de charger ſur le champ l'ennemi, s'il gagne quelque part le haut du retranchement & paroît prêt à y entrer. Si malgré cela, il le force & s'y jette en foule, les cohortes qui ſeront à ſoixante pas en arrière, marcheront ſur lui avant qu'il ait eu le tems de ſe former. Il n'eſt pas néceſſaire ici qu'elles ſoient doublées, elles reſteront à huit de hauteur. On pourra même laiſſer entr'elles des intervalles égaux à leur front ſi l'on a de la cavalerie derrière.

Si pendant l'attaque on vouloit faire une ſortie, les cohortes déboucheroient par leur flanc: à meſure qu'elles ſortiroient, par un à droite ou un à gauche elles ſe mettroient en front, & courroient charger l'ennemi. Deux ou trois ſorties de cette eſpece ſur le front attaqué, ne manqueroient pas de le déconcerter & de le mettre en fuite. Quiconque aura lu les commentaires de Céſar, ſe ſouviendra qu'il lui eſt arrivé ſouvent, ainſi qu'à ſes Lieutenans, lorſque le camp étoit attaqué, de ſortir bruſquement & de tomber ſur les aſſaillans; ce qui a toujours réuſſi. Les Romains s'étoient même ſi bien accoutumés à ce manége contre les Gaulois,

qu'ils ſe renfermoient quelquefois dans leurs retranchemens avec une crainte apparente pour s'y faire attaquer. Ces irruptions ſe faiſoient avec beaucoup de rapidité, quoiqu'il n'y eût qu'une porte à chaque face du camp (*a*) : leur largeur devoit être d'environ trente-ſix pieds. C'étoit aſſez pour qu'il pût ſortir dix ou douze hommes de front ; dans une minute quinze cens hommes marchant d'une vîteſſe égale à notre pas redoublé, pouvoient déboucher. Les cohortes Romaines étoient très-propres à cette opération, ſoit qu'elles ſortiſſent par le flanc ou par diviſions. Les premieres chargeoient ce qui ſe préſentoit devant elles, & s'ouvroient un paſſage ; les autres ſe replioient ſur les ennemis attachés au retranchement & les prenoient en flanc ou à dos. La cavalerie ſortoit auſſi comme un torrent, ce qu'elle pouvoit faire par turmes, qui n'avoient que huit cavaliers de front.

Un retranchement, défendu de la maniere que j'ai dit, ne ſeroit jamais forcé avec

---

(*a*) C'eſt-à-dire, pour une armée de quatre légions, ou au-deſſous. Si elle étoit plus forte, il y avoit alors deux portes ſur le grand côté *. Elles étoient défendues par des tours, & maſquées d'un ſimple mur de gazon qui ſe renverſoit lorſqu'on vouloit ſortir.

* *V.* le ch. VI de la ſeconde partie, p. 240.

l'ordre ordinaire, & très-difficilement avec tout autre, à moins que l'ennemi ne pût ſe donner certains avantages, comme de prendre ſur lui des revers, de le tourner s'il n'étoit pas bien appuyé, & d'avoir de ſon côté un terrein au moyen duquel il maſqueroit ſes diſpoſitions. S'il arrivoit que l'on eût adopté cet ordre, on régleroit ſur lui les retranchemens, qui auroient par conſéquent moitié moins d'étendue qu'on ne leur en donne pour les bataillons, & ceſſeroient pour lors d'être auſſi défectueux. Si les Romains ſe tenoient avec tant d'aſſurance dans leur camp, c'eſt qu'ils y étoient très-ramaſſés, & ne craignoient point que l'ennemi, en diviſant leur attention, les trouvât foibles dans quelques parties. C'eſt auſſi pourquoi les Princes Maurice & Frédéric de Naſſau, qui ont fait revivre les maximes de ces conquérans, ſe ſont ſi bien trouvés de leurs retranchemens & de leurs lignes : car l'infanterie ſe formoit dans ce tems-là ſur dix, ou au moins ſur huit de hauteur. On voit comme l'eſpece de Tactique influe ſur tous les uſages de la guerre, & contribue, ſelon qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe, à leur donner auſſi la même qualité : on peut même dire qu'elle décide la forme & la nature des opérations. On n'oſera point hazarder, avec une mauvaiſe Tac-

tique, ce que l'on entreprendroit avec une bien meilleure; on eſt forcé d'être plus circonſpect, & l'on eſt réduit à des précautions qui deviennent inutiles avec une bonne ordonnance. Alexandre n'auroit point riſqué en plaine une bataille contre les forces immenſes de Darius, ſi ſa foible armée eut été compoſée de nos bataillons à trois de hauteur : Epaminondas n'eut pas non plus combattu à Leuctres les Lacédémoniens, ni Céſar à Pharſale la nombreuſe cavalerie de Pompée.

L'ordonnance, pour laquelle je me ſuis déclaré, eſt la même que la ſeconde des Romains, accommodée à notre génie & à nos armes: celle des manipules ne fut employée que dans la grande ferveur du zèle Républicain, lorſqu'on pouvoit compter ſur des ſoldats d'élite, conduits par les motifs de la de la gloire & de l'amour de la patrie. Ces ſentimens ont bien moins de force dans un état Monarchique que dans une République naiſſante; les vertus y ſont moins épurées, les différentes claſſes d'hommes plus ſéparées, & la plus nombreuſe, qui fournit les ſoldats, plus avilie : il faut donc alors un ordre qui ait de la conſiſtance, & dans lequel la timidité, raſſurée par le nombre, ſoit en même tems entraînée par le torrent & ranimée par l'exemple.

On objectera peut-être à ce que j'ai dit ſur les avantages de mes cohortes, que je ne me les donne qu'aux dépens de l'étendue des lignes, & que je m'expoſe par-là à être toujours débordé. Sans invectiver le ſyſtème préſent, je répondrai en peu de mots & par démonſtration. S'il arrivoit que l'on ſuivît ma Tactique élémentaire, on l'appliqueroit en même tems aux grandes manœuvres, & l'on ſe régleroit ſur ſes principes dans tous les cas. Mais ſuppoſé qu'en prenant cette formation, on ne veuille point ſe départir entierement de l'ancien uſage, on trouvera dans mon ſyſtème toutes les facilités que l'on voudra pour l'y adapter. Par exemple, ſi j'ai trente cohortes à oppoſer à autant de bataillons d'une force égale, formés ſur trois rangs & en ligne pleine, rien n'empêche de dédoubler les cohortes pour les mettre à quatre de hauteur, en ménageant entr'elles vingt pas militaires d'intervalle, ce qui eſt le quart du front. La ligne aura la même étendue que celle des bataillons. Les intervalles ne ſeront point dangereux, parce qu'ils ſeront fermés quand je voudrai par les armés à la légere, ou ſi l'on ne veut point de ceux-ci, par les grenadiers de premiere & ſeconde ligne. Avec un front égal, j'aurai encore un rang de plus de hauteur. Comme je ne m'amuſerai pas toujours

à tirailler, je doublerai dans quelques endroits quatre ou cinq cohortes, ſoutenues de celles de la ſeconde ligne, avec leſquelles j'enfoncerai l'ennemi dont la ligne émincée n'eſt pas capable de réſiſter. J'aurois encore d'autres choſes à dire ſur ce ſujet qu'un génie militaire peut deviner : je crois ceci ſuffiſant pour répliquer à l'objection que je me ſuis faite. Terminons ce chapitre par un exemple qui jettera un nouveau trait de lumiere ſur les objets dont il a été queſtion.

Pendant la campagne de 1716, le prince Eugéne, qui avoit réſolu de combattre les Turcs, paſſa le Danube ſous Péterwaradin, & ſe campa dans de vieux retranchemens à demi-ruinés, qui étoient près de cette place. Les Turcs s'en approcherent par des tranchées, creuſerent de grandes paralleles & établirent pluſieurs batteries avec leſquelles ils foudroyoient le camp des Impériaux (*a*). Le Prince Eugéne ne jugea pas à propos de s'y laiſſer attaquer, & réſolut de leur livrer bataille : les Turcs, qui s'en apperçurent, ſe mirent auſſi en mou-

---

(*a*) Les Turcs ſont de grands remueurs de terre: leurs tranchées ſont larges & profondes, mais mal entendues. Toutes les fois qu'ils en ont fait uſage en pareil cas contre les Chrétiens, elles leur ont ſervi de tombeau.

vement & firent leurs diſpoſitions. L'armée des Impériaux étoit ordonnée de maniere que l'infanterie de la droite ſe trouvoit couverte des retranchemens. Le combat commença à la gauche avec le plus grand ſuccès pour eux : la cavalerie de la droite avoit pris auſſi l'avantage ſur celle des Turcs : tout alloit à merveille, lorſqu'on s'aviſa de vouloir faire marcher aux ennemis l'infanterie de cette aîle, qui ne pouvoit ſortir de la ligne que par les portes ou les trouées ; de ſorte qu'elle déboucha ſur huit colonnes, & cela ſous le feu des Turcs, qui étoient dans leurs paralleles. Ceux-ci ſortent de leurs trous avec des cris horribles, tombent ſur la tête de ces colonnes qui vouloient ſe développer, mais qui n'en eurent pas le tems & les rechaſſent dans le retranchement. Elles furent préſſées ſi vivement, que les ennemis y entrerent en même tems, & qu'elles ne purent ſe rallier : la ſeconde ligne fut même miſe en déſordre. La bataille étoit perdue, ſi le Prince Eugéne, qui avoit l'œil à tout, n'eut fait avancer promptement deux mille chevaux de la gauche : ils chargerent en flanc les Janiſſaires, occupés à forcer un retranchement, qui alloit être emporté comme le premier. Cela remit les choſes dans le premier état ; l'infanterie Allemande ſe rétablit & la bataille fut gagnée.

Il ne faut qu'un peu de réflexion pour connoître la cauſe qui mit les Impériaux ſi fort en péril. S'ils euſſent été formés en cohortes doublées, les huit colonnes qui déboucherent ſe ſeroient miſes en ligne dans un inſtant, & tandis que les premieres cohortes ſe ſeroient préſentées de front, les ſuivantes auroient marché par leur flanc, chargeant tout ce qui ſe ſeroit engagé entre les colonnes. Au lieu de cela, ils ſortirent apparemment par quart ou demi-quart de bataillon à quatre de hauteur, gardant les diſtances uſitées en pareil cas; il fallut que chaque diviſion fît des quarts de converſion à meſure qu'elle ſortoit de la ligne: les Turcs, qui n'en étoient qu'à quatre pas, les chargerent bruſquement, trouverent des flancs foibles, incapables d'aucune réſiſtance, & les mirent bientôt en déſordre. Cela ne pouvoit manquer d'arriver, & arrivera toujours dans des occaſions ſemblables avec des bataillons.

# CHAPITRE SECOND.

## *De l'Attaque d'une armée postée derrière des redoutes.*

J'AI parlé dans la seconde partie des défauts des retranchemens & de l'avantage des redoutes. Je me suis appuyé des plus fortes autorités & par plusieurs exemples; en voici encore un des plus remarquables, qui me fournira en même tems des réflexions sur la maniere la plus convenable d'attaquer une armée postée derrière des redoutes.

Le Czar Pierre I assiégeoit Nerva en 1700 avec près de cent mille Moscovites. Ils s'étoient couverts d'une ligne de circonvallation & d'une de contrevallation, qui étoient réduites au demi-cercle, parce que cette place est située sur la rive gauche de la Narva. Il y avoit seulement un petit corps de Saxons de l'autre côté de la riviere. Charles XII arrive avec au plus vingt mille hommes, & n'hésite pas un moment d'attaquer, malgré une si prodigieuse infériorité. Il forme deux attaques, celle de la droite sur deux co-

Histoire de Charles XII par le Major Alderfeld.

lonnes, celle de la gauche ſur trois, la cavalerie ſuivant l'infanterie par demi-eſcadrons. Quarante piéces de canons de campagne preparerent l'attaque, qui ſe fit partout avec la plus grande vivacité. La cavalerie Moſcovite voulut ſortir de la ligne & tomber ſur les flancs des colonnes. Le Roi de Suéde n'en laiſſa ſortir que ce qu'il voulut; il la chargea, la tailla en partie en piéces & fit rentrer le reſte. Dès que les Suédois eurent gagné le haut du retranchement, la terreur ſe répandit de toutes parts avec le déſordre; une partie des Ruſſes s'enfuit, un grand nombre ſe noya au paſſage de la riviere, les autres mirent bas les armes & ſe rendirent priſonniers.

On ne peut diſconvenir que malgré le peu de diſcipline que les Ruſſes obſervoient alors, & l'inexpérience de leurs chefs, le Roi de Suéde n'eut jamais oſé les attaquer ailleurs que dans des retranchemens. L'inégalité étoit trop forte, & s'ils avoient pu ſe développer, toute la valeur des troupes Suédoiſes ne les eut pas garanti d'être accablées par le nombre. On voit que les Moſcovites tenterent de faire ſortir leur cavalerie, & ne purent y réuſſir. Ils ſe trouverent auſſi reſſerrés entre les deux lignes, & lorſque les Suédois y eurent pénétré, elles les favoriſoient en les appuyant par les flancs,

pendant que les Ruſſes en confuſion n'avoient plus la liberté d'agir.

Le Czar, inſtruit par ſes défaites, ne craignit pas moins dans la ſuite d'être attaqué par les Suédois dans des retranchemens, que de les attendre en raſe campagne. Ses réflexions le déterminerent à Pultowa de conſtruire des redoutes devant ſon front. Il paroît cependant que ce ne fut que ſa cavalerie qu'il mit derrière, & que la plus grande partie de l'infanterie demeura dans ſon camp qui étoit retranché. Il penſa perdre la bataille; le Roi de Suéde avoit paſſé rapidement entre les redoutes de la droite, étoit tombé ſur la cavalerie, l'avoit renverſée & miſe dans une ſi grande déroute qu'elle fut prête à repaſſer la Vorska, que les Ruſſes avoient à leur gauche & derrière eux. Pendant ce tems, le Major Général Roos attaquoit les redoutes de la gauche; il les emporta, mais cela lui couta bien du monde, & le mit ſi fort en déſordre, que les Ruſſes eurent le tems de ſe rallier : l'infanterie qui étoit dans les retranchemens, en ſortit & acheva de les accabler. Le Roi s'étoit formé en bataille au-delà des redoutes, & attendoit le corps de Roos. Lorſqu'il eut appris ce qui s'étoit paſſé, il réſolut d'attaquer avec ce qui lui reſtoit; ſes efforts furent extraordinaires, malgré ſa bleſſure qui l'obligeoit de ſe faire por-

ter ſur un brancard. Il fut enfin contraint de céder & de s'enfuir vers le Boriſtène.

Le ſeul moyen de vaincre une armée poſtée derrière des redoutes, eſt celui que prit Charles XII dans cette occaſion. Il eſt étonnant qu'il n'ait pas donné à Roos un ordre poſitif de ne point s'occuper à les attaquer: ſans doute qu'il n'en eut pas le tems, ou que l'ordre porté fut mal conçu, parce que les Suédois n'apperçurent les redoutes que lorſqu'ils en furent très-près. Roos conſidéra la foibleſſe de l'armée Suédoiſe, & penſa qu'il étoit dangereux de laiſſer derrière lui ces poſtes garnis chacun de deux bataillons: c'étoit cependant cette raiſon qui devoit l'empêcher de s'y attacher pour ne pas y conſumer ſes forces.

Suppoſé que l'on ſe trouve dans ce cas avec des cohortes, on formera l'attaque en colonnes; c'eſt-à-dire, qu'on fera autant de colonnes de cohortes doublées, qu'il y aura d'intervalles entre les redoutes. Les cohortes obſerveront de l'une à l'autre une diſtance de vingt pas. Pendant ce tems, on occupera l'infanterie des redoutes par des détachemens qui feront mine de les attaquer, & les attaqueront en effet, ſi l'on eſt aſſez fort en infanterie, ſinon on ſe contentera de les inquiéter par un grand feu de canon.

Jamais on ne parviendroit à percer entre les redoutes avec l'ordre des bataillons; leur étendue & la peſanteur de leur marche les feroient écraſer avant d'avoir pu franchir les eſpaces intermédiaires. D'ailleurs, lorſqu'ils ſeroient au-delà, ils ne pourroient être qu'en déſordre, n'auroient pas le tems de ſe former, & la ligne ennemie les renverſeroit aiſément. La diſpoſition des cohortes doublées eſt donc la ſeule propre à ce genre d'attaque, & ſi je ne connoiſſois point cette ordonnance, j'y employerois les colonnes de Folard, ou plutôt les pléſions. Le paſſage de la cavalerie à travers les redoutes eſt un peu plus périlleux; on a vu cependant que Charles XII le franchit avec la ſienne ſans en recevoir trop d'incommodité; ce qu'il a fait peut arriver encore avec le même ſuccès.

Les redoutes ſoutenues par la ligne d'infanterie ſont plus difficiles à forcer que celles qui ſont devant la cavalerie; c'eſt pourquoi je m'attacherois à celles-ci de préférence, & je ferois de ce côté mes plus grands efforts. C'eſt auſſi par le même motif, que ſi je me poſtois pour combattre derrière des redoutes, je formerois toute ma premiere ligne d'infanterie, & ma ſeconde de cavalerie, mêlée de quelques bataillons. La raiſon de cette diſpoſition, eſt que je regarde comme moralement impoſſible que de la

bonne infanterie à huit ou ſeulement ſix de hauteur, bien appuyée & flanquée de fortes redoutes, puiſſe être emportée par de la cavalerie ; & s'il arrivoit que quelque partie fût ébranlée, ma cavalerie, qui eſt en ſeconde ligne, chargeroit l'ennemi peu en ordre, & rétabliroit bientôt le combat. D'un autre côté, celui-ci venant à être repouſſé quelque part, la cavalerie marche en avant, profite de ce moment de déſordre, & acheve de le défaire. Si dans quelque partie on vouloit porter de la cavalerie en avant, les cohortes ſe doubleroient, & ſe retirant de droite & de gauche, laiſſeroient un intervalle libre pour le débouché.

Je ſuppoſe que j'ai une aîle entiere de cavalerie protégée par des redoutes ; au lieu de la tenir en arrière, je porterois ma premiere ligne en avant pour les maſquer, de ſorte qu'elles ſe trouvaſſent entre les deux lignes. L'ennemi venant à la charge, je retirerois la premiere & la ferois paſſer par les intervalles de la ſeconde, qui s'avanceroit dans le même tems pour ſe rapprocher des redoutes. L'ennemi viendroit ainſi donner du nez deſſus ; il en eſſuieroit un grand feu de canons à cartouche & de mouſqueterie qui l'endommageroit conſidérablement : la ligne le chargeant dans cette con-

jonction, devra le renverſer totalement. Si au contraire je laiſſois les redoutes ſur le front, l'ennemi prendroit toutes les meſures néceſſaires pour réuſſir dans ſon attaque; il employeroit ſon artillerie, ſe fortifieroit de beaucoup d'infanterie qui éloigneroit par ſon feu la ligne de cavalerie, & inſulteroit les redoutes pour rendre le paſſage libre à ſes eſcadrons.

La manœuvre que j'expoſe ici réuſſira infailliblement, ſi l'on a ſoin de cacher à l'ennemi la conſtruction de ces ouvrages; ce qui eſt très-aiſé, ou en les faiſant pendant la nuit, ou en les couvrant de jour par des eſcadrons en bataille; en cas de beſoin une redoute peut s'élever dans l'eſpace de quatre heures.

J'ai dit que l'appui le plus ſolide pour une armée qui vouloit reſter ſur la défenſive, étoit de la couvrir de redoutes. J'ai cité les diſpoſitions de Sobieski à Zurawno, du Czar Pierre à Pultowa, & du Maréchal de Saxe à Maëſtricht. Mais je n'ai point fait connoître un des plus grands avantages qu'on peut trouver dans cette méthode, ſur-tout avec une Tactique conforme au ſyſtème des cohortes. On ſait qu'une des plus grandes fautes que puiſſe faire un Général eſt de ſe laiſſer prendre par ſon flanc; cependant, malgré la plus

exacte vigilance, on n'évite point quelquefois d'être la dupe de fauſſes démonſtrations, par leſquelles l'ennemi dérobe une marche dont on ne s'apperçoit que trop tard. Si cela eſt arrivé à M. de Montécuculi dans ſon camp du Renchen (*a*), & au Roi de Pruſſe à Hochirken, le plus habile peut-il ſe flatter de ne pas y être pris? Dans cette conjoncture une armée, campée ſur deux lignes minces & d'une grande longueur, eſt dans le plus grand danger. Mais ſuppoſons-la compoſée de cohortes, & campée dans l'ordre de la figure [A], ſi l'ennemi, malgré ſes précautions paſſe la petite riviere & s'avance ſur ſon flanc [B], où l'on aura eu l'attention de conſtruire des redoutes, elle aura bientôt changé ſa poſition. Les dragons de la droite [C] ſe porteront du côté de la gauche & ſeront ſuivis de toute cette aîle de cavalerie. Les cinq cohortes [D] iront occuper la redoute [E] & la liſiere du bois. L'aîle droite de l'infanterie

v. la pl. VIII.

(*a*) M. de Turenne campoit, dans ſa derniere campagne en 1675, vis-à-vis de Montécuculi dont il étoit ſéparé par le ruiſſeau du Renchen, qui tomboit dans le Rhin à peu de diſtance de ſa gauche. Du côté de ſa droite, en tirant vers les montagnes, le pays étoit rempli de bois & de marais que l'on croyoit impraticables. M. de Turenne

marchera par ſa gauche, & l'aîle gauche par ſa droite, ſuivant les chemins [F] & [G]; la cavalerie de la gauche ſe mettra en mouvement par le chemin [H], & les dragons par le chemin [I]. On aura eu ſoin d'ouvrir tous les paſſages à travers les bois, de faire des ponts très-larges ſur les ruiſſeaux, & un pont de faſcines ſur le marais [K]. La cavalerie & les dragons doivent ſe porter avec beaucoup de célérité en avant des redoutes, pour obſerver l'ennemi & lui en impoſer. L'infanterie, pendant ce tems, ſe mettra en bataille ſur les hauteurs; on garnira toutes les redoutes, & la cavalerie reviendra ſe poſter ſur les aîles. J'ai ſuppoſé un terrein coupé comme le plus difficile, & la ligne à angle rentrant, diſpoſition, lorſqu'elle ſe trouve, qui eſt une des plus fortes qu'on puiſſe ſe donner.

Le changement de poſition d'une ar-

---

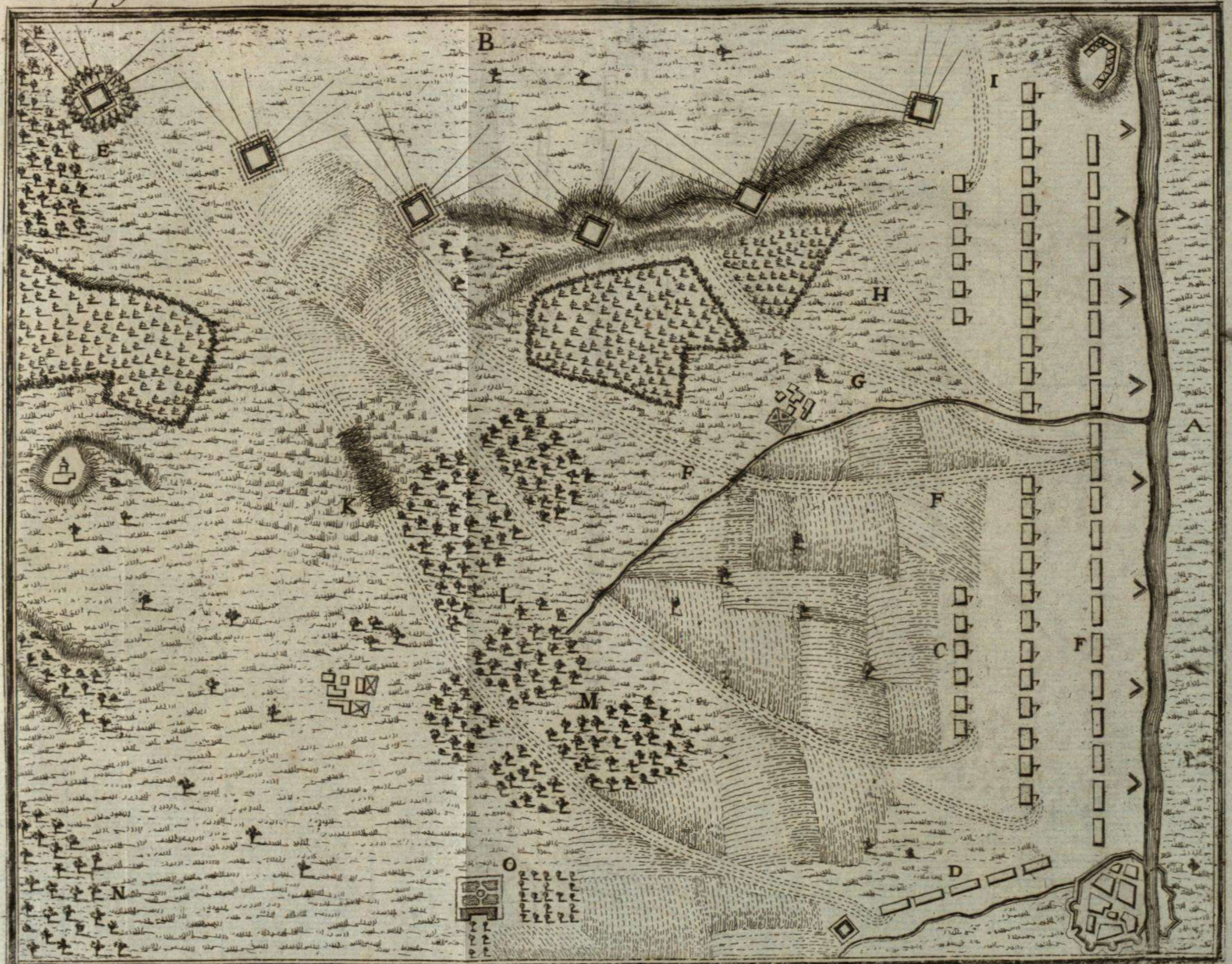
trouva le ſecret de s'y frayer une route; il occupa divers poſtes en remontant le Renchen, & le paſſa enſuite avec toute ſa ſeconde ligne, qui ſe porta ſur le flanc gauche des ennemis. Dans cette ſituation, l'armée Francoiſe occupoit ſix poſtes qui formoient comme une potence, & ſe trouvoient en ſureté par la diſpoſition du pays & la facilité de ſe ſecourir. M. de Montécuculi, reſſerré de l'autre côté par le Rhin, prit le parti de décamper.

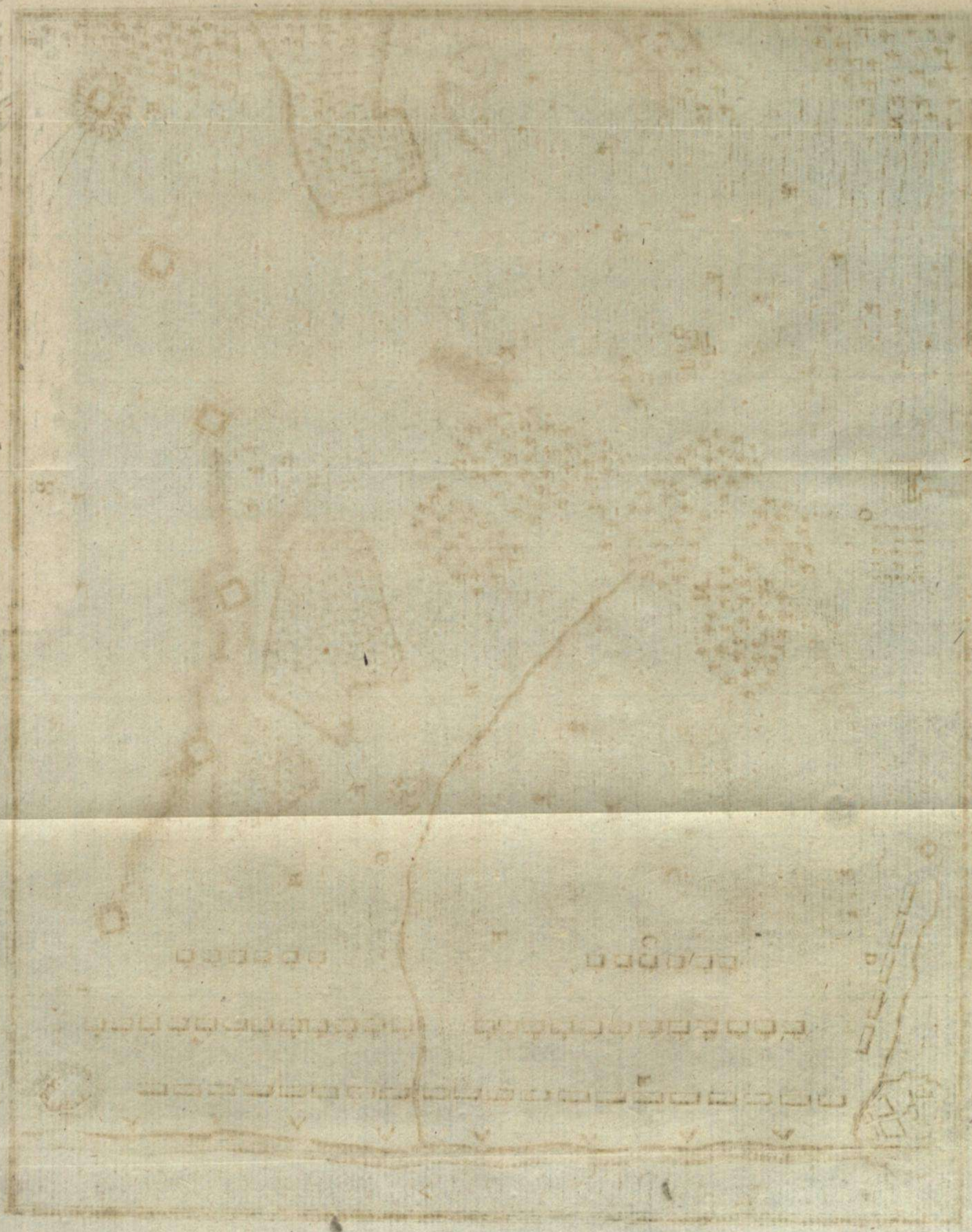
mée, qui veut ſe mettre en bataille ſur ſon flanc, demande beaucoup de précautions pour que les colonnes ne ſe coupent point dans leurs marches, & que chacune arrive, par le plus court chemin, au lieu qui lui eſt deſtiné. Si l'armée [A] devoit ſe mettre en bataille ſur ſa droite, l'aîle gauche de cavalerie marcheroit par la trouée [L], & l'infanterie par [M] pour ſe porter vers le bois [N] & le château [O]. En quittant la premiere poſition, il faudra laiſſer les principaux poſtes garnis, avec un corps d'obſervation, de peur que l'ennemi n'ait ruſé pour attaquer auſſi de ce côté. La poſition de l'armée Françoiſe à Creveld, dans le pays de Juliers, étoit à-peu-près ſemblable ; elle avoit devant elle le Landwer *, ſa droite étoit couverte par des bois, mais ſa gauche étoit ſans appui. M. le Prince de Brunswick paſſa le Landwer fort au-deſſus, & parut inopinément ſur ſon flanc. Ce mouvement étoit maſqué par deux corps qui marchoient, l'un ſur Creveld, qui étoit devant notre droite, l'autre ſur le front de notre gauche. Ils obligerent les troupes qui occupoient Creveld à ſe replier derrière le Landwer. Le Général des alliés ſavoit bien que les François n'oſeroient paſſer ce foſſé pour attaquer ces deux corps, & qu'ils étoient en ſûreté, malgré

* Foſſé bordé de haies.

leur éloignement de la principale colonne: je ne ferai point de réflexion ſur cet évé-
Le 23 Juin 1758 nement *. Les Généraux François firent ſans doute ce qu'ils purent dans la ſituation fâcheuſe où ils ſe trouvoient. Je remarquerai ſeulement combien il eſt important de prévoir les ruſes de l'ennemi, & de ſe préparer des poſitions contre tous ſes mouvemens.

Les Pruſſiens étoient beaucoup mieux poſtés à Hochirken que l'armée Françoiſe à Creveld. Cependant ils furent attaqués par leur flanc & battus : tant il eſt difficile de ſe garantir de ces ſortes de manœuvres, & néceſſaire de les prévenir par toutes les meſures poſſibles. Le Général Daun profitant de la ſituation du pays, qui étoit couvert de bois, déroba la marche de ſa cavalerie de la gauche & d'une partie de ſon infanterie. Ces corps ſe mirent en mouvement pendant la nuit, & tournerent la droite des
* Le 14 Octobre 1758. Pruſſiens. A quatre heures du matin*, l'infanterie Autrichienne déboucha du bois ſur trois colonnes, & marcha aux redans qui étoient ſur le flanc, pendant que la cavalerie, qui avoit fait un plus grand tour, gagnoit les derrières. Pour favoriſer cette manœuvre, la droite des Autrichiens faiſoit de ſon côté des démonſtrations d'attaque. Le Roi de Pruſſe fut obligé d'aban-


B
I
E
H
G
A
F
F
K
L
C
F
M
O
D
N



donner ſon camp, avec perte de beaucoup d'artillerie & de toutes ſes tentes. Cet échec, qui devoit ruiner entierement ſon armée, ne l'empêcha pas de continuer à tenir la campagne. Tout fut réparé avec une promtitude étonnante par l'ordre admirable qu'il y a dans l'adminiſtration Pruſſienne. Si ce héros du ſiécle a eſſuyé quelquefois des échecs, il a ſu bientôt fixer les progrès du vainqueur; il a paru auſſi grand dans ſes défaites que dans ſes victoires, par l'aveu de ſes fautes(*a*), & par les reſſources inépuiſables qu'il a montrées.

---

(*a*) On connoît la lettre qu'il écrivit à *** après la bataille de Cochemitz, dans laquelle il convenoit de n'avoir pas employé, par trop de confiance, aſſez d'infanterie pour dépoſter l'aîle droite des Autrichiens. Il n'eſt pas moins ingénu dans ſes inſtructions *. *Je ne ſoutiendrai pas*, dit-il, *que je n'ai ſouvent fait des fautes; mais il faut que mes Officiers en profitent, & ſachent que je m'appliquerai à m'en corriger.* Voilà le grand homme & les vrais talens.

* V. Art. 23.

# CHAPITRE TROISIEME.

## *Des diverſes ſortes de Camps.*

*LOrſque pour combattre*, dit Végéce, *on veut tirer une armée d'une place ou d'un camp à la vue de l'ennemi, il faut prendre garde que tandis qu'elle défile par les portes, il ne l'écraſe en détail avec des forces réunies. On doit le prévenir & ranger ſes troupes ſur le champ de bataille avant qu'il arrive. S'il ſe préſente le premier, avant qu'on ait débouché de la place ou du camp, il faut remettre à une autre fois, ou du moins paroître ne vouloir pas ſortir, afin de lui donner du mépris, & qu'en ſe retournant il ſe néglige & ſe débande ; alors vous ſortirez ſur lui avec l'élite de vos troupes.*

Liv. III c. 3.

La forme du camp ne reſſembloit point chez les anciens à l'ordre de bataille : un camp Romain étoit comme une ville fortifiée d'où il falloit ſortir pour combattre. Lorſque deux armées étoient campées à portée, il arrivoit ordinairement que l'une provoquoit l'autre au combat : pour cet effet, elle ſortoit de ſes retranchemens & s'avançoit en bataille. Mais celle qui ne vou-

loit point ſe battre, demeuroit renfermée, ou ſi elle ſe préſentoit pour ne point perdre ſa réputation, elle ne le faiſoit qu'en occupant un terrein avantageux, & aſſez près de ſon camp pour en être protégée. C'eſt ainſi que Pompée ſe conduiſit à Dyrrachium, & pendant un tems à Pharſale *. Céſar ſe tint longtems renfermé dans ſon camp de Ruſpine *, ſur le bord de la mer, en attendant le reſte de ſes légions ; & il eſſuya ſouvent, ſans ſortir, les bravades des Gaulois. Cette timidité apparente excitoit leur mépris, & les rendoit audacieux juſqu'à la témérité. Il les attiroit par ce moyen dans quelque mauvais pas, ou les portoit à la négligence, ce qui lui valut pluſieurs grandes victoires. Si l'on étoit dans le deſſein d'accepter le combat, il étoit important d'être ſorti du camp, avant que l'ennemi fût à portée d'attaquer pendant le débouchement. Le jour de la bataille d'Elinge, Aſdrubal ayant vu paroître la cavalerie Romaine & les armés à la légere que Scipion avoit envoyés devant, crut que c'étoit toute l'armée. Dans la crainte d'être attaqué en défilant, il ſortit de ſon camp à la hâte, & ſans donner le tems à ſes ſoldats de repaître, ce qui fut la premiere cauſe de ſa défaite.

Les Romains ne craignoient pas d'être pris en flanc ou à revers dans leurs campemens.

* Liv. III de la guerre civile.

* Dans la guerre d'Afrique.

* Polybe l. XI, c. 22.

Comme ils n'y étoient point rangés *en front de bandiere*, c'eſt-à-dire, dans un ordre ſemblable à celui du combat, il leur étoit aſſez égal de ſortir par la porte du front, par la décumane, ou celles des côtés. Ils n'étoient pas plutôt en bataille par l'une que par l'autre. Dans leurs camps défenſifs, ils obſervoient de ſe couvrir de rivieres, de marais, ou de ſe placer ſur des hauteurs : mais dans toutes les autres occaſions, quoiqu'ils ne fuſſent point appuyés, il n'y a pas d'exemple qu'ils aient été battus pour avoir été tournés. Malgré ces avantages, je préférerois la méthode moderne, ſi la ligne étoit moins étendue : toutefois en couvrant & aſſurant bien les flancs de la cavalerie par des réſerves d'infanterie. Il faut auſſi prendre les précautions néceſſaires pour changer ſa poſition promptement & ſans déſordre.

Lorſqu'on occupe un camp pour couvrir un pays, on choiſit l'endroit par où l'ennemi peut aller le plus droit à ſon but. Le poſte qu'on prend doit être fort ſur le front & ſur les flancs, ſoit par la nature ou par l'art. Cependant, la meilleure ſituation n'eſt point à l'abri d'être tournée, & dès que l'ennemi ſe met en mouvement à ce deſſein, il faut changer de poſte. Il eſt donc néceſſaire de reconnoître ceux qui peuvent remplir l'objet qu'on

qu'on ſe propoſe, & d'y préparer ſa marche (*a*). Les derrières de ces ſortes de camp doivent être libres : il paroît aſſez inutile de les fermer, parce que l'ennemi ne peut les tourner que par un grand circuit, ni faire ce mouvement ſans qu'on en ait avis, pour peu qu'on ſoit attentif à ſes démarches ; car on doit occuper les poſtes les plus conſidérables de droite & de gauche, & tous les débouchés juſqu'à une certaine diſtance.

Lorſqu'on campe à portée de l'ennemi, quoiqu'il ſoit inférieur, il ne faut pas le mépriſer ; on doit même s'en défier d'autant plus que ſa foibleſſe peut lui inſpirer l'envie d'employer quelques ſtratagèmes & d'attaquer à l'improviſte : c'eſt pourquoi le Duc de Parme, Alexandre Farneſe, étoit dans l'uſage de ſe retrancher dans tous ſes camps. Néanmoins comme les retranche-

---

(*a*) Après la bataille d'Ensheim, en 1674, L'Electeur de Brandebourg ayant joint les confédérés, M. de Turenne ſe trouva très-inférieur. Il ſe campa à Marlenheim, ayant ſa droite à la petite riviere de Mouzig. Il couvroit ainſi Haguenau & Saverne ; & comme il jugea qu'ils pouvoient venir à lui par ſa droite, il fit faire des redans à travers une plaine un peu élevée, qui étoit de ce côté. Il s'aſſuroit par ce moyen de cette partie, & préparoit ſa retraite au camp de Dettveiler, qu'il fit quelques jours après.

mens fermés ne diſpenſent point d'avoir des poſtes avancés & des batteurs d'eſtrade, il me paroît qu'il ſuffit, dans ces occaſions, de retrancher les lieux qui pourroient ſervir de points d'appui à l'ennemi s'il venoit à s'en emparer, & que le terrein où l'on doit ſe mettre en bataille ne ſoit point déſavantageux : mais les flancs doivent toujours être aſſurés par une riviere, des bois, des marais ou des poſtes fortifiés. Si l'on n'a aucun de ces appuis à leur donner, on les couvre de redoutes, d'abbatis ou de foſſés.

Les camps deſtinés pour couvrir un ſiége, obſerver l'ennemi, épier ſes deſſeins, & profiter de ſes démarches, doivent être forts, & dans des ſituations avantageuſes. Il faut avoir ſes communications aſſurées, ſes dépôts derrière ſoi, & le pays libre pour fourager. L'armée des Ruſſes poſtée à Cunnersdorff ſous Francfort, en 1759, formoit une eſpece de demi-cercle ſur des hauteurs dont l'Oder formoit la corde, ayant la ville derrière elle. Ses deux flancs n'appuyoient point tout-à-fait à la riviere, mais par la nature du terrein ils n'étoient pas moins en ſûreté. Tout le front étoit retranché ainſi que le village de Cunnersdorf qui étoit en avant. Le Roi de Pruſſe vint attaquer ce camp : il fit ſes plus grands efforts

ſur ſa gauche, perça dans la premiere enveloppe, & s'empara du village. Mais les Ruſſes s'étant renforcés dans cette partie, arrêterent ſes progrès & pouſſerent à leur tour les Pruſſiens. En même tems M. de Laudon ſortit par la droite des retranchemens avec ſa cavalerie ; il tomba ſur le flanc de la cavalerie Pruſſienne qui ſe renverſa ſur l'infanterie où elle mit le déſordre ; ce qui leur fit prendre le parti de ſe retirer. Les Ruſſes, par la nature de leur diſpoſition, ſe trouvoient très-raſſemblés, & en état de ſe ſecourir avec promptitude de la droite à la gauche. Les Pruſſiens au contraire n'auroient pu les embraſſer, pour former pluſieurs attaques, qu'en s'étendant prodigieuſement, & ſe ſéparant. Ils n'oſerent en courir les riſques ; malgré cela ils ne purent éviter d'être pris par leur flanc gauche qui étoit mal appuyé. Telle eſt l'avantage du convexe, qui, dans certaines occaſions, eſt une des meilleures diſpoſitions défenſives.

Un camp retranché ſous une place eſt fort bon, ſi d'un côté il en eſt flanqué, & ſi de l'autre il eſt appuyé de maniere qu'il ne puiſſe être tourné : par exemple, à un recoude de la riviere, ou bien à des marais impraticables qui s'y joindroient. Il faudroit encore qu'il ne pût être commandé

d'aucun endroit. Ces ſituations ſont rares, c'eſt pourquoi la plûpart de ces camps ont ſouvent eu le même ſort que bien d'autres. Malgré cela, il vaut encore mieux prendre ce parti que de ſe répandre dans des places, comme firent les Hollandois en 1672, ou de s'enfermer dans une grande ville. On ne céde du moins le terrein que pied à pied, & ſi l'on eſt forcé de ſe retirer, il reſte toujours quelques reſſources pour retarder l'ennemi dans ſes opérations. On doit préparer ſa retraite en cas d'échec, & l'aſſurer par des ouvrages que l'on fait à la tête de ſes ponts, ou d'un défilé qu'on auroit derrière ſoi. Les redoutes ſont encore ici ce qu'on peut faire de mieux comme je l'ai démontré en parlant des paſſages de rivieres. En 1757, le prince de Bevern, ayant été forcé dans ſon camp ſous Breſlau, fit ſa retraite pendant la nuit & paſſa l'Oder ſans que l'ennemi pût l'en empêcher.

S'il arrivoit qu'on ſe trouvât entre deux armées ennemies, il ſeroit néceſſaire de ſe couvrir également de tous côtés. Au lieu de retranchemens je ferois des redoutes, & je fermerois les intervalles par des chariots, ou des chevaux de friſe, ou bien avec des chaînes ſoutenues par des poteaux eſpacés de dix pas. Ces retranchemens mobiles ſont préférables aux autres, parce qu'ils

n'empêchent pas d'en ſortir lorſqu'on le veut : l'ennemi vient briſer contre eux ſa premiere fureur, & dès qu'on le voit en déſordre on peut marcher à lui & le charger. Le retranchement doit être bordé par l'infanterie, la cavalerie derrière, & des réſerves au centre de diſtances en diſtances. Cette diſpoſition ne peut s'attaquer qu'avec de l'infanterie, un grand feu de canons, & il faut abſolument emporter les redoutes.

Malgré cela, c'eſt l'état le plus critique où un Général puiſſe ſe trouver ; & le meilleur parti qu'il auroit à prendre, ſeroit de tâcher de dérober ſa marche à une des armées ennemies pour tomber ſur l'autre (*a*). Pourvu qu'il ait quatre ou cinq heures d'avance, il n'eſt pas impoſſible qu'il réuſſiſſe. S'il bat celle qu'il attaquera, l'autre ne pourra le joindre que ſur le déclin du

---

(*a*) C'eſt-à-dire, ſur la plus foible. Cependant il eſt important de conſidérer la facilité de la marche : ſi elle ſe trouvoit trop difficile de ce côté, il n'y auroit pas à héſiter de ſe porter ſur l'autre. On maſquera ſon mouvement par un corps de troupes qui, en ſe retirant, ne manquera pas de rompre les ponts, de gâter les chemins, & de boucher tous les paſſages par des abattis, afin de retarder la marche de l'armée qu'on laiſſe derrière ſoi.

jour : il fera ſuivre le vaincu par quelques détachemens, & il aura la nuit pour ſe préparer à un nouveau combat. Il s'y diſpoſera en ſe couvrant de redoutes, d'abattis, de chariots, de chevaux de friſe, & de tout ce qui ſera en ſon pouvoir : il tâchera auſſi d'embuſquer quelques troupes pour prendre l'ennemi à dos ou en flanc. Peut-être que celui-ci perdra l'envie de l'attaquer & lui donnera le tems de ſe retirer : ſinon le ſoldat, animé déja par une victoire, peut encore s'en promettre une ſeconde.

J'appelle camp offenſif celui qui ſe prend pour couper l'ennemi de ſes entrepôts, le forcer à combattre ou à ſe déſiſter d'une entrepriſe. Dans cette circonſtance on doit combattre avec avantage, parce qu'on aſſure ſa poſition & que l'on choiſit ſon champ de bataille.

Une regle générale pour les camps eſt de les mettre à portée de l'eau & du bois; on doit obſerver encore qu'ils ſoient ſains. Sans cette précaution, une armée dans le poſte le plus fort eſt bientôt vaincue ſans combattre. Finalement il faut diſtribuer les troupes relativement au terrein & à l'objet qu'on ſe propoſe; tirer avantage des hauteurs, des maiſons, des chemins creux, des foſſés. Dans un camp défenſif la cavalerie ſera mieux placée en ſeconde

ligne. Lorſqu'elle ſera ſur les aîles, il faut en couvrir les flancs & occuper les poſtes qui l'appuient par de l'infanterie.

Quoiqu'une aîle ſoit appuyée à un bois, elle n'eſt pas pour cela en ſûreté; parce que ſi le bois eſt petit, il ſe tourne aiſément, & s'il eſt grand, l'ennemi peut y faire couler de l'infanterie. Il eſt donc néceſſaire d'en avoir de ce côté, de fermer les débouchés, & de faire des abattis ſur ſon flanc. Si l'on eſt appuyé à une riviere, il faut en faire rompre & garder les gués; & ſi c'eſt un marais, on doit bien s'aſſurer qu'il ne ſoit pas praticable. Si la riviere eſt large, il n'eſt pas moins prudent d'y mettre de l'infanterie avec du canon, parce que l'ennemi pourroit fort bien ſe ſervir de bateaux armés pour venir inquiéter cette partie.

Les campagnes du Roi de Pruſſe dans la derniere guerre, qu'il a ſoutenue ſi glorieuſement, ſont des plus inſtructives, tant pour les campemens que pour les marches. On a vu plus d'une fois ce Prince voler d'un bout de ſes états à l'autre avec une rapidité ſurprenante. En 1760, il partit des environs de Dreſde pour ſe rendre en Siléſie: il étoit cotoyé par le Maréchal Daun qui vouloit le prévenir, & harcelé par les corps des Généraux Laſci & de Ried, qui

le ſuivoient à même hauteur, ſans compter que les Autrichiens avoient rompu les ponts de la Sprée & du Roëder, & embarraſſé tous les paſſages. Malgré tous ces obſtacles, il arriva, combattit M. de Laudon à Lignitz, & ſe joignit au Prince Henri ſon frere. Celui-ci avoit juſque-là contenu les Ruſſes au-delà de l'Oder, & obligé le Général Laudon de lever le ſiége de Breſlau. Le Roi, apprenant que les Ruſſes marchoient à Berlin, force ſes marches, traverſe la Siléſie & la baſſe Luſace, arrive au ſecours de ſa capitale, & oblige l'ennemi à repaſſer l'Oder. Dans le même tems le Maréchal Daun, qui l'avoit ſuivi, ſe rapprochoit de l'Elbe pour garantir Dreſde & ſe joindre au Prince de deux ponts; de ſorte que le Roi de Pruſſe ſe trouva toujours entre les armées Autrichiennes & celle des Ruſſes, ou celle de l'Empire: enfin il termina cette belle campagne par la bataille de Torgau. Cette action eſt trop ſinguliere pour ne pas la rapporter. Elle eſt une preuve que dans l'ordre où l'on campe aujourd'hui, bien qu'appuyé à des hauteurs, à des villages, à des bois, on n'eſt pas pour cela hors d'inſulte, lorſque par la nature du pays on peut être tourné.

L'armée de l'Empire avoit abandonné

Wirtemberg à l'approche du Général Hulſen, & s'étoit retirée à Leipſick. Le Roi de Pruſſe, peu de jours après, paſſa l'Elbe & marcha à Eulembourg, tandis que le Maréchal Daun ſe poſtoit ſous Torgau. Dans cette ſituation, le Roi ſe trouvoit entre l'armée de l'Empire & celle des Autrichiens. Ceux-ci appuyoient leur gauche à Torgau, & s'étendoient ſur des hauteurs qui regardent le chemin de Leipſick : le village de Groſwich devant leur droite, celui de Zinne devant la gauche, & Suptits au centre. Tout le pays aux environs eſt couvert de bois & coupé de divers ruiſſeaux. Le Roi ſe rapprocha des Autrichiens & vint camper entre Schilda & Torgau : ayant réſolu de les combattre, il fit partir ſur trois colonnes toute l'infanterie & la cavalerie de ſa gauche, formant trente bataillons & cinquante eſcadrons. Ils dirigerent leur route par Macheren & Wildenhayn ſur Neiden, qui étoit derrière la droite des Autrichiens. Cette marche étoit combinée avec celle de l'aîle droite de trente bataillons & ſoixante & dix eſcadrons, qui devoit ſuivre le chemin de Leipſick pour diriger ſon attaque entre les villages de Suptits & Groswich, de maniere que l'ennemi ſe trouvoit en même tems attaqué en front & à dos. La ſeconde ligne

Autrichienne fit front à l'aîle gauche des Pruſſiens & la repouſſa deux fois : elle revint à la charge, enfonça pluſieurs régimens, & la cavalerie ſe battit avec différens ſuccès dans un terrein fort ſerré. Ils penſoient à changer leur poſition, lorſque l'infanterie Pruſſienne de l'aîle droite, ayant gagné les hauteurs entre Suptits & Groſwich, s'y maintint & ſe rejoignit à une partie de celle de la gauche. Le combat avoit duré juſqu'à neuf heures du ſoir : l'armée Autrichienne, qui étoit dans un grand déſordre, & dont le Général étoit bleſſé, profita de la nuit pour ſe retirer au-delà de l'Elbe par les trois ponts qu'elle avoit à Torgau.

Le Roi de Pruſſe prit dans cette occaſion ſa revanche d'Hochirken, où il avoit été tourné de même par le Général Daun. Mais il faut remarquer qu'il fit ici ſa marche en plein jour, & qu'il tomba chemin faiſant ſur des corps avancés qui étoient poſtés dans les bois de Klitmer & de Vildenhayn ; que de plus il ne couroit aucun riſque en ſéparant ſes deux aîles : car quelque mouvement que l'ennemi eût fait pour attaquer ſa gauche dans le circuit qu'elle parcouroit, il ne pouvoit éviter d'être pris à dos par l'aîle droite. C'eſt ainſi que les grands hommes s'écartent quelquefois des régles preſcrites, par la ſupériorité de leur génie.

# CHAPITRE QUATRIEME.

## *Des Fourages.*

Les fourages ſe font en avant, ſur les côtés ou derrière ſoi. Ils ſont pour toute l'armée, ou ſeulement pour une partie. Ordinairement on les partage par aîle de cavalerie & d'infanterie. Quand ce n'eſt qu'un camp de paſſage, on prend dans le terrein le plus à portée ; mais ſi l'on ſe propoſe d'y reſter, on évalue celui dont on peut diſpoſer & l'on en fait la diſtribution pour le tems qu'on veut ſéjourner. Si l'on campe à portée de l'ennemi, on ſe rend maître, autant que l'on peut, de ce qui eſt entre les deux armées ; on garde ce qui eſt derrière ſoi pour le dernier, & l'on commence par les lieux les plus éloignés.

Quand le lieu du fourage eſt près du camp, on poſe le matin les troupes qui doivent former l'enceinte, & les fourageurs viennent enſuite en ordre de brigade : mais s'il eſt éloigné, l'eſcorte accompagne les fourageurs, & l'on en proportionne la force au voiſinage de l'ennemi, & aux riſques que l'on peut courir. En arrivant, les troupes ſe

placent, la cavalerie dans les endroits clairs, l'infanterie dans des lieux couverts : elle occupe les enclos, les maiſons qui ſe trouvent dans l'enceinte, & que l'on fait creneler. On mene avec ſoi des piéces de campagne, & ſi le pays étoit tout-à-fait découvert, je conſeillerois à l'infanterie de porter avec elle des chevaux de friſe.

Il faut prendre garde d'embraſſer un trop grand terrein ; il vaut mieux faire pluſieurs fourages qu'un trop étendu, afin que la chaîne ſoit plus reſſerrée, & les fourageurs mieux à couvert. C'eſt ici le cas de mêler des troupes de cavalerie & d'infanterie ; on ſe ménage une réſerve au centre pour être à portée de donner du ſecours. Voilà les diſpoſitions qui ſe prennent communément, & qui ſont fort bonnes, ſi l'on n'eſt attaqué que par des détachemens qui tenteront de pénétrer dans la chaîne & de prendre des chevaux ; mais ſi l'ennemi marche avec un corps conſidérable d'infanterie, de cavalerie, & du canon, on n'a d'autre parti à prendre que de raſſembler promptement les fourageurs, & de les couvrir avec les troupes de l'eſcorte.

Si l'on ſe croit aſſez fort pour diſputer le fourage, on prend une poſition où l'on ſe met en bataille. Pour cet effet, on doit l'avoir reconnue, & l'on pouſſe en avant des

détachemens qui avertiſſent de la marche de l'ennemi. Si l'on ne ſe ſent pas ſupérieur avec tout l'avantage du terrein, il ſeroit imprudent de riſquer un combat où l'on pourroit ruiner toute ſon armée. Il y a cependant quelquefois des fourages forcés qu'on eſt obligé de défendre à quel prix que ce ſoit.

Il faut obſerver que les chemins du camp au lieu du fourage ſoient libres & praticables : s'il y a des défilés, on peut les élargir, ou ſe frayer un chemin d'un autre côté. Faute de cette précaution, il y a ſouvent bien du déſordre & de la confuſion dans le retour des fourageurs. On devroit auſſi toujours les ramener en ordre de régimens ou de brigades, avec de petites eſcortes.

Les fourages au ſec ſe font par village, & l'on ſuit à-peu-près les mêmes regles. On doit avant tout reconnoître la quantité de foin, paille, orge ou avoine qui s'y trouve, afin de marquer à chaque régiment les maiſons où il en doit prendre, & ne pas faire de dégât mal-à-propos. On doit auſſi défendre très-ſévérement le pillage & la dévaſtation : cela ruine un pays & fait beaucoup de miſérables inutilement. Dans toutes les campagnes que j'ai faites, j'ai vu très-peu de diſcipline à cet égard, & une tolérance

impardonnable de la part de bien des Officiers. Les François ſont auſſi très-peu économes ſur les fourages, ce qui eſt un grand défaut ; parce qu'un Général ſe trouve par-là obligé de changer de poſition contre ſon gré.

# CHAPITRE CINQUIEME.

## *Des Quartiers d'hiver.*

UNE regle générale pour les quartiers d'hiver eſt qu'ils ne ſoient point trop étendus, qu'ils ſoient diſpoſés de ſorte que les troupes puiſſent ſe raſſembler en peu de tems, qu'ils ſoient couverts, s'il ſe peut, par une riviere, ou des montagnes, & ſoutenus par quelques places fortes. On a vu, au chapitre de la ſeconde partie, les riſques que l'armée d'Euménes courut pour s'être trop ſéparée, & l'échec que reçurent les Allemands en Alſace pour avoir fait la même faute. En 1741, l'Electeur de Baviere ayant voulu conſerver une trop vaſte étendue de pays, perdit ſes conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites. Les François, qui étoient ſes auxiliaires, occupoient la haute Autriche & la Bohéme depuis Lintz juſqu'à Prague. Le Maréchal de Belle-Iſle, qui ſentoit cette mauvaiſe diſpoſition, avoit averti ſouvent du malheur qu'il prévoyoit. On ne le crut point, parce qu'on imagina la Reine d'Hongrie trop abbatue pour rien entre-

prendre. Mais les ſecours qu'elle attendoit d'Italie & de Hongrie étant arrivés, le grand Duc ſe mit en mouvement. Quand on ſut qu'il approchoit, il étoit encore tems de replier une partie des poſtes & de ſe reſſerrer. L'Electeur s'obſtina dans ſon premier deſſein. M. de Ségur, qui commandoit dans Lintz avec huit mille hommes, fut coupé & bientôt obligé de capituler, cette place n'étant d'aucune défenſe (*a*). Dans le même tems les Autrichiens, qui entroient en Baviere par le Tirol, prirent Charding & pénétrerent juſquà Munich.

---

(*a*) On a beaucoup blâmé dans ce tems M. de Ségur, parce que le public ne juge que ſur les évenemens. La priſe de Lintz ne fut que l'effet de la diſpoſition générale. Quelques-uns ont prétendu qu'il auroit pu percer & ſe retirer : mais ceux qui raiſonnoient ainſi, ne connoiſſoient peut-être ni la ſituation de la place, ni celle du pays. Parce qu'une choſe ſera arrivée une ou deux fois, ce n'eſt pas à dire qu'elle ſoit toujours poſſible. Cet Officier général a fait voir dans pluſieurs occaſions qu'il ne manquoit ni de réſolution ni d'habileté. Il n'avoit que ſix mille hommes d'infanterie & douze cens chevaux, à la retraite de Paſſenhoffen *, contre vingt mille Autrichiens ; il ſe ſervit ſi bien du terrein & fit de ſi bonnes diſpoſitions, qu'il ſoutint toutes les attaques de l'ennemi, & ſe rendit en bon ordre à Donawert.

* L'an 1745.

Lorſqu'une

Lorſqu'une armée prend ſes quartiers dans une longue étendue de pays, il faut pour cela être ſûr que l'ennemi en occupe tout autant; qu'il ne pourra ſe réunir nulle part qu'on n'en ſoit averti, & qu'on lui oppoſera des forces égales. Par exemple, l'hiver de 1744 à 1745, la chaîne des quartiers du Roi de Pruſſe régnoit depuis Sagan, à l'extrémité de la Siléſie, juſqu'à Troppau, aux confins de la Moravie. Elle gardoit le front de la Luſace, ſuivoit les montagnes qui ſéparent la Bohéme de la Siléſie, & couvroit auſſi cette province du côté de la Moravie. Sa ligne étoit diviſée en deux parties; l'une depuis Sagan ſur le Bober juſqu'au Comté de Glatz où commandoit le Général Truchſes; l'autre ſous les ordres du Général Leuvald. Tous les paſſages étoient gardés & fermés par des abbatis, les communications aſſurées, les chemins, venant de Bohéme, rompus & rendus impraticables. Chacun de ces Généraux avoit une réſerve près de lui pour ſoutenir le premier poſte qui ſeroit inſulté. Le cordon de ces quartiers étoit auſſi étendu que celui des François en Bohéme en 1741. Mais la ſituation étoit tout autre, & la diſpoſition bien différente. Les Pruſſiens ne pouvoient être attaqués nulle part ſans qu'ils ne puſſent s'y porter en force; & ſi l'ennemi étoit entré en Si-

Inſtructions du Roi de Pruſſe, p. 186.

léſie d'un côté, ils ſeroient entrés de l'autre en Bohéme pour y faire diverſion.

Dans les années 1759 & 1760, les armées Françoiſes, qui hivernoient en Allemagne, s'étendoient dans tous le pays du bas Rhin, depuis Véſel juſqu'à la Franconie où elles ſe rejoignoient aux troupes de l'Empire, qui cantonnoient dans cette province & la haute Saxe; chaque diviſion avoit des points de ralliement, & les ennemis, auſſi étendus du côté oppoſé, ne pouvoient ſe mettre en corps dans aucun endroit qu'on ne pût ſe réunir avec la même facilité: c'eſt pourquoi la plûpart de leurs entrepriſes échouerent. Au mois d'Avril 1759, le Prince Ferdinand fit une tentative du côté de la Franconie; il paſſa la Fulde, & s'empara de quelques quartiers des troupes de l'Empire qui furent obligées de ſe replier juſqu'à Cobourg. M. le Maréchal de Broglio envoya un gros détachement dans le pays de Wurtzbourg, & un corps de troupes légeres du côté de la Heſſe: en même tems, il porta ſa premiere ligne ſur la Nidda & l'Altorf. Le prince Ferdinand pouvoit être coupé s'il ne ſe fut retiré promptement. Il reparut peu de jours après avec quarante mille hommes, & s'avança du pays de Heſſe ſur les quartiers que l'armée Françoiſe occupoit entre le Mein & la Lohn. M. de Broglio les raſſembla le 12 dans une po-

ſtion qu'il s'étoit préparée à une lieue de Francfort. Les ennemis arriverent le lendemain, & attaquerent le poſte de Berghen, qui étoit ſur notre droite, d'où ils furent repouſſés avec perte de cinq à ſix mille hommes.

L'étendue des cantonnemens d'un corps d'armée dépend de ſa force, & de la diſtance des lieux qu'on doit occuper pour ſubſiſter. Quand il eſt poſſible qu'elle ne ſoit que de dix ou douze lieues ſur cinq ou ſix de profondeur, c'eſt la plus convenable ; parce que les troupes peuvent être raſſemblées dans un jour, & que ſi l'ennemi étoit plus étendu, on lui donneroit beaucoup d'inquiétude par la facilité qu'on auroit de ſe mettre en corps pour ſe porter ſur lui. Il vaut mieux ſouvent ſe gêner en prenant des quartiers maigres, que de trop s'étendre pour les avoir meilleurs. Au ſurplus, on ſe régle ſur les démarches de l'ennemi, ſur ſa ſituarion & ſur les deſſeins que l'on peut avoir, ſoit pour faire ſur lui quelqu'entrepriſe pendant l'hiver, ou pour le prévenir à l'entrée de la campagne. On a ſoin de fortifier les lieux qui peuvent ſervir de points d'appui, & l'on évite de garder ceux qui ſeroient trop avancés & de peu de défenſe. On ſe prépare un camp avantageux pour s'y raſſembler, ſi l'ennemi marche en

force, & d'où l'on ſoutienne les principaux poſtes. Comme ces expéditions ont pour objet l'enlevement d'une place, ou de ſe porter au milieu des quartiers & d'en battre une partie avant que le tout ſoit réuni, elles demandent beaucoup de célérité. Si l'ennemi manque ſon coup, la rigueur de la ſaiſon l'oblige bientôt de ſe retirer. Dans les campagnes de Flandre la quantité de forterceſſes a toujours mis l'armée Françoiſe en ſûreté. Celle des Alliés n'étoit point dans une ſituation auſſi favorable; parce que ne pouvant toute hiverner dans le Brabant, une partie alloit prendre ſes quartiers au-delà de la Meuſe. Cela donna au Maréchal de Saxe le moyen d'entreprendre le ſiége de Bruxelles au cœur de l'hiver.

Il eſt important de ne jamais ſéparer ſon armée ſans être sûr que l'ennemi prend le même parti, & il ne faut pas ſe laiſſer tromper par quelques fauſſes démonſtrations qu'il peut faire à deſſein. Sous le régne de Louis XII, l'armée Françoiſe, qui étoit dans le royaume de Naples, ſouffroit beaucoup de la diſette & des mauvais tems. Les Officiers de la gendarmerie ſollicitérent le Marquis de Saluces de les mettre dans des quartiers pour vivre plus aiſément. Ce Général ſe rendit à leurs inſtances, parce qu'il crut que les Eſpagnols, expoſés aux mêmes incommodités, prendroient

auſſi ce parti. Mais Gonzalve de Cordoue tint bon, eſpérant que l'impatience des François leur feroit commettre quelques fautes dont il profiteroit. Dès qu'il eut appris ce qui ſe paſſoit, il s'approcha du Garillan qui couloit entre les deux armées: il jetta ſecrétement un pont deux lieues au-deſſus de celui des François qu'il fit attaquer en même tems, paſſa cette riviere, enleva pluſieurs quartiers, & mit en déroute toute cette armée qui fut obligée d'abandonner le royaume.

On obſerve ordinairement, dans la diſtribution des quartiers, de former deux ou trois lignes. L'infanterie ſe met de préférence ſur la premiere; on la mêle de dragons & de troupes légeres qui occupent auſſi les poſtes avancés. L'orſqu'un quartier de cavalerie peut être expoſé, il faut lui donner de l'infanterie pour ſe défendre. Les magaſins & les hôpitaux doivent être dans des lieux sûrs, couverts par la premiere ligne. Les quartiers doivent ſe communiquer aiſément; les Généraux de chaque diviſion connoître tous les paſſages, & avoir des points de ralliement. De chaque quartier au lieu deſigné pour ſe mettre en battaille, les chemins doivent être libres, les défilés ouverts, & les ruiſſeaux couverts de ponts. Chaque régiment doit

ſavoir le poſte qu'il occupe dans l'ordre de bataille, & le chemin le plus court pour s'y rendre. Le Commandant d'un quartier doit auſſi connoître les autres qui ſont à ſa portée, comment ils ſe communiquent, par où l'on peut venir à ſon ſecours s'il eſt attaqué, & par quel endroit il ſe retirera ſi les conjonctures l'exigent. Il doit s'y fortifier autant que le lieu en eſt ſuſceptible. Si l'enceinte eſt trop grande pour être ſoutenue avec les troupes qu'il a, il obſerve l'endroit le plus avantageux, comme le château, l'égliſe, le cimetiere : il ſe prépare une retraite pour s'y défendre. Il eſt indiſpenſable qu'il ſache un peu de fortification, & qu'il ait le coup d'œil aſſez juſte pour tirer parti des différentes ſituations (*a*). Il doit prendre d'ailleurs toutes les précautions néceſſaires pour n'être pas ſurpris, ſans cependant être inquiet ni fatiguer ſa troupe mal-à-propos.

Tous les paſſages qui conduiſent à la ligne ſur le front & les flancs doivent être gardés par des détachemens. Ils font des patrouilles fréquentes en avant pour être

---

(*a*) Le livre de l'Ingénieur de campagne, par le Chevalier de Clairac, eſt ce que je connois de meilleur pour s'inſtruire ſur cet objet.

informés des mouvemens de l'ennemi. Les troupes légeres s'emploient de préférence à ce ſervice ; & lorſqu'on en a beaucoup, elles garantiſſent les quartiers des allarmes que celles de l'ennemi pourroient continuellement leur donner. L'objet des cantonnemens étant de repoſer les troupes, de les recruter, de les rétablir de tout point, il eſt important qu'elles n'y ſoient point troublées.

Quoique l'on ait une riviere devant ſoi, on ne doit pas pour cela diminuer de précautions. Un détachement peut la paſſer à la nâge ou avec de petits bateaux, & tomber ſur un quartier négligent qu'il enleveroit. D'ailleurs, le tems des fortes gélées vous ôte cette barriere, & c'eſt celui que prend l'ennemi pour faire des coups importans.

Ces petites entrepriſes ſont l'affaire des partis & des troupes légeres : il ſeroit inutile de fatiguer les corps dans la ſeule vue d'inquiéter l'ennemi. Lorſquon ſe met en mouvement, ce doit être pour un grand objet, comme celui de brûler un magaſin, de ruiner un entrepôt, de ſurprendre une place forte, qu'on pourra ſoutenir quand on l'aura priſe, ou d'enlever un gros poſte, hazardé par ſa ſituation. Telles ont été l'entrepriſe du Prince Eugéne ſur Crémone, s'il

y eut réuſſi ; celle qui s'eſt faite ſur Aſti en 1746, & qui eut ſon effet ; celle du Prince Ferdinand ſur Gieſſen en 1760, qu'il fut obligé d'abandonner.

Les campagnes d'hiver ruinent les troupes, tout le monde en convient ; cependant, on n'a fait autre choſe dans les deux dernieres guerres en Allemagne. La raiſon de cela, eſt que cette maxime céde à une autre plus déterminante, qui eſt de prévenir ſon ennemi : maxime que ſuivent les bons politiques, comme les bons Généraux, & ſur laquelle le Roi de Pruſſe s'eſt toujours réglé. Comme l'Allemagne a peu de places fortes, & beaucoup de poſtes qui peuvent s'enlever d'emblée ou par ſurpriſe, dès qu'une armée puiſſante pénétre dans un pays, elle s'y forme bientôt des établiſſemens, tandis que le plus foible eſt obligé d'abandonner les ſiens & de ſe retirer fort en arrière. Il n'en ſeroit pas de même dans un pays hériſſé de places fortes, où il faudroit faire de longs ſiéges, qui dans cette ſaiſon, ruineroient totalement les troupes. Les campagnes d'hiver ne doivent donc s'entreprendre que pour prévenir un ennemi que l'on ſait trouver au dépourvu, & que l'on peut accabler avant qu'il ait reçu des ſecours ; ou bien pour arrêter des progrès

qu'il auroit faits, & reprendre une place importante (*a*).

Dans ces occaſions, les colonnes de troupes marchent à même hauteur & logent dans les lieux à portée : mais ſi l'ennemi eſt en corps, dès qu'on en eſt près, on eſt obligé de camper. C'eſt le dégré de prudence & d'attention des Généraux qui leur indique les moyens de ménager les troupes autant qu'il eſt poſſible. L'armée d'Hanovre ayant entrepris en 1761 la conquête de Caſſel, le Prince héréditaire de Brunſwick & le Général Luckner ſe porterent ſur la riviere d'Ohm pour couvrir ce ſiége & s'emparer du poſte de Ziegenheim. M. le Maréchal de Broglio battit le Prince à Grumberg, ſuivit enſuite les ennemis dans leur retraite, leur écorna un corps proche de Ziegenheim, & replia tous leurs poſtes juſqu'à Fritz-

---

(*a*) En 1757, les Autrichiens forcerent les Pruſſiens dans leur camp près de Breſlau & prirent cette ville. Le Roi de Pruſſe, débarraſſé des Impériaux & des François qu'il avoit battus à Rosback, porta un ſecours en Siléſie avec une diligence merveilleuſe. Il le joignit aux débris de ſon armée, remporta une grande victoire à Liſſa, le 5 Décembre, & reprit Breſlau. Cela le mit à portée de faire le ſiége de Schweidnitz au mois d'Avril ſuivant, & de reprendre auſſi cette place.

lar, où ils repaſſerent l'Eder, ce qui produiſit la levée du ſiége de Caſſel. Dans le cours de ces opérations, les troupes furent chaque jour cantonnées, quoique l'on fût déja à la fin de Mars.

Le Roi de Pruſſe exhorte ſes Généraux à mettre dans les opérations d'hiver la plus grande célérité; mais lorſqu'elles ſont entamées, on n'eſt pas toujours maître de les faire finir comme on le voudroit. On eſt forcé de prendre le tems néceſſaire pour les achever : Ce Prince l'a éprouvé plus d'une fois dans les expéditions glorieuſes qu'il a faites pendant la ſaiſon la plus rude.

# CHAPITRE SIXIEME.

## *Des ſecours de Places.*

LORSQUE l'ennemi médite le ſiége d'une place, il en menace pluſieurs à la fois; il tient en ſuſpens par des mouvemens qu'il fait de côté & d'autre, il peut même établir des magaſins & faire des préparatifs en divers endroits pour mieux cacher ſon deſſein, ou pour tomber ſur la place qu'on aura le plus dégarnie. Il l'inveſtit d'abord avec ſa cavalerie qui prend les devant. Avant que toute l'infanterie ne ſoit arrivée & retranchée dans ſes quartiers, c'eſt le moment de jetter du ſecours, qui paſſera à la faveur de la nuit, ou en forçant quelque paſſage qui ne ſera pas encore bien gardé. Lorſque la circonvallation eſt formée, les ſecours ne peuvent plus paſſer, à moins que l'aſſiégeant n'ait négligé quelqu'endroit dont il ne ſe méfie point.

Philbert, Duc de Savoie, Général de l'armée des Eſpagnols, ayant aſſiégé St. Quentin, l'Amiral de Coligni ſe jetta dans la place au premier avis qu'il en eut. Il remarqua L'an 1557.

qu'un marais, du côté du fauxbourg d'Ile, joignant la Somme, s'étendoit fort loin, & que ce côté n'étoit point gardé par les ennemis qui le croyoient impraticable. Il obſerva encore qu'un ruiſſeau très-profond traverſoit le marais & formoit une ſaignée d'eau qui ſe jettoit dans les foſſés de la ville. Il fit paſſer un eſpion pour inſtruire le Connêtable de Montmorenci de cette ſituation. Celui-ci vint lui-même la reconnoître, & renvoya l'eſpion avec promeſſe à l'Amiral que le 10 du mois, jour de S. Laurent, il ſeroit rendu ſur le bord du marais à quatre heures du matin. Il partit en effet au jour marqué, mais il n'arriva qu'à neuf heures. Malgré cela, le Duc de Savoie n'en fut point averti: deux compagnies Eſpagnoles, poſtées dans un moulin, à peu de diſtance de ſon logement, furent enlevées, & ſon quartier foudroyé par le canon. Pendant ce déſordre, le ſecours conduit par d'Andelot entra dans le marais où il trouva des bateaux pour le tranſporter: mais comme l'embarquement ſe fit avec précipitation, pluſieurs bateaux, trop chargés, s'embourberent & l'on ne put les remettre à flot aſſez vîte. La plûpart des ſoldats ſe jetterent dans le marais où ils ſe noyerent; il n'y en eut que cinq cens qui gagnerent la ville. Cependant l'armée Eſpagnole ſe mettoit en bataille, & le Duc de Savoie,

qui s'étoit reconnu, fit avancer deux mille chevaux à un défilé au-deſſus du marais, qu'il falloit paſſer pour attaquer l'armée Françoiſe. Il n'y trouva qu'une compagnie de piſtoliers * qui fut bientôt forcée : ſa cavalerie déboucha & ſe mit en bataille.

* Cavalerie légere.

Le Connêtable, qui vouloit éviter une action générale, commençoit à ſe retirer ; il avoit ſeulement envoyé le Duc de Nevers avec trois compagnies de gendarmerie pour ſoutenir les piſtoliers : mais il n'arriva pas aſſez tôt, & comme il avoit ordre de ne point s'engager, il ſe réunit au gros de l'armée. Le Comte d'Egmont avoit paſſé le défilé avec toute la cavalerie, & ſuivoit le Connêtable en délibérant s'il l'attaqueroit, lorſque tout-à-coup les goujats & les vivandiers, qui ſe trouvoient alors à la queue de l'armée, prirent l'épouvante & ſe jetterent à travers les troupes. Le Comte d'Egmont en avertit le Duc de Savoie, qui lui permit d'attaquer. La gendarmerie Françoiſe & la cavalerie légere, qui faiſoient l'arriere-garde, plierent de tous côtés. Le Connêtable, reſté ſeul avec l'infantérie, ſe retiroit en bon ordre, lorſque le Duc de Savoie, étant arrivé avec du canon, l'attaqua entre Eſligni & Liſerole, & la mit dans une entiere déroute.

Cet événement, ſi fatal à la France, fut

l'effet de pluſieurs fautes du Connêtable. La premiere, de n'avoir pas ſuivi l'avis du Maréchal de St. André, qui lui conſeilloit de ne mener avec lui que ſa cavalerie, laqu'elle ſuffiſoit pour protéger le paſſage du ſecours, & ſe ſeroit enſuite retirée aiſément. C'étoit effectivement ce qu'il devoit faire, puiſqu'il étoit inférieur de moitié aux ennemis, & qu'il n'étoit pas venu dans le deſſein de donner une bataille. La ſeconde faute, fut de n'avoir pas fait garder le défilé par un corps ſuffiſant : le Comte d'Egmont, qui s'y préſenta, eut été arrêté, & le Connêtable auroit eu le tems de s'éloigner. Il auroit encore pu ſe débarraſſer des équipages & des vivandiers qu'il avoit menés très-mal-à-propos avec lui, & qu'il auroit dû au moins laiſſer bien loin ſur les derrières. Pour avoir négligé cette précaution, il ſe vit forcé au combat & battu honteuſement par une partie de l'armée ennemie, car il n'y eut que quatre mille chevaux qui donnerent, & l'infanterie la plus à portée. Le Connêtable étoit naturellement fier & impérieux, incapable d'écouter aucun conſeil dès qu'il avoit pris ſon parti : il répondit avec dédain au Maréchal de St. André, *qu'il pouvoit ſe repoſer ſur ſon expérience de ce qu'il faudroit faire pour le bien de l'Etat.* Cependant, cet eſprit ſi altier, lorſqu'il vit tout

en désordre, s'adressa à d'Oignon, Lieutenant de sa compagnie de gendarmes, & lui demanda ce qu'il y avoit à faire : *je n'en sai rien*, lui dit cet Officier, *mais il y a deux heures que je le savois bien.* Le Duc de Savoie, tout grand Capitaine qu'il étoit, manqua d'être surpris, n'ayant point été averti de la marche des François; faute impardonnable, qui fait voir que jamais on ne doit se trop fier aux espions, qui peuvent tromper, ou être mal informés. Sachant le Connêtable aussi près, il devoit avoir continuellemett des partis sur lui pour éclairer ses mouvemens.

Quand on marche dans le dessein d'appuyer un secours qu'on veut jetter dans une place assiégée, il faut connoître parfaitement le pays, & prendre des mesures pour assurer sa retraite. Le Roi de Sardaigne, ayant marché pour secourir Coni *, étoit assez fort pour ne pas éviter une bataille; mais comme la saison étoit avancée, son but n'étoit que d'y jetter un secours sans rien hazarder. Ses dispositions furent faites de maniere que le secours entra, & bien qu'il ait eu du désavantage dans le combat, il fit sa retraite en ordre, & les François ne furent pas moins contraints de lever le siége. * L'an 1744.

Si une place est située sur une riviere

conſidérable, on s'en ſert pour faire entrer de nuit des bateaux chargés d'hommes, de vivres & de munitions. Mais comme l'ennemi travaillera bientôt à faire des ponts ou des eſtacades, qu'il gardera & ſoutiendra avec du canon, ce paſſage ne pourra plus ſe forcer que difficilement (*a*). Les habitans d'Anvers eſſayerent en vain de rompre le pont que le Duc de Parme avoit conſtruit ſur l'Eſcaut; ils y employerent pluſieurs bateaux maçonnés & chargés de poudre, qui furent détournés & ne cauſerent d'autre effet qu'un bruit épouvantable lorſqu'ils ſauterent.

Les grandes villes mal inveſties, & qui

---

(*a*) Comme l'aſſiégé fait couler des plongeurs pour couper les cordages du pont, on peut l'aſſurer avec des chaînes. Si la place eſt ſur la mer, on maſque l'entrée du port ou de la rade par des vaiſſeaux chargés de leſte qui ſe coulent à fond, & l'on paſſe de groſſes chaines de l'un à l'autre. Ces eſtacades doivent toujours être ſoutenues du rivage; on conſtruit même quelquefois dans le milieu un petit fort où l'on met du canon. Les digues ſont bien plus ſûres quand elles peuvent réuſſir; mais elles ſont d'un travail immenſe. Celle que le Cardinal Richelieu fit faire au ſiége de la Rochelle fut rompue pluſieurs fois par les flots avant d'être achevée, quoique la mer n'y ſoit cependant pas fort haute.

obligent

obligent l'ennemi de ſéparer ſes quartiers, ſont aiſées à ſecourir, lorſque le ſiége n'eſt point ſoutenu par une armée d'obſervation, ſoit qu'il s'agiſſe d'y faire entrer des troupes, ou de procurer ſeulement un paſſage aux vivres. Le fameux Duc de Parme n'avoit que douze mille hommes de pied & trois mille chevaux pour faire lever à Henri IV le ſiége de Paris. A ſon approche, le Roi vint camper à Claie avec toute ſa cavalerie pour l'obſerver; enſuite jugeant à propos de quitter ce camp, il fut ſe poſter à Chelles au-deſſous de Lagni, où il raſſembla toutes ſes troupes, qui montoient à dix-huit mille hommes de pied & ſept mille de cavalerie. Le Duc vint camper ſur la pente d'une montagne dont le pied étoit couvert d'un marais. Il demeura ſept jours en préſence, ſans ſe compromettre ni engager d'action, malgré l'envie que le Roi en avoit : de-là il rabattit ſur Lagni dans un camp où il ſe retrancha. Le Roi renforça la garniſon, mais la place étant mauvaiſe, fut bientôt ouverte par le canon & emportée d'aſſaut, au moyen d'un pont qui fut jetté ſur la Marne. Le Duc de Parme, maître des deux bords de la riviere, ſe voyoit alors en état de gagner Paris ſans qu'on pût l'en empêcher. Cela fit prendre au Roi le parti de ſe retirer.

Quand une place eſt d'une médiocre gran-

deur, & que l'ennemi ſe tient renfermé dans ſa circonvallation, dont tous les quartiers ſe joignent, on ne peut guère penſer à y faire entrer des ſecours qu'en attaquant les lignes. On convient, avec le Gouverneur, du lieu & du tems, pour qu'il ſeconde l'attaque par une ſortie de ſon côté. On enforme deux ou trois fauſſes pour faire diverſion. S'il y a une riviere ou un canal qui traverſe la ville, il faut choiſir cet endroit de préférence pour la véritable, à moins qu'il n'y ait des obſtacles inſurmontables, & plus de facilité à percer dans un autre endroit; la raiſon de cela eſt que le ſecours ſe trouve du moins couvert d'un côté par la riviere, au lieu que dans un autre terrein, il peut être enveloppé. C'eſt dans ces occaſions où il faut ſe préſenter ſur un petit front, & où l'ordre en colonne eſt ſans contredit le meilleur; parce que l'ennemi marche de toutes parts pour vous prendre en flanc, vous ſéparer & couper du moins une partie des troupes. La plus grande difficulté n'eſt pas de faire couler un corps d'infanterie; mais de faire paſſer en même tems un convoi. Dès qu'on s'eſt ouvert le paſſage, les troupes ſe poſtent de maniere à le couvrir. Il eſt rare qu'il n'y en ait toujours une partie coupée & quelques-unes ſacrifiées: c'eſt à quoi il faut ſe réſoudre, quand on n'a

pour objet que de ſoutenir les aſſiégés, & de prolonger leur défenſe.

Un Général, qui veut ſecourir une place, ſe campe à portée de l'aſſiégeant pour veiller à toutes les occaſions qu'il peut ſaiſir. Il tâche de couper ſes communications ou d'enlever ſes convois; ce qui l'oblige néceſſairement à lever le ſiége.

On ſecoure encore une place par une diverſion, en attaquant une de celles de l'ennemi dont la priſe ouvriroit l'entrée de ſon pays, rendroit ſes conquêtes inutiles, & le barreroit dans ſes projets. L'Amiral de Coligni ayant aſſiégé Poitiers, le Duc d'Anjou * vint mettre le ſiége devant Châtelleraut, qui n'en eſt qu'à ſept ou huit lieues. L'Amiral, qui craignoit de perdre cette place avant de s'être rendu maître de Poitiers, leva le ſiége pour la dégager. Le Duc d'Anjou avoit déja fait bréche à la muraille, quand il apprit que l'armée Proteſtante marchoit à lui; il ne deſempara cependant point qu'il ne l'eût vue très-près pour s'aſſurer que le ſiége étoit entierement levé, & qu'un ſecours, qui devoit ſe jetter dans Poitiers par un chemin de traverſe, y étoit entré. Le but qu'il ſe propoſoit ſe trouvant rempli, il ne voulut point s'engager à une bataille; il avoit déja fait tranſporter ſon artillerie au

* Depuis Roi ſous le nom de Henri III.

pont de Piles *, il en prit le chemin pour passer la Creuse. Il laissa deux milles hommes sur le bord afin d'arrêter l'Amiral qui le poursuivoit, & fut prendre un camp à Selle, tout bordé de marais impraticables. L'avant-garde de l'Amiral ayant été repoussée au port de Piles, il passa la Creuse dans un autre endroit : mais ayant vu l'armée Catholique si bien postée, il prit le parti de se retirer. Toute cette manœuvre du Duc d'Anjou est admirable, & marque une grande habileté (*a*).

* A cinq lieues de Châtelleraut.

Je finirai ce chapitre par un exemple qui fait voir que l'investissement d'une place, située sur un grand fleuve, demande les plus grandes précautions pour assurer la communication des deux rives. Thamas Koulikan assiégeoit Bagdat, situé à la gauche du Tigre : ce fleuve enfla tout-à-coup par la fonte des neiges, & emporta les radeaux dont on s'étoit servi pour transporter les troupes qui devoient investir la ville à la rive droite. Le Seraskier d'Alep, informé de ce qui se passoit, marche aussitôt avec quarante

---

(*a*) La maniere dont il s'y prit à Jarnac pour passer la Charente devant l'Amiral, & le forcer à une bataille qu'il vouloit éviter, n'est pas moins une preuve que ce Prince avoit beaucoup de talens pour la guerre.

mille hommes pour jetter du ſecours dans la place. Vingt-cinq mille Perſes, qui étoient de ce côté, ſe trouverent bientôt ſans vivres, ſans munitions, & hors d'eſpérance d'en recevoir. Mirza-Kan, officier expérimenté qui les commandoit, prit conſeil de la néceſſité; il attaqua les Turcs par trois endroits, & vint à bout, après un combat des plus furieux, de s'ouvrir un paſſage. Les Turcs, qui avoient beaucoup perdu, ne le ſuivirent que foiblement, & ſe contenterent de jetter du ſecours dans la place. Il remonta le Tigre juſqu'à Técrit, petite ville à trente lieues au-deſſus de Bagdat, où il attendit l'écoulement des eaux pour rejoindre Koulikan (*a*). On voit ici que les Perſes attaquerent ſur trois corps, & que le fleuve les favoriſoit pour l'attaque, ainſi que pour la retraite.

---

(*a*) Les ponts de bateaux ou de radeaux, que l'on fait ſur des rivieres ſujettes à groſſir, doivent être conſtruits de maniere que les cordages puiſſent ſe lâcher à meſure que les eaux augmentent; il faudroit auſſi élever une chauſſée de chaque côté, en y laiſſant des écoulemens, pour aller au pont pendant le débordement.

# CHAPITRE SEPTIEME.

## *Des ſurpriſes de Places.*

LES ſurpriſes ſont de toutes les entrepriſes de guerre celles qui produiſent le plus d'avantages quand elles réuſſiſſent ; parce qu'elles s'exécutent communément ſans une grande perte, déconcertent les projets de l'ennemi, ou lui enlevent dans un moment tout le fruit de ſa campagne. Lorſque Porto-Carrero, Gouverneur de Dourlens, forma le deſſein de ſurprendre Amiens, il ſavoit que le Roi Henri IV faiſoit des préparatifs pour porter la guerre en Flandre ; que cette ville devoit être ſon entrepôt, & qu'il y avoit déja fait tranſporter ſon artillerie avec de groſſes ſommes d'argent. Il engagea le Gouverneur des Pays-Bas de le ſeconder, en faiſant couler des troupes dans les garniſons voiſines ; ce qui ne devoit donner nul ombrage, parce que ces places étoient menacées. Porto-Carrero, qui étoit allé ſouvent à Amiens lorſque cette place tenoit pour la ligue, en connoiſſoit les dedans & les dehors : il y fut

encore déguiſé, & s'apperçut que la garde ne s'y faiſoit pas avec beaucoup de ſoin. La nuit du 10 au 11 Mars, il plaça des ſentinelles ſur toutes les avenues pour arrêter ceux qui iroient de ce côté, & ſe mit en marche avec un corps de troupes : il poſta cinq cens hommes dans des haies & des maſures proche de la ville. Trente ſoldats furent traveſtis, les uns en payſans, les plus jeunes en femmes, avec des hottes & des paniers : ils conduiſoient trois chariots, dont deux étoient deſtinés pour barrer la rue contre le ſecours qui viendroit à la premiere allarme, l'autre devoit s'arrêter ſous la porte pour ſoutenir la herſe quand on l'abattroit. Un des ſoldats, qui portoit un ſac de noix ſur ſes épaules, lorſqu'il fut devant le corps-de-garde, le ſecoua comme pour le porter plus commodément ; la ficelle, mal attachée à deſſein, ſe lâcha, & les noix ſe répandirent. Les bourgeois de la garde, en faiſant ſur lui des huées, ſe mirent à ramaſſer les noix : auſſi-tôt les trente ſoldats, armés d'épées & de piſtolets, tuent les uns, mettent les autres en fuite, & s'emparent de la porte. En même tems on coupa les traits des chevaux du chariot arrêté, de peur qu'effarouchés par le bruit, ils ne l'emmenaſſent. Cependant les ſentinelles, qui étoient au-deſſus de

la porte, firent tomber la herſe, qui, ſe trouvant compoſée de poutrelles détachées, boucha une partie du paſſage; mais comme le chariot en ſoutint quelques-unes, il reſta encore une ouverture ſuffiſante. Les cinq cens hommes embuſqués arriverent au ſignal qu'on leur fit; quelques-uns monterent ſur les remparts, tuerent les ſentinelles, & releverent la herſe. Un corps de cavalerie, poſté un peu plus loin, accourut pour les ſeconder. On s'empara des remparts, des places, & de la maiſon de ville; les bourgeois, qui ne purent ſe raſſembler, s'enfuirent de toutes parts, & laiſſerent les Eſpagnols maîtres de la ville.

Les villes ſe ſurprennent auſſi par des intelligences, ſoit en corrompant des officiers & des ſoldats de la garniſon, ou quelques bourgeois. Ceux-ci, ou ſont en aſſez grand nombre pour ouvrir eux-mêmes une porte & introduire des troupes, ou bien ils recelent dans leurs maiſons des ſoldats qui ſe coulent dans la ville à la faveur d'un déguiſement, ou par quelque iſſue qu'on aura découverte, comme avoit fait le Prince Eugéne à Crémone *. Il peut arriver qu'on n'ait aucune intelligence dans la ville, & que néanmoins on y faſſe entrer une troupe qui ſe tient cachée juſqu'à un moment convenu. Le Prince Maurice fit ſurprendre

* v. l'hiſt. militaire de Louis XIV. t. III.

le château de Breda par ſoixante-dix ſoldats cachés dans un bateau de tourbe. Cette ſurpriſe fut alors comparée à celle de Troie, parce que les ſoldats de la garniſon du château aiderent eux-mêmes à tirer le bateau pour l'amener dans la place.

L'ordre du ſervice dans les places, & toutes les précautions dictées par les ordonnances, n'ont pour objet que de ſe garantir des ſurpriſes. On ne peut les ſuivre avec trop de ponctualité, parce que la moindre négligence ſur un ſeul article peut être apperçue d'un ennemi vigilant, qui eſt aux aguets pour exécuter quelque grand coup.

Il eſt arrivé qu'on a ſurpris des places à la faveur de la langue, & avec des troupes habillées à la maniere des ennemis. Guſtave Adolphe * prit Chriſtianſtad de cette maniere. On lui avoit amené un Danois, dépêché par le Commandant de cette ville au Roi de Dannemarck, pour lui demander cinq cens chevaux, avec leſquels il ſe faiſoit fort d'arrêter les courſes des Suédois. Guſtave fit mettre des habits Danois à cinq cens Suédois, & s'approcha de la ville pendant la nuit. Les Danois ayant ouvert leurs portes, la garniſon fut taillée en piéces avant d'avoir pu ſe mettre en défenſe.

* *V.* ſon hiſt. tom. I. p. 170.

Un Gouverneur prudent ſe méfie tou-

jours, quelques preuves qu'on lui donne; il ne doit pas même croire à une lettre ni à un cachet, parce qu'ils peuvent être contrefaits, ni recevoir des troupes pendant la nuit, quelque inſtance qu'on lui en faſſe. Le tems le plus rigoureux ne doit pas le toucher, parce qu'il a ſervi ſouvent de prétexte à des troupes qui feignoient d'être détachées ou ſuivies par l'ennemi, pour demander un azyle. Si la choſe lui paroît preſſante & véritable, il doit mettre ſa garniſon ſous les armes, faire entrer les Officiers de la troupe, les queſtionner, & les reconnoître bien évidemment avant de laiſſer entrer le tout.

Il ne faut pas non plus que l'éloignement de l'ennemi inſpire trop de ſécurité. Il profite quelquefois de la confiance que cette grande diſtance peut donner, pour former quelqu'entrepriſe hardie par une marche forcée & dérobée. Une légion que commandoit Cicéron, frere de l'Orateur, faillit d'être enlevée, quoiqu'elle fût à plus de cinquante lieues du Rhin. Il n'y avoit qu'un ſeul pont ſur ce fleuve, coupé en partie & bien gardé : Labienus étoit avec trois légions dans la Gueldre; on n'avoit aucune nouvelle des ennemis. Cependant les Sicambres, au nombre de quatre mille chevaux, paſſerent le Rhin huit lieues au-

deſſous du pont, marcherent avec une grande diligence, & parurent ſubitement devant le camp, qu'ils attaquerent par la porte Décumane. Juſque-là Cicéron n'avoit pas voulu laiſſer ſortir ſes troupes pour chercher des vivres & du fourage; il céda enfin au murmure, & ce jour-là même la moitié de ſa légion étoit dehors. La valeur d'un centurion, qui ranima les ſoldats étonnés, arrêta les ennemis. Ils furent repouſſés, mais une partie de ceux qui étoient dehors fut taillée en piéces. On voit qu'un ſeul moment de négligence peut faire perdre à un Officier ſon honneur & ſa réputation. Liv. VIII Guerre des Gaules.

Celui qui médite une ſurpriſe par ruſe ou par intelligence, doit prendre garde de tomber lui-même dans quelque piége. Les Conſuls Criſpinus & Marcellus ayant donné dans une embuſcade, ce dernier y fut tué. Annibal, nanti de ſon cachet, voulut s'en ſervir pour ſurprendre la ville de Salape; pour cet effet, il écrivit au Gouverneur qu'il arriveroit la nuit ſuivante avec des troupes, & qu'il tînt prêtes celles qui étoient dans la ville, parce qu'il vouloit les employer. Mais les Salapiens étoient déja prévenus par Criſpinus, qui avoit fait ſavoir à toutes les villes voiſines le malheur de ſon collégue, & les avertiſſoit de ne croire à aucune lettre écrite en ſon nom. Le meſſager T. Live, liv. 27

fut renvoyé à Annibal avec promeſſe qu'on exécuteroit ſes ordres. Cependant, la garniſon ſe mit ſous les armes, garnit les portes & les remparts. Lorſqu'Annibal arriva, on feignit de prendre des meſures pour reconnoître ſi c'étoit véritablement le Conſul : comme les premieres troupes qui ſe préſenterent étoient des transfuges Romains, vêtus & armés à la Romaine, on parut n'avoir plus aucun doute, & l'on marqua de l'empreſſement à les recevoir. La herſe, qui étoit abattue, fut relevée ſeulement autant qu'il falloit pour donner un paſſage. On en laiſſa entrer ſix cens, après quoi on fit retomber la herſe; on chargea ce qui étoit entré, & l'on fit pleuvoir une grêle de traits & de pierres ſur ceux qui étoient dehors. Il me paroît que le Commandant de Salape eut pu tirer un meilleur parti de ſon ſtratagème, en embuſquant un corps près de la ville pour inveſtir Annibal. Sans doute que ſa garniſon n'étoit point aſſez forte pour ſe dégarnir, ou qu'il eſpéroit qu'Annibal entreroit avec les premieres troupes, & ſe trouveroit pris.

Les places ſe ſurprennent auſſi en pétardant une porte, ou bien en attachant l'eſcalade. Le pétard ne ſert que pour celles où la porte n'eſt point couverte d'un ravelin. Elles peuvent être inſultées par eſcalade,

ſi les foſſés ſont ſecs ; ſi dans ceux qui ſont pleins d'eau, il ſe trouve quelqu'endroit peu profond, & dont le fond ſoit ferme, ſi les eaux, fournies par des ſources, des marécages, ou une petite riviere, diminuent pendant les grandes chaleurs. Les foſſés pleins d'eau ſont encore faciles à paſſer dans le tems des fortes gelées, & la ville aiſée à emporter, parce que de la ſurface de la glace à la crête du parapet, il y a quelquefois très-peu d'élévation. Dans ce cas, un Gouverneur aviſé fait rompre tous les jours la glace de ſes foſſés ; ce qui n'exclut pas les autres précautions. On met ſur le rempart des amas de groſſes pierres, des poutres prêtes a rouler du haut du parapet, de longues pertuiſannes, des faux emmanchées à revers, & toutes ſortes d'armes de longueur, qui ſervent alors utilement. On met une fraiſe de paliſſades aux eſcarpes non revêtues, & l'on pourroit encore poſer ſur le talus du parapet un rang de chevaux de friſe bien amarrés.

Quand on forme le deſſein d'eſcalader une place, on fait prendre auparavant la juſte hauteur du rempart, ſur laquelle on conſtruit les échelles, en y ajoutant ce qu'il faut donner pour le pied. On a ſoin que les préparatifs ſe faſſent très-ſecrétement : pluſieurs de ces entrepriſes n'ont manqué

que parce qu'elles ont été éventées, ſouvent auſſi parce que les échelles que l'on croyoit juſtes, ſe ſont trouvées trop courtes au moment de l'exécution. La plûpart ont encore échoué par le défaut de combinaiſon de la marche : ou le moment du départ a été retardé par quelque incident, ou l'on s'eſt trouvé arrêté par les difficultés des chemins, ou bien égaré par les guides. Il faut que des ordres juſtes & précis aſſurent toutes les meſures, fixent l'heure du départ & l'ordre de la marche. Le retard des défilés peut ſe calculer, les guides doivent être éprouvés. Si c'eſt une place maritime, & que l'on tranſporte des troupes par mer, on ſe regle ſur le tems de la marée & ſur le vent ; néanmoins celui-ci peut changer & la mer groſſir. Nous manquâmes notre entrepriſe ſur Savone, en 1748, à cauſe que les troupes, qui étoient parties de Gênes dans des chaloupes, & qui devoient débarquer ſur la plage pour être introduites par une intelligence qu'on avoit dans la ville, n'arriverent point à l'heure marquée.

Il y a ſans doute à la guerre des accidens qui échappent aux plus ſolides réflexions de la prudence, & dont les Généraux ne ſont point garans. On les condamne ſouvent mal-à-propos ; mais ils ſont reſponſables de tout ce qui appartient à la

prévoyance, & ſon reſſort s'étend bien plus loin que beaucoup de gens ne l'imaginent. La ſurpriſe la mieux conduite, & la plus heureuſement exécutée, eſt celle de Schweidnitz par M. de Laudon en 1761. Le Roi de Pruſſe ayant à s'oppoſer en même tems aux Ruſſes & à l'armée Autrichienne, toute cette campagne s'étoit paſſée à prendre différentes poſitions, ſelon les mouvemens des deux armées ennemies dont il vouloit empêcher la jonction *(a)*. Il ſe porta d'abord de Schweidnitz au-delà de la Neiſſ, parce que les Ruſſes s'avançoient de ce côté : il repaſſa enſuite cette riviere pour occuper le camp près de Strehlen, ſur l'avis qu'il eut de la marche des Ruſſes vers Breſlau. Ceux-ci s'étant portés ſur le bas Oder, le Roi vint ſe camper à Kanth ſur la Veisſchnitz, & quelque tems après il ſe préſenta pour les attaquer à Kuntzendorf. Mais n'ayant pu empêcher leur communication avec M. de Laudon, qui les joignit à la tête de quarante eſcadrons ſur les hauteurs de Volſtad, il ſe replia & vint pren-

---

*(a)* Le Prince Henri, frere du Roi, étoit alors oppoſé au Maréchal Daun qui commandoit en Saxe, & à l'armée de l'Empire. Il ſut les tenir en échec, pendant toute cette campagne, par la bonté de ſes poſitions & ſon habileté.

dre un camp avantageux entre Reichembach & Schweidnitz. Le Général Ruſſe, qui trouva ſa poſition trop reſpectable pour l'y attaquer, & qui commençoit à manquer de fourage, ſe retira vers Lignitz. M. de Laudon continua de lui faire face & de couvrir les frontieres de Bohéme par des corps détachés. Enfin, le Roi ayant abandonné ſa poſition pour ſe porter à Munſterberg, du côté de la Neiſſ, M. de Laudon, qui ne perdoit point de vue le projet qu'il avoit formé depuis longtems, ſe contenta de renforcer le corps du Général Brentano pour couvrir le Comté de Glatz, & reſta dans ſon camp de Freiburg. Le moment d'exécuter ſon deſſein étant arrivé, la ville fut inveſtie le 30 Septembre par des détachemens de huſſards & de croates, afin que perſonne ne pût y entrer ni en ſortir. A neuf heures du ſoir les troupes ſe mirent en marche, & arriverent entre 2 & 3 heures du matin. Elles formerent quatre attaques (*a*), tandis que les troupes légeres, qui s'étoient réunies, amuſoient la garni-

(*a*) Le ſoin de les diriger fut commis au Général-Major Amadæi ; il y avoit une réſerve deſtinée à les ſoutenir en cas de beſoin. L'enceinte de cette place eſt un mur à l'antique, avec des tours, couvert par des fortins ou demi-lunes.

ſon

ſon d'un autre côté. Les Autrichiens entrerent dans le chemin couvert, & emporterent tous les ouvrages extérieurs : alors ils eſcaladerent le corps de la place dont ils furent entierement maîtres à ſix heures du matin. Le Commandant fut fait priſonnier avec toute ſa garniſon, compoſée de cinq bataillons. La priſe de cette place importante donnoit aux Autrichiens un grand pied en Siléſie; elle aſſuroit la tranquillité de leurs quartiers pendant l'hiver, & obligeoit le Roi de Pruſſe de reſſerrer les ſiens ſur l'Oder.

Les eſcalades de vive force ſe conduiſent à-peu-près comme des attaques de retranchemens; c'eſt-à-dire, qu'on en forme pluſieurs à la fois, & qu'on en fait ſouvent de fauſſes pour y attirer toute l'attention de l'ennemi, que l'on veut ſurprendre par un endroit qu'il croit impraticable. Scipion, ayant formé le deſſein d'emporter Carthagéne l'épée à la main, remarqua qu'une partie de la ville étoit couverte d'un marais qui ſe joignoit à la mer par un canal, & qui étoit guéable lorſque la marée ſe retiroit. Il poſta cinq cens hommes ſur le bord, & ordonna de commencer l'attaque par un autre côté, au moment où il ſavoit que devoit commencer le reflux. Les ennemis y porterent toutes leurs forces. Les

Polybe l. X c. 3

cinq cens hommes, conduits par Scipion, paſſerent le marais, trouverent la muraille dégarnie & emporterent la place (*a*). Quelquefois on ſurprend une ville, dont on fait le ſiége, avec d'autant plus de facilité que les aſſiégés portent toute leur attention du côté de l'attaque, & négligent ſouvent les autres.

Les raiſons qui déterminent à eſcalader une ville, ſont lorſqu'elle eſt d'une grande étendue & la garniſon foible, qu'un ſiége en forme pourroit traîner en longueur, ou que l'on manque des choſes néceſſaires, & que le ſecours eſt près. Cela fit prendre aux François le parti de bruſquer l'attaque de Prague en 1741. Le grand Duc, qui arri-

---

(*a*) Scipion avoit annoncé à ſes troupes que Neptune lui étoit apparu, & lui avoit promis de le rendre maître de la ville. Le ſuccès le fit paſſer dans leur eſprit pour un homme divin : c'eſt ainſi que l'habileté ſait mettre à profit l'ignorance des autres. Le vulgaire, pour être conduit, veut être trompé ; s'il étoit plus éclairé, il ſeroit ſouvent moins docile. Marius menoit avec lui une femme qui faiſoit la prophéteſſe. Serrorius faiſoit accroire aux Eſpagnols qu'il avoit un commerce avec les Dieux, au moyen de ſa biche blanche. Mahomet ne ſéduiſit les Arabes que par des voies ſemblables. Plus les hommes ſont ſuperſtitieux, plus un chef adroit aura de moyens pour les remuer & gagner leur confiance.

voit avec trente mille hommes, n'étoit plus qu'à cinq lieues le 25 Novembre. Cette même nuit, on fit deux fauſſes attaques avec un grand fracas d'artillerie, qui attirerent la garniſon de ce côté. Dans le même tems, le Comte de Saxe s'approcha d'un endroit de la ville neuve, fort éloigné des attaques. On eſcalada le rempart qui n'étoit point gardé, & l'on ſe rendit par-là maître de la ville.

Ces entrepriſes ne doivent point s'échapper lorſqu'on voit de la poſſibilité d'y réuſſir; un long ſiége coute preſque toujours plus en détail qu'une attaque de vive force, & prolonge les opérations dont la vivacité eſt importante à la guerre. Néanmoins, il faut que la prudence régle toutes les démarches que l'on fait à cet égard: une mauvaiſe place, que l'on réduiroit à capituler avec deux ou trois jours de patience, peut couter ſouvent beaucoup de monde & de braves officiers, ſi on veut l'emporter d'emblée; encore ſouvent eſſuie t-on la honte d'être repouſſé: nous en avons vu des exemples funeſtes. Il vaut donc mieux temporiſer dans certaines occaſions que de riſquer l'élite de ſes troupes: un chef doit, autant qu'il peut, ménager le ſang & choiſir les voies les moins meurtrieres. Cette maxime d'humanité n'eſt pas celle de bien des Gé-

néraux, qui n'ont que leur ambition en vue. Elle formoit eſſentiellement le caractere de M. de Turenne : non ſeulement le ſang de ſes ſoldats lui étoit précieux, mais il épargnoit, quand il pouvoit, celui des ennemis.

# CHAPITRE HUITIEME.

## *Des Ordres carrés.*

### ARTICLE I.

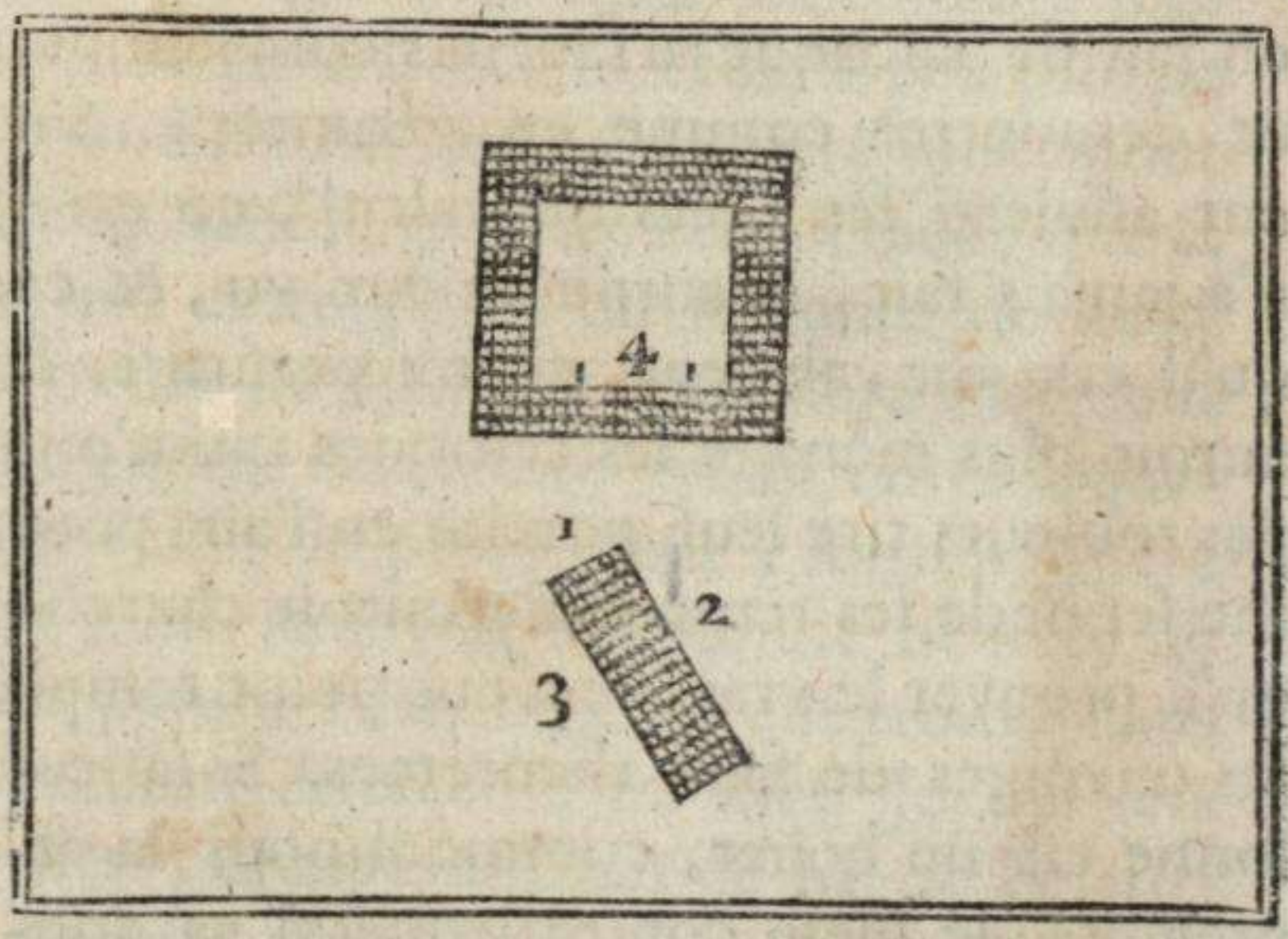
ON raiſonne depuis longtems ſur les propriétés du carré. Cet ordre, ſi ſouvent critiqué, a cependant toujours été ſuivi & ne ceſſera point de l'être malgré les défauts qu'on lui reproche : ces défauts ſont la foibleſſe des angles, la peſanteur & la gravité de ſes mouvemens, la difficulté de trouver un terrein qui lui ſoit propre, où il ne ſoit pas obligé de ſe rompre. Je ne mettrois point ici en jeu le carré plein dont je ne fais nul cas, ſi je n'avois deſſein de relever une fauſſe démonſtration du Chevalier de Folard qui a cru par-là faire valoir ſa colonne. Il établit un carré plein de trois mille ſix cens hommes, attaqué par une colonne de douze cens ; il fait remarquer d'abord qu'à l'exception de ſept ou huit rangs ſur chaque face, tous les autres de l'intérieur du carré ſont inutiles

pour le feu : ceci lui eſt accordé ſans difficulté. Il conclut que le feu de ſa colonne eſt infiniment ſupérieur à celui d'un côté du carré : il eſt aiſé de prouver que cette ſupériorité eſt non ſeulement nulle, mais qu'elle eſt pour le côté du carré. Ce côté eſt de ſoixante hommes, celui de la colonne de quarante-cinq. Si l'on prend huit rangs du carré pour le feu, on aura quatre cens quatre-vingt coups de fuſil. Le même nombre de rangs ſur la face de la colonne donnera trois cens ſoixante coups : mais comme la tête a vingt-huit hommes de front, elle fournit encore huit rangs chacun de vingt ; total cent ſoixante coups. Ainſi la tête [1] & la face [2] de la colonne donneront enſemble cinq cens vingt coups de fuſil. Il faut diminuer les piquiers qui fraiſent ſur les deux côtés ; M. de Folard en admet un cinquieme. Le nombre des feux de ſa colonne ſera donc au-deſſous de ceux du côté du carré. Voici encore un avantage pour celui-ci. Les rangs du carré tirent devant eux, & leur feu ſe réunit ſur la colonne ; au lieu que celle-ci étant dans une poſition de biais, les rangs de la face [2] ne tirent qu'en écharpe, & les ſoldats, qui ſont vers la queue de la colonne, ſont même obligés de ſe poſter de travers pour diriger leurs coups

v. la fig. à la pag. ſuivante.

ſur le carré ; ſituation fort incommode, & qui met les ſoldats des rangs au-deſſus du ſecond dans l'impoſſibilité de tirer. Il faut encore obſerver que toute la partie [4], qui eſt vis-à-vis de l'angle de la colonne, n'en eſſuie aucun feu, car il en eſt de ceci comme de l'angle d'une redoute. La face [3] n'en peut fournir aucun ; voilà donc ce grand avantage, dont M. de Folard ſe flatoit,

*v.* le Traité de la colonne tom. 1 p. 81 fig. 5.




enlevé à la colonne & tourné du côté du carré. Voyons à préſent pour le choc. Sa colonne, à l'entendre, *n'a pas un ſeul homme inutile, ſoit pour le choc, ſoit pour le feu, ſoit pour la légéreté de ſes mouvemens. Si elle tombe de tout ſon poids ſur un des angles du carré, elle l'emportera & le fera ſauter hors. Si cet angle eſt enlevé, comme en effet il ne peut*

*réſiſter au choc de cette eſpéce de bélier, elle le pénétrera & le mettra en confuſion.* Ne ſemble-t-il pas que cette colonne va briſer le carré comme un bélier qui frapperoit contre un mur d'argile?

M. de Folard, dès qu'il s'agit de ſon ſyſtème, ſe livre à ſa prévention; l'enthouſiaſme le ſaiſit & par-tout il ne voit que la victoire à la tête de ſa colonne. Les ſaillies d'une imagination vive ne perſuadent point en fait de Tactique; il faut des convictions, & démontrer comme en géométrie. S'il eut aſſujetti ſes idées au calcul, ce qu'il n'a jamais fait, il auroit mieux vu, & ce qu'il eut dit, il l'eut mieux perſuadé. Il auroit plus ménagé ſes critiques qui n'ont pas toujours tiré leur poudre en l'air, pour me ſervir de ſes termes. Il n'auroit cherché qu'à prouver le vrai, & n'eut point rempli ſes ouvrages de faux théoremes. Si ſa colonne eſt un bélier, comme il nous la repréſente, le plein contre lequel il va donner eſt un mur d'airain qui doit le faire reboucher. Les rangs ſont auſſi ſuppreſſés, les files autant & plus profondes; la réſiſtance par conſéquent ſupérieure ou du moins égale au choc. Je ne vois pas auſſi en quoi l'angle du plein eſt plus foible que celui de la colonne; il n'y a point de démonſtration géometrique qui puiſſe le prou-

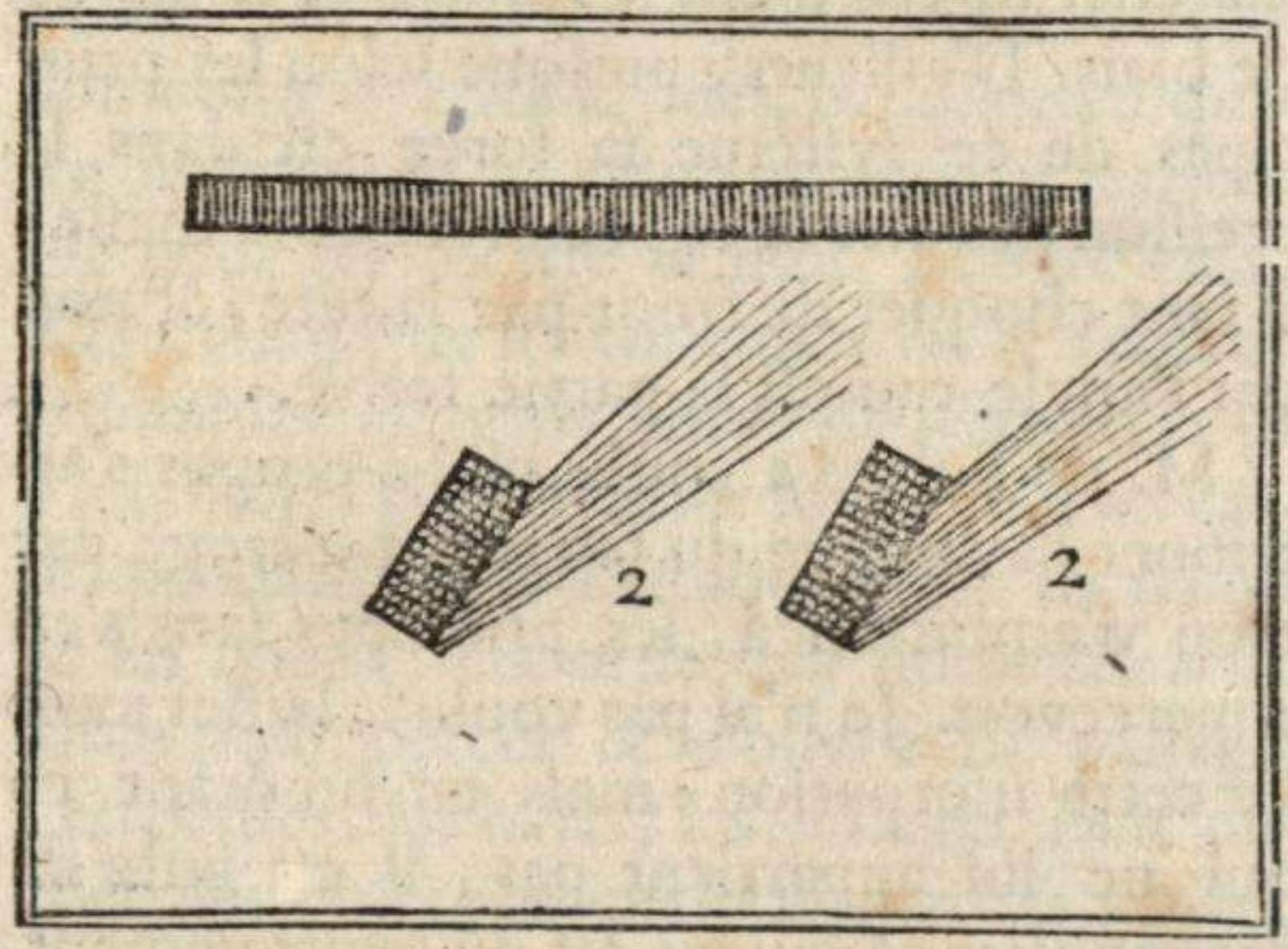
ver. L'angle de la colonne, qui par ſa direction oblique vient heurter le carré, peut s'y briſer plutôt que de s'y enfoncer, ſurtout ſi le carré ſe met en mouvement & vient à ſa rencontre. Cette maſſe, auroit dit M. de Folard, eſt trop lourde pour ſe remuer & charger avec autant de vivacité que ma colonne. Pourquoi? ſoixante hommes de hauteur ne ſont pas ſi ſupérieurs à celle de quarante-cinq. La colonne d'Epaminondas à Leuctres étoit à-peu-près de ce nombre. Au reſte ſi le carré tout entier eſt trop maſſif, qu'il ne s'en détache que la moitié; cette partie de ſoixante de front ſur trente de hauteur marchera ſûrement avec autant de facilité qu'un corps à quarante-cinq de profondeur; ſon choc ſera tout auſſi rude, & la colonne heurtée de biais perdra l'avantage qu'elle trouve dans la preſſion directe de ſes files. Je me ſers ici des principes mêmes de M. de Folard: ce ſont ſes armes que je tourne contre lui, & dont je n'ai nulle envie de me ſervir ailleurs. Je ſuis bien éloigné de croire qu'un pareil carré ſoit avantageux: je ſai qu'il n'eſt rien de plus peſant, & que l'on rend inutiles, par cette diſpoſition, les trois quarts de ſes forces. Mais je ſuis en même tems convaincu que M. de Folard a exagéré par-tout les avantages de la colonne;

qu'elle n'a pas à beaucoup près la légéreté qu'il s'eſt figurée, & qu'il lui prête très-libéralement un feu redoutable, qui au fait ne fera pas grand mal. Je viens de le prouver à l'occaſion du côté du carré auquel il a voulu oppoſer le feu de ſa colonne: en faiſant l'analyſe de la figure VI, où il expoſe quatre colonnes marchant à une ligne de bataillons, on y verra la même erreur. Ces colonnes, qui marchent de biais, fourniſſent ſelon lui *des feux croiſés, feux d'autant plus terribles plus meurtriers & plus dangereux que les coups ou tirs ſont obliques & ramaſſés.....* Je *prétends*, dit-il, *que leur feu eſt du triple plus fort que celui de l'ennemi : on en ſera ſurpris, la choſe eſt cependant inconcevable....* Voilà la façon de prouver de M. de Folard; façon très-commode & qui diſpenſe du calcul. Celui que j'ai fait ci-deſſus ſuffit pour détruire l'opinion qu'il a voulu nous donner de ſon feu. La diſpoſition dont il s'agit à préſent doit être regardée comme une multiplication du même exemple, raiſonnée ſur les mêmes principes. J'ajouterai ſeulement ce que j'ai déja dit, que les feux qu'il prétend tirer des deux faces ſont un être de raiſon. Les tirs de la face [2] ſont ſi obliques que je ne vois que le premier rang qui en puiſſe fournir, & tout au plus le ſecond, encore faut-il

*v.* le Traité de la colonne.

*v.* la fig. à la page ſuivante.

ſuppoſer aux ſoldats une grande attention à ſe bien poſter ; ſans quoi ils tireroient plutôt ſur la colonne voiſine que ſur l'ennemi.




L'expérience nous fait connoître que le ſoldat tire machinalement devant lui ; ſi on le met dans une ſituation où il faille de l'adreſſe, du ſang froid & de la circonſpection, c'eſt en exiger au-delà de ce qu'il eſt capable. Quelques-uns des plus fermes obſerveront de bien ajuſter ; les autres tireront tout bonnement devant eux, & fuſilleront leurs camarades. Ainſi je ſoutiens que la diſpoſition des colonnes de M. de Folard pour le feu eſt mauvaiſe, & qu'elles ſe nuiroient plus l'une à l'autre qu'elles ne feroient de mal à l'ennemi ; il les expoſe auſſi par-là beaucoup plus au feu des ba-

taillons. Cependant un avantage de la colonne eſt de l'éviter en ne préſentant qu'un très-petit front ; elle doit donc toujours marcher directement à l'ennemi, & jamais de biais. D'ailleurs, puiſque ſelon les principes de ce ſyſtème ſa force eſt dans la preſſion des files & la peſanteur de ſa maſſe, il faut choquer de front par la tête, & non par l'angle qui eſt la partie foible.

M. de Folard a voulu mal-à-propos s'attribuer l'avantage du feu; il a dérogé par trop d'ambition à ſes principes ſans s'en appercevoir. Je n'ai pas voulu le laiſſer jouir de cette uſurpation : mais en lui ôtant ce qui ne lui appartient pas, il eſt juſte de reconnoître ce qui lui eſt dû légitimement.

Il eſt certain que la colonne ſur pluſieurs ſections, marchant à quelque diſtance l'une de l'autre, eſt incomparablement meilleure, ſoit pour l'attaque, ou pour la retraite, que l'ordre des bataillons. M. de Puyſégur dit *que dans le cas où un corps d'infanterie ſe voit abandonné de ſa cavalerie & prêt à être attaqué, il ne doit pas perdre de tems à diminuer ſon étendue & à doubler ſes bataillons pour rendre les côtés plus forts.* Il leur fait former enſuite un carré long, fermé aux deux extrémités par un bataillon. Lorſque le carré ſe met en marche, ce qu'il fait par le petit côté, le bataillon qui a la

Tom. I. Art. 10.

tête marche de front, & ceux des grands côtés ſe rompent par diviſion, obſervant de garder leur diſtance pour ſe mettre en bataille, ſi l'ennemi vient les attaquer. M. de Puiſégur a ſenti que, dans une occaſion comme celle-là, des bataillons à quatre de hauteur ne valoient rien; il les double pour les mettre à huit. Malgré cela, il convient que ſi l'ennemi a eu le tems de raſſembler un gros corps de cavalerie & d'infanterie pour fermer le chemin au carré, pendant qu'il l'attaquera ſur les flancs & en queue, cet ordre n'a point aſſez de force pour percer & s'ouvrir un paſſage. Les défilés, les haies, les villages ſont encore des obſtacles qui retardent ſa route, & donnent à l'ennemi le tems de le couper.

Si le carré long, que j'appellerai déſormais *pléſion*, trouve tant de difficulté pour ſa retraite, le carré équilateral doit en avoir bien d'avantage; les hiſtoires anciennes & les modernes fourniſſent cependant aſſez d'exemples d'infanterie qui s'eſt tirée d'affaire par ce moyen. L'ordre grec étoit ſurtout très-propre à cette évolution : la phalange avoit une profondeur ſolide & peu d'étendue; ſa manœuvre étoit bientôt faite, & auſſi-tôt elle gagnoit pays. Si l'on rencontroit des hauteurs, des villages, des défilés, l'infanterie légere prenoit les devant

& s'en emparoit. Comme les ſections marchoient par leur flanc, elle n'avoient preſque rien à changer dans leur ordre. Les cohortes Romaines ne s'en tiroient pas moins bien : on le voit dans la fameuſe retraite d'Antoine que j'ai décrite dans mes Eſſais Militaires.

Pour venir à bout de réduire le carré, il eſt néceſſaire de lui oppoſer un corps d'infanterie capable de le fixer & de le combattre conjointement avec de la cavalerie & du canon. Il eſt certain que toutes les fois que cela arrivera, il aura le ſort de celui des Eſpagnols à Rocroi, qui fut totalement détruit. Cet ordre n'eſt pas fait pour vaincre ; il ne doit avoir d'autre prétention que celle de ſortir d'embarras à travers une nombreuſe cavalerie, ou des nuées d'infanterie ſans ordre & ſans diſcipline, telle que les Pandours & autres milices Hongroiſes ; les angles ſont toujours aſſez forts pour ces occaſions, parce qu'on les fortifie par les grenadiers, & qu'on peut encore les ſoutenir par des réſerves.

Il eſt donc fort inutile, lorſqu'on eſt arrêté pour combattre, de s'arrondir, comme le veut M. de Puyſégur ; c'eſt augmenter mal-à-propos le nombre des mouvemens dans une circonſtance où l'on n'a point de tems à perdre. Je ne vois pas non

plus quel avantage il y a dans le rond, la plus mauvaiſe évolution qu'on ait jamais pu imaginer; le ſort qu'elle a preſque toujours eu chez les Romains ne doit pas donner envie de s'en ſervir. Cette manœuvre n'étoit propre qu'à vendre plus chérement ſa vie, ou à l'obtenir en mettant bas les armes. Dès qu'on la formoit, c'étoit une marque que tout étoit déſeſperé; cette idée ſeule ſuffiſoit pour abattre le courage du ſoldat. Céſar fait cette remarque à l'occaſion de quinze cohortes, commandées par Sabinus & Cotta, qui hivernoient dans le pays de Liége. Sur l'avis d'un ſoulevement général des Gaulois, & de l'approche des Allemands, elles quitterent mal-à-propos leur camp pour ſe retirer, & furent inveſties. Les Généraux, ne ſachant où donner de la tête, ordonnerent d'abandonner les équipages & de ſe former en rond. (*a*). Les cohortes ſe détachoient de tems en tems du cercle pour charger: mais le nombre des ennemis, qui les attaquoient en même tems de front & en flanc, les obligeoient bien-

---

(*a*) *Etſi in ejuſmodi caſu reprehendum non eſt, tamen incommodè accidit, nam & noſtris militibus ſpem minuit, & hoſtes ad pugnandum alacriores fecit.*

tôt d'y rentrer. Ils combattirent dans cette poſition depuis le point du jour juſqu'à deux heures après midi. A la fin, accablés de laſſitude, percés de tous côtés par la multitude des traits, ils ſuccomberent. La plus grande partie fut taillée en piéces; fort peu échaperent à la faveur des bois. Tout ordre carré, plein ou vuide, long ou équilatéral auroit peut-être pu les tirer d'affaire; avec le rond, il n'y avoit point de reſſource, que celle de laſſer les ennemis: mais comme ceux-ci étoient en grand nombre, ils ſe rafraichiſſoient, au lieu que les Romains n'avoient point de relâche. L'hiſtoire de Tite-Live eſt auſſi remplie de faits ſemblables. A quoi s'eſt donc amuſé M. de Puyſégur, de figurer des ronds, des octogones, des triangles, évolutions qui ne valent pas mieux les unes que les autres? S'il les avoit données comme un paſſe-tems, à la bonne heure; mais il n'eſt pas pardonnable de s'y être appliqué ſérieuſement, & d'avoir voulu en démontrer la force.

Il a avancé que le feu de l'orbe étoit très redoutable, ſur-tout à la cavalerie. Je crois bien que l'infanterie ſe fera reſpecter dans telle diſpoſition qu'elle ſoit: mais la figure de l'orbe eſt à tous égards la moins avantageuſe à cauſe de la divergence des tirs. Ce défaut augmente à proportion de

la

la diminution du diamétre, enſorte que les feux d'un ſeul bataillon, formé en rond, ſont plus divergens que s'il y en avoit pluſieurs. Un autre inconvénient dans ſa maniere de le former, eſt que ſon bataillon étant ſur ſix rangs égaux, lorſque le rond eſt fait, les files ſont ſerrées à crever dans l'intérieur, & trop ouvertes au premier rang, défaut qui n'eſt pas petit contre la cavalerie. Je ſai bien un moyen pour le corriger; mais comme je ſuis convaincu de l'inutilité de cette évolution, je penſe que c'eſt peine perdue de s'en occuper.

## ARTICLE II.

### *Du Pléſion, ou Carré long.*

LES Grecs appelloient pléſion un carré vuide, plus long que large. Elien, en parlant de cette évolution qu'on faiſoit faire à la phalange, dit que les frondeurs & les archers en occupoient le dedans; ils en ſortoient & revenoient s'y mettre à l'abri; quelquefois ils en fermoient les extrémités. Les Tacticiens diſtinguoient le pléſion du plinthion, en ce que ce dernier étoit un carré parfait, d'une égale force ſur toutes ſes faces; c'eſt ainſi qu'Arrien le déſigne

dans ſa Tactique. Il cite Xénophon, qui l'appelloit autrement pléſion équilatéral. Il ne paroît pas que ni l'un ni l'autre aient jamais ſervi à ſignifier un carré plein comme l'a cru le Traducteur d'Elien. Leur eſſence étoit de former une bonne défenſive, & c'eſt impropremeut qu'on a voulu leur donner d'autres propriétés.

De tous les ordres fermés, le pléſion eſt le moins foible, & le plus convenable à un gros corps de troupes; c'eſt dans cette diſpoſition que ſe ſont faites les plus fameuſes retraites. Celle des dix mille Grecs, après la défaite de Cyrus le jeune, ſe commença en ordre carré. Ils s'apperçurent bientôt des inconvéniens qui en réſultoient pour la marche; ils ſouffrirent auſſi beaucoup la premiere journée, & l'arrière-garde fut ſi harcelée, qu'ils ne purent faire que vingt-cinq ſtades. Ils avoient peu d'archers; les autres armés à la légere, n'étant armés que de javelots, n'atteignoient pas d'auſſi loin que les frondeurs & les archers des Perſes (*a*). Xénophon propoſa d'armer de

Xénophon. Hiſt. de Cyrus le jeune, liv. III.

(*a*) Le nombre des Grecs qui ſuivirent Cyrus étoit de treize mille, y compris l'infanterie légere qui devoit monter à deux mille; car il s'en trouve dix-huit cens ſur la fin de la retraite : il y

frondes deux cens Rhodiens qui ſervoient dans ſes troupes; on fit auſſi une compagnie de cinquante cavaliers, au moyen des chevaux de bagage qu'on leur donna. La troiſieme journée l'ordre de marche fut changé : on vit que le carré à faces égales étoit trop embarraſſant, ſujet à ſe rompre par la difficulté des chemins, & qu'il ſe faiſoit ſouvent des ouvertures où l'ennemi pouvoit ſe jetter. On lui ſubſtitua le carré long. Les peſamment armés marchoient ſur deux colonnes, c'eſt-à-dire qu'ils compoſoient deux phalanges qui marchoient par leurs flancs : le peu de bagages qu'ils avoient gardé & les malades étoient au milieu. Un petit corps de Peltaſtes formoit l'avant-garde : l'infanterie légere occupoit la tête & la queue, s'emparoit des hauteurs & des défilés qui ſe trouvoient ſur la route; les frondeurs, mêlés avec les archers, éloignoient l'ennemi du côté où il vouloit approcher; la troupe de cavalerie ſervoit à le pourſuivre lorſqu'il étoit en fuite. Xénophon fit encore former une réſerve de ſix

---

avoit parmi elle quelques archers. Soit parce qu'elle n'a pas été comptée, ou à cauſe de ſa diminution, la renommée a fixé le nombre des Grecs à dix mille, ſous lequel on connoit cette fameuſe retraite.

cens hommes d'élite, diviſés par centuries, demi-centuries & décuries. Ce corps rempliſſoit le vuide des deux colonnes à l'arrière-garde: ſi elles ſe reſſerroient, il reſtoit à la queue, ou bien il s'écouloit à droite & à gauche, ſe tenant à portée de reprendre ſon poſte dès que le terrein permettoit aux colonnes de ſe ſéparer. On tiroit de cette réſerve ce que l'on jugeoit néceſſaire dans les cas inopinés: s'il falloit paſſer un pont, forcer un défilé défendu par l'ennemi, elle renforçoit l'avant-garde: ſi, au contraire, l'ennemi ſuivoit en queue, elle reſtoit à l'arrière-garde. Voilà l'ordre dans lequel ces braves Grecs traverſerent ſix cens vingt lieues de pays, franchirent nombre de rivieres & de montagnes, toujours obligés de combattre ou contre les Perſes qui les ſuivoient, ou contre les barbares qui leur diſputoient les paſſages, quelquefois contre tous deux en même tems.

*Idem. Eloge d'Agéſilas.*

Lorſqu'Agéſilas fut rappellé d'Aſie pour venir au ſecours de ſa patrie, attaquée par les Thébains, il fut obligé de paſſer par la Theſſalie, dont les peuples avoient pris l'alliance de Thébes. Sa marche ſe fit dans le même ordre que celle des dix mille, avec la ſeule différence que comme il avoit de la cavalerie, il la partagea à la tête & à la queue. Il la porta enſuite toute à l'arrière-

garde, parce que les ennemis le preſſoient davantage de ce côté.

On voit une autre marche dans le même ordre, de Timothée, Général des Athéniens, qui traverſoit le pays d'Olynte : ſa diſpoſition a d'ailleurs quelque choſe de particulier. Il fit deux colonnes des pelotons armés, avec les bagages au milieu : il avoit peu de cavalerie, qui fut miſe en-dedans du carré. L'intervalle de la tête & celui de la queue furent fermés par une ligne de chariots qui marchoient de front : ces deux côtés étoient protégés par les gens de traits, dont une partie étoit auſſi répandue par pelotons ſur les flancs. Il ſe garantit de cette maniere de la cavalerie ennemie, qui étoit fort nombreuſe, & contre laquelle il n'oſoit commettre la ſienne.

Cette diſpoſition de Timothée ne ſervoit que dans les plaines découvertes ; dès que le terrein changeoit, elle ne pouvoit plus ſe garder : auſſi n'étoit-elle plus néceſſaire, & pour lors il prenoit celle que lui dictoient les circonſtances. Une armée, qui fait une longue marche dans cet ordre, ne s'y maintient pas toujours ; elle le quitte & le reprend ſelon le pays où elle paſſe, & les occurrences. La retraite des dix mille, décrite par Xénophon, eſt inſtructive, non ſeulement pour l'ordre de marche, mais auſ-

ſi par les diverſes diſpoſitions qui ſe firent en pluſieurs rencontres. Cet habile chef, qui a eu la principale part à un ſi glorieux événement, nous en a conſervé les détails: un homme de guerre ne ſauroit trop les méditer.

On peut joindre à ces belles retraites de l'antiquité celles de quelques modernes, qui par ces ſeules actions ſe ſont couverts de gloire. On ſait la marche hardie du Colonel Fifer, depuis Meaux juſqu'à Paris. La cour, qui étoit à Meaux, ſe vit ſurpriſe par le Prince de Condé; Fifer fit un carré de ſes Suiſſes, au milieu duquel il conduiſit le Roi, malgré toute la cavalerie du Prince, qui le chargea pluſieurs fois ſans venir à bout de l'entamer. Après la premiere bataille d'Hocſtet, où le Comte de Stirum fut battu par le Maréchal de Villars, le Prince d'Anhalt fit un carré de ſon infanterie, & ſe retira ſans pouvoir être forcé. Le Général Staremberg, défait à Villa-Vicioſa en 1710, traverſa de même avec ſon infanterie tout le pays depuis la Caſtille juſqu'en Catalogne, ſuivi & harcelé par la cavalerie Françoiſe & Eſpagnole. La Noue * cite 400 Eſpagnols qui en Afrique hazarderent de franchir cinq à ſix lieues de plaine devant vingt mille chevaux Maures, qui ne purent les arrêter, & y perdirent plus de

* Diſcours 17.

huit cens hommes. Mais la retraite la plus fameuſe eſt celle de Sculembourg, depuis la Viſtule juſqu'à l'Oder : Charles XII, qui le ſuivoit avec toute ſa cavalerie, l'attaqua pluſieurs fois, & fut à la fin contraint d'avouer que ce Général l'avoit vaincu.

On voit par tous ces exemples ce que peut le courage aidé de bonnes diſpoſitions. L'infanterie doit apprendre par-là à connoître ſa force & ſes reſſources en pareil cas; mais il faut auſſi qu'elle ſoit formée ſur une certaine profondeur, qui ne peut être moindre de huit ou de ſix rangs; c'eſt pourquoi mes cohortes y conviendroient mieux que tout autre corps. Elles marcheroient par quart de rang, c'eſt-à-dire, ſur un front de deux manipules qui ne ſeroit que de vingt hommes. Les cohortes de l'avant-garde & celles de l'arrière-garde pourroient cheminer de même, lorſque le terrein ne leur permettroit pas de former un front; & quand même il ſeroit aſſez ouvert, tant que l'ennemi ne ſeroit point à portée de les charger, rien ne les empêcheroit de reſter en colonne par diviſions. La marche ſe feroit bien plus légérement, & dès qu'on verroit l'ennemi s'approcher, l'ordre de bataille ſe reformeroit dans l'inſtant.

J'ai repréſenté un carré long de douze

V. la pl. IX, fig. prem.

cohortes, dont huit forment les grands côtés, & quatre ceux de la tête & de la queue. Elles ſont diſpoſées pour la marche dans l'ordre que je viens de dire; celles de l'arrière-garde doivent être à colonne renverſée. Huit pelotons d'armés à la légere, de ſoixante hommes, chacun ouvrent la marche, s'emparent des hauteurs & des maiſons à portée : s'il faut paſſer un bois, un village, ils le fouillent & en gardent les avenues. Cette premiere avant-garde, eſt ſuivie des Pionniers, au nombre de cinquante à la tête de chaque colonne : ils combleront les foſſés & feront des trouées dans les haies pour éviter, autant qu'il ſera poſſible, de rompre l'ordre de la marche, & qu'on ne ſoit obligé de défiler. Huit autres pelotons d'armés à la légere feront l'arrière-garde du tout; ils garderont les poſtes & débouchés juſqu'à ce que les colonnes en ſoient éloignées de quatre ou cinq cens pas. Le reſte des armés à la légere eſt répandu par petits pelotons ſur les deux flancs : les douze compagnies de grenadiers forment quatre réſerves dans l'interieur du carré. Au moyen des armés à la légere, le pléſion fait ſon chemin tranquillement ſans être retardé d'un ſeul moment par les eſcarmoucheurs; il n'y a qu'une attaque ſérieuſe qui ſoit capable de l'arrêter. Je ſup-

poſe qu'il y aura avec cette infanterie trois ou quatre eſcadrons; tant qu'on ſera dans la plaine, ils ſeront poſtés à la queue des colonnes, ſoutenus des armées à la légere. Si l'ennemi s'approchoit pour faire une attaque vive, on prendroit une diſpoſition conforme au terrein où l'on ſe trouveroit: ſi l'on voyoit des points d'appui, on ſe déployeroit & l'on ſe mettroit en ligne avec une réſerve; mais ſi l'on étoit iſolé dans une grande plaine, & obligé de ſoutenir une attaque environnante, la cavalerie entreroit dans le carré, & ſe mettroit en bataille derrière les cohortes. Lorſque l'ennemi ſeroit repouſſé, elle ſortiroit pour le charger & le pourſuivre juſqu'à une certaine diſtance; le carré étant dégagé, reprendroit ſa marche: en arrivant dans un pays fourré, on feroit paſſer la cavalerie à l'avant-garde, ſuppoſé que l'on eût toujours les ennemis en queue.

Quoique l'on puiſſe dire contre le carré, il n'y a cependant point d'ordre plus propre à une retraite, pourvû que les troupes y ſoient bien diſpoſées. Si l'ennemi ſe trouvoit ſur le paſſage, ou qu'il fermât l'entrée d'une gorge, les cohortes de la tête ſe formeroient en cohortes doublées, ou bien elles n'auroient qu'à ſerrer leurs diviſions pour charger en colonnes. Les armés à la

légere, ſoutenus des grenadiers, gagneront les hauteurs pour en chaſſer l'ennemi, s'il les occupe, tandis que les cohortes donneront tête baiſſée pour forcer le paſſage.

L'uſage des chariots eſt fort bon dans de grandes plaines pour ſe garantir d'une nombreuſe cavalerie : mais lorſque le terrein change, ils rendent la marche plus lente & plus embarraſſée. Comme les Allemands en menent beaucoup avec eux pour le tranſport de leurs équipages, ils s'en ſont ſouvent ſervi avec ſuccès dans les guerres de Hongrie contre la multitude & l'impétuoſité des Turcs. Pendant la campagne de 1695, le Général Vétérani venoit de Tranſilvanie avec ſept mille hommes pour joindre l'armée Impériale campée près du Danube. Le grand Seigneur *, averti de ſa marche, détacha un grand corps pour le couper, & le ſuivit lui-même avec toutes ſes forces. Vétérani couvre de ſes chariots ſes flancs & ſes derrières, & ſon front de chevaux de friſe ; il ſoutient pluſieurs attaques où les Turcs ſont repouſſés : animés par les reproches du Sultan, ils ſe rallient & fondent ſur lui de toutes parts. Après un aſſez long combat, le flanc gauche eſt forcé, les Turcs percent la ligne des chariots, & pénétrent dans le camp. Un corps de réſerve accourt, les arrête, les renverſe & regagne le terrein

* Muſtapha II.

perdu. La Victoire ſe balance avec une égale fureur de part & d'autre : enfin, une bleſſure que reçoit Vétérani, qui eſt obligé de ſe faire porter, détermine les Allemands à la retraite. Ils la firent dans l'ordre où ils venoient de combattre, c'eſt-à-dire, couverts de leurs chariots. Muſtapha, étonné de tant de réſiſtance & du carnage de ſes troupes, reſpecta de ſi braves gens dont il craignoit le déſeſpoir, & n'oſa les pourſuivre que foiblement. Voilà un des plus glorieux avantages qu'on ait retiré de l'uſage des chariots : néanmoins, ils ne ſont pas ſans quelque inconvénient, que je ferai voir dans l'article ſuivant.

## ARTICLE III.

### *De la Conduite d'un convoi.*

DE toutes les opérations de la guerre, la conduite d'un convoi eſt une des plus difficiles à bien diriger : elle demande dans celui qui en eſt chargé beaucoup de capacité & d'intelligence. Lorſqu'on paſſe la nuit en pleine campagne, l'uſage eſt de ſe parquer, c'eſt-à-dire, de former une enceinte de ſes chariots, dans laquelle les troupes ſe renferment : cette précaution

ſert contre les ſurpriſes & les tentatives inopinées de l'ennemi. Mais ſi l'on ſe voit prêt à être attaqué pendant la marche, il ne faut prendre ce parti qu'à l'extrémité, & dans le cas où l'on n'auroit qu'une trop foible eſcorte; parce que l'on ſe met par-là les entraves aux pieds, & que ſi l'on n'eſt pas ſecouru, on eſt à la fin obligé de ſe rendre. Quand le convoi eſt conſidérable, qu'il faut paſſer entre les places ennemies, & qu'il court riſque d'être attaqué, on y met une groſſe eſcorte : alors celui qui la commande, doit la diſpoſer de maniere à couvrir le convoi & non à en être couvert. Auſſi-tôt qu'il apprend que l'ennemi s'approche, il laiſſe ſeulement quelques détachemens pour accompagner les chariots & les garantir des partis qui pourroient en détourner la tête ou couper la file. Il raſſemble le reſte de ſes troupes, infanterie & cavalerie, & ſe choiſit une poſition la plus favorable qu'il peut trouver pour arrêter l'ennemi, ou le combattre, s'il y eſt forcé. Pendant ce tems, le convoi fait toujours ſon chemin, & s'éloigne le plus vîte qu'il eſt poſſible.

Lorſque les Alliés faiſoient le ſiége de Lille en 1708, ils firent partir d'Oſtende un grand convoi qui leur étoit d'autant plus néceſſaire qu'ils ne pouvoient plus en

tirer de Bruxelles, depuis que l'armée Françoiſe, poſtée au pont d'Eſpierre ſur l'Eſcaut, leur en coupoit la communication. Nous occupions encore Gand & Bruges. Le Comte de la Mothe, qui étoit venu camper à Lowenghen, près de la derniere de ces places, avoit ordre de s'oppoſer à la ſortie du convoi, ou de faire enſorte de l'enlever. Les ennemis l'ayant prévenu aux poſtes de l'Effingue & d'Oudembourg (*a*) dont ils s'emparerent, il n'avoit plus d'autre parti à prendre que de les couper dans leur marche. Il s'avança dans ce deſſein juſqu'à Winendal. Le Général Web, qui commandoit l'eſcorte, ſe poſta dans une trouée entre deux bois, le ſeul endroit par lequel M. de la Mothe pouvoit déboucher. Il avoit vingt deux bataillons dont il fit deux lignes, après avoir farci d'infanterie les deux bois à droite & à gauche : cette diſpoſition fut maſquée par trois cens chevaux, qui furent jettés d'abord à l'entrée de la trouée pour amuſer les François, & qui en ſe retirant ſervirent encore à les y attirer. Le Comte de la Mothe, dont le corps étoit d'environ dix-huit mille hommes, donna

---

(*a*) Ces deux poſtes ſont ſur le canal de Nieuport à Bruges.

imprudemment dans ce piége. Comme il ne pouvoit faire qu'un front égal à celui des ennemis, ſon infanterie étoit ſur quatre lignes, & ſa cavalerie derrière auſſi ſur pluſieurs lignes ; il s'avança dans cet ordre & s'engagea ſans reconnoître les bois qu'il avoit ſur ſes flancs. Les ennemis, sûrs de l'avantage de leur poſte, ne branlerent point. Lorſque notre premiere ligne fut à portée de charger, elle reçut de droite & de gauche le feu de l'embuſcade. Au lieu de la faire retirer & de penſer à débuſquer l'infanterie cachée dans les bois, on la rallia pour la faire revenir à la charge : elle fut rompue une ſeconde fois, renverſée ſur la ſeconde qu'elle mit en déſordre, & celle-ci ſur la troiſieme. M. de la Mothe, qui vit toute ſon infanterie en confuſion, & qu'il ne pouvoit faire uſage de ſa cavalerie, fut obligé de faire honteuſement ſa retraite. Pendant ce combat, le convoi, qui étoit de ſix cens chariots, filoit par derrière les bois de Winendal, eſcorté ſeulement de quelques eſcadrons. Le Général François, avec des forces infiniment ſupérieures aux ennemis, trouva le ſecret de ſe les rendre inutiles par ſa diſpoſition (*a*), & de ſe faire bat-

Hiſtoire milit. de Louis XIV. t. V. p. 560.

(*a*) Le ſiége de Lille eſt une de plus grandes entrepriſes & des plus difficiles que les Alliés aient

tre en ſe livrant dans un coupe-gorge qu'il ne falloit pas beaucoup de fineſſe pour découvrir.

Si l'on vouloit ſe couvrir par les chariots du convoi, on les feroit marcher ſur deux colonnes peu éloignées l'une de l'autre; & ſi les files étoient trop allongées, il faudroit en faire trois ou quatre. Dans cette diſpoſition que le terrein ne permet pas toujours, dès qu'on voit l'ennemi ſe préparer à une attaque ſérieuſe, on ne peut ſe diſpenſer de dételer les chevaux & de les mettre à quartier pour ſerrer les chariots & s'en faire un rempart, ſans quoi il y en auroit beaucoup de tués, & l'on ſeroit obligé d'abandonner une partie des voitures. On eſt donc arrêté, & la même choſe arrivera ſi l'on ſe bat en marchant, parce qu'on perdra toujours une partie des chevaux. D'après ceci, on peut conclure que pour ſauver un convoi

---

faites dans toute cette guerre: les François étoient maîtres d'Ypres, de Tournai, de Gand, de Bruges & de Nieuport, & avoient cent mille hommes en campagne. Si M. de la Mothe ne ſe fut pas fait battre, & leur eut enlevé ce convoi, ils étoient réduits à lever le ſiége: ils n'en tirerent même ſur la fin qu'avec beaucoup de peine, parce qu'on rompit les écluſes, & qu'on inonda tout le pays depuis Nieuport juſqu'à Bruges.

il ne faut pas penſer à s'en couvrir. Le Général Lévenhaupt ne s'y renferma qu'après avoir ſoutenu deux combats; il y fut forcé, & obligé de l'abandonner après y avoir mis le feu.

*V.* l'Hiſtoire de Charles XII.

Si l'on eſt obligé de faire une retraite avec beaucoup de chariots de bagage, on doit moins conſidérer la protection qu'on en peut tirer, que l'embarras qu'ils cauſeront. Les dix mille ſe défirent de tous les leurs, ne garderent que quelques bêtes de charge, & prirent la réſolution de combattre à découvert. Au ſurplus, on peut avoir égard au pays où l'on marche, & au genre d'ennemis auxquels on a affaire. S'ils ſont puiſſans en cavalerie, comme les Turcs, & que l'on ſoit dans de grandes plaines, les chariots peuvent ſervir utilement : outre ceux de bagage, qui ſervent en cas de beſoin, on en fait marcher auſſi du pays, ſur leſquels on peut mettre des chevaux de friſe & porter les malades & les bleſſés. Sans cet appui, le corps conduit par Vétérani n'eut vraiſemblablement pas réſiſté à toutes les forces du grand Seigneur.

*Concluſion de ce Chapitre & Théorie.*

L'ORDRE carré a ſervi non ſeulement dans les retraites, mais auſſi pour marcher

à

à l'ennemi. Alexandre ayant pour ſon coup d'eſſai forcé les paſſages du mont Hémus, battu dans un grand combat les Triballiens & les Thraces, prit la réſolution d'aller attaquer les Getes campés de l'autre côté du Danube au nombre de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux. Il exécuta ſon deſſein pendant la nuit, & fit paſſer dans des nacelles & ſur des peaux quatre mille fantaſſins & quinze cens chevaux. Lorſque le jour parut il s'avança avec ſa cavalerie ſur la droite, & commanda à Nicanor de mener l'infanterie ſur quatre fronts. La cauſe de cette diſpoſition étoit que ne connoiſſant point le pays au-delà, & les bleds étant fort hauts, il craignoit de tomber dans quelqu'embuſcade ; au moyen de cet ordre il étoit prêt à faire front de tel côté qu'on vînt l'attaquer. Il marchoit en deſcendant le fleuve qu'il avoit à ſa droite, & ſelon l'occaſion il pouvoit ou demeurer en bataille carrée, ou ſe développer en appuyant une de ſes aîles au Danube, ou bien ſe le mettre à dos, s'il le jugeoit plus convenable. Les barbares, étonnés de voir qu'il avoit paſſé un grand fleuve ſans pont, & intimidés de la contenance fiere de ſes troupes, n'oſerent en attendre le choc ; ils ſe renfermerent dans leur ville, éloignée d'une lieue du Da-

Arrien. Liv. I.

nube, où ne ſe croyant pas encore en ſûreté, ils l'abandonnerent pour ſe retirer dans les déſerts avec leurs femmes & leurs enfans.

Plutarque. Craſſus, dans ſon expédition contre les Parthes, avoit formé un carré où ſes cohortes étoient ſur deux lignes, chacune ayant une turme ſur ſon flanc. Ce mêlange ne fit que reſſerrer & embarraſſer ſon infanterie, qui ne pouvoit plus agir. D'ailleurs le carré étoit la diſpoſition qui convenoit le mieux dans cette occaſion. Les plaines où marchoit Craſſus étoient immenſes, le terrein ſabloneux, plat, & ſans eſpoir d'aucun appui. Il étoit difficile de ſavoir de quel côté l'ennemi paroîtroit : Dans cette incertitude, il faut un ordre de bataille propre à faire front de tous côtés. On en trouve un ſemblable dans la campagne de 1661 en Hongrie.

M. de Montécuculi, qui marchoit en Tranſilvanie, avoit une armée très-foible, & craignoit d'être inveſti par les Turcs ; il forma ſon ordre de marche ſur le même plan que ſon ordre de bataille. Sa figure étoit un carré long, propre à toutes ſortes de mouvemens, avec les bagages au milieu ; l'infanterie, la cavalerie & l'artillerie mêlées de maniere qu'elles pouvoient s'entre-ſecourir. L'objet de M. de Montécuculi

Mém. de Montécuculi. c. VI.

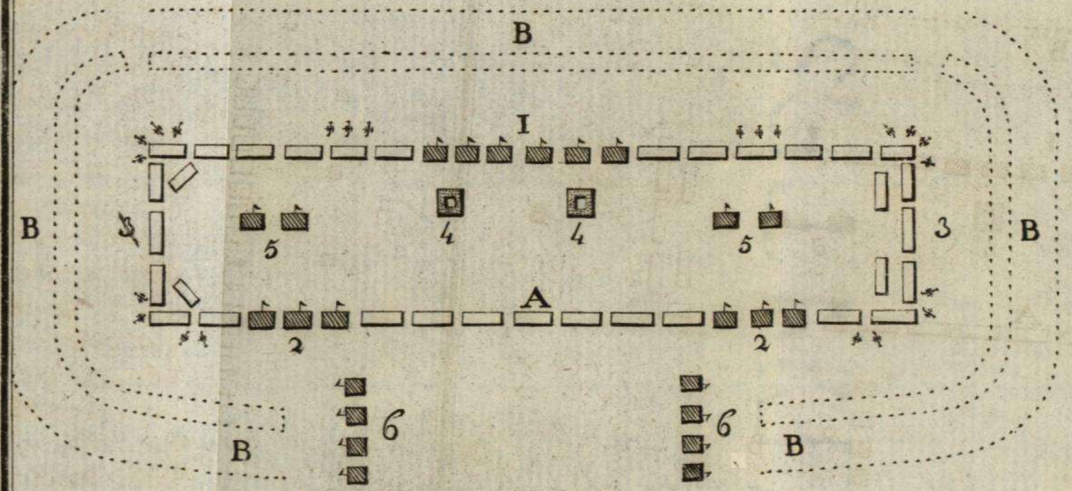
étoit de faire tête de tel côté que l'ennemi eut paru. Il vouloit auſſi mettre ſes bagages à couvert des Tartares qui inondoient la campagne. Si les Turcs fuſſent venus au-devant de lui, il n'eut pas laiſſé ſes chariots au milieu de ſes lignes; il s'en ſeroit ſervi pour couvrir ſes flancs & ſes derrières, comme on a vu que fit le Général Vétérani. Les Turcs ne parurent point; ils ſe retirerent & abandonnerent la Tranſilvanie.

Quand on n'a point d'appui pour ſes aîles, ni de chariots ou autres expédiens pour ſe couvrir, voici ce que conſeille M. de Sancta Crux. *Rangez votre infanterie ſur deux lignes, à la réſerve de quelques corps que vous poſterez entr'elles pour ſoutenir celle des deux qui pliera. La ſeconde fera front à l'arrière-garde, ſuppoſé que l'ennemi vienne la charger. Repliez votre cavalerie ſur deux lignes, depuis les flancs de la premiere juſqu'à ceux de la ſeconde : les angles du carré long ſeront fortifiés par de l'artillerie & des pelotons de grenadiers.* L'auteur ſe perſuade que cette diſpoſition eſt la plus convenable; *parce que*, dit il, *la cavalerie ne ſera point exposée au feu des ennemis, & que s'ils veulent vous envelopper, elle ſera placée avantageuſement pour les attaquer de front ou en flanc, par un mouvement de converſion, ſelon que leur deſordre les laiſſera à découvert.* Le Tacticien

Diſpoſition avant la bataille, c. XI.

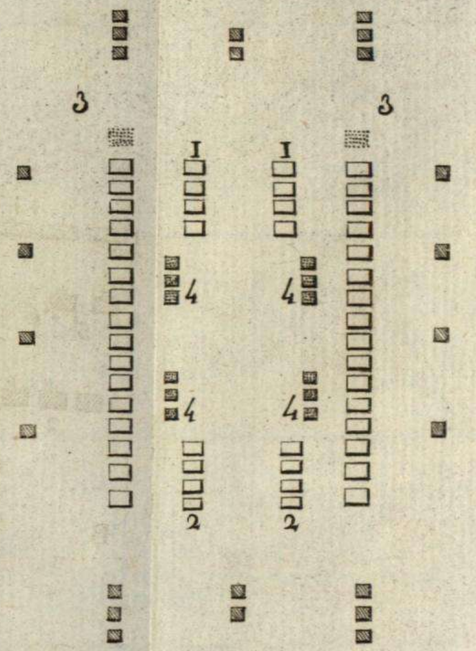
Eſpagnol n'a pas fait attention que ſa cavalerie prêteroit le flanc à celle de l'ennemi, ſurtout la premiere ligne de chaque côté, qui ſe trouveroit iſolée. Il s'eſt auſſi figuré mal-à-propos qu'elle étoit bien diſpoſée pour charger l'ennemi en flanc : elle ne peut l'être plus mal pour cet objet. Comme l'ennemi, qui débordera de beaucoup, repliera ſes aîles pour embraſſer le carré long, les petits côtés ne pourront que charger de front ce qui ſe préſentera devant eux : s'ils s'aviſoient de faire une converſion, ils prêteroient eux-mêmes le flanc dans la manœuvre; rien n'eſt plus aiſé à concevoir. Il faut encore obſerver, que par cette diſpoſition on diminue trop le front de l'armée, & que l'on donne à l'ennemi plus de facilité de l'inveſtir. Elle n'eſt donc praticable qu'en cas que l'on ait très-peu de cavalerie; parce que les eſcadrons, au deſſus du nombre de ſix de chaque côté, n'y trouveroient pas de place, à moins d'augmenter la diſtance des lignes de l'infanterie, ce qui feroit un autre défaut. Au reſte, cette méthode de couvrir les flancs des lignes avec la cavalerie, ne me plaît point : ſi l'on en a trop peu, & qu'on n'oſe la compromettre avec celle de l'ennemi, j'aimerois mieux la mettre au centre de l'ordre de bataille, & couvrir mes flancs

fig. 2.




A. Ordre de Bataille en quarré long fermé.
B. Investissement du quarré long par l'ennemi.

fig. 1.




Ordre de Marche d'un plésion.

1. Cohortes de la tête.
2. Cohortes de la queue.
3. Avant garde et pionniers.
4. Grenadiers en réserve.

par de l'infantetie; c'eſt le parti que prirent les Macchabées dans la bataille de Modin dont j'ai donné le plan. Nous allons voir ſi en pareil cas, avec mes cohortes, je reuſſirai à former une ordonnance de bataille qui n'ait point les inconvéniens de celle de Sancta-Crux, ni ceux du mêlange qui ſe trouve dans la diſpoſition de Craſſus.

Je ſuppoſe que j'ai une armée de trente-deux cohortes & de vingt-quatre eſcadrons; je mets en premiere ligne douze cohortes avec ſix eſcadrons au centre [1]; j'en place autant à la ſeconde ligne, avec le même nombre d'eſcadrons diviſés en deux parties [2]. Les flancs ſont couverts de chaque côté par trois cohortes [3]. Tous les grenadiers, formant quatre corps, ſont placés vis-à-vis des angles. Deux pléſions ou colonnes vuides [4], d'une cohorte chacun, ſont en interligne derrière la cavalerie du centre. Quatre eſcadrons [5], auſſi en interligne, deux ſur la droite & deux ſur la gauche, ſerviront pour ſoutenir tel endroit où ils ſeroient néceſſaires. Il me reſte huit eſcadrons dont je compoſe deux réſerves [6], diſpoſées en crochet derrière ma ſeconde ligne. L'artillerie ſera répartie devant, derrière, & ſur les flancs. Il eſt évident que, dans cet ordre, j'évite tous les défauts de celui de M. de Sancta-Crux, & que ma ca-

v. la pl. IX. fig. 2.

valerie ſe trouve couverte & protégée par l'infanterie, ſans être cependant mêlée avec elle. Voyons à préſent les autres avantages que je puis en retirer. Les deux pléſions doivent appuyer le ralliement des ſix eſcadrons de la premiere ligne, s'ils venoient à plier, & favoriſer la retraite des pelotons d'infanterie légere que je mêle avec eux. Mes flancs ſont en ſûreté & bien couverts par les cohortes [3] & les grenadiers qui ſont aux angles. Pour que l'ennemi puiſſe m'embraſſer & venir tomber ſur mes derrières, il faut qu'il ait une étendue au moins double de la mienne; encore ne pourra-t-il ſe replier que ſur les extrémités de ma ſeconde ligne (*a*). Ce ſera la cavalerie qui fera ce mouvement, & il n'y a pas d'appa-
rence qu'elle amene du canon avec elle, au

---

(*a*) Il faut ſuppoſer pour cela la ligne de l'ennemi collée à la mienne; mais comme ce mouvement doit ſe commencer à un certain éloignement, il en réſulte que ſon diamétre étant bien plus grand que le mien, la circonférence qu'il formera, doit augmenter à proportion. Comme il peut ſéparer ſes aîles du corps de bataille, j'ai placé mes réſerves derrière le centre de la ſeconde ligne pour qu'elles ſoient plus couvertes, & ne ſoient pas elles-mêmes expoſées à être embraſſées. Ma diſpoſition eſt ſemblable à celle de Cyrus à Thimbrée, & doit produire le même effet.

lieu que le mien la tirera à cartouches; en même tems mes réſerves partiront & la chargeront en flanc. Les trois eſcadrons [2], qui ſont dans la ligne, ſoutiendront la réſerve; ceux d'interligne [6] viendront prendre leur place ſi on n'en a pas beſoin ailleurs; ils pourront même ſe joindre aux autres pour achever la déroute de la cavalerie ennemie, les vuides dans la ſeconde ligne n'étant plus alors d'aucune importance. Pour fortifier cet ordre de bataille, l'uſage des chevaux de friſe ſera très-bon; on en couvrira ſurtout les flancs & les angles.

Un nouveau livre, intitulé *l'Eſprit des loix de la Tactique*, m'eſt tombé il n'y a pas longtems entre les mains; j'y ai trouvé un ſyſtème de chevaux de friſe, montés ſur des roues, dont j'approuverois fort l'uſage ici au défaut de chariots: d'ailleurs, celui que l'auteur en fait dans tous ſes ordres de bataille eſt fort biſarre. Il encadre avec ſes roulans non ſeulement toute l'armée, mais chaque brigade, quelquefois chaque bataillon. Il a auſſi imaginé, qu'au moyen de cette invention on pourroit ne ſe ſervir que de cavalerie légere, & réformer les cuiraſſiers qui lui déplaiſent. En imaginant de ſe couvrir par-tout de chevaux de friſe, il n'a pas penſé qu'ils ne ſervent à rien d'infanterie à infanterie: celle qui s'en couvri-

roit, ne le feroit que parce qu'elle ſeroit foible : alors celle qui attaqueroit, ſe ſerviroit de ſon feu qui ſeroit ſupérieur ; elle la détruiroit, ou l'obligeroit bientôt de reculer (*a*). Ce ſeroit bien pis pour la cavalerie. Si l'on voit celle-ci remparée de chevaux de friſe, on la fera charger par quelques bataillons dont le feu l'obligera bientôt de ſe retirer en arrière ; cette infanterie détruira ſon rempart, & la groſſe cavalerie, qui n'aura affaire qu'à de la légere, en aura bon marché. La colonne ne s'en trouveroit pas mieux, ſi elle vouloit ſe hériſſer de ces machines ; ſon fait n'eſt pas de faire le coup de fuſil, & ce ſeroit par ce moyen qu'on l'attaqueroit. Il faut renvoyer l'auteur au Chevalier de Folard, qui ne l'approuveroit

---

(*a*) Il faut prendre garde qu'il y a ſouvent des diſpoſitions défenſives dont l'avantage n'eſt qu'apparent. Tel eſt celui des chevaux de friſe dans cette occaſion. En Voici un autre exemple. Si une troupe a un ruiſſeau, un foſſé devant elle, & qu'elle ſe mette directement ſur le bord, l'ennemi la forcera par ſon feu de s'éloigner : en ſe retirant, il y aura déſordre ; l'ennemi paſſera, la ſuivra, & elle ne manquera pas de prendre la fuite. Mais ſi elle laiſſe le foſſé ſoixante pas devant elle, & que l'ennemi entreprenne de le paſſer, il ne le fera pas ſans ſe rompre : alors elle ſera ſur lui avant que ſes rangs ſoient reformés.

pas plus d'avoir prétendu *que l'invention de la poudre & des armes à feu a dû changer la méthode de faire la guerre ; que l'on a eu de fort bonnes raiſons pour ne ſe ranger qu'à trois ou quatre de hauteur ; qu'on a très-peu à apprendre des anciens, & que vouloir les imiter, eſt une preuve de l'engourdiſſement de l'eſprit. Ainſi cet ouvrage nous apprendroit que la Noue, Rohan, Montécuculi & le Maréchal de Saxe rêvoient, lorſqu'ils nous ont conſeillé d'étudier les anciens : nous apprendrions encore, que ce que nous regardons comme des chefs-d'œuvre d'Epaminondas, d'Alexandre & de Céſar, n'a été le plus ſouvent que l'effet du hazard.* Voilà ce qui s'appelle donner du nouveau, & réduire toute la Tactique à deux objets très-ſimples, ſavoir, à une enveloppe de chevaux de friſe, & un retranchement de ſacs à terre (*a*). Au jugement de cet auteur, il n'y a aucuns principes à donner ſur la grande manœuvre ; d'où il faudroit

---

(*a*) L'auteur propoſe de ſe ſervir de ſacs à terre pour les retranchemens que l'on peut être obligé de faire à la hâte. Cela eſt bon dans les terreins ſablonneux. Les Perſes en faiſoient uſage, parce qu'ils ne trouvoient point de gazon dans leur pays pour les retranchemens ; & que la terre ne ſe lioit point facilement ; c'eſt Végéce qui nous apprend cette particularité. *liv. III, c. 3.*

conclure que toutes les diſpoſitions ſeroient de pur caprice, & qu'un ignorant ſeroit auſſi propre qu'un Turenne à conduire une armée. Quel paralogiſme! Peut-on ainſi contredire la raiſon & les plus habiles écrivains! J'aimerois autant qu'on me dît qu'il n'y a point de regles pour la muſique, pour la peinture, pour l'architecture & tous les autres arts; que chacun, ſelon ſon goût & ſa fantaiſie, peut faire un bel opéra, un beau poëme, un beau tableau. Cependant, l'auteur revient malgré lui à la vérité dont la force l'entraîne : il avoue que dans les différens genres d'ordonnance, il y a un choix à faire, un mieux à trouver. Or tout ce qui eſt ſuſceptible de perfection, eſt certainement fondé ſur des regles : le génie part de-là pour s'étendre & ſe varier ſelon les occurrences.

Ce que nous avons de bon, nous le tenons des anciens; ce n'eſt qu'en ſe rapprochant d'eux qu'on peut ſe perfectionner: ils ont connu les vrais principes de la Tactique, la vraie force des ordres de bataille. Les uſages qu'on veut introduire, ne ſont que des ſupplémens à notre foibleſſe. Un bataillon à trois de hauteur n'a pas le courage de réſiſter au choc de la cavalerie, il lui faut une enveloppe de chariots, de chevaux de friſe, ou bien il prend le parti de

ſe coucher ventre à terre (*a*) pour la laiſſer paſſer : ſi on lui donne huit rangs de profondeur, pour lors il ſentira ſa force & ne penſera plus à ſe remparer. La perfection de la Tactique eſt dans un arrangement de troupes qui leur donne de la force, indépendamment de tous ſecours étrangers : cet ordre doit réunir encore la ſoupleſſe, l'activité & la célérité des mouvemens. C'eſt donc chez les anciens qu'il faut chercher des modeles : il eſt vrai qu'on n'y voit ni chevaux de friſe, ni roulans, ni ſacs à terre ; mais en revanche, on y trouve de bons préceptes & d'excellentes méthodes dans les diſpoſitions.

---

(*a*) Je n'ai jamais été témoin de cette manœuvre, mais j'ai ouï dire qu'elle s'étoit faite en Allemagne. Si cela eſt, il ne faut pas déſeſpérer de lui voir prendre un jour faveur.

# CHAPITRE NEUVIEME.

## *Des Retraites d'armées enfermées.*

ON compte bien peu de Généraux qui dans le cours de pluſieurs campagnes ne ſe ſoient jettés dans un mauvais pas, ſoit par trop de confiance, ou par quelqu'entrepriſe trop haſardeuſe. Annibal, tout fin qu'il étoit, s'y trouva pris; mais comme il étoit fécond en expédiens, il trouva le moyen de s'en dépêtrer. Il étoit entré dans la Campanie, eſpérant ſe rendre maître de Capoue où il avoit des intelligences. Son projet étoit de ſe poſter à Caſinum pour ſe mettre entre l'armée Romaine & le territoire de Capoue; mais ſon guide, par une mépriſe de nom, l'égara & le mena droit à Caſilinum ſur le Vulturne. Fabius profita auſſi-tôt de ce faux mouvement; il fit occuper le pas de Caſilinum & les défilés du mont Callicule; en même tems il ſe campa avec ſon armée ſur le ſeul débouché par lequel Annibal pouvoit ſortir du pays de Falerne où il ſe trouvoit enfermé. Il y éprouva bientôt la diſette, & voyant que

Tite-Live liv. 22.

le Conſul ſe tenoit clos dans ſes retranchemens, il jugea qu'il ne pouvoit ſe tirer d'affaire qu'en franchiſſant le mont Callicule. Il fit choiſir deux mille bœufs dont on garnit les cornes de menu bois ſec. Il les fit mener, à l'entrée de la nuit, ſur les lieux les plus élevés, & s'approcha en même tems du pied des montagnes. A un ſignal convenu on mit le feu aux cornes des bœufs, qui, dès qu'ils ſentirent la chaleur, coururent de tous côtés avec des mugiſſemens horribles. Ce bruit & la vue des flammes effrayerent ceux qui gardoient les défilés ; ils ſe crurent pris par derrière, abandonnerent leurs poſtes & s'enfuirent. Annibal s'en ſaiſit & fit paſſer toute ſon armée. Tite-Live liv. 22.

Lorſqu'il eſt queſtion de s'ouvrir un paſſage dans des montagnes, on tâche de gagner des hauteurs d'où l'on puiſſe protéger l'évaſion de l'armée. On ſe ſert de toutes les ruſes que le lieu & les circonſtances peuvent ſuggérer. On donne des allarmes en divers endroits pour ſe faire jour dans le premier où l'on pourra tromper la vigilance de l'ennemi.

Une armée, qui ſe trouve encloſe, a toujours pour derniere reſſource de combattre ; mais elle ne doit prendre ce parti déſeſpéré qu'après avoir tenté toutes les autres voies. Comme l'ennemi eſpére de la

réduire ſans courir les riſques d'une bataille, il la differe lui-même; il ſe retranche & ſe poſte de maniere à l'éviter. Cela donne le tems d'imaginer des moyens pour s'échapper.

Le Duc de Parme, après avoir ſecouru Paris & fait lever le ſiége de Rouen, s'engagea imprudemment dans le pays de Caux: il entreprit le ſiége de Caudebec pour rétablir la communication entre le Havre & Rouen. Cette place ſe rendit bientôt; mais Henri IV, qui avoit reçu des ſecours & raſſemblé ſon armée plutôt que le Duc ne l'avoit cru poſſible, parut tout-à-coup à une demi-lieue d'Yvetot où les Eſpagnols étoient campés. Son deſſein étoit de leur couper le retour de Rouen, & de les tenir dans un pays étroit qui ne pouvoit leur fournir longtems des ſubſiſtances: la flotte Hollandoiſe leur fermoit le côté de la mer. Le Roi franchit rapidement les défilés formés par quantité de parcs qui étoient aux environs d'Yvetot, avant que le Duc de Mayenne ſe fût mis en état de l'en empêcher (*a*). Il pouſſa les ennemis de poſte en

---

(*a*) Le Duc de Mayenne, chef des troupes de la Ligue, commandoit alors l'armée, parce que le Prince de Parme avoit été bleſſé. Il fut obligé d'envoyer prendre ſes ordres pour qu'il lui permît

poſte, & les reſſerra de ſorte qu'ils paroiſſoient n'avoir plus d'autre reſſource que de ſe faire jour l'épée à la main. Comme il ne comptoit pas qu'ils puſſent paſſer la Seine, à cauſe de ſon extrême largeur, il avoit pris peu de précaution de ce côté. Le Duc ſe rapprocha de Caudebec en apparence, parce que les environs étoient moins ruinés que le reſte du pays; il fit paſſer dans des bateaux deux mille hommes qui éleverent un fort de l'autre côté; il en fit auſſi conſtruire un ſur ſa rive, & ayant reçu des bateaux de Rouen, qui arriverent à point nommé avec tous leurs agrès, le pont fut fait, l'artillerie, les bagages, & la plus grande partie de l'armée paſſée, avant que le Roi en eût été averti: l'arrière-garde même lui échappa, à la faveur des forts & des redoutes qui repouſſerent les premieres troupes royales. Le pont fut enſuite brûlé, & les bateaux entraînés par le courant, ſans pouvoir l'empêcher. Le Duc de Parme répara avec beaucoup de gloire la faute qu'il avoit faite. Il eſt vrai que ſa retraite fut l'effet de la trop

---

d'attaquer. Le Prince balança quelque tems, & s'en remit enfin à ſa prudence: mais le moment étoit paſſé; le Roi, qui ſentoit le danger, avoit preſſé la marche & ſe trouvoit déjà en bataille.

grande ſécurité du Roi ; mais y a-t-il beaucoup d'événemens où le ſuccès d'une partie ne ſoit amené par quelques fautes de l'autre ? C'eſt la vraie marque de l'habileté de ſavoir en profiter ou les prévoir. La retraite, que je vais encore citer, n'a réuſſi que par des cauſes ſemblables, & ne doit pas être regardée comme moins glorieuſe.

Après la perte de la bataille de Plaiſance en 1746, l'armée de France & d'Eſpagne ſe vit forcée de paſſer le Pô pour ſubſiſter entre l'Adda & l'Ambro. Elle y reſta pendant quelque tems ; mais comme cette poſition lui ôtoit toute retraite, il étoit queſtion de repaſſer le Pô pour s'échapper, & cela devant une armée victorieuſe & très-ſupérieure. Le Général Botta, qui commandoit les Autrichiens, gardoit la rive droite du Pô, depuis Plaiſance juſqu'à Pavie. Le Roi de Sardaigne s'étoit porté à la rive gauche, où il coupoit la communication avec le pays des Vénitiens, d'où l'on auroit pu tirer des vivres. La retraite par le Crémonois étoit fermée par Géra & Pizzighitone, & nous ne pouvions gagner Tortone, où étoient nos magaſins, qu'en forçant le paſſage du Pô. Après une tentavive du côté de Pavie, qui ne réuſſit point, on forma le deſſein de paſſer vis-à-vis l'embouchure de l'Ambro. On s'étoit pourvu d'en-

viron

viron cinquante bateaux qu'on avoit fait remonter dans cette riviere. On donna aux ennemis des attentions ſur divers points, & au jour marqué, on embarqua environ trois mille hommes qui deſcendirent ſur deux colonnes par les deux branches de l'Ambro qui ſe jettent dans le Pô. M. de Botta n'avoit pas ſans doute cru le paſſage praticable dans cet endroit ; le terrein en-deçà du Pô étant couvert de marais impraticables, excepté ſur une largeur de deux ou trois cens toiſes : de ſorte qu'il n'y avoit laiſſé que douze cens hommes. Le détachement aborda vis-à-vis de ce débouché, chargea les douze cens hommes, qui prirent la fuite, & les bateaux s'en retournerent pour faire un ſecond tranſport. Celui-ci ayant paſſé comme le ſecond, on travailla à conſtruire des ponts : il y eut aſſez de bateaux pour en former trois, à cauſe d'un banc de gravier fort large qui ſe trouve en cet endroit. Dès que les premieres troupes furent arrivées, on eut la précaution d'en envoyer une partie pour rompre le pont que les ennemis avoient ſur le bas Tydon. Cela empêcha M. de Botta de venir s'oppoſer au paſſage, & l'obligea de faire un détour d'un jour de marche. Le Roi de Sardaigne fut mieux informé, malgré les meſures qu'on avoit priſes pour ca-

cher la retraite; cependant on eut le tems de paſſer les troupes avec tous les équipages. Ce Prince ne put attaquer l'arrière-garde qu'au moment où elle étoit ſur les ponts & mettoit le feu aux premiers bateaux. Le corps, qui étoit dans Plaiſance, joignit l'armée, qui ſe retira par Caſtel-St-Juan ſur Tortone. M. de Botta l'atteignit à Potelidone où il l'attaqua : il fut repouſſé, & dans trois jours on arriva à Tortone.

On voit ici une armée qui ſurprend le paſſage d'une grande riviere, gardée par un ennemi précédemment victorieux, & dans la crainte d'être attaquée, pendant ſa manœuvre, par celle qu'elle a en queue. De toutes les opérations de la guerre, celle-ci eſt ſans doute la plus périlleuſe, celle qui demande le plus de precautions & de juſteſſe dans les meſures : le moindre retard devenoit funeſte. Si cette entrepriſe eut manqué, il n'y avoit plus d'autre reſſource que de brûler les bagages & de ſe jetter en Suiſſe. Le Général Botta fit deux grandes fautes, dont l'une étoit la ſuite de l'autre : la premiere, de s'être négligé ſur le débouché entre les marais vis-à-vis de l'Ambro; l'autre, de n'avoir pas mieux gardé ſon pont du bas Tydon, par lequel il ſeroit venu nous combattre avant qne le paſſage eût été achevé.

La retraite de Sobieski, enfermé dans les déſerts de la Bucovine par l'armée des Turcs & des Tartares, eſt encore une des plus belles que je connoiſſe. Les limites que je me ſuis preſcrites me forcent à me taire ſur cet événement, que je ne pourrois d'ailleurs expoſer avec plus de netteté & d'exactitude qu'il ne l'eſt dans l'hiſtoire de ce grand Roi, par M. l'Abbé Coyer, *tome III. page 44.*

# CHAPITRE DIXIEME.

## *De l'Ordre de marche.*

### ARTICLE I.

LA ſcience des marches eſt une des parties de l'art de la guerre qui demande le plus d'attentions & de connoiſſances. On peut la regarder comme la baſe de toutes les opérations, puiſque c'eſt par elle qu'on parvient à ce que l'on veut exécuter. Soit qu'on veuille livrer bataille ou l'éviter ; prévenir l'ennemi à un poſte, le ſurprendre ou ſe retirer devant lui ; le cotoyer en le ſuivant parallelement, lui donner le change par une contre-marche : dans tous ces cas, il ne faut pas moins de précautions, pas moins d'habileté dans ſes diſpoſitions. Celles-ci ſe varient ſelon les occurrences ; cependant elles ſe rapportent toutes à une regle générale, qui eſt de marcher dans l'ordre le plus approchant de celui où l'on veut combattre, & de maniere que ſi l'ennemi paroît dans la marche, on puiſſe être promp-

tement en bataille, & ſans confuſion. C'eſt la nature du pays, dont il faut avoir une parfaite connoiſſance, qui détermine ſur le choix des diſpoſitions & les meſures à prendre pour la sûrêté de la marche. On a auſſi égard à la force de l'armée ennemie, aux eſpeces de troupes qui la compoſent, à l'endroit où elle eſt placée, aux poſtes qu'elle occupe, & aux places de guerre qui ſont à portée.

Lorſqu'on eſt dans un camp, on fait reconnoître tous les chemins qui en ſortent, par le front, les flancs, les derrières: le mieux eſt d'avoir toujours pluſieurs marches prêtes à tout évenement. Pour cet effet, on fait d'avance accommoder les chemins dont on prévoit pouvoir faire uſage; on ouvre, s'il le faut, des débouchés pour éviter les détours, & afin de marcher ſur le plus grand front qu'il eſt poſſible. Comme ces travaux ne peuvent ſe pouſſer qu'à une certaine diſtance du camp, & que la marche s'étend ſouvent au-delà, il n'eſt pas moins néceſſaire d'avoir à la tête de chaque colonne un détachement de pionniers, de charpentiers, & de chariots chargés de poutres, de ſolives & de planches, pour faire des ponts ſur les petites rivieres ou ſur les gros ruiſſeaux. On peut ſe ſervir auſſi de pontons ou bateaux qui

ſe relevent lorſque la colonne a paſſé, ſi l'on ne veut pas conſerver la communication.

Au moyen des précautions ci-deſſus, on aſſure les marches, on les abrége, & l'on évite aux troupes beaucoup de fatigues. Après avoir penſé à ce qui regarde les routes, pour la perfection deſquelles on ſe repoſe ſur la vigilance & l'activité du Maréchal général des logis, le Général doit avoir en tête pluſieurs diſpoſitions réglées ſur la nature du pays dans lequel il devra paſſer. S'il marche en avant, & que le terrein ſoit fourré, inégal, qu'il y ait des défilés, des bois à traverſer, l'infanterie marchera la premiere, après avoir fait des détachemens ſuffiſans avec du canon pour occuper les débouchés.

Plus l'ordre de marche approche de celui du combat, meilleur il eſt : ainſi, quand on va à l'ennemi de front, on ne ſauroit trop multiplier les colonnes ; parce que plus elles ſont courtes, plutôt on eſt en bataille. Ce n'eſt pas la même choſe ſi l'on fait une marche parallele : dans ce cas on peut la faire par ligne, c'eſt-à-dire, que chaque ligne forme ſa colonne, au moyen de quoi l'armée eſt en bataille dans un inſtant par un à droite ou un à gauche (*a*). Suppoſons

(*a*) Si l'on a des cohortes ; parce qu'elles mar-

donc un pays couvert & coupé, comme dans pluſieurs contrées d'Italie, & que la marche ſe faſſe par la gauche, toute l'infanterie formera la colonne de droite, la cavalerie celle de gauche; les colonnes de bagages marcheront couvertes par celles des troupes. On aura une avant-garde & une arrière-garde, compoſées de dragons & de troupes légeres. Si l'ennemi paroît, l'armée ſe trouvera dans le moment en bataille dans l'ordre de combat le plus convenable au terrein. L'infanterie ſera en premiere ligne, & la cavalerie formera la ſeconde: les bagages ſe trouveront derrière, & ne cauſeront nul embarras.

L'ordre de marche qui ſe fait par lignes eſt le plus ſimple; mais il faut être sûr qu'on aura toujours l'ennemi ſur ſon flanc, & qu'on ne riſque pas que pendant la marche il ſe préſente à la tête ou à la queue des colonnes. Si l'on avoit là-deſſus quelqu'incertitude, il vaudroit mieux marcher ſur quatre colonnes, les deux d'infanterie au centre, celles de cavalerie à droite & à gauche, mêlées de quelques brigades d'infanterie, & couvertes par les troupes légecheront tout ſimplement par leurs flancs. Si ce ſont de nos bataillons, ils ſeront rompus par diviſions.

res, qui feront auſſi l'avant-garde & l'arrière-garde. Au ſurplus, un Général habile & prudent ne s'engagera jamais dans une marche ſans être bien inſtruit de la poſition de l'ennemi, des mouvemens qu'il peut faire, & du tems qu'il lui faut pour les exécuter. Lorſqu'on faiſoit la guerre avec de petites armées, il étoit aiſé de remédier bien vîte au défaut de la marche, & de ſe mettre en bataille ſur tel front que l'occaſion le demandoit. Il n'en eſt pas de même avec cent mille hommes : il faut un tems infini pour changer l'ordre de bataille & faire de nouvelles diſpoſitions. Les marches hardies ne s'entreprennent qu'avec des armées médiocres.

J'ai dit que la diſpoſition d'une marche devoit ſe régler ſur la nature du pays; mais comme celui-ci peut varier ſouvent, & qu'il n'eſt pas poſſible de changer autant de fois l'ordre établi, ſoit que la cavalerie marche à la tête, à la queue, ou ſur les flancs, il eſt à propos de lui joindre quelqu'infanterie pour l'appuyer dans les lieux qui ne lui ſont pas favorables.

Si l'on fait une retraite devant l'ennemi, & que ce ſoit en plaine, les bagages partent les premiers avec une eſcorte, l'infanterie ſuit ſur autant de colonnes qu'il y a de chemins, la cavalerie reſte la derniere;

les dragons, les huſſards & l'infanterie légere peuvent faire l'arrière-garde. Cette regle a cependant ſes exceptions; car ſi l'on ne craint point d'engager un combat en cas que l'on ſoit ſuivi, ſi l'on ne ſe retire que pour prendre une meilleure poſition peu éloignée, ou bien ſi l'on a deſſein, par une retraite ſimulée, de tirer l'ennemi d'un poſte avantageux & de le forcer à une bataille, on conſervera pour lors la diſpoſition la plus relative à l'ordre dans lequel on veut combattre. Mais ſi l'on veut repaſſer des ponts, des défilés, après y avoir fait marcher de l'infanterie & du canon pour s'en aſſurer, & s'être débarraſſé des équipages, la cavalerie prendra la tête des colonnes, & ſera ſuivie de l'infanterie; les grenadiers & quelques bataillons ſeront deſtinés pour l'arrière-garde.

Tous les auteurs militaires n'ont parlé des marches que ſuccinctement, & d'une maniere très-obſcure pour ceux qui n'étoient pas rompus dans une partie ſi difficile. Un Officier conſommé entendra Montécuculi; mais celui qui veut s'inſtruire n'y comprendra rien. C'eſt à M. le Maréchal de Puiſégur qu'on a l'obligation d'une théorie exacte & circonſtanciée des différens ordres de marche. Il rapporte vingt-cinq manieres de rompre une armée & de la

remuer, relativement à la position que l'on veut prendre *. Sa méthode est de faire toujours entrer les colonnes par la droite ou par la gauche du terrein qu'elles doivent occuper dans le camp. La maniere la plus simple est celle où les têtes des colonnes sont composées de la premiere ligne suivie de la seconde. Si l'armée marche sur huit colonnes, chaque aîle de cavalerie en forme deux, l'aîle droite de l'infanterie deux, l'aîle gauche autant. Dans ce cas, M. de Puiségur fait partir chaque aîle par la droite & par la gauche, & les fait arriver par le centre de leur terrein ; mais il faut pour cela que les deux colonnes se rapprochent également, à mesure qu'elles arrivent vers le camp, où elles doivent se toucher ; alors elles longent, l'une sur la droite, l'autre sur la gauche, pour se former. Ceci est bon lorsque le pays le permet, & que l'on ne craint pas de trouver l'ennemi : aussi de toutes les formes de marche que ce Général a données, la plupart ne conviennent qu'à une armée qui va occuper un camp marqué par ses fouriers.

* V. les Mémoires, ch. XV.

L'attention principale est de disposer la marche des colonnes de maniere qu'elles ne se coupent point, & ne s'embarrassent point en se rapprochant. Les mouvemens qui se font directement en avant, en ar-

rière, ou ſur les flancs, ſont aiſés: il eſt plus difficile de changer l'aſpect du front de bandiere; c'eſt-à-dire, de faire front ſur la droite, ſur la gauche, ou ſur le côté oppoſé. Cependant il n'y a de difficulté qu'autant que l'on veut conſerver aux troupes leur rang dans l'ordre de bataille. Cette attention ſcrupuleuſe eſt gênante & ſujette à mille inconvéniens. Dans les combats, comme dans les marches, lorſque les troupes ſont également bonnes, on doit faire céder les droits d'ancienneté & de préférence à la commodité.

Lorſque M. de Puyſégur a écrit, la Tactique n'avoit point encore acquis certaines perfections qu'elle a eu depuis. On ne croyoit pas pouvoir faire marcher les troupes ſans diſtance entre les rangs, & ces diſtances étoient de douze pieds. On les gardoit de même en bataille, & toutes les manœuvres ſe faiſoient à rangs ouverts; on ne les ſerroit qu'au moment de la charge. Cela cauſoit ſouvent de l'embarras dans les évolutions, & beaucoup de lenteur (*a*). Des

---

(*a*) On ne réduiſoit les diſtances entre les rangs à trois pas, que lorſqu'on faiſoit rompre le bataillon par demi-manche ou demi-quart de rang, pour qu'il ne tînt pas plus de terrein en colonne qu'en bataille. Depuis on prit la méthode

défauts auſſi eſſentiels influoient ſur le mécaniſme des marches : les colonnes en étoient plus allongées ; l'égalité des diſtances entre les rangs ne s'obſervoit pas longtems : les uns s'ouvroient trop, les autres ſe reſſerroient, & bientôt ils ſe confondoient. Pour remplir les vuides qui ſe faiſoient dans les colonnes, il falloit ou que les troupes de la queue couruſſent, ou que celles de la tête fiſſent halte. Les mouvemens ne s'exécutant que par des quarts de converſion, on ne pouvoit hazarder aucune de ces manœuvres fines & hardies qui ne réuſſiſſent qu'en trompant l'ennemi, & par la promptitude de l'exécution. Les changemens, que l'on a faits depuis dans la Tactique, ont rendu cette partie de la guerre plus ſuſceptible de perfection. Les colonnes doivent être moins allongées & marcher également de la tête à la queue ; les troupes ſont moins fatiguées, & il y a plus d'ordre. On peut auſſi combiner plus juſte le tems de la marche avec le nombre

*V.* le ch. III de la ſeconde partie, p. 176 & 177.

---

de faire ſerrer les rangs à la pointe de l'épée ; ils reprenoient leurs diſtances en marchant, & ſe rouvroient lorſqu'ils étoient en bataille. M. de Puyſégur ſe récrie contre cet uſage qui s'étoit introduit de ſon tems ; il valoit cependant encore mieux que celui qu'il avoit pratiqué & qu'il vouloit ſoutenir.

des troupes & le chemin que l'on doit faire. La méthode de faire tenir les Officiers ſur les flancs de leurs diviſions ne ſert pas peu auſſi à contenir les ſoldats, qui ne ſont point d'ailleurs embarraſſés par les chevaux.

Tous ces avantages deviennent bien plus importans lorſqu'on marche pour combattre l'ennemi. On ignoroit juſqu'où l'on pouvoit les porter, quand cet art s'eſt développé en Allemagne. Ceux qui ont vu les camps de paix du Roi de Pruſſe, en ont été étonnés. De quoi ne l'eſt-on point quand on n'a pas les notions des vrais principes? La vîteſſe du développement de ſes colonnes devoit paroître un prodige aux yeux de la routine* : à préſent que l'on en connoît le mécaniſme, on s'appliquera ſans doute à l'imiter. C'eſt ici le cas d'admirer la force & le pouvoir de la diſcipline. La célérité, que les Pruſſiens mettent dans leurs manœuvres, ne vient pas de la bonté de leur ordre, dans des mains moins habiles, il ne peut être plus mauvais : ce n'eſt que par un grand exercice qu'ils corrigent ſes défauts, & lui donnent une activité dont il ne paroît pas ſuſceptible.

* v. le c. VII de la ſeconde partie, p. 166.

Suppoſons maintenant une armée compoſée de cohortes ſelon mon ſyſtème ; mettons-la en plaine marche pour aller à l'en-

nemi, & voyons ſi nous ne pourrons pas ſurpaſſer, doubler même la vîteſſe des manœuvres Pruſſiennes.

Une cohorte eſt formée ſur huit de hauteur & quatre-vingt de front ; c'eſt au moins trois cinquiemes d'étendue moins qu'un bataillon Pruſſien, qui eſt ſur trois de hauteur. Celui-ci a ſoixante-ſix toiſes de front, la cohorte n'en a que vingt-ſix & quatre pieds : joignons-y l'intervalle pour les armés à la légere, cela fera pour le tout environ trente-trois toiſes. Une ligne de huit cohortes avec leurs intervalles, ſera doncmoitié moins étendue qu'une ligne pleine de huit bataillons. Lorſqu'elles ſeront en colonne, & qu'elles voudront ſe développer en tiroir, il leur faudra moitié moins de tems pour former la ligne qu'aux bataillons. Les huit cohortes en bataille tiennent d'étendue deux cens ſoixante-quatre toiſes, qui font ſept cens quatre-vingt-douze pas militaires de deux pieds. Si la colonne arrive par le centre du terrein qu'elle doit occuper en deux diviſions, dont l'une s'étendra ſur la droite, l'autre ſur la gauche, la derniere cohorte de chaque diviſion n'aura à parcourir que deux cens quatre-vingt-dix-ſept pas : la ligne ſera donc formée dans cinq minutes au pas ordinaire, & dans deux & demie au pas redoublé. Ceci eſt calculé

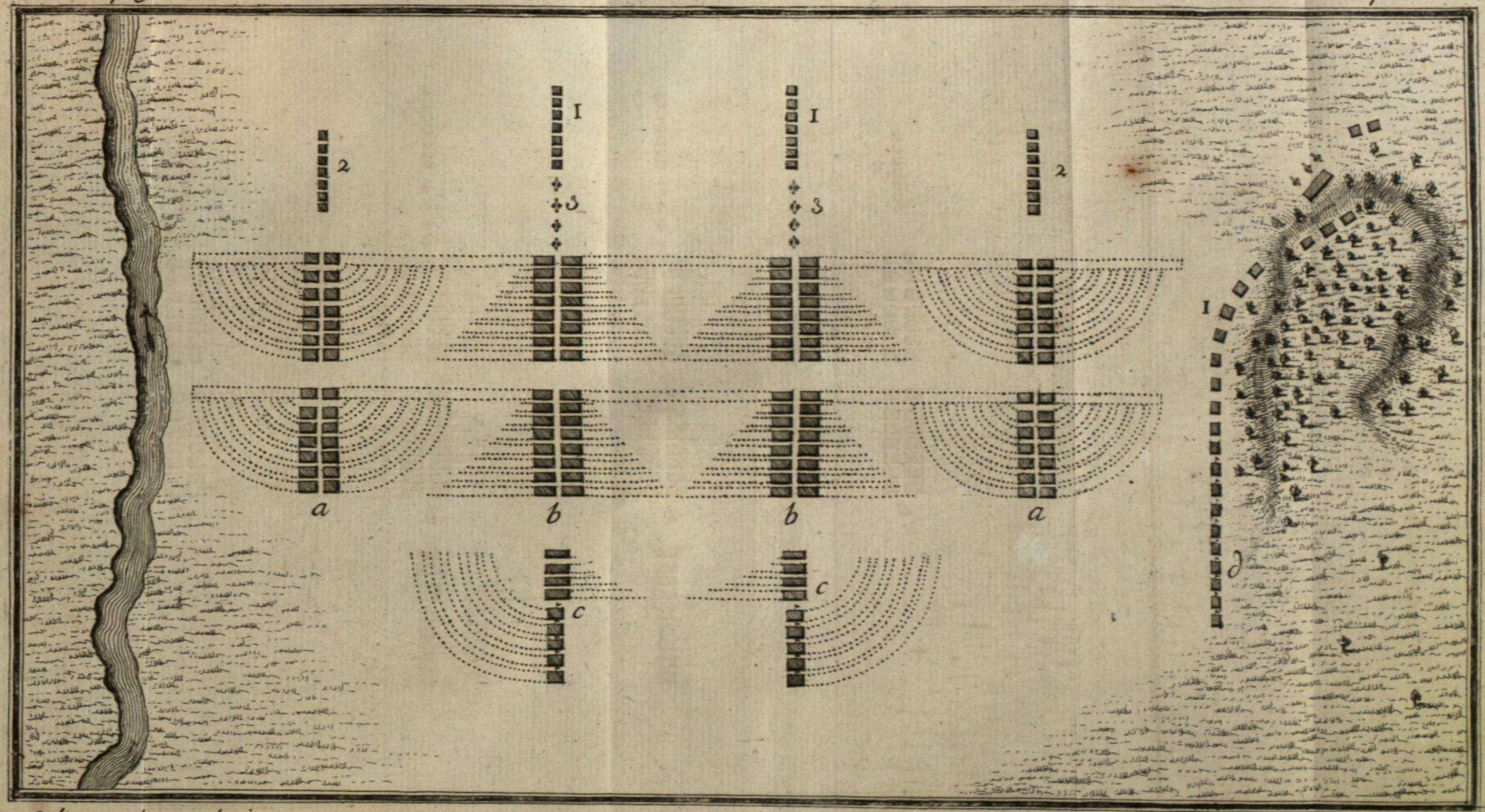
d'après l'expérience, & ſur nos ordonnances, qui fixent ſoixante pas ordinaires par minute, & cent vingt au pas redoublé.

La cohorte, par ſon peu d'étendue & ſa hauteur, a bien plus de facilité de marcher par le flanc qu'un bataillon : ainſi la ſupériorité de ſa vîteſſe ſur celui-ci, doit être en raiſon, non ſeulement du peu de terrein qu'elle a à parcourir, mais auſſi de la diminution de ſon front, & de la ſolidité que lui donne ſa hauteur, ce qui la rend moins ſujette à ſerpenter.

J'ai repréſenté une armée qui arrive ſur le champ de bataille en quatre colonnes ; elle eſt compoſée de trente-deux cohortes, du même nombre d'eſcadrons, & d'une réſerve qui ſuit les deux colonnes du centre. On voit par les ponctuations de quelle maniere elle ſe développe pour former les deux lignes. L'artillerie marche à la tête des colonnes ; les armés à la légere ouvrent la marche & ſe répandent par pelotons ſur la ligne, quand elle eſt formée : les pelotons de dragons, qui précédent la cavalerie, font la même choſe pendant qu'elle ſe met en bataille. L'armée, en marchant, a une riviere ſur ſa gauche : une cinquieme colonne, compoſée d'armés à la légere & de dragons, couvre le flanc droit de la marche : l'infanterie légere ſe jette dans le bois

qui appuie la droite, & les dragons doivent ſe poſter ſur le flanc de la cavalerie, ou tourner le bois, s'il eſt poſſible, pour tomber ſur les derrières de l'ennemi.

Lorſque cette armée eſt partie de ſon camp, les colonnes ſe ſont formées par le centre des aîles. Suppoſé la premiere ligne de l'aîle droite de cavalerie de huit eſcadrons, la moitié gauche du quatrieme eſcadron & la moitié droite du cinquieme ont marché en avant; les deux demi-eſcadrons contigus auront ſuivi en ſe rapprochant inſenſiblement. Les trois eſcadrons de droite ont fait un quart de converſion par demi-eſcadron à gauche; les trois eſcadrons de de gauche ont fait leur converſion à droite pour ſuivre les demi-eſcadrons, qui ſont la tête de la colonne: la ſeconde ligne a manœuvré également pour ſe metrre à la ſuite de la premiere. On peut regarder cette aîle de cavalerie comme ſéparée en deux parties égales, qui ont formé chacune leur colonne par demi-eſcadrons, & dont l'une eſt partie par ſa gauche, l'autre par ſa droite: ces deux colonnes marchent très-près l'une de l'autre, mais ſans ſe joindre entierement pour ne pas ſe confondre. L'aîle droite de l'infanterie s'eſt miſe de même en marche par demi-cohortes; la gauche de la quatrieme & la droite de la cinquieme, ont formé




a. Colonnes de Cavalerie.
b. Colonnes d'Infanterie.
c. Réserves.
d. Armés à la légere et dragons qui couvrent le flanc droit.

## Ordre de Marche.

I. armés à la légere.
2. pelotons de dragons.
3. Artillerie.

mé la tête de la colonne : la même choſe aux aîles gauches de l'infanterie & de la cavalerie. Si le terrein ne permettoit pas de marcher ſur un auſſi grand front, la cavalerie ſe romproit par quart d'eſcadron, & les cohortes par manches (*a*) ; on ſe dédoubleroit lorſque le terrein s'élargiroit. Si au lieu de trente-deux cohortes, on en avoit ſoixante-quatre & ſoixante eſcadrons, ſuppoſant que le pays ſoit découvert & ſans obſtacle, la cavalerie marcheroit ſur deux eſcadrons de front, & l'infanterie ſur deux cohortes, qui, par parenthéſe, auroient encore moins d'étendue qu'un bataillon à trois de hauteur. Les colonnes ne ſeroient par plus allongées que celles de l'armée de trente-deux cohortes, & ſe déploieroient dans le même eſpace de tems.

Cette méthode, de former les colonnes par le centre des aîles, a pluſieurs avanta-

---

(*a*) Ou quart de cohortes. Le terme *manche* ſignifioit il y a dix ans un tiers de bataillon ; ce qui étoit renouvellé du tems où il y avoit un tiers de piquiers au centre de deux manches de mouſquetaires. Les diviſions des corps changent ſelon la compoſition ; mais la meilleure n'étoit pas cette derniere. Il eſt à ſouhaiter qu'une bonne compoſition, priſe une fois, ne ſoit jamais changée.

ges. Comme elles arrivent ſur leur terrein par le centre, il leur faut moitié moins de tems pour ſe mettre en bataille, que ſi elles arrivoient par la droite ou la gauche. Ceux qui les conduiſent gardent mieux entr'elles l'égalité des diſtances, & meſurent mieux de l'œil le terrein qu'il leur faut pour ſe mettre en ligne, partie ſur la droite & partie ſur la gauche; on embraſſe encore mieux l'étendue du champ de bataille, & l'on ſe régle plus aiſément ſur le front de l'ennemi.

## ARTICLE II.

LES marches des anciens ſe faiſoient rarement ſur pluſieurs colonnes, à moins que les armées ne fuſſent très-nombreuſes. Chez les Grecs, la cavalerie marchoit à la tête, la phalange venoit enſuite, rompue par diviſions plus ou moins grandes, ſelon le terrein; les bagages étoient à la queue, couverts par une arrière-garde de cavalerie: cet ordre étoit renverſé ſi l'on ſe retiroit. L'infanterie légere ſe plaçoit à la tête, à la queue, ou ſur les flancs de la colonne; on la mettoit en plus grand nombre aux endroits qu'on croyoit les plus expoſés. Si dans un pays couvert on craignoit pour un

des flancs, la plus grande partie des armés à la légere filoit de ce côté, tant pour aſſurer la marche de la phalange, que pour couvrir les bagages. Comme ils n'étoient point obligés de marcher toujours en ordre, & ſur un front de diviſion, tous chemins leur étoient bons. Il n'étoit pas néceſſaire de les accommoder pour eux; on ne mettoit des pionniers qu'à la tête des peſamment armés.*

Dans une marche parallele à l'ennemi, la phalange ne ſe rompoit point, mais elle marchoit par l'aîle; l'armée n'avoit qu'un à droite ou un à gauche à faire pour ſe trouver en bataille : dans ce cas, ſi l'on étoit près de l'ennemi, on faiſoit filer les bagages du côté oppoſé, avec une eſcorte. Comme les Grecs ne combattoient que ſur une ligne d'infanterie & de cavalerie, leurs marches étoient très-ſimples, & les armées très-aiſées à remuer. La profondeur de leur ordre faiſoit auſſi que la colonne de marche étoit fort courte : elle ne tenoit jamais plus d'étendue que l'armée en bataille, quelquefois même elle en tenoit moins : par exemple, lorſqu'allant droit à l'ennemi pour le combattre, la phalange marchoit par diviſions d'un grand front, comme de 64 ou 128 *, ces diviſions, ſerrées à peu de diſtance, devoient ſe déployer en tiroir pour

* *v.* le détail de la phalange. c. III. du tom. I.

ſe mettre en ligne. On ne doit donc pas être étonné que les marches ne ſe fiſſent que ſur une colonne (*a*) : une armée de quarante mille hommes n'étoit pas plus allongée qu'une de nos colonnes de dix mille.

Les marches des Romains étoient ſur les mêmes principes, cependant avec quelques differences. Ils partoient toujours par la droite ou par la gauche de l'ordre de bataille comme les Grecs. Si c'étoit par la droite, les alliés de cette aîle prenoient la tête, avec leur bagage à la queue; les légions ſuivoient, chacune ayant ſon bagage derrière elle, l'aîle gauche des alliés fermoit la marche. La cavalerie reſtoit partagée à la tête & à la queue, ou bien on la portoit toute entiere dans la partie où l'on jugeoit qu'elle pouvoit être plus néceſſaire : l'infanterie légere, comme chez les Grecs, éclairoit la marche & aſſuroit les bagages. On avoit auſſi les coureurs * qui alloient à la découverte.

* *Exploratores.*

---

(*a*) Il faut cependant diſtinguer l'ordre de marche pour aller ſimplement occuper un camp, de celui que l'on prennoit pour marcher à l'ennemi. Dans ce dernier cas, les anciens marchoient ſouvent comme nous ſur pluſieurs colonnes. Machanidas, tyran de Sparte, conduiſit ſon armée ſur trois colonnes, lorſqu'il marcha pour combattre Philopœmen à Mantinée. *Voyez* cette action dans les Mémoires de M. Guiſcard, *tome I.*

Voici une autre forme de marche qui ſe pratiquoit du tems de la premiere ordonnance, c'eſt-à-dire des manipules. Tous les haſtaires formoient une colonne, chaque manipule ayant ſon bagage devant elle; les princes en formoient une autre, & les triaires une troiſieme, les bagages de même entre les manipules; les volontaires & les extraordinaires faiſoient l'avant-garde; la cavalerie étoit à la tête & à la queue, ou quelquefois ſur un des flancs (*a*). Ces trois colonnes marchoient très-peu éloignées l'une de l'autre. Comme la marche ſe faiſoit par lignes, ſoit que l'ennemi parût ſur l'un ou l'autre flanc, on étoit en état de ſe préſenter en bataille au moyen d'un à droite ou d'un à gauche. Suppoſons l'armée marchant par ſa gauche, & que l'ennemi arrivoit du côté des haſtaires, toutes les manipules faiſoient face par un à droite, & les trois lignes marchoient en avant autant qu'il falloit pour ſortir de l'embarras du bagage qui reſtoit derrière. Si l'ennemi ſe

---

(*a*) L'auteur des Mémoires militaires prétend que cet ordre de marche ſe nommoit *agmen quadratum*. Cette expreſſion auroit donc été appliquée à deux diſpoſitions bien différentes, ce que j'ai peine à croire. On verra ci-après ce qu'on doit en penſer.

montroit ſur la gauche, du côté des triaires, on faiſoit à gauche, & ceux-ci ſe trouvoient alors en premiere ligne; mais pour peu de tems que l'on eût, il étoit aiſe d'y porter les haſtaires, & de les faire ſuivre par les princes, au moyen d'une contre-marche par manipules. La manœuvre ne pouvoit pas être ſi prompte lorſque l'ennemi paroiſſoit vers la tête des colonnes. La cavalerie, qui devoit être de ce côté, s'étendoit pour couvrir & favoriſer le mouvement; les armés à la légere la ſoutenoient & s'emparoient de tous les poſtes qui pouvoient arrêter l'ennemi & le retarder. Pendant ce tems, les trois lignes, débarraſſées de leurs équipages, gagnoient le terrein ſur lequel elles devoient ſe mettre en front. Ce mouvement n'étoit pas ſi long qu'on pourroit ſe le figurer, vu la ſoupleſſe & la légéreté des manipules. Les équipages n'allongeoient point la colonne; parce que l'intervalle, que les manipules devoient garder entre elles en bataille, ſuffiſoit pour les contenir. On juge bien qu'il n'y avoit point de chariots; les Romains n'en ſouffroient pas dans leurs armées, excepté ceux qui ſervoient au tranſport des malades & des bleſſés, à porter la charpente pour les ponts, les machines, les outils, les armes de rechange, &c. auſſi leurs armées ſe remuoient-elles très-

légérement, n'étant point embarraſſées d'une foule de voitures & de gros équipages *(a)*.

L'ordre des marches ne changea dans la ſuite chez les Romains, qu'en ce que tous les bagages furent mis au centre, ou à la queue, ou bien formoient quelquefois une colonne particuliere. On employoit auſſi les auxiliaires tirés des pays conquis, ou bien de ceux où l'on faiſoit la guerre, pour les avant-gardes & les arrière-gardes (*b*). *V.* végece Liv. III. c. 2.

L'ordre de marche, appellé *agmen quadratum*, étoit véritablement l'ordre carré, tel que celui des dix mille, & pluſieurs autres chez les Grecs. L'hiſtoire Romaine en fournit auſſi beaucoup d'exemples. Germa- Annales de Tacite Liv. I.

---

*(a)* Le bled & l'orge s'apportoient des dépots au camp, & l'on n'avoit pas beſoin de l'attirail des fours, parce que les ſoldats faiſoient eux-mêmes leur pain: chaque chambrée * avoit un petit moulin à bras, qui ſe portoit, ainſi que les tentes, ſur des bêtes de ſomme.

* *Contubernium*. Elle comprenoit dix ſoldats.

(*b*) *Auxiliares Galli Germanique in fronte, poſt quos pedites ſagittarii, dein quatuor legiones, & cum duabus prætoriis cohortibus ac delecto equite Cæſar; exin totidem aliæ legiones & levis armatura cum equite ſagittario cæteræque ſociorum cohortes.* On peut voir encore dans Joſephe la marche de Tite lorſqu'il entra en Judée. *Annales Taciti* lib. II.

nicus, au retour d'une expédition contre les Marſes, ayant ſu que les Bructeres, les Tubantes & les Uſipètes l'attendoient dans les bois qui étoient ſur ſon paſſage, ſe diſpoſa en ordre carré. *Agmen quadratum incedere.* Il avoit quatre légions qui formerent le carré, les bagages au milieu : la cavalerie & les cohortes auxiliaires, qui étoient armées légérement, compoſoient une avant-garde & une arrière-garde (*a*). En paſſant dans les bois, la tête & la queue furent obligées de rompre leur ordonnance & de s'allonger. Les barbares ſaiſirent ce moment pour les attaquer : l'armure légere fut maltraitée ; mais la vingtieme légion ayant chargé, repouſſa les ennemis & en fit un grand meurtre. Germanicus prit cette diſpoſition en diverſes autres occaſions ; Corbulon de même dans la guerre contre les Parthes ; Antoine fit auſſi ſa retraite de Médie dans le même ordre.

Voici encore un ordre de marche ſemblable, pratiqué par Marius dans la guerre de Jugurtha. Ce Général, après un grand combat où il avoit eu l'avantage, marchoit

Saluſte.

---

(*a*) *Mox prima legio, & mediis impedimentis, ſiniſtrum latus undeviceſimani, dextrum quintani clauſere. Viceſima legio terga firmavit : poſt cæteri ſociorum.*

pour prendre ſes quartiers du côté de la mer. Comme il approchoit de la ville de Cirta, & qu'il craignoit que les Numides ne vinſſent fondre ſur lui de toutes parts, il forma ſon armée ſur quatre fronts. *Quadrato agmine incedere jubet.* Sylla tenoit la droite avec la cavalerie, Manlius la gauche avec des frondeurs, des archers, & les cohortes de Ligurie; les légionnaires occupoient la tête & la queue. Cette armée longeoit une chaîne de hauteurs qui étoient à ſa gauche; c'eſt pourquoi on y avoit mis preſque toute l'infanterie légere. La cavalerie étoit au côté oppoſé, où le terrein lui étoit plus favorable. Le quatrieme jour les coureurs parurent de tous côtés, qui annonçoient l'arrivée des ennemis par pluſieurs endroits, ce qui fit juger à Marius qu'il alloit être enveloppé. En effet, Jugurtha & Bocchus avoient ſéparé leur armée en quatre corps. Sylla fut attaqué le premier, & ſe ſoutint avec beaucoup de vigueur; bientôt après, la tête & la queue furent auſſi chargées. Après un combat très-vif, l'infanterie Romaine commençoit à avoir du pire, lorſque Sylla s'étant défait de la cavalerie Maure qu'il avoit en tête, vint tomber ſur le flanc de celle de Bocchus qui preſſoit l'arrière-garde. Marius, qui combattoit à l'avant-garde, ayant auſſi battu les ennemis, toute

leur armée fut miſe en déroute & prit la fuite.

Cette diſpoſition étoit la plus convenable à la circonſtance où ſe trouvoit Marius, & au genre d'ennemis auxquels il avoit affaire. Cependant comme le terrein change, & ne permet pas toujours de marcher ſur un grand front, il arrive que la tête & la queue du carré, qui doivent marcher en bataille, ſont ſujettes à flotter, & à ſe déſunir. Cela rend la marche très-lente, peſante, & fatigue les troupes. Pour remédier à ces défauts, il faut que toute l'armée marche en colonnes, ordonnées de maniere qu'elles puiſſent ſe former en bataille au premier ſignal, & ſur telle diſpoſition que l'on voudra. L'ordre de marche que je donne ici remplit tous ces objets, & quelques autres très-importans que je vais démontrer.

Les quatre colonnes A. B. C. D. marchant à égale diſtance l'une de l'autre, dès qu'on apprend que l'ennemi paroît de divers côtés, les têtes des deux colonnes B. C. ſe mettent en lignes, en ſe déployant moitié à droite, & moitié à gauche : les cohortes de la queue des mêmes colonnes, qui auront fait demi-tour à droite, ſe déployeront de même. La colonne de droite fera à droite par eſcadron; celle de gauche à

*v.* la Pl. XI. fig. 1.

gauche (*a*). Les quatre corps de dragons [ 1 ] rempliront les vuides qui reſteront entre l'infanterie & la cavalerie, ou formeront des réſerves dans le centre. Les armés à la légere ſe placeront vis-à-vis des intervalles de leurs cohortes, & tous les pelotons de dragons ou d'huſſards, répandus dans la plaine, ſe rapprocheront de la cavalerie : les huit eſcadrons [ 2 ] ſerviront de réſerve. *v.* la fig. 2. L'artillerie ſe trouvera partagée également ſur les quatre côtés : en la plaçant, comme je le fais, au centre, elle peut battre de front, de biais, & preſque parallelement ſur toute l'étendue de la face ; elle défend par conſéquent les angles par des feux croiſés, au lieu qu'en la poſtant aux angles, elle ne défend que cette partie (*b*). Au ſurplus, il faut prendre conſeil du terrein qui doit en indiquer la diſtribution. J'ai in-

---

(*a*) La premiere figure de la planche repréſente l'armée en pleine marche. Par la ſeconde figure on voit ſon ordre de bataille lorſqu'elle s'eſt formée en carré.

(*b*) M. de Sancta-Crux, qui eſt entré dans des détails fort minutieux ſur l'emplacement de ſon artillerie, conſeille de la mettre aux angles, comme à la partie la plus foible. On peut y en mettre quelques piéces ; mais les angles ſeront encore mieux défendus par les feux croiſés que l'on peut tirer de celles qui ſeront ſur les faces.

ſeré, dans chaque colonne de cavalerie, quatre cohortes qui ont du canon devant elles : cela appuie l'aîle de cavalerie par des feux de biais, quand celle de l'ennemi vient à la charge. Les dragons, qui ſont ſur les autres faces au flanc de l'infanterie, ſerviront à ſuivre l'ennemi, & achever de le rompre s'il eſt repouſſé quelque part. Si la cavalerie eſt victorieuſe, & que l'infanterie ſoit encore aux mains, elle ſe repliera ſur les flancs & les derrières de l'ennemi. C'eſt par cette manœuvre que Sylla, qui commandoit la cavalerie Romaine dans l'action que j'ai citée, dégagea l'infanterie, & donna la victoire à Marius. Ce ne ſont pas encore là tous les avantages de mon ordre de marche, qui eſt une vraie boule de cire à laquelle on peut donner toutes ſortes de formes. Je ſuppoſe que l'ennemi ſe préſente vers le côté [*E*], qui eſt celui de la tête, & qu'il n'eſt plus queſtion de penſer à l'ordre carré, dans ce cas les quatre colonnes ſont diſpoſées de maniere à être bientôt en bataille. Les parties marquées [3] formeront la premiere ligne, & celles qui ſont marquées [4], la ſeconde : les équipages fileront derrière celle-ci, & ſe raſſembleront pour ſe mettre à l'écart avec une eſcorte. Suppoſons à préſent que l'ennemi ſera en bataille ſur l'un des flancs comme [*A*], la

*V.* la fig. 1.

colonne de cavalerie de ce côté s'ouvrira, la tête marchant en avant, & la queue en arrière; la colonne d'infanterie voiſine viendra remplir ce vuide & former la premiere ligne; l'autre colonne marchera de même pour former la ſeconde, & celle de cavalerie [*D*], qui aura fait la même manœuvre que la premiere, formera la ſeconde ligne des deux aîles. Les cohortes, qui ſont au centre, reſteront en réſerve, ou bien l'on s'en ſervira pour couvrir les flancs de l'infanterie : les dragons ſeront diſpoſés aux aîles, comme on le jugera le plus convenable ; l'artillerie ſur le front, dans les lieux les plus favorables (*a*), & les équipages ſe

(*a*) Quand on choiſit une éminence pour placer ſon canon, c'eſt parce qu'on veut découvrir une grande étendue de terrein qu'on ne verroit pas d'un lieu plat : d'ailleurs, c'eſt la poſition la moins favorable pour l'effet de la piéce, parce qu'elle ne porte que ſur un point. Le tir qui raſe l'horiſon vaut infiniment mieux. En général, le feu qui part des hauteurs eſt peu dangereux. Qu'une troupe ſoit ſur un lieu élevé, plus la pente ſera roide, moins l'ennemi, qui marche à elle, ſouffrira de ſa mouſqueterie, parce que le ſoldat tire devant lui, & toujours plus haut que bas; de ſorte que ſi celui qui attaque, a ſoin de ne pas trop ſe preſſer d'abord, & de monter en ordre, d'un pas modéré, il arrivera ſans être endommagé, & battra l'autre, que la terreur aura gagné.

retireront en arrière avec leur eſcorte.

Si pendant la marche on étoit ſeulement harcelé par quelques troupes qui voudroient la retarder, il ne ſeroit pas néceſſaire d'en interrompre l'ordre ni d'y rien changer: les armés à la légere & les dragons, qui ſont à la tête & à la queue des colonnes, ſuffiroient pour s'y oppoſer. En cas de beſoin on feroit avancer quelques cohortes & du canon. Cette diſpoſition de marche eſt donc également forte & aſſurée ſur tous les côtés: elle convient à tous les terreins; les mouvemens ſont ſimples & courts; on ſe met en bataille avec facilité, & les différentes armes ſont par-tout à portée de s'entre-ſecourir.

Le grand nombre de troupes, dont les armées ſont compoſées depuis la fin du dernier ſiécle, a obligé de multiplier les colonnes dans les marches, & d'en faire pour les bagages & l'artillerie. Henri, Duc de Rohan, dans ſon traité de la guerre, dit que lorſque l'armée paſſe dix mille hommes d'infanterie & mille chevaux, il convient de former pluſieurs marches, ou du moins d'en accommoder une à travers champs pour les troupes, & de laiſſer le grand chemin pour les bagages & l'artillerie. On voit que de ſon tems on marchoit le plus ſouvent ſur une ſeule colonne. Cha-

*Fig. 1.*

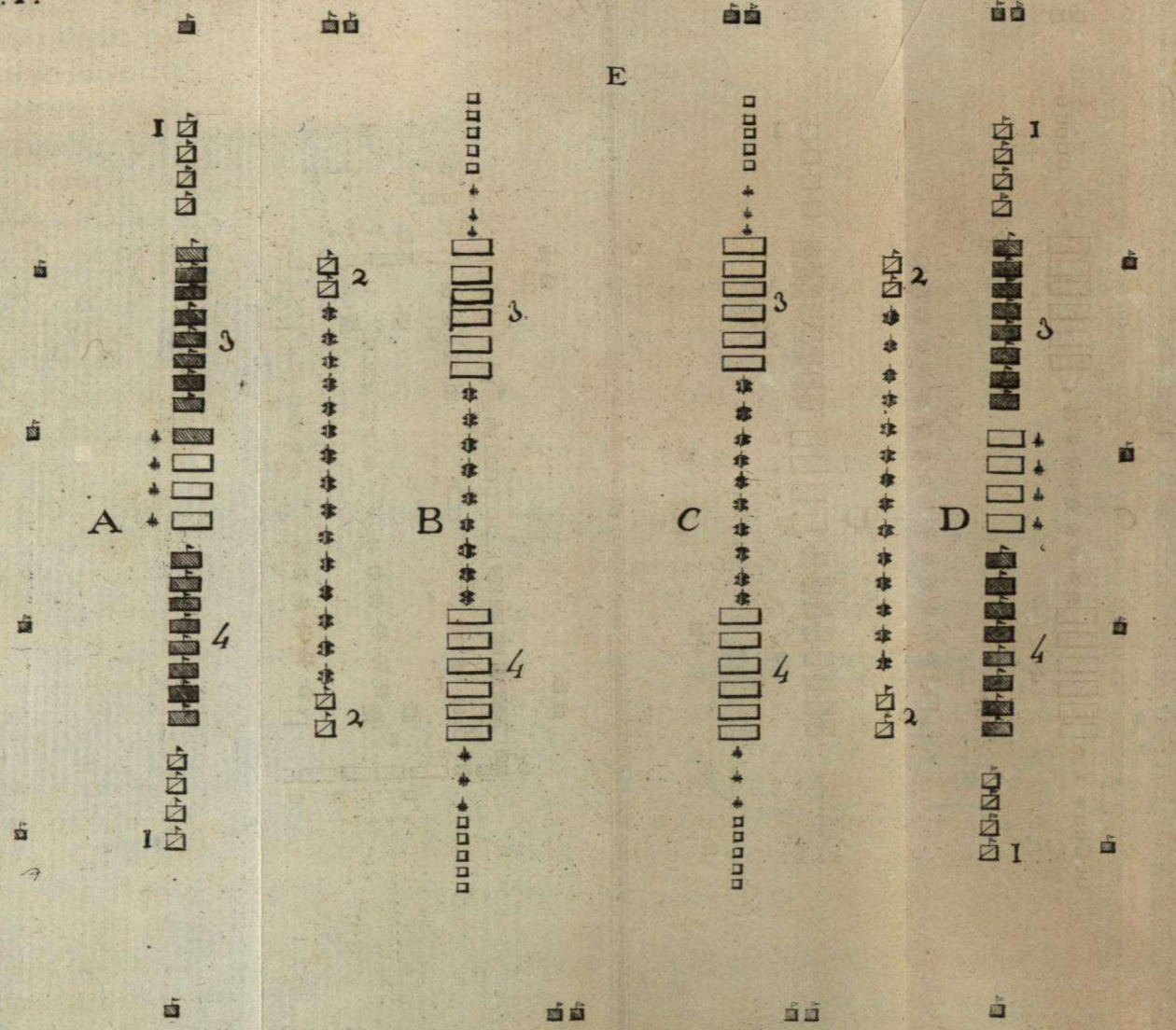
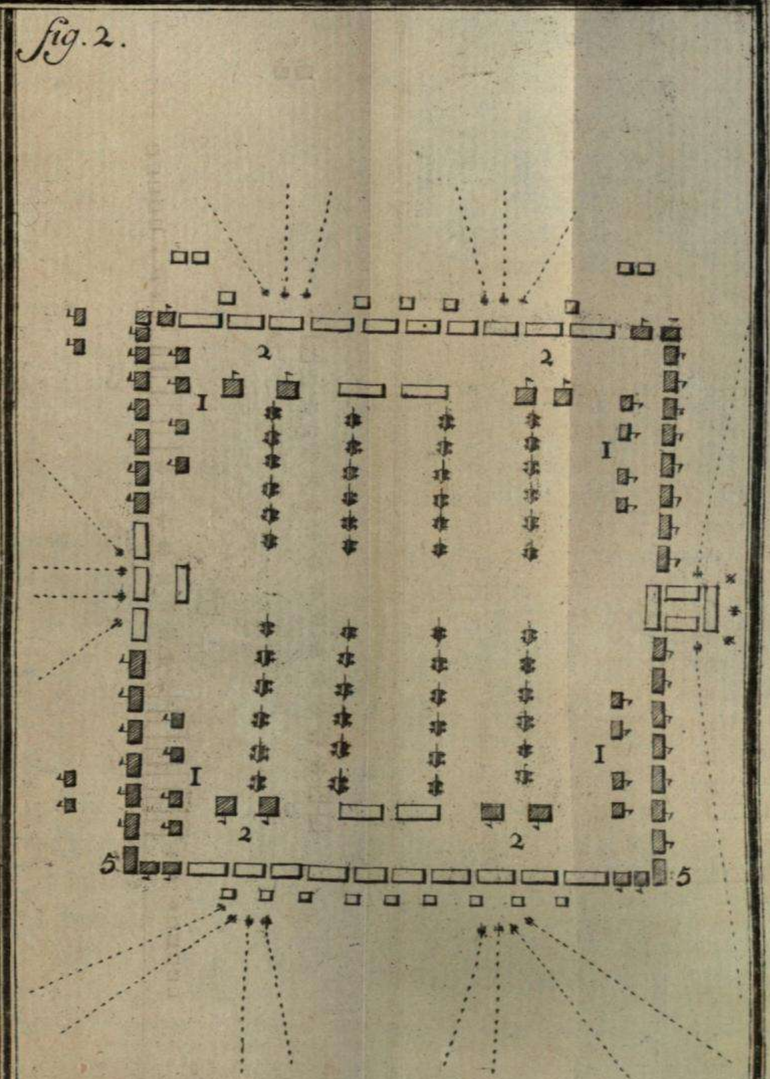



*Fig. 2.*




*Ordre de Marche sur quatre Colonnes pour en former le Carré, les Equipages au milieu.*

que corps étoit ſuivi de ſes équipages, à la maniere des Romains, ou bien ils ſuivoient les troupes avec une arrière-garde qui les couvroit.

On prend à préſent plus de précautions, on ſepare toujours les équipages des troupes, ainſi que la groſſe artillerie. La force des armées fait auſſi que l'on forme pluſieurs camps volans, auxquels on a donné aſſez improprement le nom de réſerve, qui campent en avant & ſur les flancs. Ces camps détachés, quelquefois plus nombreux que n'étoient les armées de M. de Turenne, ſont toujours à une certaine diſtance du corps principal, & ſe remuent de concert avec lui. Cela faciliteroit les opérations & accélére roit les conquêtes ſi l'ennemi n'en oppoſoit pas tout autant. Mais comme il y eſt obligé, il n'en réſulte d'autre effet que de multiplier les troupes de part & d'autre, d'accroître la dépenſe qui retombe ſur les peuples, de ruiner dans peu de jours une vaſte étendue de pays, & de faire une plus grande conſommation d'hommes.

Puiſque la guerre eſt inévitable, & qu'il faut abſolument ſe diſputer avec beaucoup d'art & de peines quelque petit coin de terre dont la valeur eſt cent fois au-deſſous

de ce qu'il en coute pour le conquérir, les Princes ne pourroient-ils pas diminuer les maux que produiſent leurs querelles, en n'employant que le moins de troupes qu'il ſeroit poſſible? les puiſſances fixeroient entr'elles la quantité de milices que chacune devroit mettre ſur pied relativement à ſes forces. La guerre n'eſt qu'un jeu, comme toutes les choſes de ce monde, & toute eſpece de jeu dépend pour la forme des conventions des joueurs. Ce projet, tout ridicule qu'il paroiſſe d'abord, ne ſeroit pas impoſſible; du moins ſeroit-il plus praticable que le *Congrès Européan* de l'Abbé de Saint-Pierre, qui demanderoit dans tous les Princes aſſez de modération & d'humanité pour ſe dépouiller de leur puiſſance, & ſe ſoumettre ſans appel aux loix de l'arbitrage.

*MAXIMES.*

# MAXIMES.

LA ſcience de la guerre eſt compoſée de deux parties : l'une eſt le mécaniſme, qui renferme la compoſition des troupes, l'ordonnance, la maniere de camper, de marcher, de manœuvrer & de combattre. On peut démontrer tout cela par principes, & en donner des regles. L'autre partie, qui eſt ſublime, réſide dans la tête du Général : elle dépend du tems, des lieux, des circonſtances, qui varient à l'infini, & ne ſe trouvent jamais deux fois parfaitement ſemblables.

Lorſqu'un jour de bataille le Général a fait ſes diſpoſitions & donné ſes ordres, il ne penſe plus qu'à obſerver les mouvemens de l'ennemi & la tournure que prend l'action. C'eſt l'affaire du coup d'œil de profiter d'une fauſſe démarche, & de ſaiſir le moment où l'on peut porter un coup déciſif.

Le poſte le plus convenable, pour le Général, eſt celui d'où il peut mieux découvrir ce qui ſe paſſe ; quelquefois il ſe met vers le centre, à portée de la réſerve, pour envoyer du ſecours ou il eſt beſoin, & s'y porter lui-même, s'il le juge néceſſaire. S'il a médité une manœuvre importante à une aîle, il eſt plus à propos qu'il y veille de près, comme Céſar à Pharſale, qui dirigea lui-même celle de ſa cavalerie & de ſes ſix cohortes.

Le Général ne pouvant être par-tout, celui qui

conduit une aîle ou une diviſion, doit ſavoir prendre ſon parti : ſouvent un ſeul régiment peut faire une manœuvre importante. Il faut pour cela un homme qui ſache voir & ſe décider : on en trouve peu de cette trempe. Les armées, qui fourmillent d'Officiers généraux, ne ſont pas celles qui en fourniſſent le plus.

Les batailles ne ſont qu'un objet de la partie ſublime qui en renferme pluſieurs autres. Il y a beaucoup d'art à les donner à propos ; mais il y en a encore plus à les éviter. Choiſir bien ſes poſitions, ſavoir pénétrer les deſſeins de l'ennemi & les prévenir, le miner par de petits combats, enlever ſes convois, lui ôter tous les moyens de ſubſiſter, le ruiner en détail & l'obliger de quitter la campagne, ou bien de ſe jetter dans un mauvais pas où l'on puiſſe le combattre avec avantage, c'eſt le plus haut degré de perfection d'un Général ; c'eſt où M. de Turenne avoit réduit Montécuculi, lorſqu'il fut emporté d'un coup de canon à Saſpach.

L'art qu'un Général habile met dans ſes mouvemens un jour de bataille, eſt preſque l'abrégé de de ceux de la dialectique militaire. On donne des attentions d'un côté pour engager l'ennemi à s'y renforcer, & l'on tombe ſur la partie dégarnie ; on tâche de le ſéparer, de gagner ſes flancs, de tomber ſur ſes derrières. Souvent on fait un mouvement en arrière pour l'attirer dans un piége. Dans la ſcience des marches, on paroît menacer une place, un pays, & l'on ſe porte d'un autre côté ; on cherche à lui couper ſes communications, à ſe mettre entre lui & ſes places. Un jour de bataille demande un courage froid, un eſprit libre, un coup d'œil juſte & prompt : tout y eſt l'af-

faire du moment. Dans un ſyſtème de campagne & dans la conduite de la guerre, on a plus le tems de la réflexion; mais il faut une grande pénétration, une hardieſſe raiſonnée & point trop haſardée. Il faut que toutes les démarches ſoient meſurées, combinées, les incidens prévus. Il y a des Généraux qui poſſédent ſupérieurement cette partie du cabinet, qui forment bien un plan d'opérations, mais à qui la tête tourne un jour de bataille. Celui qui eſt né avec l'un & l'autre taleut, & les a perfectionnés, qui a la vivacité de l'intelligence, la promptitude des reſſources, qui poſſéde l'art de connoître les hommes, de les pénétrer & d'être impénétrable, qui ſait exciter l'émulation & faire obſerver la diſcipline, ſans ſe paſſionner, ſans humeur, ſans acception de perſonne, celui-là, dis-je, peut à juſte titre prétendre à la gloire.

Le Général ne doit ſe découvrir qu'à un petit nombre de perſonnes qui lui ſont néceſſaires pour l'exécution de ſes entrepriſes, ſouvent même il les fait agir ſans leur communiquer de ſon projet que ce que chacun doit ſavoir relativement à l'objet qui le regarde. Un deſſein, confié à trop de monde, court riſque d'être bientôt éventé.

Lorſqu'il aſſemble un conſeil de guerre, ce n'eſt pas pour ſe régler ſur la pluralité des voix, mais afin de les connoître, de les mettre dans la balance & ſe décider lui-même. Il doit éviter ſur-tout de laiſſer appercevoir le côté où il panche. L'entêtement & la préſomption ſont auſſi de tous les défauts les plus dangereux. Il faut penſer que le plus habile ne voit pas toujours tout lui ſeul, & que la vraie gloire eſt de reconnoître la raiſon par-tout où elle ſe trouve.

Tout homme qui commande doit connoître ſon caractere & s'en méfier. S'il eſt vif, impétueux, il ſaiſit fortement ſes premieres idées, s'y attache, & mépriſe les conſeils ſalutaires qu'on lui donne. Sur la fin de la guerre de 1741, on a vu toute la France en deuil après la malheureuſe affaire de la Siette, engagée témérairement contre l'avis du Chevalier d'Arnaud. Ce brave officier, bruſqué par ſon Général, à qui il voulut faire des repréſentations, s'y fit tuer de déſeſpoir.

Un Général étudie le caractere de celui qui lui eſt oppoſé. Annibal, par cette application, défit pluſieurs armées Romaines. Le Prince Eugéne, qui n'y excelloit pas moins, attendit les François au poſte de Chiari, que leur Général, meilleur courtiſan que guerrier, voulut attaquer contre toute apparence d'y reuſſir.

Celui qui commande en chef ne doit ni ſe laiſſer toucher par des plaintes, ni piquer par des railleries. Marius répondit à Pomponius Silo qui lui reprochoit de n'oſer, étant ſi bon Général, ſortir de ſon poſte : *Si tu es toi-même ſi habile, force-moi d'en ſortir & de combattre.* Périclès fut ſourd aux murmures des Athéniens qui voyoient brûler leurs campagnes ; il ſe tint renfermé comme il l'avoit réſolu ; il faut aller à ſon but & mépriſer le reſte. Fabius laiſſoit courir les brocards des Romains : l'événement le juſtifia & lui acquit une gloire immortelle.

Un jour d'action on encourage les troupes en leur inſpirant du mépris de leurs ennemis, en leur rappellant les victoires précédentes, en les intéreſſant par les motifs de l'honneur, du ſalut de la patrie, par l'eſpoir du pillage, en leur faiſant enviſager la victoire comme le terme de leurs

travaux. Souvent une plaiſanterie, un bon mot, dits d'un air de gaieté, enflamment le courage.

Immédiatement après la victoire on releve les bleſſés, ſans oublier ceux de l'ennemi: on les fait tranſporter aux hôpitaux. On fait ſuivre l'ennemi juſqu'au premier défilé; on envoye des troupes pour lui couper la retraite s'il eſt poſſible; on penſe enſuite à profiter de la victoire. Il ne faut pas ſe laiſſer endormir par trop de ſécurité: on a vu des exemples d'armées battues ſe rallier, revenir ſur le victorieux diſperſé, occupé au pillage, & le battre à ſon tour. Cela n'arrivoit point aux Romains, qui avoient des regles pour le pillage & le partage du butin.

Après la bataille de Gadebusch, gagnée par Stemboch Général des Suédois, ſur les Saxons & les Danois en 1712, on vit les régimens Suédois ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, ſans que pas un ſoldat osât ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la priere n'eût été faite ſur le champ de bataille. Avec une pareille diſcipline on ne court jamais riſque d'être ſurpris.

Agéſilas diſoit qu'il ne faut pas apprendre à l'ennemi qu'il y a plus de danger à fuir qu'à combattre. Bien des Généraux ont abuſé de cette maxime, en laiſſant aller tranquillement un ennemi qui ne pouvoit leur échapper, ſemblables aux médecins intéreſſés, qui craignent de guérir le mal trop tôt.

Il eſt vrai qu'il eſt quelquefois dangereux de réduire les ennemis au déſeſpoir en voulant les détruire entierement. Si on les tenoit enfermés & qu'on s'apperçût que cette ſituation enflamme leur courage, qu'ils préferent la mort à la ſervitude, il vaudroit mieux leur ouvrir un paſſage que

de riſquer un combat qui pourroit être funeſte. M. de Montécuculi, à l'occaſion d'une troupe de Janiſſaires qui aima mieux ſe laiſſer brûler que de ſe rendre, dit que cela mérite qu'on y faſſe attention. J'ai vu, à Dzaait en Bohéme, une troupe de Pandours qui ſe fit brûler de même.

Lorſque des troupes ont été battues, il ne faut par les avilir par des reproches qui leur donnent du mépris d'elles-mêmes. S'il y a de leur faute, on punit les plus coupables, & l'on exhorte les autres à rétablir leur honneur. Quand le Général eſt aimé, elles ſe piquent de regagner ſon eſtime; elles en demandent avec ardeur les occaſions; mais s'il a perdu leur confiance, les plus belles harangues ne les ranimeront point.

Quand une troupe eſt gagnée par la terreur, & qu'elle fuit, c'eſt en vain qu'on veut l'arrêter. Les ſoldats n'écoutent dans ce premier inſtant ni reproches, ni menaces. Il vaut mieux les ſuivre, tâcher de leur perſuader de ſe retirer plus en ordre, les rallier inſenſiblement; & dès qu'on les voit un peu calmés, c'eſt le moment de les piquer d'honneur & de les ramener. M. de Vendôme, à la bataille de Caſſano, voyant le pont qui étoit derrière lui tout couvert de fuyards, le paſſa avec eux; il les rallia de l'autre côté & les jetta dans le château, où ils furent très-utiles.

Comme malgré les meilleures diſpoſitions, on peut être battu, on prépare ſa retraite & on l'aſſure en gardant les ponts, ou bien les défilés qui ſont derrière ſoi. On ſe ſert de la réſerve ou des troupes de la ſeconde ligne les plus entieres pour couvrir les autres, & ſe retirer dans le meilleur ordre que l'on peut. On s'arrête au premier poſte avantageux pour s'y rétablir & attendre des ſe-

cours. Avec une armée bien disciplinée, la perte d'une bataille peut être bientôt réparée, parce qu'elle est souvent plus dans l'opinion que dans la chose même : l'exemple des Prussiens, qui ont reçu plusieurs échecs dans la derniere guerre, en est une preuve ; mais des troupes sans discipline fuient au seul nom de l'ennemi, tant qu'elles ne se croient pas en sûreté.

Dans les batailles, l'avantage du vent & du soleil n'est pas à négliger, quand on peut se les donner. C'est ici un des inconvéniens d'une armée postée ; parce que si l'ennemi trouve les élémens favorables, il en profitera ; s'il lui sont contraires, il n'attaquera point, & si l'on marche à lui, on perd l'avantage de son poste.

Le vent est beaucoup dans les plaines sablonneuses & dans un tems sec ; s'il est violent & accompagné de pluie. On peut en augmenter l'avantage en mettant le feu à des maisons, en brûlant du bois verd & de la paille mouillée. Cependant Gustave ne laissa pas d'attaquer Tilli à Leipsick & de le battre, quoique le vent lui fût contraire. La cavalerie Impériale ayant été repoussée, il fit manœuvrer son infanterie de maniere qu'elle le partagea.

Le soleil est plus facile à se donner en attaquant le matin, si le levant est derrière soi. Thamas-Koulikan, campé devant l'armée Turque dans la plaine d'Aronia, fit attention que les ennemis avoient le levant directement devant eux ; il ordonna l'attaque pour le lever de l'aurore. Les Turcs, éblouis des premiers rayons, ne portoient que des coups incertains : cet avantage valut aux Perses une victoire entiere. Si ceux-ci avoient eu le levant en face, ils n'auroient point

attaqué le matin : on doit attendre alors que le ſoleil ſoit aſſez élevé pour n'en être pas incommodé. Au ſurplus, ces obſervations ſont ſouvent ſubordonnées à d'autres circonſtances plus déterminantes. Annibal profita du vent & du ſoleil à Cannes, parce que ſa ſituation les lui donna : il auroit pu les avoir contraires, & les Romains n'euſſent pas moins été défaits par pluſieurs autres cauſes.

Les brouillards ſont favorables pour faciliter les ſurpriſes ; mais il faut prendre garde, ſi l'ennemi s'en doute ou en eſt informé, de tomber ſoi-même dans une embuſcade. Un jour d'action on peut auſſi cacher à l'ennemi des mouvemens très-importans.

Il y a pluſieurs ruſes qui s'emploient ſelon les circonſtances, & quoiqu'elles ſoient rebattues, elles ſont toujours neuves pour ceux qui ont peu d'expérience. On fait un détachement qui a ordre de revenir d'un certain point qu'on lui marque. Si l'ennemi en fait un de ſon côté, dès qu'il eſt éloigné, on profite de ce moment pour l'attaquer. Quelquefois il n'eſt deſtiné qu'à rejoindre pendant le combat, & ſe montrer inopinément ſur des hauteurs ou ſur le flanc de l'ennemi. Comme l'imagination groſſit tout ce qui nous menace, une troupe eſt toujours crue alors plus conſidérable qu'elle n'eſt. D'autres fois on s'eſt ſervi des valets de l'armée, auxquels on joignoit quelques troupes pour ſe montrer dans l'éloignement.

Si quelque partie de la ligne plie pendant le combat, on peut raſſurer les troupes voiſines, en leur faiſant entendre que c'eſt un mouvement

qu'elle a ordre de faire pour attirer l'ennemi dans une embuſcade. Le Chevalier d'Asfeld, ayant vu plier le centre à la bataille d'Almanza, ſe ſervit avec ſuccès de ce moyen pour contenir l'aîle droite qu'il commandoit.

Un Général habile fait paroître quelquefois de mauvaiſes diſpoſitions, comme de dégarnir une aîle, de la laiſſer ſans appui, ou de montrer un vuide dans quelque endroit. Si l'ennemi ſe met en devoir d'en profiter, il aura des troupes ſous ſa main, & aura concerté des mouvemens pour lui faire payer cher ſon erreur.

Il eſt aſſez ordinaire de marquer un faux deſſein pour cacher le véritable; mais l'excès du rafinement eſt de tromper par la vérité même. La premiere campagne qu'Agéſilas fit en Aſie, il parut vouloir entrer en Carie, & ſe jetta ſur la Phrygie. L'année ſuivante il publia qu'il iroit en Lydie. Le Satrape Tiſſapherne, trompé la premiere fois, crut qu'il vouloit encore lui donner le change, & qu'ayant peu de cavalerie, il marcheroit plutôt en Carie, pays rude & difficile. Agéſilas entra effectivement en Lydie, & s'attacha au ſiége de Sardes. Le Satrape y accourut; mais Agéſilas jugea bien qu'il ne pouvoit avoir avec lui que ſa cavalerie; il l'attaqua avec toutes ſes forces & le battit. On trouve dans l'hiſtoire de M. de Turenne une ruſe équivalente vis-à-vis du Prince de Condé. Cela ne réuſſiroit pas contre un ignorant, qui ne ſoupçonneroit rien de plus que ce qu'on paroît vouloir faire. Un habile homme, qui s'en doute, & qui voit en même tems qu'il peut ſe tromper, eſt fort embarraſſé. Le degré de fineſſe, que l'on connoît à ſon ennemi, peut ſeul déterminer. Le chemin le plus battu ſe prend par

ignorance ou par une grande ſubtilité de raiſonnement.

Il y a des Généraux négligens par préſomption, & d'autres inquiets par timidité. Les premiers ſont aiſés à ſurprendre, ou à conduire dans un mauvais pas : les autres ſont pleins d'incertitude & prennent des allarmes trop légérement. Tite-Live liv. II. Le Conſul Q. Servilius voulant attaquer les Volſques, les harcela pendant toute une nuit par des détachemens qui les firent tenir ſous les armes : le matin il leur donna bataille, & les trouva ſi fatigués, qu'il les défit aiſément.

Si dans un combat on ſe propoſe un mouvement pour tourner le flanc de l'ennemi, & que l'on ait quelqu'opinion de ſa capacité, on jugera qu'il pourra le prévoir, & prendre des meſures pour le rendre inutile : il faut avoir une contre-manœuvre toute prête à ſoutenir la premiere. Si Créſus à Thimbrée & Pompée à Pharſale euſſent porté leurs vues juſque-là, Cyrus perdoit l'empire de l'Aſie, & Céſar ne laiſſoit aux ſiécles à venir, après tant de victoires, qu'un nom flétri par ſa défaite.

Quand on porte la guerre chez l'ennemi, la regle eſt de s'emparer des premieres forteresſes, pour ne rien laiſſer derrière ſoi. Néanmoins on la viole quelquefois pour ne pas perdre ſon tems, ni ſe conſumer à l'attaque de pluſieurs places. On va droit à la capitale : cela demande une armée puiſſante. Malgré cela, on riſque d'échouer ſi l'ennemi a des forces en campagne, à cauſe de la difficulté de garder ſes communications. Le Prince Eugéne réuſſit au ſiége de Lille par l'incapacité du Général la Mothe ; mais il manqua celui de Landreci, parce que le Maré-

chal de Villars ſut lui dérober une marche, & battre ſon corps poſté à Denain ſur l'Eſcaut, avant qu'il ait pu être ſecouru.

Il paroît plus prudent d'aller pied à pied, en ne laiſſant point de places importantes derrière ſoi. Il ne faut pas cependant en garder un trop grand nombre quand on les a conquiſes. On affoiblit ſon armée, & l'ennemi venant à ſe renforcer par les ſecours qu'il reçoit, on ſe trouve réduit à la défenſive : c'eſt ce que Louis XIV éprouva dans la guerre de Hollande en 1672. La multitude de fortereſſes n'eſt pas moins à charge à un état qu'à un conquérant. La meilleure défenſe eſt le zele des peuples, des finances bien réglées, des troupes diſciplinées, & des moyens prompts de les augmenter autant que l'on veut.

Dans les entrepriſes que l'on forme, il eſt toujours avantageux d'être maître d'une riviere navigable, ſur-tout ſi elle coule du côté de l'ennemi : elle facilité le tranſport des munitions & des ſubſiſtances, & ſert auſſi de points d'appui. Guſtave Adolphe avoit pour maxime de ne point trop s'éloigner des groſſes rivieres.

Quoique le détail des vivres & des hôpitaux ſoit du reſſort de l'Intendant de l'armée, le Général doit y veiller particulierement. On ne peut croire, ſans en avoir été témoin, juſqu'où l'avidité humaine peut pouſſer les malverſations & la barbarie. Il y a, dans l'adminiſtration de cette partie, des ames viles à qui l'intérêt ſuggere les moyens les plus odieux pour augmenter leur profit. J'épargne au lecteur l'affreux tableau de ce que j'ai vu. Ceux qui ſoutiennent de pareils monſtres, ſont autant qu'eux la honte de l'humanité.

Il faut que les troupes ſoient compoſées ſur

des principes fixes, d'où réſultent toutes les évolutions auxquelles on les habitue : celles-ci doivent être ſimples & en petit nombre, & les ſimulacres repréſenter toujours la vérité. La plupart des manœuvres de fantaiſie ſont dangereuſes & impraticables devant l'ennemi; elles ne ſervent qu'à gâter les troupes, & leur donner des idées fauſſes, comme les romans gâtent l'eſprit d'un jeune homme.

Le moyen d'aguerrir des troupes nouvelles, eſt de ne faire avec elles que des démarches ſûres, & de les accoutumer peu-à-peu à voir l'ennemi. Si l'on peut faire un ſiége, elles s'habitueront au péril, ſinon on formera diverſes entrepriſes de peu d'importance; mais il faut prendre garde de s'y faire battre. Cela n'eſt indifférent que pour une puiſſance qui a des fourmilieres d'hommes, comme le Czar Pierre I, qui comptoit les pertes pour rien, pourvu qu'il aguerrît ſes Moſcovites.

Il y a des tems où les troupes ſont animées par des motifs de vengeance, ou par une animoſité nationale. Il eſt important alors de profiter de la premiere chaleur des eſprits, qui ne manqueroit pas de ſe ralentir. Pendant que Charles XII, Roi de Suéde, étoit priſonnier à Bender, les Danois paſſerent la mer pour attaquer la Suéde. Le Général Steinboch n'avoit que huit mille hommes de vieilles troupes, auxquelles on joignit douze mille payſans levés à la hâte. Ces milices, qu'on avoit eu à peine le tems d'armer, combattirent avec l'intrépidité des vieux corps. La haine & la colere produiſirent dans cette occaſion autant d'effet que la meilleure diſcipline.

Il y a un art de connoître les hommes, & de

mettre chacun au poſte qui lui convient. Un Officier d'un caractere vif & impétueux, plein d'ambition, eſt excellent pour un coup de main, une attaque de vive force; mais ſi on l'emploie pour une occaſion où il faut beaucoup de prudence & de retenue, il ne pourra ſe modérer, il paſſera les bornes qui lui ſeront preſcrites, & déconcertera tous les projets du Général en chef. L'armée Angloiſe, ſauvée du coupe-gorge où elle s'étoit jettée à Ettinguen, en eſt un exemple.

Il eſt ſouvent important de ne pas faire connoître aux troupes qu'on veut ſe retirer, & il eſt toujours inutile qu'elles le ſachent. M. de Turenne, ayant réſolu de ſe retirer au camp de Dettweiler, refuſa d'aller faire une promenade de ce côté, pour ne pas faire ſoupçonner ſon deſſein.

Dans une retraite, les charges, qui ſe font pour éloigner l'ennemi, doivent être auſſi conduites par des Officiers prudens, parce que ſi l'on pouſſe trop loin, on court riſque d'être enveloppé. Souvent l'ennemi n'attaque & ne ſe retire que dans ce deſſein.

On doit toujours être en garde contre les ſurpriſes, les embuſcades, & s'aſſurer dans les marches de tous les lieux couverts, devant & ſur les côtés.

Les marches en arrière ſont quelquefois plus dangereuſes que les autres: on croit l'ennemi derrière ſoi, tandis qu'il a un corps embuſqué ſur le paſſage.

Toutes les regles & les maximes, qui conviennent à un Général d'armée, ſervent auſſi pour ceux qui commandent des corps ſéparés, & même, proportions gadées, pour les Officiers qui conduiſent des détachemens. J'en ai vu qui avoient

acquis de la réputation, & ſe trouvoient dans le grand chemin de la fortune, perdre dans un moment toutes leurs eſpérances, faute de quelques précautions. Il y a des gens qui ſe négligent par crainte de marquer de l'inquiétude, ou bien par fanfaronade. C'eſt une vraie ſottiſe.

M. le Maréchal de Broglio avoit établi que chaque Officier Général ſeroit attaché à une diviſion. Son but n'étoit pas ſeulement de faciliter le détail du ſervice, en y mettant plus d'ordre & & d'exactitude, il vouloit auſſi former des rapports immédiats entre les troupes & les Généraux, & que ceux-ci fuſſent à portée de connoître les Officiers. Ils doivent donc s'y appliquer particulierement. Tout homme qui deſire d'être connu, n'eſt pas ordinairent un ſot; il n'eſt queſtion que de juger du degré de ſes talens pour l'employer.

Une bonne table a quelque mérite quand elle eſt accompagnée de manieres honnêtes: elle unit davantage le chef aux membres; mais ſi l'on n'a d'autre objet que celui de la repréſentation, le maître d'hôtel & le cuiſinier doivent en avoir tout l'honneur. Cela ne ſert plus alors, ainſi qu'un nombreux équipage, qu'à augmenter la diſette, & inſulter dans certaines occaſions à la miſere des troupes.

La ſubordination eſt la baſe du ſervice, ſur laquelle il ne faut jamais ſe relâcher. Bien des gens ne ſont que trop portés à ſe prévaloir de la bonté du chef en paſſant à une familiarité indécente: il eſt bon de l'éviter, mais ce n'eſt point par un air morgue & fier, ni en exigeant un extérieur ſervile. La plus grande marque de la petiteſſe d'eſprit eſt la hauteur. Combien de gens la confondent avec la dignité du rang, comme la dureté avec la fer-

meté, l'exactitude avec l'inquiétude, l'entêtement avec la réſolution.

Le devoir d'un Général, comme de tout autre chef, eſt de faire valoir les actions de ceux qui ſe ſont diſtingués ſous ſes ordres, ou qui lui ont donné des avis utiles. Mais comme il y a des ames baſſes & fauſſes dans tous les états, on trouve dans le métier des armes, ainſi qu'ailleurs, des gens qui prennent pour une fineſſe l'art de cacher la lumiere qui les a guidés, & d'étouffer le mérite, en le faiſant ſervir à leur avancement; ils oublient tout excepté eux, au contraire de M. de Turenne qui, dans les comptes qu'il rendoit, penſoit à tout le monde, excepté à lui.

La guerre chez les barbares a pour objet les ravages & la deſtruction : parmi les peuples policés l'ordre & la diſcipline doivent en diminuer les malheurs. Le pillage, les incendies ruinent le pays, irritent les peuples, & l'on ne trouve plus de reſſources. Le Palatinat réduit en cendres, & Magdebourg détruit de fond en comble *, ſeront toujours regardés comme des actes de barbarie d'un miniſtre inhumain & d'un Général féroce.

* Par Tilli l'an 1631.

Les rapines ne ſont pas plus permiſes, & deſhonorent les Généraux qui s'en rendent coupables. Le pays ennemi doit fournir abondamment des ſubſiſtances aux chefs & aux troupes. Le reſte des contributions doit entrer dans les coffres du Prince, pour ſubvenir aux frais de la guerre, & gratifier les corps de l'armée à proportion de leurs ſervices.

Lorſque les Généraux ſe permettent des vexations, elles ſont bientôt imitées par les Officiers particuliers; le déſordre gagne les ſoldats qui commettent mille cruautés. La diſcipline ſe perd,

& la nation, qui paſſe pour la mieux policée, fait alors la guerre comme des hordes de Tartares.

Les places étoient autrefois moins bien fortifiées & ſe défendoient mieux : il ſemble que l'art, en ſe perfectionnant, ait épuiſé les reſſources de l'eſprit ou amolli les courages. Lorſque les aſſiégés n'avoient qu'un mur devant eux, ils ſe préparoient de nouvelles défenſes, & des retraites juſqu'à la derniere extrémité : à préſent, dès que le chemin couvert & les ouvrages extérieurs ſont emportés, le corps de la place ne ſert preſque plus qu'à s'aſſurer une capitulation (*a*).

Un homme timide trouve toujours des raiſons pour excuſer ſa foibleſſe & ſe rendre le plutôt qu'il peut : celui qui eſt ferme voit des reſſources juſqu'au bout & les emploie ſans ſe laiſſer effrayer par aucune menace. La plus belle capitulation eſt honteuſe quand elle n'eſt point méritée.

Le Baron du Blaiſel, qui commandoit dans Gieſſen, ayant refuſé de ſe rendre, le Prince Ferdinand lui fit dire que la plus belle défenſe n'ajouteroit rien à l'eſtime qu'il avoit de ſa valeur, mais que les conditions ne ſeroient plus alors les mêmes. *Il y a trente ans*, dit le Baron, *que je ſers le Roi, & quelque tems que je ſuis guéri de la peur, quand le Prince voudra nous commencerons.*

Un Gouverneur, qui prévoit devoir être aſſiégé, fait entrer dans ſa place autant de vivres qu'il eſt poſſible, il fait le dégât du reſte dans les environs briſe les moulins, inonde le pays, brûle les fauxbourgs & raſe les maiſons trop près de la ville,

(*a*) Par nos anciennes ordonnances, on ne devoit ſe rendre qu'après avoir ſoutenu trois aſſauts. Le Gouverneur de Fontarabie ſe rendit après le premier, ce qui fut trouvé alors étonnant ; il fut puni comme celui de St. Quentin. *Voyez Phiſt. de Henri II.*

Il ne faut apporter à ces deſtructions, ni trop de précipitation, pour ne pas faire du mal inutilement, ni trop de lenteur, crainte d'en être empêché par l'ennemi.

Lorſqu'on eſt renfermé, on établit une exacte diſtribution des vivres, on s'empare de ceux des habitans, des maiſons religieuſes, en leur laiſſant néanmoins le néceſſaire. Si le ſiége tire en longueur, que le ſecours ſoit incertain ou éloigné, on diminue les rations, & l'on met dehors les bouches inutiles. Il vaudroit mieux ſouvent exécuter ce dernier article avant l'inveſtiſſement, parce qu'autrement l'ennemi s'y oppoſe, & vous réduit à l'alternative d'être forcé de ſe rendre par la faim, ou de voir périr ces malheureux ſur le bord du foſſé.

Si les bourgeois ſont ſuſpects, on les déſarme, & l'on empêche toute eſpece d'aſſemblées : on prend les mêmes précautions dans une ville nouvellement conquiſe. Les Autrichiens ſe négligerent là-deſſus à Genes en 1746, & ils en furent chaſſés honteuſement.

Il eſt inutile de beaucoup tirer dans le commencement d'un ſiége ; c'eſt lorſque l'ennemi s'approche & qu'il établit ſes batteries, qu'il faut l'inquiéter par un grand feu, & retarder ſes travaux par des ſorties bien ménagées.

Comme il n'eſt aucune ſituation plus incommode que celle de gens qui ſont aſſiégés, lorſque le ſiége eſt long, & que les vivres commencent à manquer, les troupes ſe découragent aiſément. Il faut les ranimer par les motifs les plus efficaces, & par l'eſpoir d'un prompt ſecours.

On ſe fait même apporter publiquement des lettres par des gens apoſtés, qui promettent le ſecours de jour à autre : on en excuſe le retard ſur des incidens que l'on imagine. Enfin, après une belle & longue défenſe, on peut ſe rendre, ſi l'on ne voit plus de reſſources, ni aucun moyen de retarder la priſe de la place.

Un officier particulier ne devroit jamais ſigner que l'état pur & ſimple de la place, avec celui de la garniſon ; au moyen de quoi il ne ſe rend reſponſable de rien. Si le Gouverneur fait une capitulation honorable après une bonne défenſe, le ſeing d'un officier inférieur y eſt inutile. Si au contraire il s'eſt mal conduit, on ſe rend complice de ſa foibleſſe, & l'on partage ſon ignominie. Les officiers d'une garniſon ne doivent que dire leur avis lorſqu'ils en ſont requis. C'eſt au Commandant à ſe décider, puiſque c'eſt à lui que le dépôt eſt confié.

FIN.

# TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce ſecond Volume.

## TROISIEME PARTIE.


CHAP. I. *De l'ordre en Croiſſant, auquel on oppoſe l'ordre ſur trois corps ſéparés.*

ART. I. *Préceptes ſur cet ordre.* page 1

ART. II. *Bataille de Zalderane.* 11

ART. III. *Bataille d'Alep entre Sélim & Campſon Gauri.* 22

CHAP. II. *Bataille d'Alcazar entre les Portugais & les Maures.* 39

*Obſervations.* 52

*Démonſtration.* 56

CHAP. III. *Remarques ſur différentes actions où l'on a attaqué par les deux ailes en refuſant le centre.* 57

*Obſervations.* 60

*Théorie.* 68

CHAP. IV. *Des embuſcades de bataille.* 77

CHAP. V. *De l'ordre d'attaque par le centre.* 83

*Bataille d'Hocſtet.* 90

*Bataille de Modin.* 93

*Obſervat. & théorie ſur le mêlange des armes.* 98

CHAP. VI. *D'une armée qui combat avec une riviere à dos.* 109

CHAP. VII. *Des corps de réſerve.* 131

ART. I. *Préceptes des anciens.* 132

ART. II. *Préceptes des modernes.* 140

CHAP. VIII. *Dissertation sur le Coin des anciens.* 151

CHAP. IX. *Examen de la Colonne du Chevalier Folard.* 171

ART. I. *Actions de l'antiquité, où il a cru trouver des autorités.* 172

ART. II. *Syſtême de Tactique élémentaire.* 181

ART. III. *Réflexions sur la preſſion des rangs, sur la courſe & la maniere de charger des anciens, sur les armes défenſives.* 188

## QUATRIEME PARTIE.

CHAP. I. *Application de la cohorte doublée aux différentes opérations de la guerre.* 201

ART. I. *Des paſſages de rivieres & de défilés.* 203

ART. II. *Des deſcentes.* 225

ART. III. *Des ſieges.* 237

ART. IV. *De l'attaque & défenſe des retranchemens.* 245

CHAP. II. *De l'attaque d'une armée poſtée derriere des redoutes.* 258

CHAP. III. *Des diverſes ſortes de camps.* 270

CHAP. IV. *Des fourrages.* 283

CHAP. V. *Des quartiers d'hiver.* 287

CHAP. VI. *Des ſecours de places.* 299

CHAP. VII. *Des ſurpriſes de places.* 310

CHAP. VIII. *Des ordres carrés.* 325

ART. I. *Examen des prétentions du Chevalier Folard ſur le feu de ſa colonne.* ibid.

ART. II. *Du Pléſion, ou carré long.* 337

ART. III. *De la conduite d'un convoi.* 347
*Concluſion & théorie.* 352
CHAP. IX. *Des retraites d'armées enfermées.* 364
CHAP. X. *De l'ordre de marche.* 372
ART. II. *De la méthode des anciens.* 386
*Maximes.* 401

Fin de la Table.

## *ERRATA du Tome II du Cours de Tactique, théorique & pratique.*

*Page* 2, *ligne* 30, Herculeius, *lisez* Hirtuleius.
18, 28, étoit, *lisez* étant.
34, 20, 1687, *lisez* 1684.
35, 1, Baviere, *lisez* Lorraine.
54, 29, venu, *lisez* venue.
67, 6 *de la note*, φαρηγγειλε, *lisez* παρηγγειλε.
93, 15 *de la note*, fix, *lisez* ſept.
105, 4, cinquante ou ſoixante, *lisez* trente ou quarante.
Ibidem, 12, ſoixante pas, *lisez* quatre-vingt pas.
116, 17, Lacédémoniens, *lisez* Corinthiens & autres alliés de Lacédémone.
143, 7, cette, *lisez* telle.
170, 31, ce qu'il a, *lisez* ce qu'il y a.
195, 14 *de la note*, avis, *lisez* excès.
202, 21, les, *lisez* le.
203, 14, du front, *lisez* de front.
254, 21, vingt, *lisez* vingt-ſix.
290, 20, Maréchal, *lisez* Duc.
295, 19, ces, *lisez* les.
308, 1, pont, *lisez* port.
317, 21, talus, *lisez* pente.
330, 17, inconcevable, *lisez* inconteſtable.
367, 19, des forts, *lisez* du fort.
Ibidem, 22, ſans pouvoir, *lisez* ſans qu'on ait pu.
384, 8, dix, *lisez* huit.
385, 17, ſe déploieroient, *lisez* ſe déploieroient proportionnellement.
409, 28, vis-à-vis du Prince, *lisez* du Prince.
412, 21, animées, *lisez* pouſſées.

*Approbation du Cenſeur Royal.*

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit intitulé : *Cours de Tactique, théorique, pratique & hiſtorique, & Traité de Tactique*, pour lui ſervir de ſuite. Cet ouvrage m'a paru rempli de vues intéreſſantes & de préceptes utiles pour inſtruire les Officiers. Fait à Paris, ce 17 décembre 1770.

MONTCARVILLE, Lecteur du Roi.

---

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le ſieur *Claude-Antoine Jombert, fils aîné, Libraire à Paris*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, *les Œuvres M. de Maizeroy ſur l'Art Militaire, l'Ingénieur François de Naudin, & la Véritable Maniere de fortifier les Places* : S'il Nous plaiſoit lui accorder nos lettres de privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer leſd. ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dom-

mages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MEAUPOU; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle dudit Sr DE MEAUPOU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris, le mercredi ſeptieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre regne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LEBEGUE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1460, folio 433, conformément au réglement de 1723. A Paris, ce 19 février 1771.*

HERISSANT, Syndic.

*Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1160, folio 133, conformément au réglement de 1723. A Paris, ce 19 février 1771.*

HERISSANT, *Syndic.*

COURS
DE
TACTIQU

TOM. II.

FA 2119